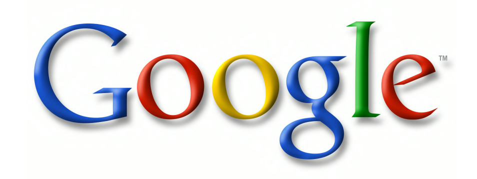
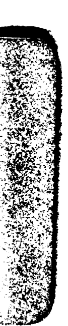
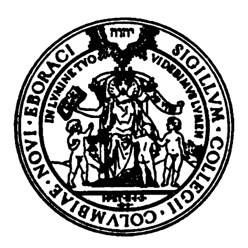
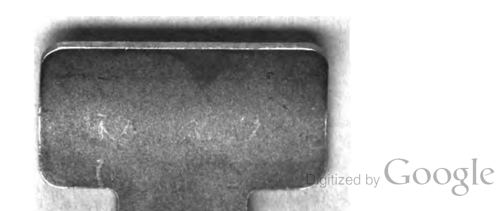







SIGILLVM · COLLEGII · COLVMBIAE · NOVI · EBORACI
IN LVMINE TVO VIDEBIMVS LVMEN



MÉMOIRES

HISTORIQUES, LITTÉRAIRES
ET
ANECDOTIQUES,

TIRÉS DE LA

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE,

ADRESSÉE AU

DUC DE SAXE GOTHA,

DEPUIS 1770 JUSQU'EN 1790,

PAR

LE BARON DE GRIMM,

ET

PAR DIDEROT.

FORMANT

UN TABLEAU PIQUANT DE LA BONNE SOCIÉTÉ DE PARIS SOUS LES RÈGNES DE LOUIS XV. ET LOUIS XVI.

TOME III.

LONDRES:

CHEZ COLBURN, LIBRAIRE, CONDUIT STREET, HANOVER SQUARE.

1813.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS

DANS CE TROISIÈME VOLUME.

Page

Lettre de la chevalière d'Eon au comte de Maurepas.... 1
Lettre d'envoi de la chevalière d'Eon à plusieurs grandes Dames de la Cour 4
Les Paradis, pièce en vers......................... 5
Chanson sur le printemps, par Cérutti................ 7
A bon chat bon rat, fable allégorique................ 9
Vers du Comte de Tressan aux vieillards.............. 10
Mot de la Duchesse de Grammont sur la banqueroute du Prince de Rohan Guemenée.................. 11
Mot de la Duchesse de Montbazon sur le même sujet.... ibid
Répartie du Docteur Barthès à une grossièreté du Duc de Fronsac................................ 12
Mort du géographe d'Anville...................... ibid
Mort de l'Abbé Coyer............................ 13
Mort de M. de Vaucanson......................... 14
Le Roi Lear, Tragédie de Ducis; et présentation de l'auteur au public parodiée par Dugazon............. 15
Impromptu de M. Imbert à l'acteur Molé............. 19
Les conversations d'Emilie, par Madame d'Epinay, obtiennent le prix d'utilité à l'académie française; jalousie de Madame de Genlis, et mot de la duchesse de Grammont à ce sujet................................ ibid
L'abbé de Mably choisi par le Congrès des Etats-Unis de l'Amérique pour rédiger un projet de constitntion.. 22
Doutes sur différentes opinions reçues dans la Société, par Mademoiselle de Sommery................. 23
Les jeunes gens du siècle, Vaudeville............... 25
Anecdote sur M. de la R........................ 26
Dialogue académique entre MM. de L.... et Condorcet. 28

Page
Discours du grand Vestris à son fils.................. 28
Mort de Mademoiselle Laguerre, actrice de l'Opéra...... 29
Les quatre saisons de l'année, poëme en un vers........ ibid
L'aigle et le Hibou, fable de Cérutti; avec des notes sur d'Alembert, Diderot, Rousseau, Raynal, Hume, etc. 31
Mémoire sur la vie et les ouvrages de Turgot, par M. Dupont 36
Parodie du Roi Lear en un acte par Parisau............ 40
Réflexions philosophiques sur le plaisir; et fameux souper de M. de la R...... fils........................ 42
Le Tombeau d'Eucharis, pièce en vers................ 45
Impromptu de Mademoiselle de Sivry, âgée de huit ans 46
Anecdote sur la naissance de Marie-Antoinette, reine de France .... ibid
Calembourg latin sur la retraite d'un ministre.......... 47
Epigramme impromptu sur M. de Rochefort, Traducteur d'Homère .... ibid
Crispin Médecin, enfant de Mademoiselle Olivier...... ibid
Reprise de la Venise Sauvée de M. de La Place........ 48
Les voyages de Rosine, Vaudeville; vogue de la chanson de Marlbrough 50
Le mariage de Figaro; la représentation en est défendue après plusieurs répétitions........................ 51
Les merveilles du Ciel et de l'Enfer, par Schwedenborg; anecdote sur l'auteur........................ 54
Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers. Danseuses Indiennes.................. 56
Découverte du globe aérostatique de MM. Montgolfier; mot de Franklin à ce sujet........................ 60
Séance publique de l'Académie française; prix de vertu accordé à la Dame Lespanier; Eloge de Fontenelle, par Duclos; mot de Fontenelle sur la réunion des églises presbytérienne et anglicane........................ 67
Quatre nouveaux volumes du Tableau de Paris, par Mercier.. 70

Page

Lettres de M. de Vindisch sur le joueur d'échecs de M. de Kempelen 70
Mot de Bernard au sujet du joueur d'échecs de M. de Kempelen, au marquis de Ximenès; machine parlante de Kempelen; idée du célèbre Euler d'un Automate parlant 77
Maladies de d'Alembert et Didérot; Mot de d'Alembert au Marquis de Condorcet 79
Le mariage de Figaro, corrigé et adouci, joué chez M. de Vaudreuil 80
Discours du comte de Lally-Tolendal au Parlement de Dijon 81
Mort de d'Alembert 83
Discours de Condorcet à l'académie royale des sciences sur la mort de d'Alembert et sur celle d'Euler 86
Mort de Madame d'Epinay; notice sur sa vie 88
Epitaphe de d'Alembert 96
Marmontel élu sécrétaire perpétuel de l'Académie française à la place de d'Alembert . . . . . . ibid
Extrait d'une lettre de Madame Necker au Baron de Grimm 97
Mort du célèbre Carlin, Arlequin 99
Epigramme sur les trois statues de la façade du palais 101
Tour de mylord Chesterfield imité par l'annonce d'un homme qui s'engage à marcher sur l'eau . . . . . . ibid
Variétés morales et amusantes, tirées des journaux anglais. 105
Voyage de Carver dans l'intérieur de l'Amérique Septentrionale, traduit de l'anglais 106
Œuvres posthumes de Montesquieu ; mot de Voltaire 108
Vers de Madame Delandine de Lyon 115
Epigramme sur le peu de succès d'une expérience aérostatique à Lyon 116
Notice sur d'Alembert . . . . . . ibid
Macbeth, tragédie de Ducis 129
Vers de Roucher sur la bienfaisance de Louis XVI 134
Pétition de M. de La Harpe, contre les Journaux; l'éléphant Roi, fable en prose à ce sujet . . . . . . ibid

Page

Supplément à la manière d'écrire l'Histoire, par M. Gudin de la Brenellerie, anecdote sur Gibbon et Mably.... 138
Brillante séance de l'Académie française pour la réception du comte Choiseul-Gouffier et de M. Bailly........ 140
Charade sur le mot vertu, adressée à Madame de Vilette 148
Pièces intéressantes pour servir à l'Histoire, par M. de la Place; Mots d'Anne Oldfields et de la princesse de Charolais .... ibid
Cécilia, ou mémoires d'une héritière, par l'auteur d'Evelina, traduits de l'anglais........................ 151
Coriolan, Tragédie de M. de La Harpe, jouée au profit des pauvres; Epigrammes à ce sujet.............. 152
Les On dit, couplets du vicomte de Ségur à la Reine.... 157
La Résidence, conte en vers.......................... 159
Télèphe, par M. Pechméja; mot d'une femme d'esprit sur ce livre....................................... 160
Epitaphe d'un preux Gentilhomme.................. 163
Succès prodigieux du mariage de Figaro, joué au Théâtre Français.................................... ibid
Impromptu de M. de La Clos à une Dame, en lui offrant une pomme..................................... 175
Suicide de l'abbé Rousseau............................ 176
Lettre de Beaumarchais au Duc de Villequier.......... 177
Les veillées du château par Madame de Genlis.......... 178
Séance publique de l'Académie française, pour la réception du Marquis de Montesquiou; présence du roi de Suède...................................... 184
Chanson du Marquis de Montesquiou............... 203
Œuvres de Valentin Jamerai Duval, précédées de mémoires sur sa vie.............................. 204
Sur le Jardin du Palais-Royal......................... 206
Les plus jolis mots de la langue française, stances par M. Cuinet d'Orbeil................................ 212
Mon Bonnet de Nuit, par Mercier................... 213
Séance Académique; Eloge de Fontenelle, par M. Garat; présence du prince Henri de Prusse................ 214
Le jeune Vestris envoyé à la Force..................... 225

Page

Dialogue entre le Comte d'Oels et le jeune Sabran à la représentation de Castor, et Impromptu de M. de Boufflers à ce sujet........................ 228

Vers pour le buste du Comte d'Oels par M. de Boufflers 229

Distique latin pour la pompe à feu de MM. Perrier.... ibid

Cinquantième représentation du Mariage de Figaro...... 230

Mémoires du Baron de Tott sur les Turcs.............. 235

Chanson, par M. de Champcenetz.................... 238

Arcades du palais royal; bon mot; chanson à ce sujet.... 240

Le calcul, pièce de vers.......................... 241

La rencontre de deux amis, par le chevalier de B.......... 242

Panurge dans l'île des Lanternes, comédie Lyrique de Morel.. ibid

Chanson au prince Henri de Prusse, la veille de son départ, par le duc de Nivernois.......................... 244

Epigramme sur Madame du Deffant.................. ibid

Abdir Drame de M. de Sauvigny, fondé sur l'histoire du jeune Asgill; deux lettres de sa mère au comte de Vergennes.. ibid

Séance publique de l'Académie française pour la réception de l'abbé Maury.................................. 250

Lettre de l'abbé Delille à Madame de Vaines écrite de Constantinople.. 255

Le cheval et la fille, conte en vers sur deux rimes données.. 262

Séance publique de l'académie française, pour la réception de M. Target, avocat.............................. 264

Etudes de la nature, par J. H. B. de St Pierre.......... 272

Un défenseur du peuple à l'Empereur Joseph II, sur son réglement contre l'émigration.......................... 278

Mot de Franklin.................................. 279

Mot de Mademoiselle Arnoud sur La Harpe............ ibid

Anecdote sur Madame de Genlis et ses deux filles Paméla et Ermine.. ibid

De l'amour de Henri IV, pour les lettres.............. 280

Epigramme, par M. Dupuy-des-Islets................ 281

Essais dans le goût de Montaigne, par M. d'Argenson.... 282

Bouts-rimés par le chevalier de B.................... 290

Page

Vers pour le portrait du peintre Lantara.................. 290
Vers à une femme qui avait des vapeurs.................. ibid
Circonstances de la mort de MM. Pilâtre des Rosiers et Romain .... ibid
Letttre du Lord Shelburne, marquis de Lansdown, à l'abbé Morellet.. 293
Vers de l'abbé Porquet à M. de Vaux.................. 297
Réponse du même à des réflexions sur les chagrins de la vie; à Madame de Boufflers.......................... 298
Lettre de M. Garat au Baron de Breteuil qui lui avait assigné cent écus sur le Mercure.................. ibid
Séance publique de l'Académie française pour la réception de l'abbé Morellet................................ 299
Mémoires pour servir à l'histoire de Voltaire............. 309
Spectacles du palais Royal............................ ibid
Suicide de M. Pierre Chabrit.......................... 313
——— générenx d'une courtisane...................... 314
Epitaphe de Lemierre en style dur par La Clos.......... 316
Notice sur N. J. Barthe................................ ibid
La paysanne pervertie de Rétif de la Bretonne.......... 323
Séance académique le jour de St. Louis................ 325
Précis historique de la vie de M. Bonnard, par M. Garat; lettre écrite à cette occasion par l'auteur à M. Grouvelle, et remarques de ce dernier dans sa réponse sur Madame de Genlis 333
Souhaits d'une jeune Demoiselle, stances................ 342
Eloge de Court de Gebelin, par le comte d'Albon....... 343
Analyse des ouvrages de J.J. Rousseau et de Court de Gebelin, par un solitaire.................................. 349
Epitaphe dans l'église de St. Germain l'Auxerrois...... 351
Epigramme de Watelet sur Mesmer.................... ibid
Mémoires pour servir à l'histoire du comte de Cagliastro ibid
Epigramme 361
Anecdote sur une débauche de Philidor.................. 362
Sabots pour marcher sur l'eau inventés par un mécanicien Espagnol .... ibid

Page

Voyage dans les deux Siciles par Swinburne, traduit de l'anglais par Mademoiselle de Kéralio............ 364
Vers de Madame d'Andlau à son médecin.............. 365
Quatrain sur le mur autour de Paris................. 366
Vers de Mademoiselle Aurore au Baron de Wurmser.... ibid
Réponse au nom du Baron par le comte d'Albaret....... 367
Mort de l'évêque de Burigny......................... ibid
Mémoires concernant l'histoire des Chinois par les Missionnaires de Pékin, tome X 369
L'harmonie imitative de la langue française, poëme...... 371
Couplets sur le lit de Myrthé 375
Vers sur la mort du nouvelliste Métra................. 376
Séance brillante de l'Académie française, pour la réception du comte de Guibert .... ibid
Caroline de Lichtfield, roman de Madame de Crouzas.... 389
Mots de M. de Caraccioli 390
Mots de M. Dubucq 391
Trait peu connu du caractère de Louis XV 392
Numa Pompilius, par Florian; mot plaisant de la reine sur cet ouvrage................................ 393
Couplet du comte de Genlis au marquis de Conflans, et réponse du Marquis 395
Véracité, franchise; trait, saillie; synonimes de madame la baronne de Staël 396
Anecdote sur la révolution de Suède en 1772............ 400
Impromptu de Marmontel à madame la baronne de Staël, en lui rendant une plume qu'elle venait de laisser tomber 409
Vers de Rivarol sur le portrait de Louis XVI .... ibid
Séance publique de l'académie française pour la réception de M. Sedaine .... ibid
La folle de la forêt de Sénart, par madame la baronne de Staël 414
La folle de Saint-Joseph, par le chevalier de Grave...... 419
Pogonologie ou histoire philosophique de la barbe, par M. Dulaure.. 424

Page
Anecdotes du voyage de Louis XVI en Normandie 427
La Rose, chanson.................................... 433
Mémoires de madame de Warrens 434
Sur les Pyramides d'Egypte, par M. Garat .... ibid
Stances d'un provincial à Paris 442
Vers à une vieille coquette 443
Quatrain impromptu sur le portail de St. Géneviève...... ibid
La vie de Voltaire, par l'abbé Duvernet 444
Vers laissés par M. Ducis à la grande Chartreuse de Grenoble 445
Anecdote Anglaise, en vers.............................. 446
Couplet impromptu à madame Lebrun .... ibid
Triste séance académique du jour de St. Louis.......... ibid
Vie de Turgot par le marquis de Condorcet 448
Théâtre moral du chevalier de Cubières, second volume.. 453
Fragment à la mémoire de Diderot...................... 455
Vers au Rossignol....................................... 466
Féodor et Lisinka, drame fondé sur une anecdote Russe.. 467
La Nouveauté, fable par M. Hoffman 469
Inscription d'une boutique de modes .... ibid
Notice historique sur Sacchini.......................... 470

Fin de la Table des Articles du Troisième Volume.

ERRATUM

essentiel à corriger dans le Titre des deux Premiers Volumes ;

Au lieu de 1792 *lisez* 1790.

MÉMOIRES

HISTORIQUES, LITTÉRAIRES

ET

ANECDOTIQUES.

Paris, Janvier, 1783.

Lettre de la chevalière d'Eon à M. le comte de Maurepas (1).

“ Monseigneur, je désirerais ne pas inter-
“ rompre un instant les momens précieux que
“ vous consacrez au bonheur et à la gloire de la
“ France; mais animée du désir d'y contribuer
“ moi-même dans ma faible position, je suis forcée
“ de vous représenter très-humblement et très-for-
“ tement que l'année de mon noviciat femelle étant
“ entièrement révolue, il m'est impossible de passer
“ à la profession. La dépense est trop forte pour
“ moi, et mon revenu est trop mince. Dans cet
“ état je ne puis être utile ni au service du roi, ni à
“ moi, ni à ma famille, et la vie trop sédentaire
“ ruine l'élasticité de mon corps et de mon esprit.

(1) Cette lettre est datée du 8 Février, 1779, et aurait dû être insérée dans notre secoud volume.

" Depuis ma jeunesse, j'ai toujours mené une vie " fort agitée, soit dans le militaire, soit dans la poli- " tique ; le repos me tue totalement.

" Je vous renouvelle cette année mes instances, " Monseigneur, pour que vous me fassiez accorder " par le roi la permission de continuer mon service " militaire ; et comme il n'y a point de guerre de " terre, d'aller, comme volontaire, servir sur la " flotte de M. le comte d'Orvilliers. J'ai bien pu, " par obéissance aux ordres du roi et de ses mi- " nistres, rester en jupes en temps de paix, mais " en temps de guerre cela m'est impossible. Je suis " malade de chagrin et honteuse de me trouver en " telle posture dans un temps où je puis servir mon " roi et ma patrie avec le zèle, le courage et l'ex- " périence que Dieu et mon travail m'ont donné. " Je suis aussi confuse que désolée de manger pai- " siblement à Paris, pendant la guerre, la pension " que le feu roi a daigné m'accorder. Je suis tou- " jours prête à sacrifier pour son auguste petit-fils " et ma pension et ma vie.

" Aidez-moi, Monseigneur, à sortir de l'état " léthargique où l'on m'a plongée, qui a été l'u- " nique cause de mon mal, et qui afflige tous mes " amis et protecteurs guerriers et politiques. Je " dois encore vous faire observer ici qu'il importe " infiniment à la gloire de toute la maison de M. " le comte de Guerchy de me laisser continuer mon " service militaire, du moins c'est la façon de pen- " ser de toute l'armée, de toute la France, et, j'ose

" dire, de toute l'Europe instruite. Une conduite
" contraire fait le sujet des interprétations les plus
" fâcheuses et donne matière à la malice des con-
" versations du public. J'ai toujours pensé et agi
" comme Achille : *Je ne fais point la guerre aux*
" *morts, et je ne tue les vivans que lorsqu'ils m'at-*
" *taquent les premiers.* Vous pouvez à cet égard
" prendre par écrit ma parole d'honneur sur ma
" conduite présente et future. Vos grandes oc-
" cupations vous ont fait oublier, Monseigneur, qu'il
" y a plus de quinze mois que vous m'avez donné
" votre parole que je serais heureuse et contente
" quand j'aurais obéi au roi en reprenant mes habits
" de fille. J'ai obéi complètement, je dois espérer
" d'un ministre aussi grand et aussi bon que M. le
" comte de Maurepas, qu'il daignera tenir sa pa-
" role et me remettre *in statu quo.* Il ignore que
" c'est moi qui soutiens ma mère et ma sœur, et
" de plus mon beau-frère et trois neveux au service
" du roi ; que j'ai encore à Londres une partie de
" mes dettes, ma bibliothèque entière, mes papiers,
" et mon appartement qui me coûte 24 livres de
" loyer par semaine, tandis que je ne suis pas en-
" core payée ici de ce qui me reste légitimement
" dû par la cour ; qu'après avoir servi le feu roi
" à son gré en guerre et en politique depuis ma
" jeunesse jusqu'à sa mort, je ne suis pas encore en
" état de meubler ma maison paternelle en Bour-
" gogne pour l'aller habiter. M. le comte de Mau-
" repas doit sentir que mon obéissance silencieuse

« doit avoir un grand mérite à ses yeux ; que dans
« ma position femelle je suis dans la misère avec
« les bienfaits du feu roi, qui suffiraient pour un
« capitaine de dragons, mais qui sont insuffisans
« pour l'état qu'on m'a forcé de prendre. Il doit
« surtout comprendre que le plus sot des rôles à
« jouer est celui de pucelle à la cour, tandis que
« je puis jouer encore celui de lion à l'armée. Je
« suis revenue en France sous vos auspices, Mon-
« seigneur, ainsi je recommande avec confiance
« mon sort présent et avenir à votre généreuse
« protection, et je serai toute ma vie avec la plus
« scrupuleuse reconnaissance, Monseigneur,

« votre, etc.

« Signé la chevalière *d'Eon*. »

Lettre d'envoi de la chevalière d'Eon à plusieurs grandes dames de la cour.

« Madame la duchesse,

« Je vous supplie instamment de protéger au-
« près des ministres du roi le succès de mes de-
« mandes énoncées dans la copie de la lettre ci-
« jointe à M. le comte de Maurepas, pour aller
« servir comme volontaire sur la flotte de M. le
« comte d'Orvilliers, prévoyant qu'il y aura encore
« moins de guerre sur terre cette année que la der-
« nière. Vous portez, Madame, un nom familia-
« risé avec la gloire militaire ; comme femme, vous
« aimez celle de notre sexe. J'ai tâché de la sou-

" tenir pendant la dernière guerre en Allemagne, " et en négociations dans les différentes cours de " l'Europe pendant vingt-cinq ans. Il ne me reste " plus qu'à combattre sur mer avec la flotte royale. " J'espère m'en acquitter d'une façon que vous " n'aurez nul regret de protéger la bonne volonté " de celle qui a l'honneur d'être, avec un profond " respect, etc.

" Signé la chevalière *d'Eon.*"

Mademoiselle d'Eon ayant donné à ces deux lettres une publicité fort indiscrète, et ayant fait paraître en même temps une généalogie de sa maison où elle n'a pas craint de compromettre plusieurs familles illustres qui sont peu curieuses de son alliance, a été exilée dans son château près de Tonnerre.

La pièce de vers suivante, dont il court des copies manuscrites, est certainement d'un auteur exercé; mais elle excite la curiosité autant par la licence des idées que par le talent qui s'y fait remarquer.

Les Paradis.

L'autre monde, Zelmis, est un monde inconnu
Où s'égare notre pensée.
D'y voyager sans fruit la mienne s'est lassée;
Pour toujours j'en suis revenu.
J'ai vu dans ce pays des fables
Les divers Paradis qu'imagina l'erreur:
Il en est bien peu d'agréables;
Aucun n'a satisfait mon esprit et mon cœur.

Vous mourez, nous dit Pythagore;
Mais sous un autre nom vous renaissez encore;
Et ce globe à jamais est par vous habité.
Crois-tu nous consoler par ce triste mensonge,
Philosophe imprudent et jadis trop vanté?
Dans un nouvel ennui ta fable nous replonge.
Mens à notre avantage, ou dis la vérité.

Celui-là mentit avec grâce
Qui créa l'Elysée et les eaux du Léthé.
Mais dans cet asile enchanté
Pourquoi l'amour heureux n'a-t-il pas une place?
Aux douces voluptés pourquoi l'a-t-on fermé?
Du calme et du repos quelquefois on se lasse;
On ne se lasse point d'aimer et d'être aimé.
Le Dieu de la Scandinavie,
Odin, pour plaire à ses guerriers,
Leur promettait dans l'autre vie
Des armes, des combats et de nouveaux lauriers.
Attaché dès l'enfance aux drapeaux de Bellone,
J'honore la valeur, à d'Estaing j'applaudis;
Mais je pense qu'en Paradis
On ne doit plus tuer personne.

Un autre espoir séduit le nègre infortuné
Qu'un marchand arracha des déserts de l'Afrique.
Courbé sous un joug despotique,
Dans un long esclavage il languit enchaîné.
Mais quand la mort propice a fini ses misères,
Il revole joyeux au pays de ses pères,
Et cet heureux retour est suivi d'un repas.
Pour moi, vivant ou mort, je reste sur vos pas.
Non, Zelmis, après mon trépas,
Je ne chercherai point les bords qui m'ont vu naître:
Mon Paradis ne saurait être
Aux lieux où vous ne serez pas.

Jadis au milieu des nuages
L'habitant de l'Ecosse avait placé le sien.
Il donnait à son gré le calme ou les orages;
Des mortels vertueux il cherchait l'entretien.

Entouré de vapeurs brillantes,
Couvert d'une robe d'azur,
Il aimait à glisser sous le ciel le plus pur,
Et se montrait souvent sous des formes riantes.
Ce passe-temps est assez doux ;
Mais de ces sylphes, entre nous,
Je ne veux point grossir le nombre.
J'ai quelque répugnance à n'être plus qu'une ombre ;
Une ombre est peu de chose, et les corps valent mieux ;
Gardons-les. Mahomet eut grand soin de nous dire
Que dans son Paradis on entrait avec eux.

Des houris c'est l'heureux empire ;
Là, les attraits sont immortels ;
Hébé n'y vieillit point ; la belle Cythérée,
D'un hommage plus doux constamment honorée,
Y prodigue aux élus des plaisirs éternels.
Mais je voudrais y voir un maître que j'adore,
L'Amour qui donne seul un charme à nos désirs,
L'Amour, qui donne seul de la grâce aux plaisirs.
Pour le rendre parfait, j'y conduirais encore.
La tranquille et pure Amitié,
Et d'un cœur trop sensible elle aurait la moitié.
Asile d'une paix profonde,
Ce lieu serait alors le plus beau des séjours ;
Et ce Paradis des amours,
Si vous vouliez, Zelmis, on l'aurait en ce monde.

CHANSON *sur le Printemps, par M. de Cérutti.*

Le printemps, ma Glycère,
Vient ranimer ces lieux pour nous
Profitons, ma bergère,
D'un moment si doux.
A sa première aurore
Le ciel semble être encore ;
Sur le monde enchanté
Descend la beauté
Et la volupté.

L'Amour les suit,
Son flambeau luit,
Et tout se reproduit.
L'habitant du hameau
Reprend son chalumeau;
Le faune dans les bois
Fait retentir sa voix.
D'un antre profond
L'écho répond
Et l'interrompt.

Les torrens des montagnes
Cessent d'inonder nos travaux;
Le fleuve des campagnes
Roule en paix ses flots.
Le cristal des fontaines
Se divise en nos plaines.
Il partage aux vallons
Ses fertiles dons,
Ses germes féconds.
Vers nos séjours
Par cent détours
L'art dirige leur cours.
Nos jeunes arbrisseaux
S'abreuvent de leurs eaux.
Le roi de la forêt,
Le vieux chêne renaît,
Sa sève revit.
Son front verdit
Et rajeunit.

Parés de leur feuillage,
Ornés de fleurs, de fruits naissans,
Nos vergers sont l'image
De nos jeunes ans.
Aux yeux de l'espérance
Ils montrent l'abondance.
Entourés de soutiens,
Exempts de liens,
Ils versent leurs biens.

Leur liberté
Fait leur beauté
Et leur fécondité.
Dans nos bois à l'écart
Le sauvageon, sans art,
Pour le pauvre des champs
Prépare ses présens.

A bon Chat bon Rat, fable allégorique. (1.)

Un chat brillant, pour augmenter son lustre,
Tout près d'un rat qui n'était pas trop rustre,
Se rengorgeait, se léchait, miaulait,
Faisait gros dos, dressait et queue et griffes

(1) Pour deviner ce mauvais calembour, il faut savoir que ...... capitai e en survivance des gardes de Monsieur, piqué de ne plus trouver de place au balcon le jour de l'ouverture de la nouvelle salle, s'avisa fort mal-à-propos de disputer la sienne à un honnête Procureur. Celui-ci, maître Pernot, ne voulut jamais désemparer.—Vous prenez ma place.—Je garde la mienne.—Et qui êtes-vous?—Je suis monsieur Six francs..... (c'est le prix de ces places). —Et puis des mots plus vifs, des injures, des coups de coude. Le comte de .... poussa l'indiscrétion au point de traiter le pauvre Robin de voleur, et prit enfin sur lui d'ordonner au sergent de service de s'assurer de sa personne et de le conduire au corps-de-garde. Maître Pernot s'y rendit avec beaucoup de dignité, et n'en sortit que pour aller déposer sa plainte chez un commissaire. Le redoutable Corps dont il a l'honneur d'être membre n'a jamais voulu consentir qu'il s'en désistât. L'affaire vient d'être jugée au Parlement. M. de ...... a été condamné à tous les dépens, à faire réparation au Procureur, à lui payer deux mille écus de dommages et intérêts, applicables de son consentement aux pauvres prisonniers de la Conciergerie; de plus, il est enjoint très-expressément audit Comte de ne plus prétexter des ordres du Roi pour troubler le spectacle, etc. Cette aventure a fait beaucoup de bruit, il s'y est mêlé de grands intérêts: toute la robe a cru être insultée dans l'outrage fait à un homme de sa livrée; le Parlement, qui prétend à la grande police, n'a pas été fâché d'avoir à juger une affaire de ce genre. Cependant

Non de ces rats rongeant fromage et lait,
Et qu'à bon droit on appelle escogriffes,
Mais de ces rats qui sont fort peu rongeurs,
Tels que l'on voit d'honnêtes procureurs.
Le rat, craignant la pate meurtrière
De ce gros chat fanfaron de gouttière,
Pour se sauver se tapit dans un coin,
Pour l'en tirer on redouble de soin,
On l'en arrache, on le traîne en ratière,
On l'y retient, malgré les plus grands cris,
On le maltraite, et voilà la matière
D'un grand procès jugé par tout Paris.
Le rat sera maintenu dans sa place,
. . . .
Et le matou, par un vilain verni,
De chat brillant devient un chat terni.

Vers *de M. le comte de Tressan aux Vieillards mes contemporains.*

Les fleurs nouvellement écloses
Ont encor pour moi des appas....
Eloignez ces cyprès, apportez-moi des roses,
Disait le vieillard Philétas.
Chers enfans, conduisez mes pas
Aux treilles de Bacchus, aux rives du Permesse,
Et même aux bosquets de Paphos.
La vieillesse n'est qu'un repos.....
Mais....il faut l'animer.....les jeux de la jeunesse,

on a voulu éviter la question qui pouvait s'élever, dans cette circonstance, sur les droits respectifs de la Cour et du maréchal de Biron, chargé, en qualité de commandant du régiment des Gardes, de veiller à la sûreté des spectacles ; on a senti aussi quels ménagemens l'on devait à un homme attaché aussi particulièrement au frère du Roi. Toutes ces considérations ont déterminé les formes de l'arrêt dont on vient de rendre compte. M. de ....., pour faire oublier son aventure, est allé chercher des lauriers au camp de Saint-Roch. Il ne pouvait mieux faire, a-t-on dit ; car on ne peut douter de son talent pour emporter les places de haute lutte.

Ses plaisirs, ses rians propos
Emousseront pour moi le ciseau d'Atropos,
Je jouirai d'un jour de fête;
Des lilas de Tempé, des pampres de Naxos
On y couronnera ma tête.
Vieillards! fuyez les soucis, les pavots;
Chantez Bacchus, l'Amour et le dieu de Délos:
Sachez que sur le Temps et sa faux qui s'apprête
Un jour heureux de plus est un jour de conquête
Et le prix des plus longs travaux.

Tout le monde sait que la maison de Rohan a prétendu depuis long-temps au titre de maison souveraine. On parlait devant madame la duchesse de Grammont de la banqueroute effroyable de M. le prince de Guemené, banqueroute qui paraît surpasser en effet et l'audace et les ressources des plus riches et des plus illustres particuliers de l'Europe. *Il faut espérer*, dit madame de Grammont, *que c'est là du moins la dernière prétention de la maison de Rohan à la souveraineté.*

Madame la princesse de Guemené, en quittant la Cour et en recevant les adieux de sa belle-fille, madame la duchesse de Montbazon, lui dit: *Je me flatte que, malgré cet événement, vous n'en serez pas moins heureuse du nom que vous portez.—Non, Madame, si M. de Montbazon est un honnête homme.*—C'est elle qui, ayant appris que les diamans et les bijoux qui lui avaient été donnés le jour de son mariage n'étaient pas encore payés, les a rendus tous au marchand qui les avait fournis, en lui pro-

mettant de le dédommager de la perte que ces effets pouvaient avoir éprouvée.... Et c'est une jeune femme de dix-huit ans qui s'est imposé elle-même ce généreux sacrifice !

M. le duc de Fronsac, entendant ses deux médecins, MM. Lorri et Barthès, se renvoyer modestement l'un à l'autre la gloire de sa guérison, leur cria du fond de ses rideaux ; *Asinus asinum fricat.* A cette plate grossièreté M. Barthès répondit simplement, mais avec la vivacité de son pays : *Laissez-nous faire, M. le Duc, nous vous frotterons à votre tour.*

Après les pertes irréparables que notre Littérature a faites depuis quelques années, il n'en est presqu'aucune qui puisse nous paraître indifférente ; nous croyons cependant devoir nous borner à ne donner ici qu'une notice très-abrégée des hommes de lettres qui nous ont encore été enlevés dans le cours de l'année dernière.

Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville, premier géographe du Roi, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de la Société des Antiquaires de Londres, adjoint géographe de l'Académie des Sciences, né à Paris le 11 Juillet 1697, mort le 28 Janvier 1782.

Il posséda bien plus l'érudition de la géographie qu'il n'en possédait la science ; il savait peu de géométrie, encore moins d'astronomie ; c'est princi-

palement à la lecture des Auteurs grecs et romains qu'il dut la plus grande partie de ses découvertes. Les différentes cartes qu'il nous a données de l'Italie et de la Grèce sont autant de chefs-d'œuvre d'exactitude et de précision. Il avait rassemblé une immense collection de cartes; le Roi en fit l'acquisition, il y a quelques années, en lui en laissant la jouissance le reste de sa vie. Le soin de mettre cette collection en ordre a été le dernier de ses travaux. Quoique son caractère fût modeste et doux, il supportait avec peine la plus légère contradiction sur l'objet dont il s'était occupé uniquement depuis sa plus tendre jeunesse; mais on sent qu'un amour-propre ainsi concentré ne devait pas trouver souvent l'occasion ni de blesser les autres, ni d'en être blessé lui-même.

Gabriel-François Coyer, né à Beaume-les-Dames en Franche-Comté, le 18 Novembre 1707, mort le 18 Juillet 1782.

L'abbé Coyer avait fait ses études chez les Jésuites; il quitta cette Compagnie en 1736, après y avoir passé huit ans. Ses *Bagatelles morales*, ses *Dissertations sur le vieux mot Patrie*, la *Noblesse commerçante*, le *Roman de Chinki*, lui donnèrent quelques momens de vogue. *Sa vie de Jean Sobieski* n'eut pas les mêmes succès. Ses *Voyages d'Italie, d'Angleterre et de Hollande* ne sont que de fastidieuses compilations; c'est la critique de nos mœurs et surtout de la frivolité qui a fourni

le fonds de ses meilleurs écrits, et ce censeur amer de la frivolité nationale n'a fait cependant lui-même que des Livres très-frivoles. Les premiers parurent du moins écrits avec une sorte de légèreté, mais cette légèreté n'était point du tout le caractère naturel de son esprit ; sa conversation fut toujours pesante et pénible, et ses derniers ouvrages ressemblent beaucoup trop à sa conversation.

Jacques de Vaucanson, de l'Académie royale des Sciences, est mort à Paris le 22 Novembre 1782.

Ses *Automates* et nommément son célèbre *Flûteur* lui assurent la réputation d'un des plus ingénieux mécaniciens de notre siècle ; et ces prodiges ne furent en quelque sorte que les jeux de son enfance. Il a fait une application plus utile et de ses connaissances et de son génie dans la construction de moulins établis par lui à Aubenas et ailleurs, pour simplifier la dépense de la main-d'œuvre et perfectionner la préparation des organsins. On sait qu'il avait encore inventé un métier avec lequel un enfant pouvait exécuter nos plus belles étoffes de Lyon, et que les ouvriers de cette ville se révoltèrent lorsqu'ils en virent l'expérience, trop économique pour leurs intérêts. Nous tirons cette anecdote d'une lettre de madame de Meynières aux *auteurs du Journal de Paris.*

Depuis long-temps il n'y a guère eu de tragédie nouvelle, dans le nombre même de celles qui prouvaient le plus de talent, qui ne servît à confirmer une observation qu'on a pu se rappeler plus d'une fois en parcourant nos différens théâtres ; c'est que le cercle de combinaisons dont notre système dramatique paraît susceptible est infiniment borné, que les ressources en sont épuisées, et qu'il est peut-être impossible au génie même d'obtenir encore aujourd'hui quelques succès dans cette carrière, sans s'y frayer des routes absolument nouvelles. Si M. Ducis, guidé par Sophocle, l'avait déjà tenté assez heureusement dans son *Œdipe chez Admète*, appuyé sur Shakespear, il vient de l'entreprendre avec plus de hardiesse encore dans son *Roi Lear*. Quelle idée en effet plus extraordinaire que celle d'oser présenter sur la scène française le tableau d'un Roi dépouillé par ses propres enfans, et que ses malheurs et son désespoir ont rendu tour-à-tour imbécille et furieux ! Quelques reproches qu'on puisse faire d'ailleurs au plan et à la conduite de l'ouvrage pour mériter notre admiration, ne serait-ce point assez d'être parvenu à nous intéresser par un tableau si neuf, si hasardé sans doute, mais tout à-la-fois si vrai, si profondément tragique ? Un tel jugement pourrait être mal justifié par l'analise de ce singulier ouvrage ; mais en montrant la pièce dépouillée de l'illusion qui peut seule en faire supporter les invraisemblances, les disparates, les absurdités même, nous

nous efforcerons cependant de donner une idée de l'impression qu'elle nous a paru faire, malgré tant de défauts, sur tous les cœurs, sur toutes les imaginations sensibles.

Cette tragédie, donnée à la Cour, le jeudi 16, a été représentée, pour la première fois, à Paris, le lundi, 20. La scène, au premier acte, est dans un château du duc de Cornouailles. M. Ducis a rejeté dans l'avant-scène tout ce qui tient à l'action principale du premier acte de la pièce anglaise. Le roi Lear a déjà partagé son royaume entre ses deux filles, Volnérille et Régane. La première est mariée au duc d'Albanie; la seconde au duc de Cornouailles; la troisième, qu'il a déshéritée, n'épouse point, comme dans Shakespear, le roi de France; persécutée par son père et par ses sœurs, elle n'a d'autre asile que la cabane d'un vieux ermite, habitant la forêt voisine du château où le duc de Cornouailles est venu s'établir avec le duc d'Albanie, pour observer de plus près le mouvement des rebelles rassemblés, dit-on, dans cette contrée pour favoriser l'invasion dont Ulrich, roi de Danemarck, menace leurs états. Cet Ulrich est l'époux que Lear destinait à sa fille Elmonde. On lui fit craindre les suites dangereuses que cet hymen pourrait avoir pour le repos de l'Angleterre; et le projet de cet hyménée ne fut pas plutôt rompu, qu'on accusa Elmonde d'avoir conservé avec ce Prince des relations secrètes et perfides. C'est cette calomnie qui servit de prétexte à l'exil de la Princesse, et qui fut la cause de tous ses malheurs.

On ne reproche point à M. Ducis d'avoir supposé tous ces événemens antérieurs à l'action du Poëme; on lui reproche encore moins d'avoir cherché à donner à l'injustice de Lear envers Elmonde un motif moins frivole et moins puéril; mais ce qu'on a de la peine à lui pardonner, c'est l'embarras d'une exposition qui, sans un degré d'attention peu commun, ne saurait être entendue, et qui, suivie même avec cette grande attention, n'en paraît encore à beaucoup d'égards ni plus claire, ni plus intéressante.

Il serait sans doute très-inutile de faire observer combien le dénouement est romanesque et forcé; combien la conduite générale de l'ouvrage est vicieuse; combien les différentes parties en sont mal liées. La pièce de Shakespear, chargée d'épisodes, infiniment plus compliquée, infiniment plus extravagante encore, est cependant plus claire et plus suivie. Si, dans cette singulière production, tout ce qui exigeait de l'esprit et du jugement a paru aussi mal exécuté que mal conçu, il faut avouer aussi que presque tout ce qui ne supposait que du génie, de la sensibilité, et cet instinct dramatique dont la réflexion ne saurait atteindre les sublimes élans, est fort au-dessus de tout ce que nous avions vu depuis long-temps au Théâtre. M. Ducis ne sait point combiner un plan; il ignore l'art d'enchaîner heureusement toutes les circonstances qui peuvent constituer une action intéressante et vraie; mais son

talent s'est fait des ressources indépendantes de cet art; il les a trouvées dans une sensibilité douce, vive et profonde. S'il dispose mal les événemens de la scène, il en prépare admirablement bien les impressions; le spectateur se trouve entraîné comme malgré lui à recevoir celles qu'il veut lui faire éprouver, et ce secret, M. Ducis ne l'eût-il appris que de son propre cœur, vaut bien tous ceux d'Aristote et de l'abbé d'Aubignac. Les plus belles scènes du second, du troisième et du quatrième actes, pour être indiquées dans Shakespear n'en sont pas moins à lui; les développemens de la dernière lui appartiennent pour ainsi dire en entier, et sont, sans doute une des conceptions les plus originales qu'on ait jamais hasardées sur la scène française.

Il n'y a que deux rôles dans cette pièce; celui de Lear et d'Elmonde, ou, pour mieux dire, il n'y en a qu'un, c'est le premier, et celui là est rendu par le sieur Brizard d'une manière étonnante; le caractère de sa voix si noble et si naturelle, la simplicité de son jeu, sa belle tête et ses beaux cheveux blancs, tout contribue à en augmenter l'intérêt, à conserver même aux traits les plus naïfs je ne sais quoi d'auguste et d'imposant. Madame Vestris, qui joue le rôle d'Elmonde, nous a paru faire surtout un grand effet dans la dernière scène du troisième acte.

La pièce a eu beaucoup de succès à la ville et à la Cour. On a demandé l'auteur, mais sans trop d'empressement, le dernier acte ayant moins réussi que les autres; l'auteur a cependant eu la faiblesse

de paraître, et même au moment où personne ne songeait plus à lui ; car l'acteur chargé d'annoncer la seconde représentation de la pièce venait d'apprendre au public que la paix était signée.

Pour ajouter au ridicule d'une présentation que l'usage a déjà si fort avilie, le sieur Dugazon en a fait la parodie dans la petite pièce ; il y avait ajouté un impromptu de sa façon sur la paix. Le parterre l'ayant applaudi, et en ayant aussi demandé l'auteur il se retira bien vite dans la coulisse, et reparut aussitôt appuyé sur un de ses camarades, avec tous les lazzis d'un auteur modeste et confus de sa gloire.

IMPROMPTU *de M. Imbert à M. Molé.*

Dieu ! quel mot enchanteur a frappé nos oreilles !
Notre Roi nous apprend qu'il nous donne la paix
Aux lieux où le génie étale ses merveilles ;
Ainsi l'humanité déclare ses bienfaits.
Mais sans vouloir ici par un jaloux langage
Offenser le génie et flétrir ses attraits,
Molé, tu ne nous vins jamais
Annoncer un si bel ouvrage

L'Académie française, dans son assemblée du 16 janvier, a donné aux *Conversations d'Emilie*, de madame d'Epinay, le prix d'utilité fondé par le citoyen anonyme dont tout le monde sait le nom, M. de Monthion, chancelier de M. le comte d'Artois. Différens ouvrages avaient paru d'abord partager l'attention des juges : un livre de M. Daubenton sur les *Moutons ;* un autre de M. Parmentier, sur les *Pommes de terre ;* *Adèle et Théodore,* de madame

de Genlis ; l'*Ami des enfans*, de M. Berquin, etc. ; mais il fut bientôt décidé que les Moutons et les Pommes de terre n'étaient pas du ressort de l'Académie française, et devaient être renvoyés à l'Académie des Sciences ; l'ouvrage de madame de Genlis et celui de madame d'Epinay restèrent, pour ainsi dire, seuls en concurrence. Ce dernier méritait de l'emporter sans doute, et comme plus utile, et comme plus original. Nous avons de meilleurs Traités d'éducation que le Roman d'*Adèle* ; nous n'avons aucun Livre à mettre entre les mains des enfans qui puisse être comparé aux *Conversations d'Emilie*, et par les vues dans lesquelles l'ouvrage est conçu, et par la manière dont il est écrit. Traduit avec succès dans plusieurs langues, cet excellent ouvrage avait déjà le sceau de l'approbation publique ; il avait obtenu le suffrage le plus auguste ; Catherine II. l'avait mis au nombre des Livres élémentaires destinés à l'instruction des jeunes personnes, dont elle ne dédaigne pas de surveiller elle-même l'éducation. Sa Majesté en a témoigné, l'année dernière, sa satisfaction à l'auteur de la manière la plus sensible et la plus flatteuse, en lui envoyant pour sa jeune élève, la comtesse Emilie de Belzunce, sa petite-fille, son chiffre impérial dans un médaillon garni de diamans ; distinction accompagnée de toutes les grâces qui donnent aux bienfaits de cette grande souveraine, quelque multipliés qu'ils soient, un intérêt toujours nouveau.

Le jugement de l'Académie n'a étonné que ma-

dame de Genlis, qui ne comprenait pas, du moins il y a quelques mois, qu'on pût se dispenser de donner le prix d'utilité à l'ouvrage qui *contient tous les principes relatifs à l'éducation des Princes, des jeunes personnes et des hommes*, au sublime Roman d'*Adèle*. Elle se console aujourd'hui de cette petite disgrâce en ne l'attribuant qu'à l'indiscrétion qu'elle a eue de parler trop bien de la Religion, et trop légèrement des philosophes. Il y a lieu de croire en effet que la philosophie n'a pas été fâchée de trouver une si belle occasion de rabattre un peu l'orgueil de madame de Genlis, et de lui apprendre qu'on ne manquait pas impunément de respect pour ses oracles; au plaisir d'être juste, il est doux de pouvoir joindre encore celui de se venger. Mais comment cette vengeance philosophique pourrait-elle atteindre la haute piété de notre illustre gouvernante? Quand on a renoncé à la toilette, au rouge, à tous les plaisirs, à toutes les vanités de ce monde, regretterait-on encore de frivoles, de profanes lauriers?

Sur les dix-huit juges qui composaient l'Aréopage académique, madame d'Epinay a eu dix ou douze voix; madame de Genlis trois ou quatre; M. Berquin deux; M. de La Croix, pour ses petites *Réflexions sur l'Origine de la Civilisation*, une; M. Moreau, pour son Traité de la Justice, ce fastidieux *Commentaire de l'Histoire de France à l'usage de nos Rois*, encore une. Ce qui est trop digne du caractère soutenu de M. de Tressan pour être oublié, c'est qu'après avoir sollicité de maison en maison les

suffrages de ses confrères en faveur de sa cousine, madame de Genlis, il a fini par ne lui donner lui-même qu'une demi-voix. On a su qu'il avait été du petit nombre de ceux qui ont proposé au scrutin de partager le prix entre *Adèle* et les *Conversations*.

Madame la duchesse de Grammont dit avec sa franchise accoutumée " qu'elle est ravie que ma-" dame d'Epinay ait eu le prix, d'abord parce " qu'elle espère que madame de Genlis en mourra de " dépit, ce qui serait une excellente affaire, ou " qu'elle se vengera par une bonne satire contre les " philosophes, ce qui serait encore assez gai ; en-" suite parce qu'elle est bien aise que tout le monde " voie ce qu'elle soupçonnait depuis long-temps, " que l'Académie tombe en enfance. "

Un grand scandale pour la philosophie et pour les philosophes, le voici : M. l'abbé de Mably vient de recevoir le plus glorieux de tous les hommages auxquels un homme de lettres puisse prétendre : Messieurs Franklin et Adams l'ont requis, au nom du Congrès des Etats-Unis de l'Amérique, de vouloir bien rédiger un projet de Constitution pour la nouvelle République. A en juger par le ton de son dernier ouvrage, il n'est pas à craindre au moins que ce moderne Solon rende nos bons alliés trop polis. Si l'on pouvait espérer que les Américains voulussent se soumettre aveuglément à ses lois, leur avoir indiqué un pareil législateur, serait sans doute de notre part un trait de la plus profonde politique;

car, en suivant les admirables vues développées dans son Traité de la *Législation*, que leur recommandera-t-il ? de cultiver la terre, d'être pauvres et sans ambition. C'est assurément ce qui convient le mieux aux intérêts de la France, au repos de l'Europe entière.

Doutes sur différentes opinions reçues dans la Société, petit in-12. Ce petit Recueil de Pensées détachées est dédié aux mânes de M. Saurin. Il est de mademoiselle de Sommery, une vieille demoiselle de condition, qui s'est occupée toute sa vie de l'étude des hommes et des lettres, mais qui n'avait encore rien publié jusqu'ici. Tous ceux qui fréquentent les assemblées publiques de l'Académie française la connaissent ; elle n'en a jamais manqué une seule, et sa figure est remarquable ; c'est une grande brune presque noire, des sourcils fort épais, de grands yeux pleins d'esprit et d'attention. Son Livre prouve combien elle s'est nourrie de la lecture des *Maximes de La Rochefoucauld*, et plus particulièrement encore des *Caractères de La Bruyère*. On y trouve à la vérité beaucoup de pensées communes, mais dont l'expression a presque toujours de la finesse, de l'élégance et de la précision. L'article qui nous a paru renfermer le plus d'observations neuves et piquantes est celui de la Société ; nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'en citer quelques morceaux.

" Le bon ton est le ton du grand monde ; il se

sent mieux qu'il ne se définit ; c'est une facilité noble dans le propos, une politesse dans les expressions, une décence dans le maintien, une convenance dans les égards, une manière de rendre qui ne confond ni les rangs, ni les titres, ni les états, ni les personnes : un tact qui nous avertit également et de ce que nous devons rendre aux autres et de ce que les autres nous doivent rendre."

—

" Quelque frivole qu'on puisse estimer le bon ton, il n'est homme ni ouvrage qui puisse s'en passer."

—

" On pourrait demander peut-être où se trouve la grande Compagnie ; je ne sais s'il est une maison qui puisse en donner une idée complète."

—

" Causer avec un petit esprit semble aussi difficile que de voyager à pied avec un cul-de-jatte."

—

" Les gens à bonnes intentions sont ordinairement si gauches et malheureux si constamment, qu'ils feraient naître l'envie d'essayer ceux qui en ont de mauvaises."

—

Que de gens ont la réputation d'être méchans, avec lesquels on serait trop heureux de passer sa vie !"

—

" L'homme d'esprit est facile à séduire. On ne séduit pas un sot, on le dompte."

Les *Jeunes gens du siècle, vaudeville* (1).

Sur l'Air : Avec les jeux dans le village.

Beautés qui fuyez la licence,
Evitez tous nos jeunes gens;
L'Amour a déserté la France
A l'aspect de ces grands enfans.
Ils ont par leur ton, leur langage,
Effarouché la volupté,
Et gardé pour tout apanage
L'ignorance et la nullité.

Malgré leur tournure fragile,
A courir ils passent leur temps;
Ils sont importuns à la ville,
A la Cour ils sont importans.
Dans le monde en rois ils décident,
Au spectacle ils ont l'air méchant.
Partout leurs sottises les guident;
Partout le mépris les attend.

Pour eux les soins sont des vétilles
Et l'esprit n'est qu'un lourd bon sens.
Ils sont gauches auprès des filles,
Auprès des femmes indécens.
Leur jargon ne pouvant s'entendre,
Si leur jeunesse peut tenter,
Ceux que le besoin a fait prendre,
L'ennui bientôt les fait quitter,

Sur leurs airs et sur leur figure
Presque tous fondent leur espoir;
Ils font entrer dans leur parure
Tout le goût qu'ils pensent avoir.

(1) Cette pièce, attribuée à M. le chevalier de Boufflers, est de M. de Champcenetz le fils; il l'avoue du moins, et c'est à la pointe de l'épée qu'il s'en est assuré la gloire, s'étant battu fort bravement, ces jours derniers, contre un de ses camarades du régiment des Gardes, qui avait osé soutenir que l'auteur d'une pareille chanson était un homme à jeter par les fenêtres.

Dans le cercle de quelques belles
Ils vont s'établir en vainqueurs;
Mais ils ont toujours auprès d'elles
Plus d'aisance que de faveurs.

De toutes leurs bonnes fortunes
Ils ne se prévalent jamais:
Leurs maîtresses sont si communes,
Que la honte les rend discrets;
Ils préfèrent, dans leur ivresse,
La débauche aux plus doux plaisirs;
Ils goûtent sans délicatesse
Des jouissances sans désirs.

Puissent la Volupté, les Grâces
Les expulser loin de leur cour,
Et favoriser en leurs places
La Gaîté, l'Esprit et l'Amour!
Les déserteurs de la tendresse
Doivent-ils goûter ses douceurs?
Quand ils dégradent la jeunesse,
En doivent-ils cueillir les fleurs?

Février 1783.

Quel parti la plume d'un Le Sage n'eût-elle pas tiré de l'anecdote suivante! La maison de M. de La R...... continue d'être l'auberge la plus distinguée des gens de qualité. M. le chevalier de N*** avait désiré d'y être reçu; il engage quelques femmes de ses amies à demander au maître de la maison la permission de lui être présenté. Celui-ci commence par refuser fort sèchement, c'est son usage; on insiste, il s'obstine. "Non, ze ne veux " pas, le zevalier de N*** fait des épigrammes et " des zansons; z'en fais bien aussi, mais elles ne " sont pas piquantes. Ze ne veux pas..." Le lendemain il reçoit un billet de M. de N***, qui lui

demande un rendez-vous d'une manière assez simple à la vérité, mais trop pressante pour ne pas l'intriguer beaucoup. " Aurait-on eu l'indiscrétion de " lui rapporter ce que z'ai dit hier ? " Il se consulte avec ses amis. L'affaire est délicate ; on décide qu'il est impossible de refuser le rendez-vous ; mais pour rassurer notre amphitryon, on lui promet de ne pas l'abandonner dans une circonstance si embarrassante. L'heure est donnée, et M. de La R....... a grand soin de se faire entourer de ses meilleurs amis. Il est dans l'attente la plus pénible lorsqu'il voit entrer dans sa cour une chaise de poste avec beaucoup de bruit et de fracas, c'est le chevalier de N*** qui en sort, qui arrive dans le salon, tout poudreux, en frac gris, les cheveux défaits, un grand chapeau à la main, une énorme brette au côté ; cet aspect n'était pas propre à rassurer. Il s'approche de M. de La R......., devenu plus pâle que la mort : Monsieur, j'avais demandé à vous parler en particulier ; je ne m'attendais pas à trouver ici ces Messieurs ; voulez-vous bien que nous passions dans votre cabinet ...? Le cruel moment ! On cède, et c'est l'excès même du trouble qui fait faire ce dernier effort de courage. Entré dans le cabinet, les portes bien fermées, M. le chevalier de N*** tire.... un grand papier de sa poche et lui dit : Monsieur, c'est le Mémoire d'un homme pour qui je m'intéresse infiniment ; il sollicite un emploi au bureau des Postes ; son sort dépend de vous ... Ravi d'en être quitte à si bon marché, M. de La

R . . . . . . l'assure que, quelque faible que soit son crédit, il ne négligera rien pour faire réussir l'affaire : " Mes zevaux sont mis, ze cours m'en occuper . . . ". Ainsi finit cette action si chaude, et la meilleure chanson n'eût pas couru plus promptement et la ville et la Cour que cette cruelle facétie.

Il y avait des siècles que M. de L . . . . . . n'avait été à l'Académie des Sciences ; il y fut dernièrement : Messieurs, dit-il à ses illustres confrères, je me suis fait cultivateur ; il faut toujours en revenir là. Entre beaucoup d'expériences que j'ai été à portée de faire à la campagne, en voici une dont je crois devoir vous faire part. J'ai coupé la tête à une demi-douzaine de canards qui nageaient dans mon vivier ; sur-le-champ je les ai remis à l'eau ; sans tête ils ont encore nagé longtemps. Ce fait m'a paru d'autant plus curieux qu'il pourrait bien servir à expliquer comment vont une infinité de choses en France. — Mais, monsieur le Comte, lui dit M. de Condorcet, ces canards, quoique sans tête, conservaient le mouvement de leurs pates ? — Assurément. — Eh bien ! ils pouvaient donc signer ; tout n'est-il pas éclairci . . . ? — S'il y a du mérite à renchérir sur les extravagances de M. de L . . . . . . , est-ce le secrétaire philosophe qu'on en eût soupçonné ?

Le grand Vestris, informé des dépenses excessives de son fils, a convoqué une assemblée de

parens devant laquelle il doit avoir adressé au jeune homme le discours suivant avec cet accent et cette dignité qui lui sont propres : " Auguste, on parle " dans le monde du mauvais état de vos finances ; " on dit que vous avez un emprunt ouvert chez tou- " tes les marchandes de modes ; que vous abusez de " la confiance qu'inspire le nom que je vous ai per- " mis de porter. Si vous ne mettez pas ordre à vos " affaires, je ne souffrirai pas que vous le portiez " plus long-temps. Nous nous sommes toujours " soutenus avec honneur. Entendez-vous, Auguste, " je ne veux point de Guemené dans ma famille. "

Mademoiselle Laguerre est morte des suites de la maladie que M. le chevalier de Codernaux a nommée si ingénieusement la *maladie anti-sociale.* Elle n'a brillé que sept ou huit ans sur le Théâtre de l'Opéra, et laisse, dit-on, environ dix-huit cent mille livres : on a trouvé dans son portefeuille seulement sept à huit cent mille livres en billets de la caisse d'escompte.

Les Quatre Saisons de l'année, sous le climat de Paris, Poëme d'un seul vers ; se trouve gratis, à Paris, dans le porte-feuille d'un Gentilhomme fantassin.

NOTE PRÉLIMINAIRE DE L'AUTEUR.

" N'en déplaise à MM. Thomson et Saint-Lambert, dont je révère les talens, j'ose être per-

suadé qu'il n'y a jamais eu de véritable Printemps dans cette partie de l'Europe que nous habitons.

" Le charme de cette saison n'est connu que dans l'Asie mineure, dans l'Archipel et sur les côtes de la Méditerranée. Les Grecs nous ont appris à chanter le Printemps, et la tempête humide et glaciale qui règne assidûment sur nos têtes nous apprend à nous en passer.

" Le rossignol ne chante point dans les environs de Paris ; il gémit d'effroi et d'étonnement. Comment pourrait-il parler d'amour dans des nuits venteuses et gibouleuses, qui détruisent presque toujours la majeure partie de nos fruits et de nos plaisirs printaniers ?

" L'Eté n'est sous cette zone tempérée qu'une tempête de feu et de poussière. L'Automne, qu'on veut vanter, est aride ou orageux, et permet à peine au peuple agriculteur de recueillir les moissons échappées au caprice destructeur du climat. A l'égard de l'Hiver, c'est à mes lecteurs à juger si mon Poëme dit la vérité.

" Au reste, si mon ouvrage ne plaît pas à tout le monde, j'ose me flatter du moins qu'il aura le mérite de n'ennuyer personne. "

CHANT PREMIER ET DERNIER.

De la Pluie et du Vent, du Vent ou de la Pluie.

Ce chef-d'œuvre est de M. le comte de La Touraille, gentilhomme de S. A. S. Mgr. le prince de Condé. Il le récita à un de ses amis qui avait

le goût très-difficile. Vous ne le trouverez pas du moins trop long, lui dit-il. Pardonnez-moi, lui répondit l'ami Sévérus, il est trop long de moitié. *Du vent et de la pluie*, disait tout.

C'est à M. Cérutti, ci-devant jésuite, et auteur de l'*Appel à la Raison*, la plus célèbre apologie des jésuites, que nous devons la brochure intitulée l'*Aigle et le Hibou*, *fable écrite pour un jeune Prince que l'on osait blâmer de son amour pour les Sciences et les Lettres*; avec cette épigraphe : *Un Prince philosophe est un être divin. A Glascow, et se trouve à Paris, chez Prault.* Brochure in-8vo, imprimée avec beaucoup de soin.

Si la fiction de M. Cérutti n'est pas d'une conception heureuse, si les idées et les images en sont souvent mal assorties et mal liées, si sa versification n'a pas en général des formes assez variées et assez faciles, il n'en est pas moins vrai qu'on y trouve non seulement beaucoup d'esprit, mais encore une grande énergie d'expression, une hardiesse ingénieuse et de très-beaux vers.

Nous ne citerons pas tous ceux qui nous ont paru dignes d'être remarqués; mais en voici quelques-uns qu'on ne peut guère oublier.

En parlant de Catherine II, il dit :

Minerve de son siècle, elle anime, elle éclaire,
Elle suit tous les pas que fait l'esprit humain.
L'édifice des lois fut orné de sa main...
Sa main prépare un temple aux mânes de Voltaire ;

Sa main des Grecs un jour peut changer le destin.
Le Ciel tonne de loin sur le peuple stupide
Qui des arts foule le berceau,
Qui parcourt d'un œil sec les rives de l'Aulide,
Qui transforme en déserts les plaines de l'Elide,
Qui de Socrate même ignore le tombeau,
Qui de Lycurgue et d'Aristide
Mutile la race intrépide,
Fait de Sparte un sérail et d'Athène un hameau.

On a remarqué dans le portrait de l'Aigle de Berlin une recherche d'antithèse assez spirituelle, mais froide et monotone.

Au milieu de la paix il instruit son armée.
Au milieu des combats il instruisait les arts.
De la philosophie il illustra l'empire;
Il agrandit le sien de deux puissans états.
Maniant à son gré le tonnerre et la lyre,
Il sut faire des vers et créer des soldats.
Des forces du génie il sut armer Bellone,
Il sut du fanatisme éteindre les volcans,
Enfin il sut placer la raison sur son trône,
L'amitié dans sa Cour et la gloire en ses camps.

Nous citons ce morceau comme très-propre à caractériser la manière de M. Cérutti. La réforme de la jurisprudence criminelle dans les États de l'Empereur lui a inspiré un vers qui nous paraît sublime. Il veut, dit-il,

Il veut que le coupable expie
Un long cours de forfaits d'un long cours de travaux;
Il aggrave sur lui le fardeau de la vie,
Et ferme aux scélérats l'asile des tombeaux.

Quelque esprit que M. Cérutti ait dans ses vers, il en a bien plus encore dans sa prose, et quoique son esprit ne soit jamais exempt de recher-

che, il est aisé de voir que ce dernier genre d'écrire lui est beaucoup plus familier que l'autre. Les notes qui sont à la suite du petit Poëme occupent les deux tiers de la brochure, et il n'y a, pour ainsi dire, pas une seule page de ses notes qui n'offre plusieurs traits à retenir. On y trouve avec profusion ce qu'il faut chercher dans d'autres ouvrages, et l'on n'est embarrassé que du choix. Nous tâcherons de saisir ce qui semble appartenir plus particulièrement au caractère de l'auteur.

—

" Trois choses contribuent le plus à élever " l'esprit national ; les grands hommes, les grands " événemens et les grands rois ; ils se trouvent " pour l'ordinaire ensemble."

—

" Messieurs d'Alembert et Diderot ont donné " à ce siècle une impulsion vive et rapide qui a " fait avancer tous les bons esprits. On peut ap- " pliquer à ces deux philosophes ce que Mon- " taigne a dit de Plutarque et de Sénèque : *L'un " nous conduit et l'autre nous pousse.*"

—

" Les ouvrages de Jean-Jacques pourraient " être comparés à des pendules détraquées, mais " enrichies d'un carillon magnifique et juste. Il " ne faut pas écouter l'heure qu'elles sonnent, mais " l'air qu'elles jouent."

"On doit regretter que l'abbé Raynal ait mêlé
" à d'utiles vérités des erreurs répréhensibles et des
" déclamations téméraires. Lorsqu'un général ro-
" main voulait conquérir un pays, il n'insultait
" pas les Dieux qui en étaient les protecteurs ; il
" leur offrait des sacrifices et les priait de passer
" dans son armée."

—

" L'Histoire de M. Hume pourrait s'intituler
" l'*Histoire des Passions Anglaises par la raison
" humaine*."

—

" L'enthousiasme est le père des grandes cho-
" ses. Lorsque Jupiter enfanta Minerve, ce fut,
" selon la Fable, Vulcain, le dieu du Feu, qui,
" ouvrant la tête de Jupiter, aida la Sagesse à
" éclore toute armée. C'est l'emblême de l'enthou-
" siasme. Rien de divin n'est produit à froid. M.
" Levesque, dans son *Histoire de Russie*, blâme le
" Czar d'être venu de si loin chercher la lumière ;
" il n'avait, dit-il, qu'à la faire venir elle-même.
" Mahomet commanda, en présence de son armée,
" à des montagnes éloignées de s'approcher de lui ;
" comme elles demeuraient immobiles, il ajouta :
" Puisque vous refusez d'avancer vers moi, c'est à
" moi d'avancer vers vous. Il marcha et son ar-
" mée suivit."

—

" Le commerce du monde a fait sur les gens

" de lettres ce que le cardinal de Richelieu fit sur
" les seigneurs de châteaux ; ceux-ci ont beaucoup
" perdu en sortant de leurs terres, et ceux-là en sor-
" tant de leur retraite."

Peut-être n'a-t-on rien écrit de plus spécieux en faveur des Chinois que ce qu'en dit M. Cérutti dans une de ses notes. Nous n'entreprendrons point d'analyser ici toutes les raisons par lesquelles il justifie l'éloge de ce peuple, qu'il appelle très-poétiquement le peuple aîné du globe ; nous nous contenterons d'observer qu'une grande partie des titres qui fondent son enthousiasme pour ce peuple se trouve détruite par les dernières relations que nous avons vues de ce pays. Ce qui nous explique la longue durée du gouvernement chinois sert à nous prouver en même temps tout ce que ce gouvernement laisse à désirer pour le bonheur des peuples qui lui sont soumis. La langue, les usages et les coutumes les plus propres à borner l'essor et les progrès de l'esprit ont fait vieillir cette Nation dans une longue enfance, et c'est pour ainsi dire l'impossibilité d'étendre les limites de sa puissance et de sa prospérité qui l'a fait triompher ainsi de la révolution des temps et de l'inconstance des choses humaines. On ne voudrait être ni Juif, ni Spartiate, ni Chinois ; mais qui n'admirerait pas la législation de Moïse, celle de Lycurgue et celle du peuple chinois comme autant de prodiges du pouvoir législatif, comme autant de monumens mémorables de l'empire que la loi peut exercer et sur la nature de l'homme et

s'il est permis de le dire, sur la chaîne même de ses destinées !

Revenons encore un instant à M. Cérutti. Il n'y a point de souverain philosophe, il n'y a point d'homme de lettres célèbre qui n'ait reçu de lui un tribut d'hommages distingué. Félicitons la philosophie de voir l'apologiste des jésuites devenir aujourd'hui le panégyriste des sages du siècle, vanter le progrès des lumières, et conseiller aux Rois de n'avoir pour confesseur que leur conscience, de bons ouvrages ou quelque poëte philosophe. Tout cela n'est peut-être pas si loin d'un jésuite qu'on le dirait bien. Quelle que soit l'intention de l'auteur, sa brochure nous a fait grand plaisir ; les défauts même qu'on lui reproche sont d'un esprit fin, d'une imagination vive et brillante ; ce sont des défauts dont nous n'avons guère à nous plaindre ; ils sont devenus moins communs que jamais.

Avril 1783.

M. D.... vient de justifier enfin les titres de la pension de douze mille livres qui lui fut accordée par M. Turgot, pour être revenu de Pologne en poste, prêt à rendre à sa patrie, sous de si heureux auspices, toutes les lumières que nous avions osé méconnaître jusqu'alors, et dont son juste dépit allait enrichir à nos dépens une puissance étrangère. Il serait difficile au moins de ne pas convenir que cette pension lui est bien justement acquise aujourd'hui par toutes les peines, et surtout par les

prodigieux calculs qu'a dû lui coûter un écrit intitulé *Mémoire sur la Vie et les Ouvrages de M. Turgot, Ministre d'Etat*; un volume in-8°, avec cette épigraphe: *Le germe le plus fécond des grands hommes est dans la justice rendue à la mémoire des grands hommes qui ne sont plus.* Philadelphie, 1782.

Ce qui concerne la personne de M. Turgot dans le Mémoire de M. D.... nous a paru plus digne d'être remarqué que tout le détail fastidieux de sa vie publique. Nous rassemblerons ici différens morceaux de cette partie de l'ouvrage, dont l'ensemble, à quelques exagérations près qu'il n'est pas besoin d'indiquer, nous a paru former un portrait assez ressemblant.

" M. Turgot était d'une ancienne noblesse attachée aux ducs de Normandie en 1281 .... Un caractère qui n'est pas commun a toujours distingué les Turgot, et ce caractère est une bonté douce et courageuse qui unit le charme de la bienfaisance à la sévérité de la vertu.

" Sortant à vingt-troisans de Sorbonne, plein de connaissances profondes, formé par des études sérieuses, ayant même beaucoup de goûts littéraires (1), M. Turgot était cet homme d'esprit un

(1) Il avait fait dès-lors plusieurs dissertations théologiques, beaucoup de vers blancs et quelques ouvrages de philosophie et de géométrie. Il a traduit de l'allemand le commencement de la *Messiade* de Klopstock, la plus grande partie du premier Chant de la *Mort d'Abel*, et une partie du quatrième; le commencement du *Premier Navigateur* et le premier livre des *Idylles* de Gessner, qui

peu neuf dans la société, que les gens du monde font éclipser dans la conversation, même avec très-peu de fonds réel. Cet inconvénient, léger en lui-même, a peut-être influé d'une manière assez grave sur le destin de sa vie. N'aimant à développer ses pensées et n'y réussissant bien qu'avec ses amis intimes, il n'y avait qu'eux qui lui rendissent justice. Tandis qu'ils adoraient sa bonté, sa raison lumineuse, son intéressante sensibilité, il paraissait froid et sévère au reste des hommes; ceux-ci par conséquent se contenaient eux-mêmes ou se masquaient devant lui. Il en avait plus de peine à les connaître; il perdait l'avantage d'en être connu, et cette gêne réciproque a dû lui nuire plus d'une fois.

" L'âme de M. Turgot était si heureusement constituée, que tous les sentimens bons, nobles et honnêtes, même ceux qui semblent les plus incompatibles, y régnaient à-la-fois, et que nul des autres n'y pouvait trouver place. Il joignait la sensibilité d'un bon jeune homme et la pudeur d'une femme estimable au caractère d'un législateur fait pour réformer et constituer des Empires et pour changer la face du monde .... (substituer la poste aux messageries et les vers blancs à la la rime.)

" Sa figure était belle, sa taille haute et pro-

a été imprimé sous le nom de M. Huber, avec les autres Poëmes du même auteur, dont nous devons la traduction à M. Huber. La préface générale de cette Traduction de Gessner est aussi l'ouvrage de M. Turgot.

portionnée ; ennemi de toute affectation, il ne se tenait pas fort droit. Ses yeux, d'un beau brun clair, exprimaient parfaitement le mélange de fermeté et de douceur qui faisait son caractère. Son front était arrondi, élevé, ouvert, noble et serein, ses traits prononcés, sa bouche vermeille et naïve, ses dents blanches et bien rangées. Il avait eu surtout dans sa jeunesse un demi-sourire qui lui a fait tort, parce que les gens qui ne le connaissaient pas y croyaient presque toujours voir l'expression du dédain, quoiqu'il ne fût le plus souvent que l'effet de la naïveté et d'un peu d'embarras ; il s'en était corrigé par degrés en vivant dans le monde, et l'était totalement vers la fin de son ministère. Ses cheveux étaient bruns, abondans, parfaitement beaux ; il les avait tous conservés ; et lorsqu'il était vêtu en magistrat, sa manière de porter la tête les répandait sur ses épaules avec une sorte de grâce naturelle et négligée. Il avait la couleur assez vive sur un teint fort blanc, et qui trahissait les moindres mouvemens de son âme. Jamais homme n'a été, au physique et au moral, moins propre à dissimuler ; il rougissait avec une facilité trop grande et de toute espèce d'émotion, soit d'impatience ou de sensibilité. Ses mœurs étaient infiniment régulières. Il aimait la société des femmes, et avait presqu'autant d'amies que d'amis ; mais son respect pour elles était celui de l'honnêteté, dont l'accent diffère un peu de celui de la galanterie. Il a manqué sans doute au bonheur de M. Turgot, dont

tous les sentimens étaient rapprochés de la nature, et qui regardait la famille comme le sanctuaire dont la société est le temple et la félicité domestique comme la première des félicités ; il lui a manqué une épouse et des enfans. C'est une espèce de malheur public qu'il n'ait point laissé de postérité ; mais M. Turgot avait une trop haute idée de la sainteté du mariage, et méprisait trop la façon dont on contracte parmi nous cet engagement, pour être facile à marier .... " (Facile à marier !)

Quoique la parodie *Roi Lir ou Lear*, en un acte et en vers, du sieur Parisau, représentée avec succès sur le théâtre des grands Danseurs du Roi, soit en général une assez mauvaise chose, on y a cependant remarqué quelques saillies heureuses. La manière dont le parodiste a travesti la terrible imprécation du second acte est passablement comique. Nature ! s'écrie le Roi Lu.

Nature, à ces époux dont tu connais les crimes,
Ravis tous les plaisirs, jusques aux légitimes.
Verdrille, qu'au mépris de tes jeunes appas
Le Duc à tout moment vieillisse dans tes bras ;
Et si jamais le sort, démentant mes promesses,
D'un enfant à tous deux accordait les caresses,

(A LA PRINCESSE.)

Qu'il insulte sans cesse à ton attachement ;

(AU DUC.)

Qu'il t'appelle son père et mente effrontément.....

Chassé du palais au milieu d'une nuit orageuse, le

Roi paraît errant dans la forêt, tenant un parapluie dont il ne se sert pas. Après l'avoir laissé quelque temps seul pour rendre le tableau plus touchant, son ami Kinkin vient le rejoindre. Philosophons, lui dit alors le Roi, *philosophons à l'air sur ce terrible orage.—On est Roi.—C'est égal.—Tu vois.—Il pleut sur vous....*—Il débite encore quelques réflexions de la même sublimité : *Je n'ai pas un ami, cependant j'étais Roi.*—A ce mot, Kinkin s'aperçoit *que la tête se perd.—Eh! je remarque une chose, dit Lu :*

C'est en pleine raison que j'ai fait cent folies.
Depuis que je suis fou je disserte en Caton,
Et je fais de l'esprit en oubliant mon nom ....

Le jeu de théâtre, pendant lequel les soldats du Duc vainqueur se rangent du côté de Deségards qu'on vient d'enchaîner sous leurs yeux, est encore assez burlesque. Passez, leur dit Deségards, je vous attends.—Le *duc.* Moi, je les en défie.—Un *Soldat.* J'embrasse ta défense.—Deségards. Et d'un. Nous sommes deux contre dix mille au moins.—Un autre *Soldat.* Et moi donc..?—Le Duc se couvre le visage, et ses soldats filent tous sur la pointe du pied en regardant si le Duc ne les aperçoit pas .... Au dénouement, Remonde dit au Roi :

Restez auprès de nous ; soyez toujours un père
Cher à ses deux enfans et des siens respecté ;
Soyez *Lu* bien long-temps.

LE ROI.

Lu, non, mais écoute....

Réflexions philosophiques sur le Plaisir, par un Célibataire. Brochure avec cette épigraphe : *Legite, Censores ; crimen amoris abest.* Cette brochure ne contient que des lieux communs de la morale la plus vague et une critique de nos mœurs aussi frivole qu'insipide ; l'auteur a cependant eu la satisfaction d'en voir la première édition entièrement épuisée en moins de huit jours. Il faut bien expliquer les raisons d'un si beau succès. L'auteur de ce chef d'œuvre est M. de La R...... le fils ; il avait donné, quelques jours avant de le publier, un souper dont l'extravagance était devenue la fable de tout Paris. Tout le monde imagina que la brochure serait marquée au même coin, tout le monde fut curieux de la voir, et jamais curiosité n'a été plus complètement trompée ; ainsi donner une idée de ce fameux souper, c'est développer tout le mérite de la production dont il a fait le succès.

M. de La R...... avait choisi ses convives dans tous les rangs de la société pour en former une bigarrure heureuse de gens de lettres, de garçons tailleurs, d'artistes, de militaires, de gens de robe, d'apothicaires, de comédiens, etc. Il avait fait imprimer ses billets d'invitation dans la forme d'un billet d'enterrement, et en voici le modèle copié fidèlement d'après l'édition originale dont Sa Majesté n'a pas dédaigné de faire encadrer un exemplaire pour la rareté du fait. « Vous êtes prié d'assister « au souper-collation de Me. Alexandre-Balthazard- « Laurent G. d. L. R., écuyer, avocat au Parlement,



" membre de l'Académie des Arcades de Rome,
" associé libre du Musée de Paris et rédacteur de
" la partie dramatique du *Journal de Neufchâtel*,
" qui se fera en son domicile, rue des Champs-Ely-
" sées, paroisse de la Madeleine-l'Evêque, le jour
" du mois d' 178 . On fera son possible pour
" vous recevoir selon vos mérites; et, sans se flatter
" encore que vous soyez pleinement satisfait, on ose
" vous assurer dès aujourd'hui que du côté de l'huile
" et du cochon vous n'aurez rien à désirer. On
" s'assemblera à neuf heures et demie pour souper
" à dix. Vous êtes instamment supplié de n'ame-
" ner ni chien ni valet, le service devant être fait
" par des servantes *ad hoc*."—En arrivant à la porte de l'hôtel, le suisse demandait au convive à voir son billet, y faisait une marque, et l'adressait à un autre suisse, lequel était chargé de lui demander si c'était M. de La R..... sangsue du peuple, ou son Fils le défenseur de la veuve et de l'orphelin, qu'il désirait de voir; sur la réponse du convive, on le faisait monter un escalier au haut duquel il était reçu par un savoyard vêtu comme les anciens hérauts d'armes, avec une halebarde dorée à la main. Tout le monde rassemblé dans le salon, le maître du festin, en habit de palais et avec le maintien le plus grave, pria toute l'assemblée de passer dans une autre pièce où il n'y avait pas une seule lumière ; on y retint les convives près d'un quart d'heure, les portes soigneusement fermées ; elles s'ouvrirent enfin, et l'on passa dans une salle à manger éclairée de mille bou-

gies. La balustrade qui entourait la table était gardée encore par deux savoyards armés à l'antique. Quatre enfans de chœur étaient placés aux quatre coins de la salle avec leurs encensoirs. « Quand « mes parens donnent à manger," dit le maître du festin à ses convives, « il y a toujours trois ou quatre « personnes à table chargées de les encenser ; vous « voyez, Messieurs, que j'ai voulu vous épargner « cette peine ; voici des enfans qui s'en acquitteront « à-merveille..." Le souper était composé de vingt services de la plus grande magnificence ; mais le premier tout en cochon.—« Messieurs, comment « trouvez-vous ces viandes ?—Excellentes.—Eh « bien ! je suis fort aise de vous dire que c'est un « de mes parens qui me les fournit ; il se nomme un « tel, il loge dans tel et tel endroit ; comme il m'ap- « partient de fort près, vous m'obligerez fort de « l'employer lorsque vous en aurez besoin."—A trois heures du matin, tout le monde, très-fatigué de cette ennuyeuse facétie, cherchait à se retirer ; mais on trouva toutes les portes fermées à double verrou. Quelques convives s'échappèrent par un escalier dérobé ; mais on ne s'en fut pas plutôt aperçu que le passage fut gardé par deux suisses, et l'on ne put sortir que vers les sept heures du matin.

Cette ridicule scène a fait à M. et à madame de La R...... tout le chagrin qu'on peut imaginer. M. de La R...... fils leur avait demandé la permission de donner à souper à quelques amis, dont il avait eu soin de faire une fausse liste, et avait ob-

tenu de leur complaisance qu'ils iraient souper ce jour-là en ville pour le laisser disposer de la maison à sa fantaisie ; il est aisé de concevoir leur surprise lorsqu'en entrant chez eux ils y trouvèrent cette belle mascarade. Madame de La R..... se montra un moment dans la salle du festin. M. Le Bailli de Breteuil, qui passe pour lui rendre les soins les plus assidus, lui donnait la main ; comme elle, il est fort grand et fort maigre ; notre jeune fou dit tout haut en les regardant de côté :

Et ces deux grands débris se consolent entre eux (1).

Un autre trait de son respect et de sa piété filiale est ce qu'il répondit il y a quelque temps à une personne qui lui demandait pourquoi avec tant de fortune il n'avait pas préféré d'acheter une charge de conseiller, à rester simple avocat. « Pourquoi ? « C'est que, en qualité de juge, j'aurais fort bien pu « me trouver dans le cas de faire pendre mon père; « au lieu que dans l'état où je suis je conserve au « moins le droit de le défendre.... » Mais c'est nous arrêter trop long-temps à des folies dont le principe est encore plus révoltant que l'expression n'en est originale et bizarre.

Mai 1783.

Le *Tombeau d'Eucharis.*

Elle n'est déjà plus, et de ses heureux jours
J'ai vu s'évanouir l'aurore passagère.
Ainsi s'éclipse pour toujours
Tout ce qui brille sur la terre.

(1) Vers du Poëme des *Jardins*, chant IV, vers 95.

Toi que son cœur connut, toi qui fis son bonheur,
Amitié consolante et tendre,
De cet objet chéri viens recueillir la cendre.
Loin d'un monde froid et trompeur,
Choisissons à sa tombe un abri solitaire.
Entourons de cyprès son urne funéraire;
Que la jeunesse en deuil y porte, avec ses pleurs,
Des roses à demi fanées;
Que les Grâces plus loin, tristes et consternées,
S'enveloppent du voile, emblème des douleurs.
Représentons l'Amour, l'Amour inconsolable,
Appuyé sur le monument;
Ses pénibles soupirs s'échappent sourdement,
Ses pleurs ne coulent pas, la tristesse l'accable.
Eucharis! ô courroux du sort!
Dieux injustes, c'est nous que vos rigueurs poursuivent.
Passant, ne pleure point sa mort,
Pleure sur ceux qui lui survivent.

IMPROMPTU *de mademoiselle de Sivry, âgée de huit ans, à madame de Montesson, qui jouait le principal rôle dans une nouvelle Comédie de sa composition, intitulée l'*Hôtesse de Marseille, *ou l'*Hôtesse coquette.

L'*Hôtesse coquette* est la pièce
Que l'on devait jouer ce soir:
J'étais chez une aimable hôtesse,
Mais dans elle je n'ai pu voir
Une beauté fausse et légère;
Son âme démentait son rôle et ses discours.
Je croyais voir celle qui cherche à plaire,
J'ai vu celle qui plaît toujours.

L'Impératrice-Reine, étant enceinte, avait gagé avec le comte de Dietrichstein qu'elle accoucherait d'une fille; le Comte avait parié pour un ar-

chiduc. Pour le bonheur de la France, l'Impératrice mit au jour Marie-Antoinette, et fit dire au Comte qu'elle ressemblait à sa mère comme deux gouttes d'eau. Le Comte, pour s'acquitter avec l'Impératrice, fit faire une petite statue de porcelaine qui le représentait à genoux, et offrant d'une main les vers suivans à l'Impératrice :

Io perdei, l'augusta Figlia,
A pagar mi a condannato ;
Ma s'è ver che voi semiglia,
Tutto il mundo a guadagnato.

La retraite d'un de nos ministres vient de faire revivre le calembour qu'on fit à la mort du cardinal de Fleury :

Floruit sine fructu,
Defloruit sine luctu.

Juin 1783.

EPIGRAMME *impromptu sur M. de Rochefort, qui a fait une fort ennuyeuse Traduction en vers de l'*Iliade *et de l'*Odysée.

Quel est ce triste personnage ?....
C'est un Grec
Qui fit Homère à son image,
Maigre et sec.

La demoiselle Olivier (1) partage ses bontés entre M. de Lassonne, médecin, et le sieur d'Azin-

(1) Une des plus jolies, mais aussi l'une des plus médiocres actrices de la Comédie française.

court, qui double Préville dans les rôles de Crispin. Elle vient d'accoucher; ces deux Messieurs se sont disputé fort vivement l'honneur d'être le père de l'enfant. Des arbitres, choisis pour examiner leurs droits et leurs titres respectifs, ont jugé que le meilleur moyen de les concilier était d'appeler l'enfant *Crispin-Médecin*. Cette décision a paru d'une équité rare.

Il y a près de quarante ans que le bon M. de La Place sollicite une reprise de sa tragédie de *Venise sauvée*. Ce qui le consola long-temps de ne pouvoir l'obtenir, c'est la ferme persuasion où il fut que les Comédiens ne lui refusaient cette satisfaction que par égard pour M. de Voltaire, qu'il croyait trop jaloux du succès que l'ouvrage eut dans sa nouveauté pour ne pas avoir employé toutes les ressources de son crédit à le faire oublier. La pièce, remise enfin avec beaucoup de peine le 10 du mois dernier, n'a fait que peu d'effet; on a trouvé des beautés dans le premier et dans le quatrième actes; mais tous les autres ont paru languissans. Le coup de cloche qui annonce à Jaffier la mort de ses complices est si mal préparé, qu'il n'a excité que le rire et les huées; le dénouement même a peu réussi; quoique marqué par un de ces vers qui semblent faits pour laisser un long souvenir; Jaffier, perdant tout espoir de sauver son ami Pèdre, l'attire sur le devant du Théâtre, l'embrasse, le poignarde, et se tue en disant:

Embrassons-nous....., meurs libre.....et sois vengé d'un traître.

Quelques journalistes se sont avisés de reprocher à M. de La Place que sa pièce n'était que l'imitation d'une tragédie anglaise d'Otway, qui n'était elle-même que l'imitation d'une tragédie nationale constamment estimée, malgré ses défauts, du *Manlius* de La Fosse. Il leur a fort bien répondu « que La « Fosse n'ayant donné son *Manlius* qu'en 1698, il « n'est guère possible de prétendre que la tragédie « d'Otway, donnée en 1672 ou 1673, puisse avoir « été calquée sur celle de La Fosse, qu'il est plus « naturel de supposer que c'est au contraire l'auteur « anglais qui pourrait avoir fourni à La Fosse le « plan, l'ordonnance et une bonne partie du fonds « même de sa tragédie. La *Conjuration de Venise*, « par l'abbé de Saint-Réal, ne parut qu'un ou deux « ans après la pièce d'Otway...." Cette réponse semble péremptoire, mais ne serait-il pas permis d'observer à M. de La Place que, puisque nous avions une assez bonne imitation de la pièce anglaise, il était inutile de nous en donner une qui, pour être plus exacte, en a paru moins raisonnable et moins intéressante? La conduite de *Manlius* est tout à-la-fois plus régulière et plus dramatique que celle de *Venise Sauvée*; les caractères en sont mieux conçus et plus fortement prononcés; quoiqu'inculte, le style de La Fosse brille de beautés mâles; il a surtout ce qui manque trop souvent aux vers de M. de La Place, de la force, de l'élan, de la verve tragique.

Les voyages de Rosine, représentés, pour la première fois, par les Comédiens italiens, le 20 du mois dernier, étaient d'abord en trois actes ; on les a réduits depuis en deux. Quoiqu'ils aient paru anonymes, personne n'ignore que ce nouveau chef-d'œuvre en vaudevilles est de MM. Piis et Barré, Au lieu d'en faire l'analyse, il vaut mieux sans doute renvoyer le Lecteur au joli conte de Piron qui leur en a fourni le sujet ; ce conte est, comme on sait, l'inverse de celui de la *Fiancée du Roi de Garbe*, et n'est assurément ni moins gai ni moins moral.

Un des couplets qu'on a le plus applaudis est celui où les vieux insulaires représentent en chœur à Rosine que tous les habitans de l'île doivent avoir les mêmes droits à ses bontés, (sur l'air du *Déserteur) : Tous les hommes sont bons.* Une scène vraiment jolie est celle de Rosine avec Lucile, déguisée en homme, et qu'elle choisit fort maladroitement parmi tous les insulaires qui briguaient l'honneur de ce choix, à cause du rapport qu'il y avait entre ses traits et ceux de son amant ; l'embarras de Lucile et l'humeur de Rosine forment le sujet d'un *duo* tout-à-fait piquant, et qui l'a paru d'autant plus qu'il est sur l'air dont toute la France raffole depuis trois mois, sur le fameux air de *Marlbrough s'en vat en guerre.* Il n'est pas aisé de deviner quelle est la circonstance qui a mis cette vieille chanson si fort à la mode ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette folie ne le cède guère à celle des pantins ; nos boîtes,

nos chapeaux, nos rubans, nos boucles, nos habits, tout est *à la Marlbrough*, nos processions même. Je viens de voir celle du Suisse de la rue aux Ours (1), le gigantesque mannequin est vêtu *à la Marlbrough*; il ne tient à rien que nos juges ne prononcent leurs arrêts sur l'air de *Marlbrough*. Est-ce à la chanson du page de M. de Beaumarchais, est-ce au goût que madame Poitrine a pour bercer monseigneur le Dauphin avec cette ingénieuse musique qu'on doit faire honneur d'une si bonne folie? C'est ce que nous nous proposons d'éclaircir très-incessamment et avec toute l'attention que la chose mérite.

Il y a environ trois mois que les Comédiens français reçurent l'ordre d'apprendre, pour le service de Versailles, le *Mariage de Figaro, ou la Suite du Barbier de Séville*. Comme on avait ouï dire ci-devant qu'après avoir lu la pièce, le Roi avait déclaré lui-même qu'elle était *injouable*, on ne fut pas peu surpris qu'un ouvrage, qui n'avait pas paru assez décent pour le Théâtre de la ville, fût demandé pour celui de la Cour; on supposa que l'auteur y avait fait des changemens considérables, et l'on se flattait bien que, justifiée par le succès qu'elle obtiendrait à Versailles, la pièce ne tarderait pas à être donnée à Paris; grand mystère cependant et sur le temps et même sur le lieu où cette comédie devait être représentée pour la première fois. Le

(1) C'est l'aniversaire d'un sacrilége commis par un Suisse sur l'image de la sainte Vierge.

bruit se répandit d'abord que ce serait dans les petits appartemens, ensuite à Trianon, à Choisy, à Bagatelle, à Brunoy. Les premières répétitions se firent fort secrètement à Paris, sur le Théâtre des Menus; il fut décidé enfin que ce serait sur ce même Théâtre des Menus qu'on jouerait la pièce; mais pour quels spectateurs, par l'ordre, aux frais de qui? Au lieu de s'éclaircir, ce secret parut s'envelopper de jour en jour de nouveaux nuages; on avait admis néanmoins assez de monde aux dernières représentations. La veille même du jour fixé pour la première représentation (1), toute la Cour en parlait ouvertement; il en fut même question dans les carrosses du Roi; les billets étaient distribués, et ces billets étaient les plus jolis du monde, car c'étaient des billets rayés *à la Marlbrough*. Il n'y avait que M. Le Noir, lieutenant de police, et M. le maréchal de Duras, premier gentilhomme de la chambre, qui n'avaient pas l'air d'être dans le secret de la fête. "J'ignore," disait le matin même M. Le Noir, "par quelle permission " l'on donne ce soir la pièce de M. de Beaumarchais " aux Menus; ce que je crois bien savoir, c'est que " le Roi ne veut pas qu'on la joue....." Ce ne fut qu'entre midi et une heure qu'on reçut et aux Menus et à la Police un ordre exprès du Roi d'arrêter la représentation. Le lendemain, les acteurs de la Comédie française et de la Comédie italienne furent mandés par M. le Lieutenant de police, et il

(1) Vendredi 13.

leur fut expressément défendu, de la part de Sa Majesté de représenter la pièce en question sur quelque Théâtre et quelque part que ce puisse être. Nous ne sommes pas assez initiés dans les secrets de M. Caron de Beaumarchais pour révéler les ressorts cachés de cette singulière aventure ; mais ce qui nous a été assuré positivement, c'est que le poëte négociant et négociateur a payé seul tous les frais qu'ont exigés les répétitions de son ouvrage ; frais qui se montent à dix ou douze mille livres. C'est donc sur un Théâtre appartenant à Sa Majesté que le sieur Caron a tenté de faire représenter une pièce que Sa Majesté avait défendue, et l'a tenté sans autre garant de cette hardiesse qu'une espérance donnée, dit-on, assez vaguement par Monsieur ou par M. le comte d'Artois qu'il n'y aurait point de contre-ordre.

Nous n'avons vu que la dernière répétition de ce fameux ouvrage ; elle fut fort lente et fort tumultueuse.

Nous ne pouvons, d'après une telle représentation, juger que très-imparfaitement de l'ensemble de l'ouvrage. Les fils dont l'intrigue de cette pièce est tissue sont si fins, si déliés, quelquefois aussi tellement embrouillés, qu'il en est plusieurs sans doute qu'il nous a été impossible de bien démêler ; nous croyons cependant avoir remarqué des situations qui ont fait beaucoup de plaisir et qui nous ont paru en effet d'un comique ingénieux. Ce drame n'est pas, il est vrai, d'une morale très-pure ; la Comtesse est

un peu tentée d'effleurer l'éducation du petit Page; le Comte a grande envie d'user avec Suzette d'un ancien droit qui blesse également la pudeur et la sainteté du lien conjugal; mais que de comédies ne voyons-nous pas tous les jours au Théâtre dont les mœurs ne sont pas plus honnêtes, et dont le langage est encore moins décent! Les traits de critique et de satire répandus dans tout le cours de l'ouvrage, et surtout dans le troisième et dans le cinquième actes, ont probablement contribué beaucoup plus que le fonds même de la pièce à en faire défendre la représentation. Le dialogue du *Mariage de Figaro* ressemble à celui du *Barbier de Séville*; on y court après le trait; la réponse est souvent le seul motif de la question; ce trait n'est quelquefois qu'une pointe, un proverbe retourné, un mauvais calembour; en voici quelques échantillons: *Tant va la cruche à l'eau....qu'à la fin elle s'emplit.... Gaudeant bene nati; non, gaudeant bene nantis...L'amour*, dit le Comte à Suzette, *n'est que le roman du cœur, c'est le plaisir qui en est l'histoire.....* Toutes ces choses, ou déplacées ou de mauvais goût, n'empêchent pas que l'ouvrage ne soit écrit en général avec beaucoup d'esprit et de gaieté; mais c'est dans la manière dont l'intrigue est conçue et dans la manière dont elle est conduite que l'on a cru voir le plus de talent et de verve vraiment comique.

Les Merveilles du Ciel et de l'Enfer et des Terres planétaires et australes, par Emmanuel de

Schwedenborg, d'après le témoignage de ses yeux et de ses oreilles; *traduit du latin par A. J. P.* Deux volumes in-8°. A Berlin, chez Decker, imprimeur du Roi. L'auteur commence par nous assurer que tout homme embrasé, à l'instant de sa mort, de l'amour céleste monte droit au ciel; il nous raconte ensuite très-sérieusement que lui-même a fait ce voyage de son vivant; il entre dans les détails les plus circonstanciés sur les habitations destinées dans le monde spirituel aux Anglais, aux Hollandais et nommément aux Parisiens. Toutes ces visions sont loin de valoir celles de Virgile et d'Homère; elles sont fort au-dessous de celles de l'Arioste et de l'auteur de la *Pucelle*; ainsi l'on est beaucoup moins tenté de croire aux révélations divines de M. de Schwedenborg qu'à celles d'Homère et de ses rivaux. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans les *Merveilles du Ciel et de l'Enfer et des Terres planétaires et australes*, c'est que ce monument de délire soit l'ouvrage d'un homme distingué non-seulement par sa probité, mais encore par ses connaissances et par ses lumières. On voit dans l'Eloge imprimé à la tête de ces deux volumes, Eloge prononcé à l'Académie de Stockholm par M. de Sandel, que notre prophète suédois, fort différent de la plupart des prophètes ses devanciers, avait approfondi les parties les plus importantes de la philosophie, qu'il savait beaucoup de physique, d'histoire naturelle, de géométrie, de chimie, d'anatomie, etc. On a de lui un grand nombre d'ouvrages très-estimables; un recueil de vers composés

dans sa jeunesse, *Ludus Heliconius*, *Dædalus Hyperboreus* ; un projet de fixer la valeur de nos monnaies, et de déterminer nos mesures, de manière à supprimer toutes les fractions pour faciliter les calculs ; un Traité de la position et du cours des planètes ; différens Traités de minéralogie.

Le trait le plus singulier de son talent pour la devination, et le plus inexplicable sans doute parce qu'il est le mieux constaté, le voici : " La Reine de " Suède lui demanda un jour s'il pouvait savoir le " contenu d'une lettre qu'elle avait écrite à son " frère le Prince de Prusse défunt, contenu dont " elle était assurée que personne au monde n'avait " connaissance que ce frère. M. de Schwedenborg " lui répondit qu'il lui ferait le récit du contenu de " cette lettre dans peu de jours : il tint parole ; " car, ayant tiré Sa Majesté à part, il lui dit mot " pour mot le contenu de la dite lettre."

Ce fait est confirmé par des autorités si respectables qu'il est impossible de le nier ; mais le moyen d'y croire.... !

---

*Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers, avec des Observations relatives aux principes et usages de plusieurs peuples, ou Extrait des Voyages de M. *** en Asie* ; volume in-8vo, avec cette épigraphe :

> *Usus et impigræ simul experientia mentis*
> *Paulatim docuit.* — LUCRET.

Nous avons cherché jusqu'ici très-inutilement à découvrir le nom de l'auteur ; on sait seulement

qu'il n'est pas inconnu au Gouvernement, dont il croit avoir à se plaindre.

Cet ouvrage n'est qu'une rapsodie très-informe, mais où l'on trouve un assez grand nombre de faits peu connus et quelques observations assez nouvelles : M. de Buffon, à qui l'ouvrage est dédié, les a jugées *curieuses et très-bonnes*. Celle-ci serait-elle du nombre ?

Des médecins arabes, dit notre anonyme, ou turcs et même chrétiens, de différentes parties méridionales de l'Asie, prétendent que l'on a observé dans certaines émanations du corps de l'âne une propriété médicale contre une maladie secrète.... Il est difficile d'indiquer ici ce spécifique singulier avec la circonspection convenable...

La note de notre voyageur anonyme sur les danseuses indiennes n'est pas aussi éloquente que la peinture qu'en fait l'abbé Raynal ; mais elle n'est pas moins curieuse. " L'état de ces danseuses, dit le nouveau voyageur, est en lui-même si peu dévoué à l'ignominie, qu'un des noms sous lequel elles sont très-souvent désignées est celui de *servantes des Dieux*. Presque seules entre les femmes de ces contrées, elles apprennent à lire, écrire, chanter, danser et jouer des instrumens ; de plus, quelques-unes savent trois ou quatre langues. Vivant par petites troupes, sous la direction de matrones discrètes, il ne se fait point de cérémonies, ni de fêtes, soit civiles, soit religieuses, où leur présence ne soit un des

ornemens à-peu-près nécessaires... Consacrées par état à célébrer les louanges des Dieux, elles se font un pieux devoir de contribuer aux plaisirs de leurs adorateurs, de tribus honnêtes. L'on en a cependant vu qui, par raffinement de dévotion se réservant pour les brames et des espèces de moines mendians, ont dédaigné toutes offres et toutes caresses profanes... C'est à tort que quelques personnes ont présumé que les temples profitaient du fruit des veilles plus ou moins méritoires de ces danseuses ; elles en reçoivent au contraire, dans des temps fixes, de modiques rétributions en denrées et en argent... Quant à la forme de leurs ajustemens, elle est leste et voluptueuse, et néanmoins plus décente que celle usitée par la plupart des autres femmes du pays ; elle est d'ailleurs fort bien assortie à la couleur de leur carnation. Une chose qui peut-être semble imprimer à leur physionomie une certaine dureté, c'est l'usage très-commun parmi elles d'introduire sous la peau de leurs paupières de la poudre d'antimoine calcinée ; par-là elles prétendent, en fortifiant leurs yeux, leur donner plus d'expression. A l'égard de leurs danses, il faut convenir qu'en public, et surtout dans les établissemens européens, elles ne se permettent rien de messéant ; leur grand défaut dans ces circonstances est presque toujours une ennuyeuse monotonie. Au reste, formées pour plusieurs sortes de parties, les ballets, qu'en général elles exécutent plus souvent, sont moraux ou même

guerriers ; dans ceux-ci, le sabre et le poignard en mains, quelques-unes font preuve d'une légèreté et d'une adresse à étonner.... Ce n'est que dans l'intérieur des tentes ou des maisons que, bien pénétrées de leur sujet, c'est-à-dire de quelque aventure galante, elles exécutent avec souplesse, prestesse et précision les danses les plus lascives.... Les accords de voix et d'instrumens, le parfum des essences et celui des fleurs, la séduction même des charmes qu'elles dirigent contre les spectateurs, tout se réunit pour porter le trouble et l'ivresse dans leurs sens.... Étonnées, puis agitées, palpitantes, elles paraissent succomber sous l'impression d'une illusion trop puissante.... Grâces à ces prestiges, ce n'est point l'impudence, c'est le tempérament, c'est l'amour qui d'accord paraissent avoir soulevé le voile de la timide et naïve innocence, etc., etc."

L'article des chevaux est un des articles de ce Recueil qui nous a paru le plus instructif ; c'est aussi l'un des plus étendus. On y trouve des détails assez approfondis sur les différentes races de chevaux tartares, persans, indiens, arabes, etc., sur les soins infiniment recherchés avec lesquels les chevaux fins sont entretenus dans l'Inde, et sur les inconvéniens qui résultent souvent de ce régime, etc. La race de chevaux la plus commune en Arabie est appelée *hatik*. Les négocians n'en amènent dans les ports de l'Inde que très-peu de race *kailhan*, surtout de la première qualité. Les Arabes attribuent aux jumens une telle supériorité, qu'ils donnent

par honneur le nom de *farass*, qui littéralement signifie une cavale, à la monture mâle ou femelle d'un homme distingué.

—

Jamais boule de savon n'occupa plus sérieusement une troupe d'enfans que le *globe aérostatique* de Mrs. Montgolfier n'occupe, depuis un mois, la ville et la Cour; dans tous nos cercles, dans tous nos soupers, aux toilettes de nos jolies femmes, comme dans nos lycées académiques, il n'est plus question que d'expériences, d'air atmosphérique, de gaz inflammable, de chars volans, de voyages aériens. On ferait un livre beaucoup plus fou que celui de Cyrano de Bergerac, en recueillant tous les projets, toutes les chimères, toutes les extravagances dont on est redevable à la nouvelle découverte. J'ai déjà vu nos politiques de café calculer avec une douleur vraiment patriotique l'accroissement de dépenses que causerait sans doute l'établissement indispensable d'une marine aérienne. J'en ai vu d'autres sourire à l'idée heureuse d'en former un département très-convenable pour tel ministre qui s'en contenterait peut-être, vu son impatience de n'en point obtenir d'autre. Toute l'inquiétude que laisse à M. Gudin de La Brenellerie le succès d'une invention si propre à reculer les bornes de la monarchie comme celles de l'esprit humain, c'est que l'Angleterre notre rivale ne s'en empare, ne la perfectionne avant nous, et n'usurpe bientôt l'empire des airs, comme elle usurpa trop long-temps celui de

Neptune. Notre poëte philosophe eût bien désiré, je pense, qu'au lieu de s'arrêter, dans le nouveau traité de paix, à tant de conditions moins importantes, nos négociateurs eussent plutôt songé à bien établir nos titres et nos priviléges relativement à un objet dont les suites pourront s'étendre quelque jour fort au-delà des limites de notre petite atmosphère; mais il a senti combien la chose était embarrassante. Le génie de M. Blanchard, encore tout étourdi des huées qu'il avait essuyées l'année dernière, s'est réveillé tout-à-coup au bruit de la renommée de Mrs. Montgolfier ; en combinant sa machine avec le secret nouvellement découvert, il n'a pas encore renoncé à l'honneur d'être le premier navigateur aérien ; nous pouvons donc espérer d'avoir des voitures de toute espèce, et pour voguer dans les airs, et pour voyager peut-être même de planète en planète. On a déjà prévu que pour les courses de cérémonie, pour les équipages ordinaires de la Cour, rien ne serait plus décent que de beaux attelages d'aigles ; le paon, l'oiseau de Junon, serait consacré pour le service de la Reine ; les colombes de Vénus en seraient trop jalouses si elles n'en partageaient pas quelquefois la gloire. On perfectionnerait tout exprès la race des hiboux et des vautours pour conduire les demi-fortunes des philosophes et des médecins. De toutes ces folies, celle qui me rit davantage, c'est de s'élever au haut des airs à la faveur du *ballon aérostatique*, d'avoir avec soi de bonnes lunettes, et d'attendre tranquil-

lement le moment où l'on verrait passer sous ses pieds la contrée du globe qu'on serait tenté de parcourir, pour s'y laisser descendre tout doucement, presque sans dépense et sans danger ; on irait ainsi le soir à la Chine, et l'on en reviendrait le lendemain matin. Quelque respect que j'aie pour l'antique sagesse des enfans de Confutzée, ce n'est plus aujourd'hui par-là que je commencerais mes voyages, je n'irais pas si loin.

Mais il est temps de revenir à la découverte de Mrs. Montgolfier ; pour avoir donné lieu à beaucoup de folies, elle n'en est assurément ni moins réelle, ni moins intéressante. Ce qui les engagea dans cette recherche, ce fut le désir d'imaginer pour le siége de Gibraltar quelque ressource plus heureuse que celle des batteries flottantes. Ce désir, sans doute assez vague en lui-même, mais animé par l'activité naturelle de leur industrie et par l'intérêt d'occuper les loisirs que leur laissait le soin de leur manufacture, les encouragea à faire beaucoup d'essais, beaucoup de tentatives inutiles, sans en être rebutés. Ils parvinrent enfin à construire la machine que nous avons eu l'honneur de vous annoncer ; une expérience de Boyle sur la pesanteur de l'air leur en fit naître la première idée, et l'essai qui fut pour eux l'aurore du succès, le voici. Il en est d'une découverte célèbre comme d'une illustre maison ; on se plaît à recueillir jusqu'aux moindres détails de leur première origine.

Une pièce de taffetas que Mrs. Montgolfier

avait fait venir de Lyon, pour en faire tout simplement des doublures d'habit, leur parut beaucoup mieux employée à des expériences de physique. Grâce à quelques coutures, le taffetas prend bientôt la forme plus ou moins exacte d'un globe ou d'une sphère; ils trouvent le moyen d'y introduire 40 pieds cubes d'air; le ballon échappe de leurs mains et s'élève au plafond de l'appartement. La joie d'Archimède, lorsqu'il eut trouvé la solution de son fameux problème, ne fut pas plus vive que ne le fut dans ce moment celle de nos physiciens; ils s'empressent de ressaisir leur machine et l'abandonnent dans un jardin, où elle s'élève au-delà de 30 pieds. De nouvelles expériences ayant assuré ce premier succès, ils construisirent la grande machine qui s'éleva, le 5 Juin, en présence des états de la province; et c'est celle dont le procès-verbal envoyé à M. le Contrôleur-général a été communiqué par lui à l'Académie des Sciences.

Ce globe avait 35 pieds de diamètre; il était de toile enduite de papier collé. On sait aujourd'hui qu'ils s'étaient procuré le gaz dont ils l'avaient rempli par un procédé fort simple et peu dispendieux, en faisant brûler de la paille humide et différentes substances animales, telles que de la laine et d'autres matières de graisse plus ou moins inflammables: c'est à la faveur de cette fumée que le globe, livré à lui-même, s'est élevé à perte de vue à une hauteur estimée par les uns 500 toises, par les autres 1000; il est redescendu dix minutes

après, sans doute par la déperdition du gaz qu'il renfermait. Suivant le calcul de Mrs. Montgolfier, le globe occupait l'espace d'un volume d'air du poids de 2,156 livres ; mais comme le gaz ne pesait que 1,078 et le globe 500 livres, il y avait un excès de 578 livres pour la force avec laquelle le globe tendait à s'élever.

Il ne faut donc qu'un peu de fumée pour opérer les plus beaux prodiges ; et qui pourrait en douter ? il y a tout lieu de croire que ce secret avait été soupçonné depuis long-temps. Qui n'a pas entendu parler de la fumée de l'amour-propre, de la gloire, de l'opinion ? C'est avec de la fumée qu'on élève l'homme au-dessus de lui-même, qu'on fait les héros, les poëtes, les grands hommes en tout genre. Au physique comme au moral, tout vient de la fumée et tout doit retourner en fumée : des lois de la nature c'est la plus constante, la plus universelle ; mais nous nous réservons d'en parler une autre fois.

Personne, à Paris, ne s'est intéressé plus vivement à la découverte de Mrs. Montgolfier que Monsieur Faujas-de-Saint-Fond, auteur d'une excellente Histoire naturelle des montagnes du Vivarais ; c'est lui qui saisit avec enthousiasme l'idée d'ouvrir une souscription pour faire répéter l'expérience à Paris, et qui proposa d'en charger MM. Charles et Robert, comme les hommes les plus propres à la faire réussir. Ces Messieurs dirent d'abord que quarante ou cinquante louis suffiraient pour tous les

frais de l'expérience, et nous sommes si accoutumés, dans ce pays, à des associations et à des dépenses de cet ordre, que la munificence de notre esprit public fut toute émerveillée que cette petite somme eût été trouvée au bout de quelques jours, à 3 livres par personne pour trois billets.

A peine le projet de la souscription eut-il été accueilli qu'il y eut une guerre ouverte entre les commissaires de la souscription et les physiciens chargés de faire exécuter la machine. Il serait un peu long d'entrer dans tous les détails de cette illustre querelle. Un des points les plus vivement débattus entre les deux partis fut de savoir si l'on abandonnerait le globe à sa destinée, ou si on le réserverait pour de nouvelles expériences ; les souscripteurs exigèrent absolument qu'il fût livré à lui-même ; mais ils ne l'obtinrent qu'en promettant des honoraires plus considérables à M. Robert, et crurent qu'ils en seraient bien récompensés par le plaisir d'apprendre un jour tout l'étonnement que l'apparition de leur globe ne manquerait pas de causer aux habitants du Mexique ou du Mogol, peut-être même aux philosophes de la lune ou de quelque autre planète. De si ridicules débats n'ont pas empêché heureusement que la machine n'ait été exécutée, et ne l'ait été fort bien en taffetas verni de cette gomme élastique que Mrs. Robert ont trouvé le secret de dissoudre. Comme on ignorait encore le procédé par lequel Mrs. Montgolfier avaient rempli la leur, on a employé, pour remplir celle-

ci, de l'air inflammable produit par une dissolution de limaille de fer dans de l'acide vitriolique; et si ce procédé n'était pas plus difficile, plus long, plus dispendieux que l'autre, il serait bien préférable sans doute, le gaz qu'il produit étant à l'air atmosphérique comme 13 à 107; aussi n'est-il aucun détail de ce procédé dont MM. Faujas, Robert, Charles et autres ne se soient attribué et disputé tour-à-tour l'invention.

Quoi qu'il en soit, le *globe aérostatique* construit par MM. Robert s'est élevé majestueusement du Champ-de-Mars, le 27 de ce mois, à cinq heures précises, aux yeux de tout Paris. Le jour de l'expérience avait été indiqué quelques jours d'avance; jamais revue du Roi n'avait attiré une plus grande affluence de monde de tout état et de toute condition. Le globe avait environ 12 pieds de diamètre. On n'a pas été d'accord sur la hauteur à laquelle il s'était élevé, la circonstance du mauvais temps en a rendu l'appréciation difficile; mais son petit volume apparent a fait juger qu'elle devait être considérable; il a disparu entièrement au bout de quelques minutes. Nos vœux et notre admiration auraient voulu le porter jusqu'aux extrémités de l'univers; il a trompé notre attente; au lieu d'aller étonner les rivages lointains de son auguste présence, il a borné modestement sa course* à Gonesse, village situé à quatre lieues de Paris, et il y a fait

* Qui a été environ de cinq quarts d'heure.

grand'peur aux paysans qui l'ont vu s'abattre dans un champ où ils étaient occupés à travailler.

On ne sera point surpris que, trois jours après, tout Paris ait été inondé de gravures représentant et le départ du globe et son arrivée.

Beaucoup de gens qui se piquent de rester froids au milieu de l'enthousiasme public, n'ont pas manqué de répéter : *Mais quelle utilité retirera-t-on de ces expériences? A quoi bon cette découverte dont on fait tant de bruit?* Le vénérable Franklin leur répond avec sa simplicité accoutumée : *Eh! à quoi bon l'enfant qui vient de naître?* En effet, cet enfant peut mourir au berceau, peut-être ne sera-t-il qu'un imbécille, mais peut-être aussi le verra-t-on quelque jour la gloire de son pays, la lumière de son siècle, le bienfaiteur de l'humanité...

La séance publique de l'académie française s'est tenue, suivant l'usage, le lundi 25, jour de Saint-Louis. M. l'Archevêque d'Aix, en qualité de Directeur, a annoncé que le prix d'éloquence proposé pour le meilleur *Eloge de Fontenelle* avait été remis à l'année prochaine, aucun des Discours qui ont concouru n'ayant entièrement satisfait l'Académie.

Les bonnes actions sont encore moins rares que les beaux Discours. Plusieurs actes de charité et de désintéressement avaient partagé l'attention du nouvel Aréopage de vertu ; après en avoir cité quelques-uns, M. le Directeur a déclaré que la

Compagnie avait cru devoir donner la préférence au dévouement généreux avec lequel une garde-malade avait sacrifié à la personne confiée à ses soins, non-seulement tout ce qu'elle possédait, mais encore tout ce que son crédit avait pu lui procurer pendant l'espace de deux ans. Cette garde-malade est la dame Lespanier, et l'objet de ses sacrifices, madame la comtesse de Rivarol, fille du sieur Flint, maître de langue anglaise, et femme du prétendu comte de Rivarol, assez connu par ses libelles contre l'abbé Delille. C'est cette dame Lespanier qui a mérité la première l'honorable prix fondé par M. de Monthion; présente à l'assemblée, elle a reçu avec la médaille tous les applaudissemens dus aux preuves d'un attachement si rare et si digne d'admiration. Il n'y a que la vanité très-humiliée de M. et de madame de Rivarol qui se soit avisée de lui disputer l'honneur d'une si juste récompense; les intentions de la Compagnie n'étaient pas encore publiques, qu'on s'est empressé de lui adresser les remontrances, et même les menaces les plus vives pour l'empêcher de persister dans son jugement, en niant le fait, en s'efforçant d'en altérer les circonstances pour en diminuer le mérite, en déclarant enfin qu'on réclamerait hautement contre la surprise faite à la religion de messieurs les Quarante. Ces Messieurs ont dédaigné les plaintes et les menaces de M. de Rivarol; on a eu seulement la discrétion de ne pas nommer l'objet des charités de la garde-malade; on a bien compté que la malignité du

public ne l'ignorerait pas long-temps ; et l'abbé Delille n'aura pas été trop fâché sans doute d'avoir trouvé, sans la chercher, une réponse si chrétienne au vers de la fable *du Chou et du Navet.*

Ma feuille t'a nourri, mon ombre t'a vu naître.

Pour occuper la séance, nos Quarante immortels ont été réduits à évoquer les mânes de leurs confrères. M. le marquis de Condorcet a lu un *Eloge historique de Fontenelle*, composé de fragmens trouvés dans le porte-feuille de feu M. Duclos, retouchés et rédigés par lui. Cet éloge, quoique semé d'idées et d'anecdotes piquantes, a paru long ; la plupart de ces anecdotes étaient déjà fort connues. En voici une que nous ne nous rappelons pas d'avoir vue ailleurs. On parlait devant M. de Fontenelle du projet de réunir l'église presbytérienne et l'église anglicane : *Ce projet*, dit-il, *ne réussira pas, ce sont des ennemies qui ne se réconcilieront qu'à la mort.*

M. Lemierre a terminé la séance par la lecture du premier acte de sa tragédie de *Barnevelt* ; cet acte a beaucoup mieux réussi que celui qu'il lut le jour de sa réception : on y a trouvé des idées fortes et brillantes, des vers pleins de chaleur et d'énergie ; les portraits de Henri IV et de Philippe II ont été applaudis avec enthousiasme. Ces portraits sont dans la bouche de Barnevelt :

Quand des rives du Tage aux rives de la Seine
Philippe encourageait une ligue inhumaine,
Quand il payait les Seize et leurs noires fureurs
Du même or que jadis, parmi d'autres horreurs,

La même violence aveugle et fanatique
Avait couru ravir aux peuples du Mexique,
Des Harlay, des Potier fascina-t-il les yeux ?
Ils ne virent en lui qu'un sombre ambitieux,
Qui divisait la France en ces momens d'orage,
Pour saisir les débris d'un superbe naufrage,
Qui voulait régner seul, et réunir enfin
Les sceptres de l'Europe en faisceau dans sa main.

....Henri n'est plus, c'est sa mort qui nous perd.
Regretté parmi nous comme il l'est dans la France,
Il manque aux Hollandais que servait sa puissance.
Le Ciel de ce héros parut avoir fait choix
Pour réconcilier la terre avec les Rois.
Elevé loin des Cours et le malheur pour maître,
Plus tard il devint Roi, plus il fut fait pour l'être.
Souverain par le droit, par le cœur citoyen,
Il fut son propre ouvrage et nous-mêmes le sien....

Il paraît quatre nouveaux volumes du *Tableau de Paris*; cela ne fait que huit en tout: après cela M. Mercier n'a-t-il pas raison de se plaindre que l'Encyclopédie est trop volumineuse ? On trouve dans ces derniers volumes, comme dans les autres, beaucoup de minuties, beaucoup de choses de mauvais goût, mais de l'intérêt, une grande variété d'objets et des vues utiles. Quelqu'un disait avec assez de raison que cet ouvrage était un excellent Bréviaire pour un lieutenant de police.

Septembre 1783.

La physique, la chimie et la mécanique ont produit de nos jours plus de miracles que le fanatisme et la superstition n'en avaient fait croire dans des siècles d'ignorance et de barbarie. Il y a long-

temps qu'on n'avait entendu parler en France du célèbre *Joueur d'Echecs* de M. de Kempelen ; mais cette admirable machine était presque oubliée ; l'auteur l'avait même en partie démontée, et peut-être n'eût-il jamais songé à la rétablir, si l'Empereur ne lui avait pas témoigné le désir de la faire voir au comte et à la comtesse du Nord, pendant le séjour que L. A. I. firent, l'année dernière, à Vienne. Ayant été admirée de ces augustes voyageurs autant qu'elle mérite de l'être, on se réunit pour conseiller à M. de Kempelen d'aller jouir dans les pays étrangers de toute la gloire de son invention, et l'Empereur voulut bien lui permettre de s'absenter à cet effet pendant deux ans ; c'est la circonstance à laquelle nous devons la satisfaction d'avoir vu ce chef-d'œuvre, sans contredit la plus étonnante production qui ait encore paru dans ce genre. On en a donné une description fort détaillée dans une brochure intitulée *Lettres de M. Charles Gottlieb de Windisch, sur le Joueur d'Echecs de M. de Kempelen, traduction libre de l'allemand, accompagnée de trois gravures en taille-douce qui représentent, ce fameux automate ; et publiée par Chrétien de Méchet, membre de l'Académie impériale et royale de Vienne et de plusieurs autres. A Bâle, chez l'Editeur,* 1783. Nous nous bornerons au plus simple précis.

L'armoire à laquelle l'automate est fixé a trois pieds et demi de large, deux pieds de profondeur, et deux pieds et demi de haut ; elle porte sur quatre

roulettes, au moyen desquelles elle peut être mue facilement d'un endroit à l'autre. Derrière cette armoire l'on voit une figure de grandeur humaine, habillée à la turque, assise sur une chaise de bois affermie à demeure au corps de l'armoire, et qui se meut avec elle lorsqu'on la promène dans l'appartement. Cette figure est accoudée du bras droit sur la table qui forme le dessus de l'armoire ; de la main gauche elle tient une longue pipe à la turque, dans l'attitude d'une personne qui vient de fumer. C'est avec cette main qu'elle joue lorsqu'on lui a ôté la pipe. Devant l'automate est un échiquier fixé sur la table. M. de Kempelen ouvre les portes de devant de cette armoire et sort le tiroir qui est au-dessous. L'armoire est divisée par une cloison en deux parties inégales ; celle qui est à gauche est la plus étroite, elle n'occupe guère que le tiers de la largeur, et est remplie de rouages, léviers, cylindres, et autres pièces d'horlogerie ; dans celle à droite, on voit quelques roues, quelques barillets à ressorts, et deux quarts de cercle horizontaux. Le reste est rempli par une cassette, un coussin et une tablette sur laquelle l'on voit des caractères tracés en or. L'inventeur sort la cassette et la pose sur une petite table près de la machine ; il en fait de même de la tablette dont l'usage sera expliqué dans la suite de cette description. Les portes de devant de l'armoire ouvertes, on ouvre encore celles de derrière, en sorte que tout le rouage reste à découvert ; on y porte de plus une bougie allumée pour en éclairer mieux

tous les recoins. On lève ensuite le cafetan de l'automate, et on le rabat par-dessus sa tête, de manière à découvrir complètement sa structure intérieure, et l'on n'y voit également que des léviers et des rouages qui remplissent tout le corps de l'automate ; ainsi l'impossibilité d'y cacher aucun être vivant ne saurait être portée à un plus haut degré d'évidence. Après avoir laissé le loisir de tout examiner, on referme toutes les portes de l'armoire et on la place derrière une balustrade qui a pour objet d'empêcher les spectateurs d'ébranler la machine en s'appuyant sur elle lorsque l'automate joue, et de réserver libre pour l'inventeur une place assez spacieuse dans laquelle il se promène, s'approchant parfois de l'armoire, soit de droite, soit de gauche, sans y toucher néanmoins que pour en remonter par intervalle les ressorts. Il paraît si difficile d'imaginer quelle communication il peut y avoir entre la machine et la table, entre la machine et la cassette à laquelle l'inventeur a cependant assez souvent recours durant le jeu de l'automate, qu'on a été fort tenté de regarder cette cassette comme un hors-d'œuvre employé à distraire l'attention des spectateurs ; mais M. de Kempelen assure que cette cassette est si indispensablement nécessaire au mécanisme de son automate, que sans elle il ne pourrait pas jouer, et il ajoute que, lorsqu'il publiera son secret, l'on sera convaincu de la vérité de ce qu'il avance.

Si l'automate joue de la main gauche, c'est par une distraction de l'auteur, qui ne s'en aperçut que

lorsque son travail se trouva trop avancé pour qu'il fût possible de rectifier cette petite négligence. Lorsque l'automate a un coup à jouer, son bras se lève lentement, mais avec aisance, même avec une sorte de grâce, et se dirige sur la case de l'échiquier où se trouve la pièce qu'il faut mouvoir ; sa main se porte sur cette pièce, ses doigts s'ouvrent pour la saisir, la prennent, la transportent et la posent à la place qui lui est destinée ; la pièce posée, le bras se retire et se repose sur son coussin. Lorsqu'il est question de prendre une des pièces de son adversaire, il fait les mêmes mouvemens pour s'en saisir, la placer hors de l'échiquier, etc. A chaque coup qu'il joue, on entend un bruit sourd des rouages à-peu-près comme celui d'une pendule à répétition ; ce bruit cesse lorsque le coup est fini et que le bras de l'automate se retrouve sur le coussin, et ce n'est qu'alors que son adversaire peut recommencer un nouveau coup. A chaque coup de l'adversaire il remue la tête, et semble parcourir des yeux tout l'échiquier. En donnant échec à la Reine, il incline la tête deux fois, il l'incline trois fois en donnant échec au roi. Fait-on une fausse marche, il branle la tête, répare la faute, et continue à jouer son coup. On a grand soin de recommander aux personnes qui entreprennent de jouer contre l'automate d'avoir l'attention de placer les pièces juste au milieu des cases, de peur que sa main ne porte à faux et ne souffre du dommage, si l'un ou l'autre de ses doigts se trouvait appuyé sur la pièce au lieu de

la saisir par le côté. La machine ne peut jouer que dix ou douze coups sans être remontée.

Lorsque tous les échecs sont enlevés, un des spectateurs place un cavalier à volonté sur une case quelconque ; l'automate y porte aussitôt la main, et lui fait parcourir, en partant de cette case et en observant exactement la marche du cavalier, les soixante-quatre cases de l'échiquier sans en manquer une, et sans revenir deux fois à la même, ce qui se vérifie par les jetons que l'un des spectateurs place lui-même sur chaque case qu'a touchée le cavalier, en observant de mettre un jeton blanc sur celle d'où il part, et des jetons rouges sur toutes celles qu'il parcourt ensuite successivement. Philidor lui-même tenterait peut-être ce tour sans succès.

La partie d'échecs finie, on place sur l'échiquier la tablette dont nous avons parlé au commencement de notre description. L'automate satisfait aux questions de l'assemblée, en portant le doigt successivement sur les différentes lettres nécessaires pour énoncer ses réponses.

Nos plus grands physiciens, nos plus habiles mécaniciens n'ont pas été plus heureux que ceux d'Allemagne à découvrir l'agent employé à diriger les mouvemens de l'automate. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'aperçoit aucune trace sensible de la manière dont l'inventeur influe sur la machine, et ce qui ne l'est sûrement pas moins, c'est que la machine ne saurait exécuter une si grande multitude de mouvemens différens, dont la détermination ne

pouvait être prévue d'avance, sans être soumise à l'influence continuelle d'un être intelligent. On n'a pas manqué ici comme ailleurs d'attribuer ce nouveau prodige aux merveilles du magnétisme ; mais, pour détruire ce soupçon, M. de Kempelen permet à qui voudra l'essayer, de placer sur la machine l'aimant le plus fort et le mieux monté, sans craindre que le mécanisme de cette étonnante machine puisse en souffrir la moindre altération.

M. de Vindisch raconte qu'en 1769 M. de Kempelen se trouvant à Vienne pour des objets relatifs à son service (1), il fut mandé à la Cour pour assister comme connaisseur à quelques jeux magnétiques qu'un Français, nommé Pelletier, devait produire en présence de feu Sa Majesté l'Impératrice ; que l'entretien familier que cette auguste souveraine daigna avoir avec M. de Kempelen pendant ces jeux ayant entraîné ce dernier à laisser échapper le propos qu'il se croirait en état de faire une machine dont les effets seraient bien plus surprenans et l'illusion bien plus complète que dans tout ce que S. M. venait de voir, elle saisit aussitôt cette ouverture, et lui témoigna un désir si vif de voir cette idée se réaliser, qu'elle lui fit promettre de s'en occuper sans délai ; qu'il tint parole, et compléta, dans l'espace de six mois, l'exécution entière de la machine qu'on vient de décrire, machine qui est pour l'esprit et les

(1) M. Wolfang de Kempelen, âgé de 46 ans, est gentilhomme hongrois et conseiller aulique de la chambre royale des domaines de Hongrie.

yeux ce qu'est pour l'oreille le *Joueur de Flûte* de M. de Vaucanson, mais qui nous paraît à tous égards bien supérieure ; car, en supposant même que l'agent secret de M. de Kempelen une fois connu, on ne soit plus surpris de l'adresse avec laquelle il en dirige tous les mouvemens, que d'admiration ne devra-t-on pas encore au mécanisme qui exécute, à la volonté de l'inventeur, dix-sept à dix-huit cents mouvemens différens, tous déterminés avec la plus grande justesse, sans aucune confusion, sans le moindre embarras, et avec toutes les apparences de la plus extrême facilité ! L'automate n'est qu'un joueur de la troisième ou de la quatrième classe. On demandait au sieur Bernard, le plus digne émule de Philidor, devant une compagnie nombreuse dont était le marquis de Ximenès : De quelle force, M. Bernard, trouvez-vous l'automate ? *L'automate est de la force de M. le Marquis.* M. de Ximenès a paru piqué de la comparaison, et l'épigramme, faite sans le vouloir, n'a pas manqué de courir toute la ville.

Une machine plus merveilleuse, plus étonnante encore que le *Joueur d'Echecs*, est une machine qui parle, et c'est des moyens de la perfectionner que M. de Kempelen s'occupe depuis quelques années. Telle qu'elle est aujourd'hui, la machine répond déjà très-clairement à plusieurs questions ; la voix en est agréable et douce ; il n'y a que l'R qu'elle prononce en grasseyant et avec un certain ronflement pénible. Lorsqu'on n'a pas bien compris sa

réponse, elle la répète de nouveau, mais avec le ton d'une humeur et d'une impatience enfantine. Nous lui avons entendu prononcer fort distinctement, en différentes langues, les mots et les phrases que voici : *Papa, maman, ma femme, mon mari, à propos, Marianna, Roma, Madame, la Reine, le Roi, à Paris, allons, Abraham* ; *maman, aimez-moi ; ma femme est mon amie*, etc. Cette machine n'a encore que la forme d'une petite caisse, de la grandeur d'une cage moyenne, et couverte d'un rideau ; à l'un des côtés tient un soufflet d'orgue, et à chaque réponse l'inventeur est obligé de passer la main sous le rideau pour en faire jouer les différens ressorts et les différens clapets, suivant les mots que la machine doit articuler. Lorsqu'il l'aura portée au degré de perfection dont il la croit susceptible, il se propose de lui donner pour revêtement extérieur la figure d'un enfant de cinq à six ans, les sons qu'elle produit étant fort analogues à la voix de cet âge. M. de Kempelen lui-même ne regarde cette machine que comme une ébauche, et il est bien loin de la croire ou de l'annoncer comme achevée. M. l'abbé M*** (nous ignorons quelles raisons l'obligent à garder encore l'anonyme) est parvenu à construire aussi quelques têtes parlantes qui prononcent des phrases entières composées de plusieurs mots ; mais leur prononciation n'est pas à beaucoup près aussi nette, aussi distincte que celle de la machine de M. de Kempelen.

Il y a long-temps que le célèbre Euler avait

annoncé l'importance et la possibilité d'une semblable machine : La construction, dit-il dans ses excellentes lettres à la princesse Amélie de Prusse, « la construction d'une machine propre à exprimer « tous les sons de nos paroles avec toutes les articulations, serait sans doute une découverte bien « importante. Si l'on réussissait à l'exécuter, et « qu'on fût en état de lui faire prononcer toutes les « paroles par le moyen de certaines touches, comme « d'un orgue ou d'un clavecin, tout le monde serait « surpris avec raison d'entendre prononcer à une « machine des discours entiers ou des sermons, qu'il « serait possible d'accompagner avec la meilleure « grâce. Les prédicateurs et les orateurs dont la « voix n'est pas assez forte et agréable pourraient « jouer leurs sermons et leurs discours sur cette ma- « chine comme des organistes des pièce sde musique. « La chose ne me paraît pas impossible."

Nous sommes sur le point de perdre MM. d'Alembert et Diderot ; le premier, d'un marasme joint à une maladie de vessie, le second d'une hydropisie. Il est bien singulier que deux hommes qui ont donné ensemble le ton à leur siècle, qui ont élevé ensemble l'édifice d'un ouvrage qui leur assure l'immortalité, semblent se réunir encore pour descendre dans le tombeau. M. le marquis de Condorcet, qui rend à M. d'Alembert les devoirs qu'un père pourrait attendre d'un fils, est secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, et dans ce moment direc-

teur de l'Académie française ; M. d'Alembert, en le chargeant de ses dernières dispositions (il le fait son légataire universel), lui dit en riant, malgré ses douleurs : *Mon ami, vous ferez mon éloge dans les deux Académies ; vous n'avez pas de temps à perdre pour cette double besogne.*

On recueille avec un intérêt mêlé de respect les dernières paroles d'un philosophe mourant ; elles deviennent plus précieuses encore quand elles nous peignent la tranquillité de son âme dans ces derniers instans. Nous avons cru devoir les transcrire.

On ne devait pas s'attendre, après les ordres qui avaient arrêté et défendu si sévèrement la représentation du *Mariage de Figaro*, qu'il fut possible de voir un jour cet ouvrage sur le théâtre français ; l'auteur seul n'en a pas désespéré, et il y a lieu de penser aujourd'hui qu'il a eu raison. On a fait naître à M. le comte de Vaudreuil le désir de voir jouer, à sa campagne de Genevilliers, *les fameuses Noces* ; il l'a proposé à l'auteur, qui lui a représenté que les défenses de laisser jouer un ouvrage si *innocent* avaient élevé contre sa comédie un soupçon d'immoralité qui ne lui permettait d'en souffrir la représentation, quelque part que ce pût être, que lorsque l'approbation d'un censeur l'aurait lavée de cette tache. On a choisi pour censeur M. Gaillard, de l'Académie française ; la pièce approuvée, grâce à quelques changemens, a été jouée chez M. de Vaudreuil. Outre les corrections et les

adoucissemens exigés par M. Gaillard, on en a proposé de plus considérables encore, à la faveur desquels on assure que le public jouira bientôt de cette comédie ; mais ce qui en avait fait arrêter la représentation n'était pas malheureusement la partie la moins piquante de l'ouvrage.

Discours du comte de Lally-Tolendal dans l'interrogatoire qu'il a prêté au Parlement de Dijon en qualité de curateur à la mémoire du comte de Lally son père, le samedi 16 *Août* 1783. M. de Lally-Tolendal, curateur à la mémoire de son père, dont la cause avait été renvoyée au Parlement de Dijon, y a vu confirmer l'arrêt du Parlement de Paris, qui condamna le comte de Lally à perdre la tête et ses Mémoires à être brûlés par la main du bourreau. Le Discours qu'il a prononcé sur la sellette (forme à laquelle on astreint le défenseur d'un homme condamné) est écrit avec une éloquence rare, que l'on trouve difficilement dans le barreau, et qui fait le plus grand honneur à l'âme et au génie de ce jeune militaire. Nous en transcrirons l'exorde comme un modèle dans ce genre.

« Messieurs, si jamais j'ai eu besoin de votre indulgence, de vos vertus, de votre humanité, c'est surtout aujourd'hui que je les appelle à mon secours. Frappé d'une crainte religieuse en entrant dans ce sanctuaire, saisi par la majesté du lieu, par le respect dû à cette auguste assemblée ; le dirai-je, Messieurs ? accablé depuis hier d'un deuil public que j'ai par-

ticulièrement ressenti (1), et qui a porté la consternation dans vos âmes comme dans la mienne, mille tourmens à-la-fois viennent encore fondre sur moi dans ce moment. Toutes mes douleurs se renouvellent, toutes mes plaies se rouvrent ; cet instant m'en rappelle un autre affreux, déchirant... Je crois voir mon malheureux père, je le vois, Messieurs, s'avançant à ce dernier interrogatoire qui a été le commencement de son long supplice ; je le vois dépouillé des marques glorieuses qu'il avait achetées par son sang, se soulevant à l'aspect du siège infâme qui lui est réservé, découvrant sa tête blanchie, montrant à ses juges son sein couvert de cicatrices et demandant *si c'est là la récompense de cinquante ans de service...* Ah ! Messieurs, si quelque erreur allait m'échapper, si le zèle m'emportait, par justice, par pitié, n'imputez point à crime l'égarement de la douleur et les transports de la nature. Qu'il me soit permis de me réfugier au fond de vos entrailles ; là j'ai une sauvegarde, là retentiront les noms sacrés dont j'ai les droits à venger et les devoirs à remplir. S'il était possible que le juge se sentit soulever contre moi, alors, Messieurs, que le fils se rappelle son père, que le père songe à ses enfans, et vous me pardonnerez, vous me plaindrez, vous me chérirez peut-être. La justice m'a ravi mon père; je lui en demande un autre ; j'en vois un dans chaque magistrat qui m'écoute. Cette idée mêle un peu de douceur à l'amertume qui me dévore ; elle me rend un peu de force, et je m'écrie en tendant les bras

(1) La mort de madame Vogué.

vers chacun de vous : " Mon père, soutenez-moi dans la défense de celui que m'avait donné la nature, le vœu de la nature ne peut jamais être en contradiction avec le vœu de la loi."

L'Europe savante vient de perdre M. d'Alembert ; la philosophie, les sciences et les lettres regretteront long-temps cet homme célèbre. Nous nous bornerons dans cet instant à recueillir quelques circonstances de ses derniers momens, et nous y joindrons l'espèce d'éloge qu'en a fait M. le marquis de Condorcet à l'ouverture de la séance publique de l'Académie des Sciences.

M. d'Alembert est mort, le 29 Octobre, âgé de près de soixante-six ans, d'un marasme, suite des douleurs occasionnées par la pierre qu'on lui a trouvée dans la vessie ; elle était assez considérable, mais non adhérente. Il n'avait jamais voulu permettre qu'on le sondât, déterminé à ne pas souffrir une opération qui seule eût pu le conserver à la vie ; il redoutait de s'assurer de la cause de ses souffrances, et le nom seul de lithotome le faisait frémir. On a quelque peine à pardonner au coryphée des philosophes d'avoir montré si peu de fermeté, lorsqu'un pauvre archevêque de quatre-vingts ans lui en avait donné un si bel exemple (1) ; mais cette disposition tient moins sans doute au caractère

(1) M. Christophe de Beaumont, taillé très-heureusement à 80 ans passés.

de nos idées qu'à celui de nos sentimens ; peut-être même un géomètre a-t-il l'esprit trop juste pour avoir du courage. Des douleurs aussi aiguës que celles qu'il devait souffrir depuis long-temps étaient une source d'impatiences qui pouvait bien les rendre excusables, et ce sont ces douleurs, bien plus que l'approche de sa mort, sur laquelle il ne se faisait point d'illusion, qui avaient excessivement aigri son caractère ; il n'a pas cessé cependant un seul jour de voir ses amis. Le curé de sa paroisse s'étant présenté chez lui la veille de sa mort, il lui fit dire par son domestique que l'état où il se trouvait ne lui permettait pas de le voir dans ce moment, mais qu'il le reverrait avec plaisir le lendemain. Il acheva de vivre et de souffrir pendant la nuit. On a présumé avec quelque raison que le philosophe géomètre avait calculé, d'après son affaissement, que ce laps de temps lui suffisait pour s'épargner des formules d'exhortations que le curé devait au ministère qu'il remplissait, et que le caractère du malade ne pouvait lui rendre que fort fatigantes et plus sûrement encore très-inutiles. M. d'Alembert a été porté dans le cimetière de sa paroisse sans cortége et sans bruit. Ses amis ont tenté vainement plusieurs démarches auprès de M. l'Archevêque pour obtenir qu'il fût enterré dans l'église comme l'est tout citoyen aisé qui veut bien payer cette imbécille distinction ; M. l'Archevêque l'a refusé constamment ; mais au moins a-t-il eu le bon esprit de ne pas donner le scandale, plus préjudiciable à la

religion qu'humiliant pour la philosophie, de défendre, ainsi que son prédécesseur le fit à l'égard de Voltaire, l'inhumation en terre sainte d'un catholique qui n'a fait aucun acte d'un culte différent, et que, malgré la perversité de ses opinions, le mouvement de contrition le plus intérieur, le plus secret et fait au moment où il s'éteint, porte nécessairement en paradis. Peut-être M. l'Archevêque a-t-il cru devoir à ce principe très-orthodoxe un coin dans le cimetière à M. d'Alembert ; mais peut-être aussi s'est-il cru obligé en même temps de lui refuser une tombe dans l'église, vu la publicité persévérante de ses opinions, crainte que cette faveur si commune ne fût regardée comme une tolérance dangereuse, et que la pierre ou le marbre sur lequel on eût pu transmettre son nom à nos neveux n'en parût consacrer en quelque manière le souvenir. Les bons esprits ont trouvé de la sagesse dans cette conduite ; mais ce *mezzo termine* a mécontenté également les dévots et les philosophes. Il est assez étrange que ces derniers trouvent tant de plaisir à être dans l'église après leur mort, et tant de gloire à n'y être pas de leur vivant.

M. d'Alembert a laissé et dû laisser peu de fortune ; il jouissait de 14,000 livres de rentes en pensions. Il n'aurait eu qu'à le désirer pour en avoir davantage ; mais ses besoins ont toujours été la mesure de son ambition. Il a nommé M. le marquis de Condorcet son légataire universel ; il a légué 6,000 livres à un de ses domestiques et 4,000 à

l'autre ; il charge son légataire de leur en donner davantage si le produit de la succession le permet. *On craint beaucoup que le marquis de Condorcet ne prenne dans sa bourse pour remplir cette partie du testament, les meubles, livres et papiers du testateur n'équivalant pas à ces deux legs.* Il a nommé M. Remy, maître des comptes, son ami de collége, et M. de Watelet ses exécuteurs testamentaires ; il leur légue, ainsi qu'à quelques autres amis, des porcelaines, des tableaux et des gravures. On a trouvé singulier que son testament commençât par ces mots : *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ;* formule qui n'est point de rigueur dans cet acte, et qui, de la part d'un philosophe, a presque l'air d'une mauvaise plaisanterie.

Discours *de M. le marquis de Condorcet, à l'ouverture de la séance publique de l'Académie royale des Sciences.*

« Le court espace de notre séparation a été pour les sciences une époque tristement mémorable et jamais de si grandes pertes ne se sont succédées avec une rapidité si funeste.

« La mort nous a ravi M. d'Alembert, lorsque son génie, encore dans sa force, promettait à l'Europe savante de nouvelles lumières. Géomètre sublime, c'est à lui que notre siècle doit l'honneur d'avoir ajouté un nouveau calcul à ceux dont la découverte avait illustré le siècle dernier, et de nou-

velles branches de la science du mouvement aux théories qu'avait créées le génie de Galilée, d'Huygens et de Newton.

« Philosophe sage et profond, il a laissé dans le Discours préliminaire de l'*Encyclopédie* un monument pour lequel il n'avait point eu de modèle.

« Écrivain tantôt noble, énergique et rapide, tantôt ingénieux et piquant suivant les sujets qu'il a traités, mais toujours précis, clair, plein d'idées, ses ouvrages instruisent la jeunesse, et occupent d'une manière utile les loisirs de l'homme éclairé.

« La franchise, l'amour de la vérité, le zèle pour le progrès des sciences et pour la défense des droits des hommes formaient le fonds de son caractère. Une probité scrupuleuse, une bienfaisance éclairée, un désintéressement noble et sans faste, furent ses principales vertus.

« Les jeunes gens qui annonçaient des talens pour les sciences et pour les lettres trouvaient en lui un appui, un guide, un modèle.

« Ami tendre et courageux, les pleurs de l'amitié ont coulé sur sa tombe au milieu des regrets des Académies de la France et de l'Europe. Il eut des ennemis, pour que rien ne manquât à sa gloire, et l'on doit compter, parmi les honneurs qu'il a reçus, l'acharnement avec lequel il a été poursuivi, pendant sa vie et après sa mort, par ces hommes dont la haine se plaît à choisir pour ses victimes le génie et la vertu.

« Honoré par lui, dès ma jeunesse, d'une tendresse vraiment paternelle, personne, dans la perte commune, n'a plus à regretter que moi. Son génie vivra éternellement dans ses ouvrages ; il continuera long-temps d'instruire les hommes ; il reste tout entier pour les sciences et pour sa gloire ; l'amitié seule a tout perdu.

« Sa mort avait été précédée de quelques semaines seulement par celle de M. Euler, génie puissant et inépuisable, qui, dans sa longue carrière, a parcouru toutes les parties des sciences mathématiques et a reculé les bornes de toutes. Toujours original et profond, mais toujours élégant et clair, il a publié plus de quatre cents ouvrages, et il n'en est pas un seul qui ne renferme une vérité nouvelle, une découverte utile ou brillante. Privé de la vue, son activité, sa fécondité même n'en avaient point été ralenties ; la force singulière de son intelligence répara sans effort cette perte, qui pour tout autre eût été irréparable, et la nature semblait l'avoir formé pour être à-la-fois un grand homme et un phénomène extraordinaire, pour étonner le monde autant que pour l'éclairer. »

Novembre 1783.

Ce n'est pas dans le moment où nos pleurs coulaient encore sur la tombe de Madame d'Epinay que nous avons osé consacrer dans ces Fastes littéraires le souvenir qu'elle y paraît mériter au plus respectable de tous les titres. Nous aurions craint d'at-

trister nos éloges de nos regrets, nous aurions craint que l'expression d'une sensibilité encore trop vive n'eût laissé aux plus justes louanges une apparence d'exagération qui les aurait rendu suspectes aux yeux de ceux du moins qui ne l'ont pu connaître que par ses écrits.

Louise-Florence-Pétronille Tardieu-Desclavelles, veuve de M. Lalive-d'Epinay, était la fille d'un homme de condition tué au service du roi. La fortune qu'il lui avait laissée était fort médiocre. On crut devoir récompenser les services rendus par le père en faisant épouser à sa fille un des plus riches partis qu'il y eût alors dans la finance, et en lui donnant pour dot un bon de fermier-général. Elle passa donc les premières années qu'elle vécut dans le monde au sein de la plus grande opulence, entourée de toutes les illusions dont la richesse peut enivrer une jeune personne, et plus à Paris sans doute que partout ailleurs. Ce beau songe ne tarda pas à s'évanouir; les folles dépenses, l'extrême frivolité du caractère et de la conduite de M. d'Epinay eurent bientôt dérangé cette superbe fortune. Son père, pour en sauver les débris, se vit obligé de substituer la plus grande partie de ses biens, et, voulant empêcher aussi que sa belle-fille ne devînt tôt ou tard la victime des extravagances de son mari, ce fut lui-même qui, avant de mourir, exigea qu'elle s'en fit séparer, en prenant toutes les mesures qu'il crut les plus propres à lui assurer une existence convenable.

Ce fut dans les jours brillans de sa jeunesse et

de sa fortune que commencèrent ses liaisons avec Jean-Jacques Rousseau. Il en fut très-amoureux, comme il n'a jamais manqué de l'être de toutes les femmes qui avaient bien voulu l'admettre dans leur société. Elle le combla de bienfaits non-seulement avec toute la délicatesse de l'amitié la plus tendre, mais encore avec cette recherche particulière de soins et d'attentions que semblait exiger la sauvagerie très-originale du philosophe. Il en parut d'abord profondément touché; mais peu de temps après, se croyant en droit d'être jaloux de son ami M. de Grimm, il paya sa bienfaitrice de la plus noire ingratitude, et l'homme qu'il se crut préféré ne fut plus à ses yeux que le plus injuste et le plus perfide des hommes. C'est avec les traits d'une si odieuse calomnie que, osant les peindre l'un et l'autre dans ses *Confessions*, il n'a pas craint de laisser sur sa tombe le monument atroce d'une haine inconcevable, ou plutôt celui de la plus cruelle et de la plus sombre de toutes les folies.

Jeune, riche, jolie, intéressante, remplie de grâces et d'esprit, comment madame d'Epinay aurait-elle manqué de la seule perfection qui pût la faire jouir de tous ces avantages? De vains préjugés affecteraient peut être d'en défendre sa mémoire; un sentiment plus juste ne désavouera point le souvenir de ce qui honora également son cœur et sa raison. Le moyen peut-être de donner la plus haute idée de son mérite, ce serait de supposer un moment la vérité de tout ce que l'envie et la mali-

gnité osèrent reprocher à sa jeunesse. Il en faudrait admirer davantage et la force d'âme avec laquelle ses propres efforts surent réparer si complètement le tort d'une éducation trop frivole, et les rares vertus qui purent l'élever ensuite au degré d'estime et de considération dont elle jouit dans un âge plus avancé. Il est vrai qu'un des traits les plus marqués de son caractère, c'était une constance, une énergie de résolution qui l'emportait sur toutes les faiblesses de l'habitude, sur tous les emportemens de la plus vive sensibilité, et suppléait même pour ainsi dire aux forces et au courage épuisés par une longue suite de chagrins et de souffrances.

On l'a vue dix ans de suite accablée des maux les plus douloureux, ne supporter la vie qu'à force d'opium, mourir et ressusciter vingt fois sans cesser de mettre à profit les intervalles où ce cruel état la laissait respirer, pour remplir tous les devoirs de la tendresse maternelle et tous ceux de l'amitié la plus empressée et la plus active. Au milieu des tourmens d'une existence aussi frêle que pénible, on l'a vue conduire elle-même ses propres affaires et celles de ses enfans; rendre service à tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher, s'intéresser vivement à ce qui se passait autour d'elle dans le monde, dans les arts et dans la littérature, élever sa petite-fille comme si c'eût été l'unique soin de sa vie entière, écrire un des meilleurs ouvrages qui aient encore paru à l'usage de l'enfance, faire de la tapisserie, des nœuds, des chansons, recevoir ses amis, leur écrire, et ne pas

manquer encore un seul jour de faire une toilette aussi soignée que son âge et l'état de sa santé pouvaient le permettre. On eût dit que, se sentant mourir tous les jours, elle avait pris à tâche de dérober chaque jour à la mort une partie de sa proie; c'était une étincelle de vie que l'occupation continuelle de ses sentimens et de ses pensées ne cessait d'agiter et de nourrir.

Ce qui distinguait particulièrement l'esprit de madame d'Epinay, c'était une droiture de sens fine et profonde. Elle avait peu d'imagination; moins sensible à l'élégance qu'à l'originalité, son goût n'était pas toujours assez sûr, assez difficile; mais on ne pouvait guère avoir plus de pénétration, un tact plus juste, de meilleures vues, avec un esprit de conduite plus ferme et plus adroit. Sa conversation se ressentait un peu de la lenteur et de la timidité naturelle de ses idées; elle avait même une sorte de réserve et de sécheresse, mais qui ne pouvait éloigner ni l'intérêt ni la confiance. Jamais on ne posséda si bien peut-être l'art de faire dire aux autres, sans effort, sans indiscrétion, ce qu'il importe ou ce qu'on désire de savoir. Rien de ce qui se disait en sa présence n'était perdu, et souvent il lui suffisait d'un seul mot pour donner à la conversation le tour qui pouvait l'intéresser davantage.

Sa sensibilité était extrême, mais intérieure et profonde; à force d'avoir été réprimée, elle n'éclatait plus que faiblement. Dans les peines, dans les chagrins dont sa santé était le plus sensiblement

altérée, son humeur semblait à peine l'être. Au-dessus de tous les préjugés, personne n'avait mieux appris qu'elle ce qu'une femme doit d'égards à l'opinion publique, même la plus vaine. Elle avait pour nos vieux usages et pour nos modes nouvelles la complaisance et la considération que leur empire aurait pu attendre d'une femme ordinaire. Quoique toujours malade et toujours renfermée chez elle, on la voyait assez attentive à mettre exactement la robe du jour. Sans croire à d'autres catéchismes qu'à celui du *bon sens*, elle ne manqua jamais de recevoir ses Sacremens de la meilleure grâce du monde, quelque pénible que lui fût cette triste cérémonie, toutes les fois que la décence ou les scrupules de sa famille parurent l'exiger. On s'est permis de soupçonner qu'il pouvait y avoir autant de force d'esprit à les recevoir ainsi qu'à les refuser, comme ont fait tant de grands philosophes.

Madame d'Epinay n'avait aucune espèce de fausse pruderie ; mais, trop frappée du danger attaché quelquefois aux plus légères impressions, elle pensait que les premières habitudes d'une jeune personne ne pouvaient être d'une retenue trop austère, et peut-être portait-elle ce principe jusqu'à l'exagération.

Voici quelques traits d'un portrait qu'elle fit d'elle-même en 1756 ; elle avait alors trente ans. " Je ne suis point jolie, je ne suis cependant pas laide. (Elle avait de très-beaux yeux et des cheveux parfaitement bien plantés qui donnaient à son

front une physionomie fort piquante.) Je suis petite, maigre, très-bien faite. J'ai l'air jeune, sans fraîcheur, noble, doux, vif, spirituel et intéressant. Mon imagination est tranquille, mon esprit est lent, juste, réfléchi, sans suite. J'ai dans l'âme de la vivacité, du courage, de la fermeté, de l'élévation et une excessive timidité.... Je suis vraie sans être franche. J'ai de la finesse pour arriver à mon but; mais je n'en ai aucune pour pénétrer les projets des autres. (Elle en avait donc beaucoup acquis.) Je suis née tendre et sensible, constante et point coquette. La facilité avec laquelle on m'a vue former des liaisons et les rompre m'a fait passer pour inconstante et capricieuse. L'on a attribué à la légèreté et à l'inconséquence une conduite souvent forcée, dictée par une prudence tardive et quelquefois par l'honneur. Il n'y a qu'un an que je commence à me bien connaître. Mon amour-propre, sans me faire concevoir la folle espérance d'être parfaitement sage, me fait prétendre à devenir un jour une femme d'un grand mérite."

Jamais espérance ne fut mieux remplie, jamais prétention ne fut mieux justifiée. Elle n'a point laissé d'autre ouvrage qu'une suite encore imparfaite des *Conversations d'Emilie*, beaucoup de Lettres (1), et l'ébauche d'un long roman. Les deux petits volumes intitulés, l'un, *Lettres à mon Fils*, avec cette

(1) Elle avait été en relation avec les hommes les plus célèbres de son siècle, Voltaire, Buffon, Rousseau, d'Alembert, Diderot, Richardson, l'abbé Galiani, etc.

épigraphe : *Facundam faciebat amor*; l'autre, *Mes momens heureux ; Sollicitæ jucunda oblivia vitæ*, quoiqu'imprimés n'ont jamais été publiés et ne paraissent pas faits pour l'être ; on y trouverait cependant beaucoup de choses aimables, de la finesse et de la sensibilité ; mais ce sont des ouvrages de société et les premiers essais d'une plume qui n'avait pas encore acquis toute sa force et toute sa maturité.

Nous croirions affliger les mânes de la plus respectable des femmes si nous pouvions oublier ici les bienfaits dont une grande Souveraine daigna l'honorer dans les derniers temps de sa vie. Malgré toute l'estime et toute l'amitié que M. Necker avait pour elle, l'extrême sévérité de ses principes ne lui permit point de l'épargner dans les réformes qu'il fit en renouvelant le bail de la Ferme-Générale, et ces réformes absorbèrent presque entièrement la partie la plus claire de son revenu. Il lui était dû quelques dédommagemens, ils lui furent enfin accordés ; mais l'arrangement pris à cet égard n'ayant pas été bien consolidé au moment de la retraite de ce ministre, elle se trouva dans une presse fort pénible. Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies, l'ayant su, s'empressa de la secourir ; ce fut avec toute la magnificence, toute la générosité d'une main souveraine, et un si noble don fut accompagné de tant de grâces et de tant d'intérêt que la plus légère des faveurs en eût reçu un prix infini. C'est dans cette occasion qu'elle envoya à la jeune comtesse de Belsunce, la petite-fille de madame d'Epinay, ce

médaillon de diamans avec son chiffre, dont il a été parlé dans un autre article. Ah! qui porta jamais plus loin que Catherine II le grand art des Rois, celui de prendre et de donner? On n'en appellera, sur le premier point, qu'au conseil d'Abdoul-Hamet, sur le second, à la reconnaissance de tout ce qu'il y a eu d'hommes en Europe dignes d'intéresser les regards de sa bienveillance.

Sa Majesté avait honoré les *Conversations d'Emilie* de la plus flatteuse de toutes les approbations long-temps avant que l'ouvrage eût obtenu le prix de l'Académie.

EPITAPHE *de M. d'Alembert.*

Par ses rares vertus il mérita des Dieux
D'être sourd aux clameurs des sots et de l'envie;
Il instruisit la terre en mesurant les cieux,
Et fit pâlir l'erreur au feu de son génie.

L'académie française vient de nommer M. Marmontel son secrétaire perpétuel, à la place de M. d'Alembert. Cette première magistrature de notre empire littéraire a été sollicitée avec une chaleur et une adresse rare par les chefs des deux partis qui divisent toujours l'Académie, le parti des gluckistes et celui des piccinistes. On assure que le maréchal de Duras s'est donné le plaisir de les mettre aux prises pour cette dignité. M. Marmontel avait l'air de n'en point vouloir; M. de La Harpe s'est offert à le suppléer dans toutes les fonctions du secrétariat pendant ses absences à la campagne, et à lui succéder même aussitôt qu'il voudrait quitter.

M. Suard croyait véritablement que M. Marmontel ambitionnait assez peu cette place ; il ne s'est mis en avant que par les conseils du Maréchal, qui, le jour de l'élection, a écrit aux deux prétendans qu'un dîner qu'il donnait aux ministres le retenait à Versailles. On a été aux voix, M. Marmontel en a eu quinze et M. Suard sept. L'ancienneté de réception du premier, la considération acquise par ses travaux littéraires devaient décider le choix de l'Académie en sa faveur : mais le succès de *Didon* n'y a pas nui ; et c'est un nouveau triomphe du piccinisme sur le gluckisme.

M. Beauzée avait écrit une lettre circulaire à tous les Académiciens pour leur démontrer qu'on devait le choisir pour secrétaire, et que son honneur même y était intéressé, parce que depuis longtemps il aidait M. d'Alembert dans la rédaction du Dictionnaire. Cette démarche n'a pas fait un grand effet. M. Beauzée est le lourd continuateur des *synonymes* de l'abbé Girard et des articles de Grammaire de Dumarsais dans la nouvelle *Encyclopédie*.

Décembre, 1783.

Extrait d'une Lettre de madame Necker à l'Auteur de ces Feuilles, que de tristes devoirs ont obligé de faire un voyage de quelques mois en province.

Du 16 Décembre, 1783.

... Le Roman posthume de M. de Montesquieu* amusera peut-être notre chère malade. La

* Arsace et Isménie.

main qui l'a tracé, toute légère qu'elle est, montre quelquefois l'ongle du lion. Le succès en est différent : mais personne ne méconnaît et ne peut méconnaître son inimitable auteur.

Il nous est sorti des forêts de Saint-Germain une espèce de vieux sauvage, nomme l'*abbé Blanchet*, qui vient de faire un choix très-agréable du *Spectateur* et de quelques autres Journaux anglais, dont la traduction est naturelle, correcte et souvent élégante.

Les *Essais de Morale*, de l'abbé de Mably, sont, à ce qu'on dit, car je ne les ai pas lus, une satire amère contre les femmes, et il faut avouer que depuis que madame de V.... n'est plus à Paris il est difficile de faire leur éloge dans un ouvrage de ce genre.

J'ai été enfin au *Séducteur*, et je me suis trouvée indigne de comprendre ces hautes spéculations sur la manière de corrompre les femmes. J'ai toujours vécu si loin de ce jargon, qu'il est pour moi l'expression d'un monde idéal, obscur par lui-même, et dont les combinaisons sont nécessairement encore plus obscures. L'auteur a pris pour épigraphe : *Ille ego qui quondam. Moi qui jadis chantai sur la flûte champêtre.* Il y a sûrement la même différence entre les jeux de mots qu'il nous rappelle ici et les *Bucoliques* qu'entre le *Séducteur* et l'*Enéide*.

Nous avons à Paris un joueur de gobelets qui fait des choses surprenantes. Il semble qu'on voit

aujourd'hui une émulation entre la nature et l'adresse, ainsi que du temps de Moïse. L'on parle aussi comme alors d'un moyen de marcher sur les flots sans se noyer ; enfin l'habitude des merveilles nous rend crédules, et l'on disait très-sérieusement l'autre jour qu'un homme avait trouvé l'art de fixer les traits et de les garantir des outrages du temps. Cet homme vient trop tard pour moi.

.... Vous savez que M. Bailly succède à M. de Tressan, et que M. de Choiseul-Gouffier est élu à la place de d'Alembert. L'on propose encore un nouveau prix pour l'éloge de d'Alembert, en sorte qu'il sera loué trois fois à l'Académie française et une fois à l'Académie des Sciences :

Monsieur le mort, laissez nous faire,
Nous vous en donnerons de toutes les façons.

Quelqu'un disait que les éloges devaient être différés jusqu'au moment où l'on a perdu la véritable mesure des morts ; car alors l'on peut en faire des géans sans que personne s'y oppose. Nos philosophes croient avoir le secret des alchimistes, qui changeaient les cadavres en statues d'or, et ils agissent en conséquence ; car ils traitent mieux l'homme qui n'est plus que celui qui vit encore, etc.

Les Grâces et Thalie regretteront long-temps le charmant, l'inimitable Carlin. Il a eu le bonheur de rire et de plaire pendant plus de quarante ans, et ce n'est pour ainsi dire qu'en cessant de vivre qu'il a cessé de jouir d'une destinée si peu

commune. Son véritable nom était *Charles-Antoine Bertinazzi*. Il naquit, à Turin, en 1710. Son père était officier dans les troupes du Roi de Sardaigne. Sa première éducation fut très-soignée; à quatorze ans il fut reçu porte-enseigne dans un régiment; mais, ayant perdu son père et se trouvant sans fortune, il ne put résister à l'impulsion de son génie. Après avoir essayé de donner quelque temps des leçons d'armes et de danse, il se mit à jouer la comédie dans différentes villes d'Italie, et fut bientôt, dans le rôle d'Arlequin, l'émule des meilleurs acteurs de Venise et de Bologne. C'est en 1741 qu'il débuta, sur le Théâtre de Paris, dans le rôle d'*Arlequin muet par crainte*. Il y obtint un succès qui ne s'est pas démenti un seul instant, quoiqu'à son arrivée à Paris il ignorât absolument notre langue, et qu'on n'y eût pas encore oublié la légèreté de Thomassin, dont le jeu délicat et naïf avait enchanté long-temps la ville et la Cour.

Le grand talent de Carlin tenait surtout à l'extrême justesse de son tact et de son goût. Personne n'a jamais mieux deviné ce qui pouvait plaire au public et lui plaire dans l'instant; ce n'est pas la finesse de ses saillies, quoiqu'il lui en soit échappé d'excellentes, qui charmait le plus, c'était l'àpropos de tout ce qu'il imaginait de dire et de faire; il ne passait jamais la mesure dans le genre de talent où il est le plus difficile d'en avoir sans manquer de verve et de gaieté, et c'est toujours avec une adresse extrême qu'il allait frapper juste au but qu'il s'était

proposé. On pouvait désirer quelquefois plus d'esprit dans son dialogue ; mais il est sûr qu'on n'en pouvait mettre davantage dans ses gestes, dans ses mines, dans toutes les inflexions de sa voix, et n'est-ce pas là surtout qu'il faut chercher le véritable esprit d'un arlequin ? Tous ses mouvemens avaient une grâce, une sûreté, une prestesse, un naturel si comique, qu'on ne pouvait se lasser de l'admirer. Nos plus grands acteurs, Le Kain, Préville, les meilleurs juges de son mérite, le voyaient jouer avec délices. Sa bonhomie et sa gaîété le rendaient cher à tous ses camarades. Il était le dernier acteur qui nous fût resté de l'ancienne Comédie italienne. C'est au mois de septembre dernier qu'il est mort, d'une maladie aiguë ; il avait paru encore au Théâtre peu de jours auparavant ; et il est bien prouvé que, jusqu'à l'âge le plus avancé il n'avait perdu aucun des goûts de la jeunesse, comme il en avait conservé tout l'esprit et toutes les grâces.

Épigramme *sur les trois Statues qui décorent la nouvelle façade du Palais.*

Pour orner le Palais un artiste fameux
A travaillé. Quelle est sa meilleure statue ?
La *Prudence* est fort bien ; la *Force* est encor mieux,
Mais la *Justice* est mal rendue.

Nous venons de voir renouveller d'une manière très-piquante l'essai que fit à Londres mylord Chesterfield de la crédulité des hommes pour les

choses les plus invraisemblables, lorsqu'un de ses porteurs de chaise, sous le nom d'un Physicien italien, rassembla au Théâtre de *Covent-Garden* quatre mille âmes pour le voir entrer, ainsi qu'il l'avait promis, dans une bouteille de pinte. Tout le monde sait qu'il décampa avec l'argent qu'on avait payé à la porte pour voir le *contenu* plus grand que le *contenant*. Notre nouveau Chesterfield, dont le nom est *de Combles*, magistrat de la ville de Lyon, s'est joué presque aussi hardiment de notre crédulité ; mais il était trop honnête, et les circonstances le servaient trop bien pour avoir voulu abuser d'une manière profitable du degré d'exaltation où nos succès aérostatiques avaient porté toutes les têtes.

Huit jours après l'audacieuse expérience de MM. Charles et Robert, on lut dans un de nos Papiers publics *(le Journal de Paris)* qu'un horloger avait trouvé le moyen de marcher sur l'eau ; qu'il avait, à cet effet, inventé *des sabots élastiques, à l'aide desquels il traverserait la rivière, comme un ricochet, cinquante fois dans une heure.* Sa lettre inscrite dans la Feuille était très-bien faite, et la certitude de cette découverte était garantie de plus par les rédacteurs du *Journal*, qui déclaraient avoir pris, avant de la publier, tous les renseignemens que la prudence pouvait exiger. Cet horloger prétendu demandait une souscription de deux cents louis, qui ne lui seraient remis que lorsqu'il aurait traversé la Seine aux yeux du public.

Malgré l'impossibilité presque démontrée de

conserver son équilibre dans une traversée rapide pour laquelle l'auteur ne demandait qu'une minute, personne, hors une seule que nous allons citer, ne douta de la possibilité de l'expérience ; Montgolfier et Charles avaient rendu tout possible. Monsieur, frère du Roi, qui aime les arts et qui les encourage, fit une souscription dans sa Société, et envoya quarante-cinq louis au Bureau du *Journal*, dépositaire de la somme demandée par le prétendu horloger ; beaucoup de gens imitèrent l'exemple de Monsieur, et le Prevôt des marchands de la ville de Paris, voyant dans cet essai un avantage pour la navigation, avait non-seulement eu la complaisance de faire préparer une enceinte pour les souscripteurs, il avait voulu encore contribuer de dix louis à la souscription. Elle était remplie et au-delà ; les journalistes l'avaient écrit à Lyon à M. *de Combles*, que seul ils connaissaient, qui leur avait fait parvenir la prétendue lettre de l'horloger, et qui avait suivi avec eux cette singulière correspondance. Ils attendaient tous les jours le nouveau Thaumaturge destiné à soumettre à l'homme un élément qui ne paraît guère plus facile à dompter que celui que M. Montgolfier venait d'asservir à son génie, lorsque M. le baron de Breteuil, ministre et secrétaire ayant le Département de Paris, a reçu une lettre de M. de Flesselles, intendant de Lyon, qui lui apprenait que la prétendue expérience était une plaisanterie que s'était permise un citoyen de Lyon, assez recommandable pour qu'il le suppliât de taire

son nom. Le ministre a porté sa lettre au Roi, qui le seul peut-être de son Royaume n'avait jamais voulu croire à la possibilité de *traverser comme un ricochet la rivière de Seine en une minute*. Sa Majesté a daigné regarder cette plaisanterie comme une espièglerie dont il fallait rire et en a beaucoup ri. Paris a fini par en faire autant; chacun a retiré son argent et a regardé la conduite de M. *de Combles* comme une critique un peu rigoureusement prononcée de la propension des hommes à croire à ce qu'ils aiment, le merveilleux. Nous perdons au reste beaucoup de théories certainement aussi profondes qu'ingénieuses, par lesquelles nos savans ne démontraient point la possibilité de la chose (ils n'en doutaient pas); mais les lois par lesquelles elle devait avoir été exécutée, les moyens que l'auteur avait dû employer, la perfection que l'on pouvait donner aux sabots élastiques, etc., etc.; des calculs à perte de vue expliquaient tout cela d'une manière qui eût presque autant honoré ces Messieurs que l'inventeur même, *homme heureux et puis c'est tout*, pour nous servir d'une formule académique, lorsque la lettre de M. de Flesselles est venue réduire tous les travaux des *gens de la chose* au même point que les deux cents volumes écrits jadis sur la *dent d'or*, trouvée en Allemagne, qui exerça si longuement la sagacité des docteurs du seizième siècle. La Reine et Monsieur viennent de faire écrire au Bureau du *Journal de Paris* qu'ils voulaient que les quarante-cinq louis qu'ils

avaient souscrits pour cette expérience fussent employés à la délivrance de pères détenus pour mois de nourrice. Cet excellent exemple de bienfaisance, que se sont empressés d'imiter les autres souscripteurs, est le complément de l'indulgence et de la bonté peut-être plus que paternelles avec lesquelles nos bons souverains ont su tourner au profit de pères malheureux une plaisanterie un peu trop forte que l'auteur doit bien se reprocher. Ce trait de caractère est digne d'être observé par les vrais philosophes.

Variétés morales et amusantes, tirées des Journaux anglais; traduction nouvelle, par M. l'*abbé Blanchet de Saint-Germain-en-Laye*. Deux volumes in-12. Nous avions déjà une Traduction complète du *Spectateur anglais*, le premier Journal de ce genre qui ait paru dans le monde littéraire; M. Steele en publia les premières Feuilles en 1709, lorsque la France n'avait encore que le *Mercure-Galant*. L'ouvrage entier renferme un grand nombre de chapitres où les ridicules qu'on y attaque, tenant à des mœurs et à des usages particulières aux Anglais, ne pouvaient avoir de sel et d'intérêt que pour eux. Cette Traduction avait un tort peut-être encore plus réel, celui d'être fort littérale, et de n'avoir cependant presque rien conservé de la tournure singulière et piquante que M. Steele avait su donner à ces leçons d'une morale enjouée, que le monde poli souffre encore et dont il profite quel-

quefois (1). Le nouveau traducteur a choisi dans cet ouvrage, ainsi que dans le *Babillard* et le *Mentor* du même auteur, les chapitres qu'il a jugé devoir plaire universellement, parce que dans ce choix très-varié les ridicules que l'on fronde, les sottises qu'on persifle et les vices que l'on censure ne sont guère moins les nôtres que ceux de nos voisins, et parce que la morale qu'ils présentent sous des allégories, des narrations et des fictions de toute espèce, est de tous les peuples et de tous les temps.

Outre le choix des matières qui en rend la lecture plus intéressante, le style de cette nouvelle Traduction a de plus le mérite d'être pur, souvent même élégant, et de l'être avec ce caractère de précision et d'originalité qui pouvait seul nous faire connaître le genre d'esprit des *Swift*, des *Addison* et de tous ceux qui ont coopéré avec *Steele* au *Babillard*, au *Spectateur* et au *Mentor*, dont on a extrait les deux volumes que nous avons l'honneur de vous annoncer.

Voyage de M. Carver dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, traduit de l'anglais. Un volume in-8vo. Le *Voyage* du capitaine Carver a reçu en Angleterre un accueil si favorable, qu'il

(1) Mademoiselle Hubert, auteur des fameuses *Lettres sur la Religion essentielle*, en avait donné un extrait; mais cet extrait, conçu dans l'austérité de ses principes, n'est qu'un squelette de l'ouvrage dépouillé de toutes les grâces, de toutes les formes qui en font tout à-la-fois le charme et l'utilité.

s'en est fait de suite dans très-peu de temps trois éditions. Cet ouvrage n'est point, comme la plupart des autres Voyages, une nomenclature plus ou moins fidèle des noms des peuples et des pays que leurs auteurs ont parcourus ; il renferme des détails très-curieux, soit sur la géographie intérieure de l'Amérique septentrionale, soit sur les mœurs des Nations qui l'habitent, et notamment sur les *Nadoessis* et les *Assinipoils*, hordes sauvages qui sont les plus éloignées des grands lacs. M. Carver a joint à son Voyage des recherches intéressantes sur les lois, le culte et les usages domestiques et civils de ces peuples, et des observations très-bien faites sur l'Histoire naturelle de ces grandes contrées. L'auteur n'était repassé en Europe que pour proposer au Gouvernement anglais le projet d'un voyage, dont l'objet était d'atteindre, par le secours des Indiens dont il espérait se concilier l'amitié, quelqu'une des rivières qui traversent l'immense continent de l'Amérique septentrionale de l'est à l'ouest, et vont se jeter dans la mer Pacifique. Ce projet fut accueilli froidement par le *Bureau des Plantations* en Angleterre. L'auteur qui rapportait une concession que lui avaient faite les *Nadoessis*, par un acte formel d'un terrain considérable au nord du *lac Pépin*, presque aussi grand que l'Angleterre, périt presque de misère à Londres, capitale d'une patrie pour laquelle il avait sacrifié sa fortune, risqué sa vie, et qui en avait déjà reçu d'importans services. Il avait été réduit à exercer le chétif em-

ploi de commis d'une loterie pour vivre, en attendant que l'on s'occupât sérieusement d'un projet dont la possibilité paraît actuellement démontrée, et que l'auteur, mort à l'âge de quarante-huit ans, paraissait fait pour exécuter. Sa mort n'a pas anéanti le genre d'émulation que son *voyage* avait inspiré à sa Nation. Une Société de particuliers riches et qualifiés, à la tête de laquelle est M. *Withworth*, va exécuter ce qu'avait projeté M. Carver. On doit envoyer des hommes sages et déterminés, avec des ouvriers de toute espèce, en Canada ; après avoir atteint l'extrémité du nord-ouest du lac Supérieur, ils se lieront d'amitié avec les diverses Nations qui viennent y trafiquer ; ils les accompagneront chez elles, hiverneront dans leur pays, construiront de petites embarcations et descendront au printemps sur leurs rivières jusqu'à la mer Pacifique. Là ils construiront un bâtiment propre à tenir la mer, reconnaîtront les côtes voisines, et iront, suivant les circonstances, au Kamtchatka ou aux Philippines. Telle est du moins la marche la plus probable que se propose cette compagnie de voyageurs.

Janvier 1784.

Tout ce qui est sorti de la plume d'un grand homme qui n'est plus a des droits à notre curiosité. Ses plus faibles productions conservent toujours un intérêt réel, si ce n'est plus lui-même, c'est encore un souvenir de lui qui nous est cher. Ce qui durant sa vie eût peut-être terni l'éclat de sa gloire, n'y

eût rien ajouté du moins, aujourd'hui sert à nous la rappeler ; on pourrait dire que c'est l'ombre d'un objet vénérable ; nous ne pouvons la revoir sans éprouver un sentiment d'admiration et de respect, sans lui rendre une espèce de culte d'amour et de reconnaissance.

Quel est le grand homme dont la mémoire puisse inspirer davantage tous ces sentimens que celui de qui M. de Voltaire lui-même a dit avec tant d'énergie : *Le genre humain avait perdu ses titres ; l'auteur de l'Esprit des Lois les a retrouvés ?* Le petit volume qu'on vient de nous donner sous le titre d'*Oeuvres posthûmes de M. de Montesquieu* ne contient qu'un seul ouvrage qui n'avait pas encore été imprimé, *Arsace et Isménie,* conte philosophique, dans le goût des episodes dont l'auteur a enrichi ses *Lettres Persanes.* On ne serait pas éloigné de croire que ce petit Roman avait été destiné dans l'origine à en augmenter le nombre ; que M. de Montesquieu jugea qu'il y tiendrait trop de place, et ne prit pas même la peine d'y mettre la dernière main. Il est impossible cependant de n'y pas reconnaître la touche inimitable de son génie, sa grâce, sa précision et cette rapidité de style si piquante et si légère. Sous ce seul rapport, on doit sans doute beaucoup de reconnaissance à M. *le Baron de la Brede,* son fils, d'avoir cédé enfin aux sollicitations qu'il éprouvait depuis trente ans, pour en permettre la publication ; mais nous croyons savoir d'assez bon lieu qu'il reste encore en son pou-

voir des manuscrits de son illustre père, infiniment plus dignes de voir le jour que les amours d'*Arsace et d'Isménie.*

Voici en peu de mots le fonds de ce nouveau conte oriental. Artamène, Roi de la Bactriane, avait deux filles qui se ressemblaient au point que tous les yeux devaient s'y tromper. Pour éviter les troubles auxquels une si parfaite ressemblance pouvait donner lieu, il ordonna à son premier ministre, Aspar, de faire élever l'une d'elles (Isménie) chez les Mèdes, sous un nom supposé. Là on lui fait épouser Arsace, jeune seigneur mède, que l'auteur a eu soin de parer de toutes les vertus et de toutes les qualités aimables. Arsace croit avoir donné sa main à une esclave belle et sensible. Des aventures plus que romanesques ramènent Isménie sur le trône de son père, et c'est sur ce trône qu'elle retrouve un époux qui pleurait sa mort. Isménie couronne Arsace ; il règne avec elle sur la Bactriane en maître absolu, et c'est dans le tableau que l'auteur fait de la félicité de leur règne qu'il a su répandre les leçons les plus utiles et les plus touchantes pour un despote qui désire le bonheur de ses sujets et le sien.

Quelque incroyables que soient tous les incidens de cette histoire, ils passent trop promptement sous les yeux du lecteur pour lui donner le temps de la réflexion ; c'est une narration tout à-la-fois si ingénieuse et si rapide, que, sans vous attacher, elle entraîne du moins votre attention et ne

laisse pas languir un instant votre curiosité. Tout frivole, tout usé qu'est le plan de ce petit ouvrage, la marche en est pourtant épique; l'auteur, en commençant, vous place aussi près du terme qu'il est possible: c'est Arsace qui, désespéré d'avoir perdu son amante, s'est jeté dans l'armée des Bactriens, s'y est distingué par des prodiges de valeur, a fait enfin le Roi d'Hircanie prisonnier; c'est Arsace lui-même qui, mandé à la cour d'Isménie, raconte au ministre Aspar l'histoire merveilleuse de ses infortunes et de ses amours, etc.

Ce n'est que par des citations qu'on peut essayer de donner quelque idée du charme d'un style qui rappelle à chaque instant celui du *Temple de Gnide* et les plus brillans morceaux des *Lettres Persanes*.

Il s'agit du moment où Arsace à travers des périls infinis enlève Ardasire (c'est le nom supposé d'Isménie.) " Je croyais, dit-il, posséder Ardasire, et il semblait que je ne pouvais plus la " perdre. Étrange effet de l'amour! mon cœur " s'échauffait et mon âme était tranquille.... Ar- " dasire, malgré la faiblesse de son sexe, m'en- " courageait; elle était mourante, et elle me sui- " vait toujours. Je fuyais la présence des hom- " mes; car tous les hommes étaient devenus mes " ennemis; je ne cherchais que les déserts.... " J'entrai dans un pays plus ouvert, et j'admirai " ce vaste silence de la nature. Il me représentait " ces temps où les Dieux naquirent et où la Beauté

" parut la première; l'Amour l'échauffa et tout " fut animé."

Une des scènes dont le développement a le plus d'intérêt et de poésie est celle où Ardasire, après avoir enlevé Arsace à la Cour de Margiane, où son ambition l'avait conduit loin d'elle, le tient renfermé quelque temps dans un palais du pays des Sogdiens, comme Achille le fut dans l'île de Scyros.

" Il est attaché à la nature (ce sont les ré-" flexions d'Arsace avant de s'éloigner de son " amante) qu'à mesure que nous sommes heureux, " nous voulons l'être davantage. Dans la félicité " même il y a des impatiences. C'est que comme " notre esprit est une suite d'idées, notre cœur est " une suite de désirs. Quand nous sentons que " notre bonheur ne peut s'augmenter, nous vou-" lons lui donner une modification nouvelle. " Quelquefois mon ambition, était irritée par mon " amour même, etc."

Lorsqu'Ardasire a levé le voile sous lequel elle n'avait que trop bien réussi à séduire son captif, " Hélas! lui dit-elle, j'avais espéré de vous revoir " plus fidèle. Contentez-vous de commander ici. " Punissez-moi, si vous voulez, de ce que j'ai " fait .... Arsace, ajouta-t-elle en pleurant, vous " ne le méritez pas.—Ma chère Ardasire, lui dis-je, " pourquoi me désespérez-vous? Auriez-vous " voulu que j'eusse été insensible à des charmes " que j'ai toujours adorés? Comptez que vous " n'êtes pas d'accord avec vous-même. N'était-ce " pas vous que j'aimais? .... De grâce, songez que

" de toutes les infidélités que l'on peut faire, j'ai " sans doute commis la moindre... Je connus à " la langueur de ses yeux qu'elle n'était plus irritée, " je le connus à sa voix mourante; je la tins dans " mes bras. Qu'on est heureux quand on tient " dans ses bras ce que l'on aime! Comment ex- " primer ce bonheur, dont l'excès n'est que pour " les vrais amans, lorsque l'amour renaît après " lui-même, lorsque tout promet, que tout deman- " de, que tout obéit, lorsqu'on sent qu'on a tout et " que l'on sent qu'on n'a pas assez, lorsque l'âme " semble s'abandonner et se porter au-delà de la " nature même, etc."

Sil en faut croire l'éditeur de ce petit ouvrage, M. de Montesquieu l'avait destiné à remplir les vues du monde les plus importantes. " Après " avoir pris bien de la peine (nous dit-on) pour " poser des bornes entre le despotisme et la monar- " chie tempérée, qui lui semblait le gouvernement " naturel des Français, voyant la tendance pres- " que nécessaire de l'état monarchique vers le des- " potisme, il aurait voulu, s'il eût été possible, " rendre le despotisme même utile...." Ne di- rait-on pas que les amours d'*Arsace et d'Isménie* ne sont rien moins que le complément de l'*Esprit des Lois?* Sans y reconnaître des intentions aussi graves, il est assez naturel de penser que dans une tête comme celle du président de Montesquieu les plus simples amusemens de l'imagination ne pouvaient manquer de conserver encore l'empreinte

de son génie ; et aux peintures les plus vives et les plus riantes de l'amour on est peu surpris de le voir mêler des traits d'une philosophie profonde, des vues utiles et des maximes dignes de la hauteur habituelle de ses pensées. . . . .

Que d'excellentes leçons, dans le portrait du ministre Aspar! . . "Il désirait beaucoup le bien "de l'État et fort peu le pouvoir ; il connaissait "les hommes et jugeait bien des événemens. Son "esprit était naturellement conciliateur, et son "âme semblait s'approcher de toutes les autres. "La paix qu'on n'osait plus espérer fut rétablie. "Tel fut le prestige d'Aspar ; chacun rentra dans "le devoir et ignora presque qu'il en fût sorti. "Sans effort et sans bruit, il savait faire de "grandes choses. . . . Il avait pour maxime de ne "jamais faire lui-même ce que les autres pouvaient "faire, et d'aimer le bien, de quelque main qu'il "pût venir. Arsace l'aimait, parce qu'il parlait "toujours de ses sujets, rarement du Roi, et ja-"mais de lui-même." . . . . "

Dans le nombre des maximes que le jeune Roi des Bactriens s'était fait une loi de suivre, on voudra bien nous permettre encore de citer celle-ci. Il avait remarqué, dit son historien :

"Que de corrections en corrections d'abus, "au lieu de rectifier les choses, on parvenait à "les anéantir ; que les devoirs des Princes ne con-"sistaient pas moins dans la défense des lois con-"tre les passions des autres que contre leurs pro-"pres passions ; que, par un grand bonheur, le

" grand art de régner demandait plus de sens que
" de génie, plus de désir d'acquérir des lumières,
" que de grandes lumières, plutôt des connaissances
" pratiques que des connaissances abstraites, plu-
" tôt un certain discernement pour connaître les
" hommes que la capacité de les former ; que la
" plupart des hommes ont une enveloppe, mais
" qu'elle tient et serre si peu qu'il est très-diffi-
" cile que quelque côté ne vienne à se découvrir.

" Arsace savait donner parce qu'il savait refu-
" ser.... Je puis bien, disait-il, enrichir la pau-
" vreté d'état, mais il m'est impossible d'enrichir
" la pauvreté de luxe, etc."

Le Roi ayant fait la paix avec ses voisins, un des vieillards qui portaient la parole au nom du peuple, pour le remercier de sa clémence, lui dit :

" Regarde le fleuve qui traverse notre contrée,
" là où il est impétueux et rapide, après avoir tout
" renversé, il se dissipe et se divise au point que
" les femmes le traversent à pied. Mais si tu le
" regardes dans les lieux où il est doux et tranquille,
" il grossit lentement ses eaux, il est respecté des
" Nations, et il arrête les armées, etc."

Vers de madame Delandine, de Lyon.

Je me disais à mon réveil
Je vais commencer une année
A s'évanouir destinée
Comme les vapeurs du sommeil.

Mais, hélas! pensée importune
Que je voudrais pouvoir bannir;
Un jour j'en dois commencer une
Que je ne verrai point finir!

SUR *le peu de succès de l'*Expérience aréostatique, *faite, à Lyon, par MM. Montgolfier, Pilâtre des Rosiers, etc.*

Vous venez de Lyon; parlez-nous sans mystère:
Le *globe* ?—Je l'ai vu.—Le fait est-il certain ?—
Oui, Messieurs.—Dites-nous, a-t il été bon train ?—
Comment! il allait ventre à terre.

Ce n'est point un éloge de M. d'Alembert que nous avons la témérité d'entreprendre; nous laissons cette tâche à des plumes plus savantes que la nôtre. C'est à la géométrie que ce philosophe doit sa plus grande réputation; il n'y a que des géomètres qui puissent lui rendre exactement la justice qui lui est due. Ce que nous avons entendu répéter plus d'une fois à des hommes faits pour décider sur cet objet la voix publique, c'est que M. d'Alembert avait atteint les plus sublimes hauteurs du calcul, qu'il avait ajouté aux découvertes des Euler, des Bernoulli, des Newton, et que, quand il n'y aurait rien de neuf dans ses ouvrages mathématiques, l'évidence d'une méthode pleine de génie suffirait seule pour leur assurer une place distinguée au premier rang des ouvrages qui ont consacré dans ce siècle les progrès de la science par excellence. Ceux qui ne peuvent en juger par eux-mêmes seront du moins fort disposés à leur croire

ce mérite après avoir médité l'excellente préface de l'*Encyclopédie*, ouvrage qui, embrassant l'étendue d'idées la plus vaste, suppose l'esprit le plus lumineux et sera regardé sans doute dans tous les âges comme un des plus beaux monumens que le génie philosophique ait élevés à la gloire des connaissances humaines.

Dans ses autres écrits, dans ses *Eloges* et dans ses *Mélanges de Philosophie et de Littérature*, M. d'Alembert a paru fort au-dessous de la renommée qui l'avait placé très-jeune parmi les plus grands géomètres de l'Europe. On n'a trouvé dans ses morceaux d'Histoire que le ton et la tournure de l'historiette; dans ses Traductions une érudition très-superficielle, avec une manière d'écrire pénible et quelquefois précieuse; en général, dans la plupart de ses Essais de morale ou de philosophie, et surtout dans ses Eloges, une inégalité de ton extrême, des disparates peu dignes d'un grand écrivain, la morgue, le ridicule et la charlatanerie d'un chef de parti, avec une affectation fatigante à courir après la pensée-vaudeville, après le mot plaisant, ne fût-ce qu'un calembour. Son style, presque toujours sec et froid, n'eut jamais que de l'élégance, de la précision et de la clarté. Il était également dépourvu d'âme et d'imagination; mais dans l'expression des vérités même les plus hardies on était forcé d'admirer l'art qu'il possédait au suprême degré, l'art de conserver toujours beaucoup d'égards et de mesure.

Pour être équitable, il ne faudrait peut-être juger M. d'Alembert comme écrivain que dans les ouvrages du genre auquel il avait voué particulièrement toutes les forces et toute l'application de son génie; les autres ne devraient être regardés que comme le délassement, le jeu de ses loisirs. Homme assurément très-supérieur dans une partie où ses succès ne pouvaient avoir que peu de témoins, encore moins de juges, il a peut-être attaché trop de prix à la petite gloire que pouvaient lui offrir les suffrages et les applaudissemens de cette multitude frivole qui suit depuis quelques années les tréteaux académiques avec autant d'empressement que ceux de la Foire ou des Boulevards. Il a peut-être acheté cette espèce de vogue populaire par des complaisances trop indignes de la gravité d'un sage, très-éloignées au moins de ce goût épuré dont la philosophie prétend avoir étendu l'empire et fixé les limites.

En ne voyant dans les Opuscules de M. d'Alembert que les essais d'un homme qui, après avoir approfondi les hautes sciences, se plaisait encore à effleurer les sujets les plus piquans d'une philosophie plus commune et d'une littérature plus légère, on sentira qu'on lui doit plus d'indulgence que ne lui en ont accordé ses ennemis. Maître dans un genre, ne lui devait-on pas savoir beaucoup de gré d'être encore un amateur très-éclairé dans tous les autres? Jugés sous ce point de vue, il est bien peu de ses écrits, même les moins propres à justifier

sa renommée, où l'on ne puisse remarquer des vues fines, des traits d'une érudition aimable, des observations vraiment instructives, souvent même une grâce originale et spirituelle. Aucun de ses Eloges n'est un ouvrage de grand goût ; mais plusieurs sont d'excellens morceaux de littérature. L'*Eloge de Montesquieu* est un chef-d'œuvre d'analyse ; celui de *Bossuet* est d'un ton plus soutenu que les autres : on est presque tenté d'y voir de l'éloquence ; il y a dans ceux de *Fénélon* et de *Le Maître de Sacy* plusieurs traits d'une sensibilité douce et touchante ; il faut convenir, après les avoir lus, que ce cœur philosophe s'échauffait au moins quelquefois, ou bien soupçonner son amie mademoiselle de l'Espinasse, d'avoir eu le don des miracles ; car il est clair que c'est à l'attachement qu'il eut pour elle que nous devons le tableau intéressant des liaisons de M. de Sacy et de la marquise de Lambert... Mais on connaît assez l'illustre académicien comme philosophe et comme littérateur ; on sera plus curieux d'apprendre ici quelques traits moins connus de sa personne et des habitudes de sa vie privée.

Nous n'avons vu aucun portrait de M. d'Alembert qui fût bien ressemblant, et cette ressemblance n'était pas facile à saisir ; la forme de ses traits avait quelque chose de fort commun, et sa physionomie un caractère passablement indécis. Un *Lavater* eût cependant aperçu dans les replis de son front, dans le mouvement inquiet de ses sourcils, dans la partie inférieure d'un nez tout à-la-fois gros et

pointu, plusieurs traces d'une expression assez fortement prononcée. Il avait les yeux petits, mais le regard vif: la bouche grande, mais son sourire avait de la finesse, de l'amertume, et je ne sais quoi d'impérieux. Ce qu'il était le plus aisé de démêler dans l'ensemble de sa figure, c'était l'habitude d'une attention pénétrante, l'originalité naïve d'une humeur moins triste qu'irascible et chagrine. Sa stature était petite et fluette ; le son de sa voix si clair, si perçant, qu'on le soupçonnait beaucoup d'avoir été dispensé par la nature de faire à la philosophie le sacrifice cruel qu'Origène crut lui devoir. Tout Paris sut dans le temps la réponse d'un homme du monde à qui sa maîtresse s'efforçait de donner de la jalousie en faisant l'éloge le plus pompeux de toutes les qualités de notre philosophe ; ne trouvant plus d'exagération assez forte, elle finit par lui dire: Oui, c'est un Dieu.—*Ah ! s'il était Dieu, Madame, il commencerait par se faire homme.....* Son extérieur était de la plus extrême simplicité ; il était presque toujours habillé comme Jean-Jacques, de la tête aux pieds, d'une seule couleur ; mais les jours de cérémonie et de représentations académiques il affectait de s'habiller, comme tout le monde, avec une perruque à bourse et un nœud de ruban à la Soubise. Ce n'est que dans les lieux où il pouvait se croire moins connu qu'il n'était pas fâché sans doute de se distinguer par un costume particulier, devenu pour ainsi dire le manteau philosophique, manteau qui n'est pas toujours à l'abri

du ridicule, mais qui ne laisse pas d'avoir son prix et dont l'usage est même assez commode.

Les personnes qui ont vécu le plus intimément avec M. d'Alembert, le trouvaient bon sans bonté, sensible sans sensibilité, vain sans orgueil, chagrin sans tristesse, et ils expliquaient des contradictions si étranges par ce mélange de froideur, de faiblesse et d'activité qui caractérisait si essentiellement son âme et toutes ses habitudes. Il était juste, humain, bienfaisant, mais c'était pour ainsi dire sans trouver de plaisir à l'être. On l'accusait d'affecter très-passionnément la gloire d'être le chef du parti encyclopédiste, et d'avoir commis, pour les intérêts de cette gloire, plus d'une injustice, plus d'une noirceur littéraire. Cette accusation serait un peu longue à discuter : ce qu'on ne saurait nier, c'est que les passions qu'inspire l'esprit de parti étaient bien sûrement celles dont il pouvait être le plus susceptible ; car il n'en est point qui conviennent mieux aux âmes froides ; mais on peut assurer en même temps que, comme il fit beaucoup de bonnes actions sans bonté, c'est aussi sans aucune méchanceté qu'il eut l'espèce de torts dont se plaignent les prétendues victimes de sa tyrannie et de ses petites persécutions philosophiques. Quoi qu'il en soit, on ne peut contester à sa mémoire l'honneur d'avoir contribué beaucoup à la considération qu'eurent long-temps les gens de lettres, d'avoir obtenu la plus grande influence dans les deux Académies dont il était membre, de l'avoir conservée pour

ainsi dire jusqu'à la fin de ses jours, et d'être devenu en quelque manière le chef visible de l'illustre église dont Voltaire fut le fondateur et le soutien. Si les derniers temps de son règne n'eurent pas tout l'éclat de son aurore, on doit peut-être l'attribuer beaucoup moins à l'affaissement de son génie accablé sous le poids de ses maux, qu'à la décadence de l'Empire même dont il était le premier administrateur, décadence que la politique la plus adroite ne pouvait plus ni dissimuler, ni prévenir.

En observateur impartial, il faut pourtant avouer encore que cette domination philosophique dont il était si jaloux ne fut jamais universellement reconnue ; qu'aux yeux de beaucoup de gens, il l'avait plutôt usurpée que conquise ; qu'aux yeux même du grand nombre la supériorité de ses titres littéraires contribua bien moins à l'y maintenir que la subtilité de ses intrigues et de sa politique. Ce n'est pas tout ; cette politique, toute habile qu'elle était, se trouva plusieurs fois en défaut ; on remarqua même qu'elle avait perdu sensiblement à la mort de mademoiselle de l'Espinasse, dont la finesse et le tact servaient merveilleusement la grande ou la petite ambition de son ami. Après avoir laissé échapper une partie de son crédit, il voulut en conserver au moins les apparences, en saisissant toujours fort à propos le moment de paraître à la tête du parti, ou de l'opinion dont il prévoyait le triomphe. Le dernier essai de sa puissance fut l'élection du marquis de Condorcet ; il n'y a point de conclave

où l'intrigue qui le fit réussir n'eût passé pour un chef-d'œuvre.

La société de M. d'Alembert fut plusieurs années une des sociétés les plus brillantes qu'il fût possible de réunir ; elle fut infiniment plus mêlée, et par-là même infiniment moins agréable après la perte de son amie. Sa conversation particulière offrait tout ce qui peut instruire et délasser l'esprit. Il se prêtait avec autant de facilité que de complaisance au sujet qui pouvait plaire le plus généralement ; il y portait de la bonhomie et de la naïveté, avec un fonds presque inépuisable et d'idées et d'anecdotes et de souvenirs curieux ; il n'est pour ainsi dire point de matière, quelque sèche ou quelque frivole qu'elle fût en elle-même, qu'il n'eût le secret de rendre intéressante. Il parlait très-bien, contait avec beaucoup de précision, et faisait jaillir le trait avec une grâce et une prestesse qui lui étaient particulières. Tous ses mots d'humeur ont un caractère d'originalité fine et profonde : *Qui est-ce qui est heureux? Quelque misérable*, est un trait dont Diogène eût été jaloux. Le même sentiment lui faisait dire souvent que *le seul bonheur pur de la vie était de satisfaire pleinement tous les matins le plus grossier de nos besoins*, celui qui faisait souvenir Alexandre qu'il n'était pas Dieu ; et qu'*un état de vapeur était un état bien fâcheux, parce qu'il nous faisait voir les choses comme elles sont.* Il n'avait que vingt-un ans lorsqu'il se présenta pour

être reçu à l'Académie des Sciences. Il eut pour concurrent un nommé *Mayeu*, pauvre géomètre, mais protégé depuis long-temps par Fontenelle. Fontenelle dit à M. d'Alembert : Monsieur, lorsque quelqu'un se présente pour être reçu à l'Académie, nous faisons une raison composée de l'âge et du mérite. *Cela est très-juste*, lui répondit M. d'Alembert, *pourvu que la raison soit composée de la directe du mérite et de l'inverse de l'âge.*

S'il est vrai que la nature eût laissé peu de droits aux femmes sur les affections de notre philosophe, il est bien plus vrai qu'il n'en était pas moins soumis à leur empire ; il fut le plus amoureux de tous les esclaves et le plus esclave de tous les amoureux. Sa réputation était déjà fort brillante (mais c'est en quelque manière le seul fonds qu'il avait alors pour subsister) (1), qu'une femme aussi coquette que frivole eut la fantaisie de le subjuguer. Elle s'empara tellement de lui, qu'il négligea bientôt toutes ses études et toutes ses affaires, et peut-être l'eût-elle entièrement perdu, si madame Geoffrin, qui en fut instruite, n'avait pris sur elle de se mêler de cette petite intrigue avec toute l'adresse et toute la fermeté de caractère que peut inspirer une amitié véritable. Elle alla voir la Dame en question, quoi-

(1) M. d'Alembert était déjà de toutes les Académies de l'Europe, qu'il n'avait guère que 12 à 1,500 liv. de rente. Il n'était pas beaucoup plus riche lorsqu'il refusa les 100,000 liv. de rente que lui fit offrir l'Impératrice de Russie pour se charger de l'éducation de Son Altesse Impériale.

qu'elle n'eût aucune liaison avec elle, lui représenta vivement le tort irréparable qu'elle faisait à son ami, et qu'elle lui faisait, selon toutes les apparences, sans aucun profit; se fit rendre toutes les lettres qu'elle en avait reçues, et en obtint la promesse solennelle de ne plus le voir. Rien ne peut se comparer à l'ascendant prodigieux que mademoiselle de l'Espinasse avait acquis sur toutes ses pensées et sur toutes ses actions. Pour s'être révolté quelquefois contre une tyrannie si dure, il n'en supportait pas moins le joug avec un dévouement à toute épreuve. Il n'y a point de malheureux Savoyard, à Paris, qui fasse autant de courses, autant de commissions fatigantes, que le premier géomètre de l'Europe, le chef de la secte encyclopédique, le dictateur de nos Académies, le philosophe qui eut l'honneur de refuser la gloire d'élever l'héritier du plus vaste Empire, n'en faisait tous les matins pour le service de mademoiselle de l'Espinasse; et ce n'est pas encore tout ce qu'elle osait en exiger. Réduit à être le confident de la belle passion qu'elle avait prise pour un jeune Espagnol, M. de Mora, il était chargé de tous les arrangemens qui pouvaient favoriser cette intrigue; et lorsque son heureux rival eut quitté la France, c'était lui qu'on obligeait d'aller attendre, au Bureau de la Grande-Poste, l'arrivée du courrier, pour assurer à la Demoiselle le plaisir de recevoir ses lettres un quart d'heure plus tôt, etc.

Ces traits honorent bien plus l'empire d'un

sexe qu'ils humilient la philosophie de l'autre, ils prouvent seulement combien peu nos systèmes, quelque nom qu'on leur donne, influent sur notre caractère et sur nos affections naturelles. La même disposition qui assujettissait à ce point notre philosophe aux caprices de son amie lui faisait dire, dans la frayeur que lui causaient ses souffrances et l'approche de sa mort : *Ils sont bien heureux ceux qui ont du courage ; moi je n'en ai pas.* Il y a dans cet aveu une bonhomie qu'on doit préférer peut-être à l'ostentation d'un sentiment qui n'est guère dans le cœur de l'homme, et réellement beaucoup plus rare qu'on ne pense.

Finissons cet article par quelques anecdotes faites sans doute pour mériter à M. d'Alembert l'estime de tous les cœurs sensibles, de toutes les âmes honnêtes.

On sait que son premier nom fut *Jean le Rond.* Fils naturel de M. Destouches et de madame la chanoinesse de Tencin, il fut abandonné et exposé sur les degrés de l'église de Saint-Jean-le-Rond, et de là porté aux Enfans-Trouvés. Son père le retira de cet hôpital, et le mit en nourrice chez la femme Rousseau, vitrière, rue Michel-le-Comte, qui l'allaita et l'éleva très-difficilement à cause de l'extrême délicatesse de sa constitution : il était même si malingre, qu'elle refusa d'abord de s'en charger. Il demeura chez cette bonne femme jusqu'après son retour de Berlin. Peu de temps avant son départ pour la Prusse, sa mère désira de le voir. Il ne se

rendit à cette invitation qu'avec répugnance, et ne voulut y aller qu'accompagné de sa nourrice. L'entrevue fut très-froide de la part de M. d'Alembert. Madame de Tencin, déconcertée, lui dit : Mais je suis votre mère.—*Vous, ma mère ! non, la voici ; je n'en connais point d'autre.....*, et il s'élança sur madame Rousseau, qu'il embrassa et qu'il arrosa de ses larmes.

A son retour de Berlin, où le Roi de Prusse l'avait excédé de courses et de travaux, il revint habiter son premier domicile. Son logement était fort petit, privé d'air et très malsain. Il y fit une grande maladie et ne dut son salut qu'aux soins de M. Bouvard. Ce ne furent que les vives instances de ce médecin qui purent le déterminer à quitter la demeure de sa nourrice et à en choisir une plus salubre. A la mort du vitrier Rousseau, ses petits-enfans firent apposer le scellé chez lui et tracassèrent inhumainement sa veuve au sujet de la succession. M. d'Alembert apprend ces procédés odieux ; il accourt chez sa nourrice et lui dit : *Laissez tout emporter par ces indignes, je ne vous abandonnerai point.* Il a tenu religieusement sa parole jusqu'à la mort de cette bonne femme, arrivée il y a quelques années, etc.

Un mauvais plaisant s'est avisé de dire que les deux puissances qui perdaient le plus à la mort de M. d'Alembert étaient les deux puissances, hélas ! les plus *infidèles* de l'Europe, l'empire de la philo-

sophie et la sublime Porte. Il est vrai que dans les derniers temps il s'était déclaré pour les Turcs avec un acharnement extraordinaire et la chaleur du monde la plus ridicule, au point même de s'exposer, par l'indécence de ses déclamations presque publiques sur la terrasse des Tuileries, à une correction beaucoup plus désagréable qu'une simple admonition ministérielle. Personne ne pouvait le soupçonner d'être plus Turc que de raison; mais on avait lieu de croire qu'oubliant l'honneur que Catherine II. avait daigné lui faire en voulant lui confier l'éducation de son fils, il ne se souvenait plus que de la liberté qu'elle avait prise, en sa qualité d'autocratrice, de se moquer très-gaiement de la lettre apostolique qu'il eut l'indiscrétion de lui écrire en faveur des officiers français qui furent faits prisonniers en Pologne, et des superbes remontrances qu'il lui avait adressées avec le même zèle, sur le danger de recueillir dans ses Etats les tristes restes du célèbre institut d'Ignace de Loyola; c'était là ce qui restait *altâ mente repostum.*

Quelque témérité qu'il y ait à citer de mémoire les paroles d'une grande Souveraine et d'un grand écrivain, nous ne pouvons résister au plaisir d'ajouter ici ce que nous croyons tenir d'une assez bonne source; c'est qu'au lieu de répondre directement à M. d'Alembert, Sa Majesté Impériale se contenta d'en écrire à-peu-près dans ces termes à M. de Voltaire: " Comment un philosophe accoutumé à n'embrasser que de vastes objets se borne-t-il à solliciter

la liberté de quelques hommes sans aveu, que le ministère de France ne daigne pas même réclamer ? Que ne demande-t-il plutôt la liberté de tous les confédérés ?...."

On a donné, le lundi 12 Janvier, la première représentation de *Macbeth*, tragédie nouvelle, de M. Ducis.

C'est déjà le quatrième drame de Shakespear que M. Ducis essaie de transporter sur la scène française ; mais il n'y a que la considération que lui ont acquise ses qualités personnelles et le succès de ses derniers ouvrages, *Œdipe* et *le Roi Lear*, qui aient garanti celui-ci d'une chute presque décidée à la première représentation. Les deux premiers actes avaient été écoutés très-favorablement ; le troisième, où commencent les remords de Macbeth, n'avait éprouvé qu'un silence sévère, interrompu même encore par quelques applaudissemens donnés à l'énergie profonde et quelquefois attachante avec laquelle M. Ducis a su traiter une situation si terrible ; mais ces remords, qui continuent d'occuper presque en entier le quatrième et le cinquième acte, ont fini par paraître aussi fatigans par leur continuité, qu'atroces et révoltans par les couleurs même que l'auteur a cru devoir employer pour les rendre plus tragiques. Des signes de réprobation, que l'estime et la bienveillance méritées par M. Ducis à plus d'un titre réduisaient à de simples menaces, lui ont indiqué des retranchemens et des cor-

rections considérables ; il a eu le courage et la rare docilité d'obéir à ces impressions. Cette déférence, jointe à quelques changemens heureux qui motivent davantage l'action et qui en accélèrent en même temps la marche, lui a valu, à la seconde représentation, un succès d'autant plus flatteur que le public semblait jouir du triomphe qu'il lui décernait, et se plaire à le consoler de la sévérité avec laquelle plusieurs parties de cet ouvrage avaient été reçues le premier jour.

M. Ducis ne s'est écarté de son original que pour plier ce sujet, tout à-la-fois terrible et bizarre, aux convenances actuelles de notre Théâtre ; mais pour le soumettre à ces règles si simples et si difficiles à suivre, dont les Grecs nous ont laissé l'exemple et le modèle, il a fallu que M. Ducis accumulât, dans l'espace de vingt-quatre heures, une foule d'événemens qui se pressent, se heurtent, et ne sauraient avoir ni la même vraisemblance, ni le même intérêt que dans le drame anglais, parce que l'unité de temps dont le poëte français a été obligé de s'imposer la loi ne lui a point permis de préparer les incidens, de développer les caractères avec cet abandon, avec cette vérité qui fait le principal mérite des chefs-d'œuvre monstrueux de Shakespear.

Lorsque l'Eschyle anglais, sans modèle, par la seule puissance de son génie, créa la Tragédie chez un peuple qui n'avait presque pour spectacles que des combats de coqs ou de gladiateurs, il dut choisir, pour plaire à une Nation que ses mœurs et le climat

qui les modifie rendent difficile à émouvoir, des sujets sombres et terribles, ces crimes atroces, ces événemens extraordinaires qui accablent, et qui dégraderaient l'humanité s'ils étaient moins rares. Ses spectateurs qui ne soupçonnaient pas les règles par lesquelles, dans tous les arts, le génie parvient à représenter sous des formes agréables l'objet même le plus hideux, à choisir, à rassembler, à disposer heureusement ses conceptions pour en former un tout parfait, dont les parties, unies par des liens faciles et naturels, forment ces beautés éternelles qui sont de tous les siècles et de toutes les Nations, ses spectateurs, dis-je, eussent dédaigné des ouvrages dramatiques conçus et traités d'après les principes et les règles qui ont dirigé les Corneille, les Racine et les Voltaire. Il leur fallait des tableaux pris dans la nature, mais dans une nature agreste et sauvage, parce que c'était là le caractère de leurs mœurs; des événemens romanesques, des situations forcées, des caractères atroces et presque monstrueux, parce que la terreur est la sensation qui a le plus d'empire sur un peuple sombre, mélancolique et nourri dans les révolutions. Les traditions antérieures à l'Histoire écrite de l'Angleterre, celle des troubles dont elle fut long-temps agitée, et quelques traits de l'Histoire romaine ont fourni à Shakespear les sujets de la plupart de ses Tragédies. Ses plans sont tous irréguliers, mais le sont sans être jamais ni confus, ni même invraisemblables. *Macbeth* est l'Histoire même mise en action. Shakespear a présenté sur

la scène ces événemens, tirés des anciennes Chroniques d'Ecosse, dans l'ordre et dans l'espace de temps où ces événemens ont dû vraisemblablement se passer ; sa pièce embrasse l'Histoire de plusieurs années.

M. Ducis au contraire, pour asservir ce sujet à la règle d'unité de temps et de lieu, s'est vu forcé de renoncer à plusieurs beautés qui tenaient aux défauts même de son modèle. Il a évité quelques-uns de ces défauts ; mais il est tombé dans ceux qui tiennent nécessairement à un plan forcé et à une action qui ne peut se dénouer que par un long enchaînement d'incidens extraordinaires. Il a paru sentir que les remords et le désespoir d'un grand crime avaient besoin d'être liés à un autre intérêt pour attacher le spectateur ; il a imaginé de faire élever Malcom, fils de Duncan, par Seyvard, montagnard écossais, à qui ce Roi l'a remis pour le sauver du fer des assassins, et d'établir en quelque sorte tous les ressorts de sa pièce sur cet héritier du trône, qui passe pour le fils de Seyvard même ; mais cette fiction, qui devait reposer et varier l'intérêt d'une action continuellement terrible, n'a fourni à M. Ducis que le beau rôle accessoire de Seyvard. Malcom qui dans le premier acte est annoncé et présenté d'une manière intéressante, ne paraît au troisième que pour apprendre qu'il est le fils de Duncan ; que Macbeth l'a assassiné ; et au cinquième, pour servir à la pantomime du dénouement. Il est à regretter que M. Ducis n'ait tiré qu'un si

faible parti de ce rôle, qui pouvait et devait être l'âme de l'action. Au reste, il a suppléé l'intérêt, que rien ne remplace parfaitement, par l'énergie profonde et le pathétique souvent sublime et déchirant avec lequel il a traité le rôle entier de Macbeth. L'exposition commencée par Frédégonde et complétée par Seyvard, le récit du combat de Macbeth, son arrivée, le développement de son ambition, cette même ambition aux prises avec ses remords, ses remords détruits par les conseils de Frédégonde, et le mouvement vraiment dramatique qui le fait voler au secours de Duncan à l'instant même où il entrait dans sa chambre pour le poignarder, ont reçu du public de justes applaudissemens. Mais depuis le troisième acte l'action n'offre plus que les remords de Macbeth, et ces remords, souvent éloquens, lassent et fatiguent, parce que ce sentiment, quoique M. Ducis l'ait présenté sous toutes sortes de formes, est, par sa nature même, toujours déclamatoire et voisin de l'exagération ; parce qu'un scélérat poursuivi pendant trois actes par l'horreur de son crime et par un désespoir porté jusqu'au délire est un caractère qui flétrit l'âme au lieu de l'intéresser. *Hérode* dans la *Mariamne* de Voltaire, *Oreste* dans l'*Andromaque* de Racine, et dans l'*Electre* de Voltaire, ne présentent ces sublimes et effrayans tableaux du désespoir des grands crimes qu'avec la rapidité et l'éclat du tonnerre. Ces grands maîtres savaient qu'en prolongeant ces images terribles on en détruisait les effets, et que dans tous les arts, mais surtout

dans l'art dramatique, ce sont les oppositions et les contrastes qui, ménagés et placés à propos et dans l'action et dans les caractères, leur donnent cette vie et ce mouvement d'où dépendent toute l'illusion, tout le charme et tout l'intérêt dont ce genre de productions peut être susceptible.

Le succès qu'a eu la nouvelle Tragédie de M. Ducis est un succès d'estime accordé à de grandes difficultés inhérentes au sujet, qu'il a surmontées en partie, mais encore plus au talent profondément tragique qu'il a déployé dans quelques scènes principales.

A l'occasion des ordres donnés par Sa Majesté pour le soulagement des Pauvres, dont la rigueur extrême de la saison augmente les besoins et la misère; par M. Roucher.

Flatteurs, ne dites plus aux Rois
Qu'élevés au-dessus des lois,
Le Ciel de tout impôt affranchit la couronne.
Louis vous répondrait qu'en des jours rigoureux,
Le sacrifice entier des délices du trône
Est l'impôt que les Rois doivent aux malheureux.

M. de La Harpe, qui depuis quelques années ne fait plus de Journaux, sent aujourd'hui non-seulement toute l'inutilité d'un pareil travail, mais encore tout ce qu'il a de dangereux et de nuisible. Il prétend surtout que c'est à cette espèce de peste de l'empire littéraire qu'il faut s'en prendre du mauvais

succès de tant d'ouvrages dramatiques faits pour aller aux nues, si la canaille folliculaire leur laissait le temps de prendre l'essor, au lieu de leur arracher les ailes, pour ainsi dire, au sortir du nid paternel. Si *les Brames*, écoutés traquillement le premier jour, ont été abandonnés à la seconde représentation, n'est-ce pas encore la faute de ces maudites *Affiches*, de ce maudit *Journal de Paris* ? Entraîné par la force de ces réflexions, M. de La Harpe a présenté une requête à M. le Garde des Sceaux pour le supplier d'ordonner à tous les faiseurs de Feuilles de ne parler des nouveautés dramatiques qu'après un certain nombre de représentations ; et afin de donner à cette requête une plus grande importance, il a tâché d'abord de la faire signer par tous les gens de lettres qui travaillent dans ce moment pour le Théâtre ; il a obtenu de plus qu'elle serait appuyée de la protection prépondérante de la Comédie française. Tant de puissans ressorts ont cependant échoué ; la requête a paru ridicule. On s'est fort égayé à la Cour sur l'extrême sensibilité de messieurs nos Poëtes. On n'a point su mauvais gré au *Journal de Paris*, de s'être vengé de cette hostilité secrète par la Fable que voici ; on a seulement regretté que la vengeance ne fut pas plus spirituelle.

L'ÉLÉPHANT ROI.

Un jeune éléphant de bonne race régnait, il n'y a pas long-temps encore, dans les belles forêts du Gange, sur un peuple nombreux d'animaux célè-

bres par leur industrie. Ce Roi, juste et bienfaisant tout ensemble, persuadé que la liberté est la mère des grandes choses, permettait à chacun de ses sujets de dire, faire et écrire tout ce qui ne blessait ni les mœurs, ni les lois, ni les personnes. Aussi usait-on amplement de la permission; quelques-uns même se donnaient les airs d'endoctriner le Prince, de lui dénoncer publiquement ce qu'ils appelaient les abus de son Gouvernement, et le Prince, né débonnaire, lisait, sans se fâcher, leurs exagérations, tout prêt à faire usage de ce qu'elles pouvaient avoir d'utile au bien commun; car il avait lu quelque part qu'*un sot quelquefois ouvre un avis important.*

Lecteurs, vous trouvez ce prologue un peu long, vous avez tort; il était nécessaire.

Notre éléphant vit paraître un jour à son audience un chien de basse-cour à la mine rogue, un bœuf à la tête forte, un chat-huant à plumage bariolé, et un cheval d'assez bonne encolure. Ces quatre animaux s'étaient associés pour se plaindre de deux ou trois lynx, dont l'œil perçant avait surpris en eux des défauts mêlés à de bonnes qualités. Ils s'avancèrent vers le Roi et lui dirent:

LE CHEVAL (1).

Des lynx ont osé publier que je courais assez bien un mille, mais que je manquais d'haleine pour fournir une route entière.

(1) M. *Ducis.*

LE BŒUF (1).

Ces mêmes lynx trouvent que je ne fais point mal mon sillon ; mais ils me souhaitent une marche moins pénible et moins lourde.

LE CHAT-HUANT (2).

Je sais fort bien avec tout l'univers que mon plumage a des traits caractéristiques qui n'appartiennent qu'à moi seul ; mais pourquoi trouver ma voix sans douceur et sans harmonie ? Il faudrait peut-être, pour leur plaire, que mon gosier devînt une flûte.

LE CHIEN DE BASSE-COUR.

Assurer que, fidèle gardien de la maison, je sais aboyer et montrer les dents à qui n'a pas le droit de s'y introduire, c'est me rendre justice sans doute ; mais soutenir qu'en un jour de fête, quand tous les animaux sont rassemblés sur la place publique, je ne suis point né pour faire des tours qui imitent les actions des hommes, pour faire entendre un langage qui intéresse, attendrisse et fasse verser des larmes de plaisir,

C'est insulter à la nature,
Qui des plus riches dons m'a comblé sans mesure.
Sire, qu'il plaise donc à Votre Majesté
D'imposer à ces lynx un éternel silence ;
Quand par le droit de la naissance
Vous reçûtes l'autorité,

(1) M. *Marmontel.*

(2) M. *Lemierre.* Il était d'autant plus injuste de le mêler dans cette affaire, qu'il avait résisté constamment aux sollicitations réitérées de M. de La Harpe, et qu'il est le seul de nos auteurs dramatiques qui n'ait point signé la requête.

Ce fut pour empêcher de dire ce qu'on pense. —
Et que répondit l'éléphant?
Il partit d'un éclat de rire,
Et puis il ajouta : Sur moi, sur mon empire
Je vous laissé, je crois, jaser très-librement ;
Souffrez donc que sur vous j'en laisse faire autant.
Sans bruit que chacun se retire,
Et retienne ce mot plein de sens et de goût :
Soyez, si vous pouvez, admirables en tout,
Si vous voulez qu'en tout on vous admire.

---

*Supplément à la Manière d'écrire l'Histoire** ; un volume in-12, avec cette épigraphe :

Εχθρος γαρ μοι κεινος ομως αιδαο πυλησιν
Ος χ' ετερον μεν κευθε ενι φρεσιν αλλο δε βαζε.

Je hais à l'égal des portes de l'enfer tout homme qui pense d'une façon et qui parle d'une autre.

Cette réfutation de la *Manière d'écrire l'Histoire*, par l'abbé de Mably, est de M. Gudin de La Brenellerie, auteur de la tragédie de *Coriolan*, des *Graves Observations de l'Hermite Paul*, des *Mânes de Louis XV*, et d'un *Poëme* manuscrit *sur la Conquête de Naples par Charles VIII*. Le plan de ce petit ouvrage est assez complet, la forme en est même généralement assez heureuse ; c'est au jeune Théodon, l'un des interlocuteurs de l'Entretien de l'abbé de Mably, que sont adressées toutes les critiques, toutes les réflexions que l'on fait sur les principes et sur les jugemens de son maître.

* Cet ouvrage, imprimé à Kehl, ne s'est vendu que sous le manteau.

Parmi les digressions où le sujet et la forme de l'ouvrage devaient entraîner naturellement l'auteur, il en est plusieurs qui mériteraient d'être citées; mais en voici une dont la singularité nous paraît assez piquante pour lui donner la préférence.

« C'est ainsi que parmi nous des savans, des « jurisconsultes, et M. l'abbé de Mably lui-même, « dans ses *Observations sur l'Histoire de France*, « tom. 1er, ont conclu de l'insolence d'un soldat qui « brisa un vase dans un de ces momens de licence « où l'avidité du butin égare les esprits, les porte « à la sédition et fait taire l'autorité, que Clovis, « qui ne l'en punit pas sur-le-champ, n'était que le « général et non le souverain des Francais.... (Ce « raisonnement est de Rapin Thoyras, que M. « l'abbé pourtant ne cite pas.)

Une autre petite anecdote que nous ne voulons point laisser perdre à nos lecteurs est celle du dîner de M. de Foncemagne, parce que cette anecdote est parfaitement sûre et très-propre à expliquer la manière dont M. l'abbé de Mably s'est permis de traiter M. Gibbon dans sa *Manière d'écrire l'Histoire*.

« Vous étiez (dit-on au jeune Théodon) chez « M. de Foncemagne le jour que M. l'abbé de Ma- « bly et M. Gibbon y dînèrent en grande compa- « gnie. La conversation roula presque entière- « ment sur l'Histoire. L'abbé de Mably, étant un « profond politique, la tourna sur l'administration « quand on fut au dessert; et comme par carac-

" tère, par humeur, par l'habitude d'admirer Tite-
" Live, il ne prise que le système républicain, il se
" mit à vanter l'excellence des Républiques, bien
" persuadé que le savant Anglais l'approuverait en
" tout et admirerait la profondeur du génie qui
" avait fait deviner tous ces avantages à un Fran-
" çais ; mais M. Gibbon, instruit par expérience
" des inconvéniens d'un gouvernement populaire,
" ne fut point du tout de son avis, et il prit géné-
" reusement la défense du gouvernement monar-
" chique. L'Abbé voulut le convaincre par Tite-
" Live et par quelques argumens tirés de Plutarque
" en faveur des Spartiates ; M. Gibbon, doué de
" la mémoire la plus heureuse et ayant tous les faits
" présens à la pensée, domina bientôt la conversa-
" tion. L'Abbé se fâcha, il s'emporta, il dit des
" choses dures ; l'Anglais, conservant le flegme de
" son pays, prenait ses avantages, et pressa l'Abbé
" avec d'autant plus de succès que la colère le trou-
" blait de plus en plus. La conversation s'échauf-
" fait, et M. de Foncemagne la rompit en se levant
" de table et en passant dans le salon, où personne
" ne fut tenté de la renouer."

Février, 1784.

C'est le jeudi 26 que M. le comte de Choiseul Gouffier, élu par l'Académie française à la place de M. d'Alembert, et M. Bailly à celle de M. de Tressan, y sont venus prendre séance et ont prononcé leurs Discours de réception. Soit l'intérêt

inspiré par les nouveaux récipiendaires, soit la curiosité de voir de quelle manière seraient loués les deux académiciens qu'ils remplacent, jamais séance académique ne fut plus brillante et plus nombreuse. Un homme, étonné de cette prodigieuse affluence, me dit à l'oreille: *Vous le voyez, les plus grands hommes disparaissent, le monde va toujours.*

Le Discours de M. de Choiseul était consacré tout entier à la mémoire de M. d'Alembert. Après avoir parcouru rapidement la carrière glorieuse de ses travaux et de ses succès littéraires, la sensibilité de l'orateur s'est reposée avec complaisance sur ces réflexions si touchantes.

" Quel était cependant l'homme célèbre destiné " à étendre les connaissances humaines, dont la " réputation avait rempli l'Europe, et que les Sou- " verains les plus éclairés semblaient se disputer ? " Vous m'entendez, Messieurs, et ce qu'il est " honnête de sentir, pourquoi craindrais-je de l'ex- " primer; pourquoi, par un silence pusillanime, " priverais-je sa mémoire du tribut si touchant " qu'obtiennent de toutes les âmes nobles la vertu " dans l'infortune et le génie dans l'obscurité ? " Quel était-il ? un malheureux enfant, sans pa- " rens, sans berceau, et qui ne dut qu'aux appa- " rences d'une mort prochaine et à l'humanité d'un " officier public l'avantage de n'être point confondu " dans la foule de ces infortunés rendus à la vie " pour s'ignorer toujours eux-mêmes, etc."

Ce mouvement a paru de l'éloquence la plus

vraie et la plus sensible, sans manquer à aucune des convenances qu'il était si facile de blesser. Tout le Discours est en général d'un ton noble et soutenu, on a trouvé seulement que M. de Choiseul aurait pu se dispenser d'y rappeler une anecdote assez douteuse sur le prétendu refroidissement que M. d'Alembert eut à supporter de la part du Roi de Prusse, pour avoir défendu, contre un jugement peu favorable de ce monarque, le célèbre Euler, alors son rival en géométrie. En tout cas, la franchise du philosophe n'eut pas de grands efforts à faire, et ne changea rien au parti pris depuis longtemps sur le compte de M. Euler.

La réponse que M. le marquis de Condorcet a faite à ce Discours, en qualité de directeur actuel de l'Académie, est partagée comme de raison entre l'éloge du récipiendaire et celui de son prédécesseur. On a fort applaudi à la manière dont il a loué les Voyages de M. de Choiseul en Grèce.

« On vous a vu (dit-il), entouré des paisibles « instrumens des arts, visiter les mêmes contrées « que vos ancêtres n'avaient parcourues qu'en pé- « lerins conquérans ; vous êtes revenu chargé de « dépouilles plus précieuses aux yeux de la raison « que celles qu'ils ont obtenues pour prix de leurs « exploits. Tous ceux que les Lettres et les Arts « occupent ou intéressent ont lu avec avidité ce « *Voyage*, où la Géographie a puisé de nouvelles « lumières, où les cartes marines sont perfection- « nées, où tant de monumens sont décrits avec

" précision et dessinés avec goût, où les mœurs, " observées sans enthousiasme et sans humeur, sont " peintes avec tant de vérité. Un heureux emploi " de l'Histoire ancienne de la Grèce y offre sans " cesse des rapprochemens instructifs ou des con- " trastes piquans ; ce style simple et noble, si con- " venable à celui qui parle de ce qu'il a vu et qui " raconte ce qu'il a fait, une exactitude scrupu- " leuse sans longueurs et sans minuties, de la phi- " losophie sans déclamation et sans systêmes, tels " sont les caractères de cet ouvrage."

Plus d'un auditeur n'a pu s'empêcher de sourire à quelques traits des instructions qu'on donne ensuite au nouvel académicien sur l'ambassade qui vient de lui être confiée.

" Ces mêmes peuples (lui dit-on) qui vous " ont vu avec étonnement dessiner les monumens " antiques que leur indifférence foule aux pieds " vous reverront, trop tôt pour nous, honoré de la " confiance d'un Prince, leur fidèle et généreux " allié. La politique de l'Europe, du moins celle " qu'on avouait, fut long-temps dirigée contre cet " empire, alors redoutable ; et aujourd'hui celle " de plusieurs Etats semble chercher à le soutenir " ou à le défendre. Mais ce qui doit honorer notre " pays et notre siècle, elle ne veut employer que " des moyens avoués par la justice et conformes à " l'intérêt général de l'humanité. Menacé par des " Nations puissantes et éclairées, le trône des Otto- " mans ne peut subsister, s'ils ne se hâtent d'abais-

" ser les barrières qu'ils ont trop long-temps op-
" posées aux sciences et aux arts de l'Europe....
" Les lumières sont le secours le plus efficace que
" cet empire puisse recevoir de ses alliés ; et l'art
" des négociations, qui a été si long-temps l'art de
" tromper les hommes, sera dans vos mains celui
" de les instruire et de leur montrer leurs véritables
" intérêts, etc."

Cette politique n'est-elle pas dictée par la raison même? En effet, que nous en coûterait-il, pourrions-nous dire au Divan, de vous fournir des soldats bien disciplinés, de l'artillerie et des vaisseaux ? Mais, à les examiner sans prévention, sont-ce là des moyens avoués par la justice, conformes au bien général de l'humanité ? Ce sont des lumières dont vous avez besoin ; en conséquence nous vous envoyons l'*Encyclopédie* et des philosophes pour vous l'expliquer, et voilà véritablement le plus grand service que vous deviez attendre d'une amitié fidèle et courageuse.... Le seul tort qu'on puisse reprocher à une vérité si sensible, c'est d'avoir tout l'air d'une mauvaise plaisanterie ; elle n'en est pas moins exacte, il ne s'agit que de lui donner la tournure la plus propre à la faire agréer aux puissances à qui l'on a quelque intérêt à la persuader.

Le tribut d'éloges que M. de Condorcet paye à la mémoire de M. d'Alembert est d'une sensibilité tout-à-fait géométrique, et qui prouve qu'il ne manque à l'orateur ni le sang-froid ni les connaissances

nécessaires pour apprécier sans illusions les services rendus aux sciences par son illustre ami ; comme ces éloges cependant n'offrent rien de neuf, nous ne nous y arrêterons pas plus long-temps.

Il y a moins de naturel, moins de simplicité dans le Discours de M. Bailly que dans celui de M. de Choiseul ; mais on y trouve aussi plus d'idées, plus de finesse et de profondeur. La manière dont il caractérise l'esprit et le talent qui distinguent les ouvrages du comte de Tressan respire toutes les grâces du modèle qu'il avait à peindre.

" . . C'est presque au bord du tombeau que vous
" l'avez couronné, et l'on pourrait dire que c'est le
" Chant du Cygne qui vous l'a fait reconnaître.
" M. de Tressan, quoiqu'il ait écrit tard, quoiqu'il
" n'ait fait peut-être que se laisser entrevoir, a mon-
" tré un talent naturel et un style qui avait un ca-
" ractère. Ce caractère, précieux aux gens de
" goût, et surtout à des Français, était la Grâce.
" La Grâce, fille de la Nature et compagne de la
" Vérité, réside dans le style quand il est ingénu
" sans effort ; elle fuit la recherche et l'exagération.
" Ce qui est élevé, doit être présenté sous une ex-
" pression simple, ce qui est ingénieux doit paraître
" échapper à la naïveté. . . Le style gaulois a de la
" grâce parce qu'il est naïf, et il tient cette naïveté
" de la simplicité des mœurs antiques. M. de
" Tressan les étudia dans nos vieux Romans, qui
" en sont les dépositaires ; il sentit que son talent
" était de peindre ces mœurs : son style en reçut

" l'empreinte, et il transporta dans notre langue
" perfectionnée le ton naïf et la grâce naturelle du
" langage gaulois.... Malade et tourmenté de la
" goutte, c'est au milieu de ses souffrances qu'il
" entreprit la Traduction de l'*Arioste*, achevée en
" moins de dix mois ; le talent maîtrisait l'âge et la
" maladie ; la gaieté française avait alors le même
" effet que le stoïcisme... Il peignait les hauts faits
" d'armes comme un Français qui sent qu'il est né
" pour s'y distinguer ; il peignait l'amour comme
" un homme qui se plaît à s'en souvenir, etc."

M. de Tressan, long-temps avant d'être admis au nombre des Quarante, avait été reçu à l'Académie des Sciences. M. Bailly, appelé à le remplacer, et l'académicien chargé de le recevoir, ont tous deux également l'avantage d'appartenir à cette Compagnie ; notre orateur a tiré parti de ce concours singulier pour prouver les rapports intimes qui lient les Sciences aux Lettres. Si l'éclat des Lettres rejaillit sur les Sciences, les Sciences donnent à l'esprit d'une Nation plus de profondeur et d'énergie pour la culture des Lettres, etc.... L'expérience a presque toujours prouvé le contraire ; mais en théorie rien ne paraît plus raisonnable, et, vrai ou non, c'est dans la circonstance ce qu'il était le plus à propos de dire, ne fût-ce que pour amener la tirade que voici :

" Ce que les Sciences peuvent ajouter aux pri-
" viléges de l'espèce humaine n'a jamais été plus
" marqué qu'au moment où je parle. Elles ont ac-

" quis de nouveaux domaines à l'homme: les airs " semblent lui devenir accessibles comme les mers, " et l'audace de ses courses égale presque l'audace " de sa pensée. Le nom de Montgolfier, ceux des " hardis navigateurs de ce nouvel élément vivront " dans les âges. Mais qui de nous au spectacle de " ces superbes expériences n'a pas senti son âme " s'élever, ses idées s'étendre, son seprit s'agran- " dir? Cette impression est le sentiment d'une " nouvelle force que l'esprit humain a reçue; il la " tient de l'effort et de l'élan même de l'invention, " et cette force sera transmise à ceux qui dans leurs " écrits célébreront ces merveilles, etc."

Nous nous bornerons à citer une réflexion de M. de Condorcet, tout-à-fait aimable, sur les dernières occupations de la vie de M. de Tressan.

" Dans un âge où les hommes les plus actifs " commencent à éprouver le besoin du repos, M. de " Tressan devint un de nos écrivains les plus fé- " conds et les plus infatigables. Il publia ces Con- " tes où des tableaux voluptueux n'alarment point " la décence, où une plaisanterie fine et légère ré- " pand la gaieté au milieu des combats éternels et " des longues amours de nos paladins. Rajeunis " par lui, nos anciens romanciers ont de l'esprit et " même de la vérité; leur imagination vagabonde " n'est plus que riante et folâtre. La vieillesse est " peut-être l'âge de la vie auquel ces ingénieuses " bagatelles conviennent le mieux et où l'on peut " s'y livrer avec moins de scrupule et plus de suc-

« cès. C'est alors qu'on est désabusé de tout, qu'on « a le droit de parler de tout en badinant ; c'est « alors qu'une longue expérience a pu enseigner « l'art de cacher la raison sous un voile qui l'em- « bellisse et permette à des yeux trop délicats d'en « soutenir la lumière ; c'est alors qu'indulgent « sur les erreurs de l'humanité, on peut les peindre « sans humeur et les corriger sans fiel..... »

Cette séance a été terminée par la lecture qu'a faite M. l'abbé Delille d'un morceau de son *Poëme sur les Plaisirs de l'Imagination* ; il a été reçu avec tous les applaudissemens qu'on ne saurait refuser aux vers de l'abbé Delille, encore moins au charme séduisant attaché à sa manière de les lire.

CHARADE *adressée à madame la marquise de Villette.*

Faible et nu, mon premier et dévore et digère
Sujets et Rois, sages et fous.
J'aime mieux le second que vous,
Et vous savez combien vous m'êtes chère.
Aussi, malgré mon désir de vous plaire,
Entre le tout et moi, sans que je sois jaloux,
C'est ce terrible tout que votre cœur préfère.

Le mot est Vertu.

Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'Histoire et à la Littérature ; par M. de La Place. Tome II. Le premier a paru il y a deux ans. Ce volume contient quelques morceaux assez

curieux. Parmi les pièces produites au procès de Marie Stuart on trouve les lettres de cette Reine infortunée au comte de Bothwell. Ce sont des monumens d'une passion effrénée, et qui ne laissent aucun doute de la part qu'eut Marie à l'assassinat d'un époux dont le poison, tenté précédemment, n'avait pu la défaire. Tous les historiens ont remarqué que l'époux de la Reine était le plus bel homme de son temps ; que Bothwell au contraire, d'une figure très-commune, était universellement décrié pour ses mœurs. M. de La Place ajoute niaisement *qu'il avait probablement des qualités et des talens faits pour plaire aux femmes de ce temps-là.*

Il y a beaucoup de minuties dans la *suite du Mémorial de M. Duclos,* et parmi ces minuties des bruits populaires adoptés avec une légèreté incroyable.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans la suite de ce *Mémorial*, ce sont quelques anecdotes sur l'élection de l'Empereur Charles VII, sur les vrais motifs de la guerre qui en fut la suite ; plusieurs fragmens des lettres écrites à ce sujet au cardinal de Fleury par le Roi, la Reine d'Espagne et Madame Infante. On ne peut rien imaginer de plus empressé, de plus caressant que toutes les sollicitations que ces deux Princesses employaient auprès de Sa vieille Eminence, pour l'entraîner dans une guerre dont ses vues et son caractère devaient l'éloigne également.

Les détails sur la maladie et les vapeurs de Philippe V offrent un spectacle aussi curieux qu'affligeant.

Le fragment d'une lettre de M. le Régent au Roi d'Espagne méritait d'être conservé ; c'est la copie d'une minute écrite de la main du Prince et pleine de ratures, trouvée, en 1733, chez une beurrière. L'authenticité du morceau a été reconnue, dit-on, par MM. Melon, Fourmont, Fontenelle et Lancelot. Cette lettre, du ton le plus ferme et le plus vigoureux, retrace en peu de mots tous les malheurs attirés sur la France par les efforts faits en faveur de l'Espagne.

On ne lira pas sans intérêt une anecdote concernant la maison de Courtenay, descendante de Pierre de France, septième fils du Roi Louis-le-Gros, qui, en épousant la fille de Josselin de Courtenay, prit le nom de sa femme ; les réflexions historiques sur la mort de Henri IV, copiées sur un manuscrit de la main d'Augustin Conon, avocat au Parlement de Rouen, réflexions qui ne confirment que trop les soupçons formés contre Marie de Médicis et le duc d'Epernon ; une lettre fort touchante de Jacques II à Louis XIV, après la malheureuse affaire de la Hogue ; l'histoire chevaleresque de Raynard de Choiseul et d'Alix de Dreux ; le portrait d'un contrôleur-général, par Fontenelle ; de fort belles instructions de Catherine de Médicis à Charles IX.

L'anecdote d'Anne Oldfields, célèbre actrice du Théâtre de Londres, qui dans ses derniers mo-

mens s'occupait avec tant d'inquiétude de la toilette qu'on aurait à lui faire après sa mort, nous rappelle un trait du même genre de madame la princesse de Charolais. Quoiqu'elle fût à l'agonie, on eut beaucoup moins de peine à la déterminer à recevoir ses Sacremens qu'à ôter son rouge ; ne pouvant plus résister aux instances de son confesseur, elle y consentit enfin ; *mais en ce cas*, dit-elle aux femmes qui l'entouraient, *donnez-moi donc d'autres rubans ; vous savez bien que sans rouge les rubans jaunes me vont horriblement.* — *On ne peut soutenir l'idée d'être laide même après sa mort*, ce furent les dernières paroles d'Anne Oldfields.

Cécilia, ou Mémoires d'une Héritière, par l'auteur d'Evelina, traduits de l'anglais. Cinq volumes in-12. C'est un des meilleurs Romans qui aient paru depuis long-temps en Angleterre ; le pathétique des situations, l'intérêt et la variété des caractères dont la plupart sont fortement prononcés et tous très-bien soutenus, en rendent la lecture aussi attachante qu'elle peut être instructive ; quoique la marche générale en soit un peu lente, le dénouement assez romanesque et un grand nombre de détails trop minutieux, cet ouvrage suppose tout à-la-fois une grande connaissance du cœur humain, l'imagination la plus féconde et la plus sensible. Si, comme on l'assure, c'est une jeune personne qui en est l'auteur, c'est un vrai prodige. Nous ignorons à qui nous en devons la traduction ; mais l'extrême

négligence du style annonce qu'elle a été faite fort à la hâte, et c'est un tort qu'on a de la peine à pardonner ; l'auteur de *Cécilia* méritait bien de parler notre langue avec plus de grâce et de pureté.

Mars 1784.

La continuité d'un hiver des plus rigoureux ayant accru successivement la misère de la partie indigente des habitans de Paris, les acteurs des divers spectacles se sont fait un devoir de consacrer au soulagement des pauvres le produit d'une de leurs représentations, et de seconder par un emploi si honorable de leurs talens les vues de bienfaisance et d'humanité dont le Roi et la Reine avaient donné le premier exemple aux divers ordres des citoyens de cette Capitale.

En conséquence, les Comédiens français ont donné, le 3 Mars, au profit des pauvres, la première représentation de *Coriolan*, tragédie de M. de La Harpe. L'auteur a saisi avec empressement une circonstance aussi favorable pour offrir au public cette nouvelle production. Ses vues et celles des Comédiens ont été remplies de la manière la plus satisfaisante ; l'affluence du public a porté la recette à 10,330 liv., et les applaudissemens accordés à cette première représentation ont été la juste récompense d'un désintéressement si bien calculé. Tous les auteurs de nos Théâtres des boulevards se sont empressés de le suivre, et l'ont vu couronné par le même succès.

MM. de Chamfort et Rhulière s'étaient égayés d'avance sur cette nouvelle Tragédie et sur l'attention de l'auteur à la produire dans une circonstance où des motifs d'humanité, rassemblant de nombreux spectateurs, devaient encore les disposer à l'indulgence.

Voici l'épigramme de M. de Chamfort.

Pour les pauvres la Comédie
Donne une pauvre Tragédie;
Nous devons tous en vérité
Bien applaudir par charité.

Voici celle de M. de Rhulière:

Ci-gît le dernier des enfans
Des malheureux Coriolans,
Qu'un jour voit naître et qu'un jour tue.
N'êtes-vous pas bien étonnés
Qu'une maison se perpétue
Par des enfans toujours mort-nés?

M. de La Harpe n'a pas dédaigné de répondre à ces gentillesses par des personnalités assez piquantes.

Connaissez-vous Chamfort, ce maigre bel-esprit,
Et ce pesant Rhulière à face rebondie?
Tous deux sont pleins de jalousie;
Mais l'un en meurt et l'autre en vit.

Ce qui gâte un peu le plaisir de cette vengeance, c'est qu'on s'est trop bien souvenu que le mot de l'épigramme n'était pas de lui; il y a long-temps que l'abbé Arnaud l'a dit pour la première fois.

Aucun sujet n'a paru aussi souvent sur le Théâtre français que celui de *Coriolan*, et ce trait historique qui offre un caractère si éminemment dra-

matique, l'intérêt imposant du nom de Rome, et de ses destins aux prises avec les plus redoutables ennemis qu'elle ait eus dans son berceau, n'a jamais obtenu un succès décidé sur la scène. Nos grands maîtres, qui en sentaient les défauts, ne l'ont point hasardé, et l'on n'a point oublié la réponse du célèbre Crébillon au jeune homme qui en sortant du collége lui présentait un *Coriolan: Croyez-vous que si ce sujet eût été propre au Théâtre, nous vous l'eussions laissé?* Malgré cette autorité et celle de Voltaire, si décisive quand il est question de l'art dramatique, l'esprit de M. de La Harpe a cru pouvoir vaincre des difficultés que le génie même ne viendrait point à bout de surmonter dans un sujet essentiellement vicieux, de quelque manière qu'on le conçoive. Tous les poëtes qui l'ont traité avant M. de La Harpe ont commencé l'action à l'époque où Coriolan, à la tête des ennemis de sa patrie et ayant puni l'injustice de ses concitoyens par plusieurs victoires, est sur le point d'écraser Rome sous le poids de sa vengeance; mais ce plan n'offrira jamais qu'une même situation à traîner longuement pendant quatre actes pour arriver à la seule scène intéressante du sujet, à la scène où ce vainqueur, désarmé par sa piété filiale, accorde aux larmes de sa mère la grâce de sa patrie. M. de La Harpe a cru devoir préférer le plan tracé par Shakespear, et l'on a vu l'homme de lettres qui a le plus défendu la règle des trois unités, qui a crié à la barbarie quand M. Ducis s'en est écarté dans les sujets qu'il

a empruntés au père du Théâtre anglais, se permettre d'accumuler, dans l'espace de vingt-quatre heures, une foule d'événemens qui cessent d'intéresser par cela même que la rapidité avec laquelle ils se succèdent leur ôte toute espèce de vraisemblance (1). Comme Shakespear, il a transporté la scène de la place publique de Rome dans le camp des Volsques, et il a cru qu'en établissant ce camp sous les murs mêmes de la ville, la possibilité physique d'y conduire son héros dans un court espace de temps suffirait pour conserver à l'action l'unité de lieu qu'il prétend ainsi n'avoir point violée. On eût pardonné à M. de La Harpe d'oublier des principes que le bon goût, la raison, et surtout la vraisemblance, âme de toute action dramatique, défendent encore mieux que ses préceptes, si avec les défauts du *Coriolan* de Shakespear il en eût conservé les beautés ; mais telle est l'absence totale des moyens dramatiques dans la tête de ce célèbre littérateur, que, en suivant même pas à pas le plan de Shakespear, il a dépouillé son ouvrage du mouvement, de l'intérêt progressif et attachant que présente la pièce anglaise, parce qu'il s'est contenté de mettre en récit tout ce que son modèle a mis en action.

(1) Ceci confirme ce que nous croyons avoir déjà dit ailleurs : la grande différence qu'il y a entre le Théâtre anglais et le nôtre, c'est qu'en Angleterre on fait courir le spectateur après les événemens, et qu'en France aujourd'hui ce sont les événemens qui courent après le spectateur. Des deux manières quelle est la plus vraisemblable ? Corneille et Racine eussent décidé sans doute que ce n'est ni l'une ni l'autre.

On peut remarquer qu'il y a dans une scène du cinquième acte un très-beau mouvement, celui où Véturie aux genoux de son fils qui lui dit : *Vous à mes pieds ! ô ciel !* lui répondit :

> J'y resterai, barbare !
> J'expirerai du moins en étendant mes bras
> Vers mon fils révolté, que je n'attendris pas.

Il est vrai que ces vers sont tout entiers dans *Timoléon* ; mais des enfans morts depuis long-temps pourraient-ils reprocher à leur père d'enrichir de leur dépouille ceux qui naissent après eux sous une étoile plus favorable ?

M. de La Harpe s'est empressé de faire imprimer sa Tragédie sur le succès de la première représentation, et dans une préface peu modeste il dit que c'est à la lecture d'un passage de La Mothe, cité par M. de Voltaire dans la préface de l'*Œdipe* : *Je ne serais pas étonné qu'une Nation sensée, mais moins amie des règles, s'accommodât de voir Coriolan condamné à Rome au premier acte, reçu chez les Volsques au troisième, assiégeant Rome au quatrième*, etc., qu'il conçut l'idée de traiter ce sujet et la possibilité de ramener des événemens de plusieurs mois à la vraisemblance des vingt-quatre heures et à l'unité qu'exigent nos convenances théâtrales ; mais la tragédie de Shakespear, antérieure de plus d'un siècle à ce qu'a écrit l'auteur d'*Inès*, a offert à M. de La Harpe des données qui ont servi plus officieusement son talent pour la Tragédie que les trois ou quatre lignes de La Mothe, auxquelles M. de

Voltaire avait répondu qu'*il ne concevait pas qu'un peuple sensé et éclairé ne fût pas ami des règles toutes puisées dans le bon sens et toutes faites pour son plaisir...., et qu'il voyait trois tragédies dans le plan indiqué par La Mothe.* L'opinion de M. de Voltaire n'avait pas besoin du poids que M. de La Harpe vient d'y ajouter par l'exécution de ce plan pour la rendre absolument décisive ; et si l'auteur ne trouve pas dans son *Coriolan*, ou celui de Shakespear qui est le même, trois tragédies, il est au moins prouvé que ce sujet, conçu d'après ce plan, offre trois événemens qui ne peuvent paraître vraisemblables et intéressans qu'autant qu'on leur verra donner l'espace de temps que demande le développement des circonstances qui les déterminent et la distance des lieux où ils doivent nécessairement se passer.

La Reine, dit-on, ayant demandé des couplets à M. le vicomte de Ségur, celui-ci s'en défendit d'abord ; mais Sa Majesté ayant insisté en ajoutant : *Vous n'avez qu'à me dire mes vérités*, il lui chanta les vers que voici :

LES *On dit*, *chanson*.

*Sur l'*Air : *Mon père était pot, ma mère était broc, etc.*

Voulez-vous savoir les on dit
Qui courent sur Thémire ?
On dit que parfois son esprit
Paraît être en délire.
Quoi ! de bonne foi ?
Oui ; mais, croyez-moi,

Elle sait si bien faire,
Que sa déraison,
Fussiez-vous Caton,
Aurait l'art de vous plaire.

On dit que le trop de bon sens
Jamais ne la tourmente;
Mais on dit qu'un seul grain d'encens
La ravit et l'enchante.
Quoi! de bonne foi?
Oui; mais, croyez-moi,
Elle sait si bien faire,
Que même les Dieux
Descendraient des cieux
Pour l'encenser sur terre.

Vous donne-t-elle un rendez-vous
De plaisir ou d'affaire;
On dit qu'oublier l'heure et vous
Pour elle c'est misère.
Quoi! de bonne foi?
Oui; mais, croyez-moi,
Se revoit-on près d'elle,
On oublie ses torts,
Le temps même alors
S'envole à tire-d'aile.

Sans l'égoïsme rien n'est bon,
C'est là sa loi suprême:
Aussi s'aime-t-elle, dit-on,
D'une tendresse extrême.
Quoi! de bonne foi?
Oui; mais, croyez-moi,
Laissez-lui son système;
Peut-on la blâmer
De savoir aimer
Ce que tout le monde aime?

La *Résidence*.

Un évêque de grande mise,
Et dont le nom me reviendra,
Payait du trésor de l'Eglise
Une actrice de l'Opéra.
Tandis qu'à Paris, à Versailles,
Pour édifier ses ouailles,
Il faisait chaudement sa cour
A l'Amour,
Un mot lâché dans une thèse
Sur l'origine des pouvoirs,
L'appelle dans son diocèse.
Notre grave Prélat, fidèle à ses devoirs,
S'en fut prendre congé de sa belle Thérèse.
On se jura fidélité,
Foi d'Apôtre et d'honnête femme;
Mais contre les sermens faits dans la volupté
Bien souvent l'on proteste, et le plaisir réclame
Les douceurs de la liberté.
L'Evêque part, un Abbé lui succède,
Un Juif après est écouté,
Puis mylord Spleen, qui la prend pour remède
Par ordre de la Faculté;
Preuve que le plaisir est bon pour la santé.
Mylord des médecins remplissait la formule,
Quand l'Evêque revint, jeûnant depuis deux mois.
Il ouvre le boudoir... Quel affront! il recule,
Et témoin du forfait, il élève la voix.
Mais Thérèse avec assurance
Lui dit: Calmez votre fureur.
A la cour de Vénus il n'est point de dispense.
Apprenez que dans la rigueur
Une maîtresse est libre après trois jours d'absence.
Ce bénéfice, Monseigneur,
Quoiqu'à simple tonsure, exige résidence.

Télèphe, en douze livres, avec cette épigraphe :

Et quorum pars magna fui.. Virg.

Un volume in-8vo, par M. Pechméja (on prononce Péméja), auteur d'un *Eloge de Colbert*, qui a obtenu l'*accessit* du prix de l'Académie française, remporté par M. Necker en 1773, d'un petit pamphlet plein d'esprit et de raison contre les détracteurs des Administrations provinciales, et de quelques morceaux insérés dans la première édition de l'*Histoire philosophique et politique* de l'abbé Raynal, entre autres de l'éloquente diatribe sur le commerce des nègres, etc. De la même province que le célèbre historien des deux Indes, à son arrivée à Paris il se vit d'abord réduit à faire le triste métier de précepteur. Le mauvais état de sa santé et la modicité de sa fortune le déterminèrent ensuite à se retirer à Saint-Germain-en Laye, auprès de son ami le docteur Dubreuil. C'est dans cette retraite qu'il conçut, il y a huit ou neuf ans, la première idée de l'ouvrage que nous avons l'honneur de vous annoncer, et ce n'est que l'automne passé qu'il s'est senti la force de l'achever. Plusieurs grandes dames, mesdames de La Mark, de Beauvau, de Tessé, qui passent une partie de l'année à Saint-Germain, et qui ont rendu depuis long-temps aux qualités personnelles de l'auteur la justice qui leur est due, ont bien voulu prendre l'ouvrage sous leur protection et se sont chargées d'en faire la fortune. Quoiqu'elles n'aient pu lui gagner tous les suffrages qu'il

leur paraissait mériter, elles ont su lui procurer du moins l'éclat d'une célébrité qu'il n'eût guère obtenue s'il n'eût paru dans le monde que porté sur ses propres ailes.

En demandant à l'auteur quel est l'objet qu'il s'est proposé dans la composition de cet ouvrage, peut-être l'embarrasserait-on beaucoup. Ce n'est pas sans doute pour s'amuser lui-même, encore moins ses lecteurs, qu'il a pris à tâche de rassembler de toutes parts tant d'idées et tant d'images également tristes sur la destinée de l'homme, sur l'injustice de l'oppression, sur la nécessité d'être vertueux et le peu de bonheur que l'on peut espérer de la vertu même la plus pure.

Si *Télèphe* avait été moins prôné, on se dispenserait volontiers d'en dire davantage ; mais l'espèce de sensation que ce Livre a paru faire dans plusieurs sociétés exige de notre impartialité une critique plus étendue et plus réfléchie. Tel qu'il est, et malgré le péché originel qu'on vient de lui reprocher, on croit devoir assurer d'abord tous ceux qui auront une résolution assez opiniâtre pour le lire d'un bout à l'autre qu'ils y reconnaîtront non-seulement l'ouvrage d'un homme d'esprit, mais encore celui d'une âme très-honnête et très-sensible ; qu'ils se trouveront même quelquefois dédommagés de leurs efforts par d'heureux détails, par des beautés de style d'un ordre supérieur, par des pages entières d'une éloquence forte et touchante.

On a vu dans nos bureaux d'esprit des académiciens et des femmes académiques oser mettre *Télèphe* à côté de *Télémaque*, et, si on les eût fâchés, tout prêts à le placer au-dessus de cet immortel chef-d'œuvre ; mais serait-ce la peine d'examiner sérieusement une comparaison aussi ridicule ? Celle qu'on pourrait faire de cet ouvrage avec *Séthos*, les *Incas*, la *Cyropédie* de Ramsay, serait moins disproportionnée ; à les comparer cependant sans prévention pour l'auteur de *Télèphe*, ne trouverait-on pas dans le Roman de l'abbé Terrasson, tout mal écrit qu'il est, beaucoup plus d'idées, une morale plus intéressante et plus variée, avec infiniment plus d'imagination ? Ne serait-on pas forcé de convenir encore que les *Incas*, quelque ennuyeuses qu'en soient plusieurs parties, présentent un objet tout autrement intéressant, des tableaux bien plus neufs, des contrastes plus heureux, une philosophie plus douce et plus intéressante ? Quoique le *Cyrus* de Ramsay ne soit qu'une imitation très-faible et très-mesquine d'un ouvrage qui n'aura pas plus de vrais imitateurs qu'il n'a eu de vrais modèles, n'avouera-t-on pas aussi que la fiction en est plus claire, et si ce n'est pas plus attachante, au moins plus raisonnable et plus suivie ? Si l'on voulait s'obstiner à comparer des productions qui ne sont guère faites pour entrer en comparaison, il faudrait dire que les *Incas* sont le *Télémaque* du siècle encyclopédique, et *Télèphe* celui de la confrérie des économistes. A la bonne heure !

Qu'il nous soit permis de terminer cet article par une folie ; elle a eu assez de succès pour être comparée à ces gens qui n'étaient pas faits pour être reçus dans la bonne compagnie, mais qu'on y trouve cependant, parce qu'un heureux hasard les a mis à la mode ; c'est le calembour d'une femme d'esprit (madame P....) dont les mœurs, le ton et le goût se sont formés dans la société de nos gens de lettres, et nommément de M. de La Harpe.. Que pensez-vous, lui disait-on, de *Télèphe ?* — *De Télèphe* ? répondit-elle ; *mais qu'il y a tel F que j'aimerais beaucoup mieux que cela.*

Pour l'intelligence de ce mot, il est bon de savoir que *Télèphe* est la traduction d'un mot grec qui signifie *perfection.*

Avril 1784.

EPITAPHE *d'un preux Gentilhomme, qui mourut au retour de la première croisade.*

Ci-gît un brave Chevalier (1)
Dévot, courtois, de bonne mine,
Qui perdit dans la Palestine
Un œil, un bras, son écuyer,
Et vint mourir, sur son fumier,
De la peste et de la famine.

C'est le mardi 27 qu'on a vu paraître enfin, sur le Théâtre français, *la Folle Journée, ou le Mariage de Figaro*, cette célèbre comédie de l'illustre

(1) Olivier Larcher de La Touraille, ancienne maison de Bretagne.

Beaumarchais, ballottée depuis deux ans par la censure, arrêtée au moment où les Comédiens se préparaient à en distribuer les rôles, répétée ensuite pour être jouée seulement sur le Théâtre des *Menus*; défendue, à l'instant même de la représentation, de la manière la plus éclatante et avec ces formes que le pouvoir du Trône n'emploie ordinairement que dans les affaires dont l'importance semble mériter de faire intervenir des ordres particuliers revêtus du nom et de la toute-puissance de la Majesté royale.

Lorsque nous eûmes l'honneur de vous rendre compte de la représentation que M. de Vaudreuil avait fait donner de cette comédie à Genevilliers, nous eûmes celui de vous annoncer en même temps que le succès de cette représentation ne serait pas toujours perdu pour cette Capitale. Nous étions bien instruits cependant que la plupart des spectateurs de Genevilliers avaient déclaré la pièce très-immorale et absolument inadmissible sur un Théâtre public; mais nous avions calculé la puissance et les ressources du génie de M. Caron de Beaumarchais; nous savions qu'il redoutait bien moins tout le mal que l'on pouvait dire de son ouvrage, que l'entier oubli auquel les derniers ordres du Roi semblaient le condamner; la représentation de Genevilliers l'avait tiré de cet oubli, et c'était là tout ce que désirait l'auteur du *Mariage de Figaro*. Son adresse, une fécondité de moyens tout prêts à se plier au temps, au caractère des personnes et des circonstances, une ténacité dont l'audace n'a point d'exemple, tout

nous garantissait que ses ressources et son imperturbable opiniâtreté seraient plus qu'en raison des obstacles et des difficultés que lui opposeraient le gouvernement ; que tant d'obstacles et de difficultés ne serviraient même qu'à aiguillonner son amour-propre ; car M. de Beaumarchais, avec bien plus de raison que tant d'autres auteurs dramatiques, s'était dit depuis long-temps : L'Europe entière a les yeux ouvert sur mes *Noces* et sur moi ; l'honneur de mon crédit tient à ce qu'elles soient jouées ; elles le seront ; et l'événement vient de justifier l'opinion qu'il avait de ses forces, opinion que nous n'avons jamais cessé de partager avec tout le respect que peuvent inspirer la profondeur et la sublimité de ses ressources.

Le détail historique de toutes les intrigues auxquelles il doit avoir eu recours pour faire jouer sa pièce, le choix et la diversité des ressorts qu'il a fait mouvoir pour l'emporter en quelque manière et sur l'autorité du Gouvernement et sur celle de l'opinion publique, seraient sans doute un cours de négociation assez piquant, assez curieux ; mais lui seul sait tout ce qu'il a eu à faire et tout ce qu'il a fait pour réussir dans une si haute entreprise. Nous savons seulement que M. le Garde des Sceaux et M. le Lieutenant-général de Police se sont constamment opposés à la représentation du *Mariage de Figaro* ; que c'est M. le baron de Breteuil, dans l'origine assez prévenu lui-même contre l'ouvrage, qui a fait retirer les ordres du Roi qui l'avaient si solennelle-

ment proscrit; qu'avant de s'y intéresser, ce ministre a voulu en entendre une lecture à laquelle ont assisté quatre ou cinq hommes de lettres, tels que MM. Gaillard, Champfort, Rhulière, etc.; que le sieur de Beaumarchais, qui dans cette séance avait débuté par annoncer qu'il se soumettait sans réserve à tous les retranchements, à toutes les corrections dont ces Messieurs trouveraient son ouvrage susceptible, a fini par en défendre les moindres détails avec une adresse, une force de logique, une séduction de plaisanterie et de raisonnement qui ont fermé la bouche à ses censeurs et conservé les *Noces de Figaro*, à quelques mots près, telles qu'on les avaient répétées aux *Menus*. On prétend que, dans cette séance, tout ce qu'a dit M. de Beaumarchais pour l'apologie de son ouvrage, l'emportait infiniment, par l'esprit, par l'originalité, par le comique même, sur tout ce que sa nouvelle comédie offre de plus ingénieux et de plus gai. Au reste, jamais pièce n'a attiré une affluence pareille au Théâtre français; tout Paris voulait voir ces fameuses *Noces*, et la salle s'est trouvée remplie presqu'au moment où les portes ont été ouvertes au public; à peine la moitié de ceux qui les assiégeaient depuis huit heures du matin a-t-elle pu parvenir à se placer; la plupart entraient par force en jetant leur argent aux portiers. On n'est pas tour-à-tour plus humble, plus hardi, plus empressé pour obtenir une grâce de la Cour que ne l'étaient tous nos jeunes Seigneurs pour s'assurer

d'une place à la première représentation de *Figaro*; plus d'une Duchesse s'est estimée ce jour-là trop heureuse de trouver dans les balcons où les femmes comme il faut ne se placent guère, un méchant petit tabouret à côté de mesdames Duthé, Carline et Compagnie.

Le *Mariage de Figaro* a eu, dès la première représentation, un succès prodigieux. Ce succès, qui se soutiendra long-temps, est dû principalement à la conception même de l'ouvrage; conception aussi folle qu'elle est neuve et originale. C'est un imbroglio dont le fil, facile à saisir, amène cependant une foule de situations également plaisantes et imprévues, resserre sans cesse avec art le nœud de l'intrigue, et conduit enfin à un dénoûment tout-à-la-fois clair, ingénieux, comique et naturel, mérite qu'il n'était pas aisé de soutenir dans une pièce dont la marche est aussi étrangement compliquée. A chaque instant l'action semble toucher à sa fin, à chaque instant l'auteur la renoue par des mots presque insignifians, mais qui préparent sans efforts de nouvelles scènes, et replacent tous les acteurs dans une situation aussi vive, aussi piquante que celles qui l'ont précédée. C'est par cette marche tout-à-fait inconnue sur la scène française, et dont les Théâtres espagnol et italien offrent même assez peu de bons modèles, que l'auteur est parvenu à attacher et à amuser les spectateurs pendant le long espace de trois heures et demie qu'a duré la représentation de sa pièce.

Quant à cette immoralité dont la décence et la gravité de nos mœurs ont fait sonner si haut le scandale, il faut convenir que l'ouvrage en général n'est pas du genre le plus austère; c'est le tableau des mœurs actuelles, celui des mœurs et des principes de la meilleure compagnie; et ce tableau est fait avec une hardiesse, une naïveté qu'on pouvait à toute rigueur se dispenser de porter sur la scène, si le but d'un auteur comique est de corriger les vices et les ridicules de son siècle, et non pas de se borner à les peindre par goût et par amusement. M. de Beaumarchais, en nous offrant le caractère intrigant et sans pudeur de son spirituel et adroit Figaro; un comte Almaviva dégoûté de sa femme, séduisant sa Camériste, pourchassant encore la fille de son jardinier; un page beau comme l'Amour, jeune comme lui, amoureux de la Comtesse, et brûlant de désir pour toutes les femmes qu'il voit; une comtesse Almaviva plus tendre, plus sensible que nos usages ne permettent aux femmes de le paraître au théâtre, et surtout aux femmes mariées; en rassemblant, dis-je, tous ces personnages ou corrompus ou prêts à l'être, en ne les entourant que d'une troupe d'imbéciles ou de fripons, M. de Beaumarchais n'a sûrement pas eu la prétention de faire une pièce essentiellement morale; mais ne trouve-t-on pas dans plusieurs Comédies de Regnard, de Le Sage, de Dancourt, dans quelques-unes même de celles de Molière, des situations plus libres, des détails plus licencieux? Est-il une scène plus hasar-

dée au théâtre que celle où Tartufe, après avoir fermé la porte, revient à la femme d'Orgon et la pousse contre la table sous laquelle s'est caché le mari ? Il est vrai que le dénoûment de cette scène et la leçon morale qui en résulte en justifient assez la licence; il est vrai qu'elle n'est pas prolongée avec autant de complaisance et de volupté que celle du cinquième acte des *Noces de Figaro*, où le charmant petit Chérubin d'amour, que l'on veut habiller en femme, reste si long-temps à genoux aux pieds de la Comtesse, fixe amoureusement des yeux qu'elle porte sur lui avec la langueur la plus intéressante, se laisse dégrafer par Suzon le col de sa chemise et en retrousser la manche jusqu'au coude, pour faire dire à la jeune Cameriste : *Voyez, Madame, comme elle est blanche et fine, en vérité plus blanche que la mienne.* On a trouvé plus leste encore la scène du cinquième acte, où le Comte, venant au rendez-vous que lui a donné Suzon, trouve à sa place sa femme, ne la reconnaît point, et l'engage à entrer avec lui dans un cabinet du jardin où il n'y a point de lumière : *N'importe*, dit-il, *nous n'avons rien à lire.* A la représentation cependant le Comte ne suit point la prétendue Suzon dans le cabinet, il se cache dans les bosquets qui bordent le théâtre; cette précaution sauve presque tout ce que le moment pouvait offrir de trop libre à des spectateurs qui ne permettent pas que des rendez-vous, même entre maris et femmes, finissent par les faire disparaître ensemble pour laisser à notre imagina-

tion le soin d'achever le tableau que la coulisse est censée nous dérober.

Au reste, ce ne sont assurément pas ces situations un peu hasardées et quelques traits moins licencieux que plaisans qui ont arrêté si long-temps la représentation de cette comédie. L'auteur s'y est permis les sarcasmes les plus vifs sur tous ceux qui ont eu le malheur d'avoir quelque chose à démêler avec lui ; il a mis dans la bouche de Figaro la plupart des événemens qui ont rendu son existence si singulièrement célèbre ; il traite avec une hardiesse dont nous n'avions point encore eu d'exemple les grands, leurs mœurs, leur ignorance et leur bassesse ; il ose parler gaiement des ministres, de la Bastille, de la liberté de la presse, de la police et même des censeurs ; il a cru devoir à ces derniers une marque de reconnaissance toute particulière, et c'est un trait ajouté à la pièce depuis la répétition faite aux *Menus*. Voilà ce qu'il n'appartenait qu'à M. de Beaumarchais d'oser, et d'oser avec succès.

Si le Gouvernement a eu le bon esprit de permettre la représentation du *Mariage de Figaro*, sans exiger la suppression de quelques gaietés qui au fond ne peuvent jamais être fort dangereuses ; si M. le baron de Breteuil a cru, ainsi que le dit Figaro, qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits, le public n'a pas été aussi indulgent pour le mélange inconcevable, qu'offre le dialogue de cette comédie, des traits les plus fins, souvent même les plus délicats, avec des choses du

plus mauvais ton et du plus mauvais goût; à travers les ris et les applaudissemens universels qu'excitaient les situations aussi neuves que véritablement comiques dont ce singulier ouvrage est rempli, on a vu le parterre saisir avec une justesse et une prestesse de tact vraiment admirable la plupart des endroits condamnés d'avance par les gens de goût aux lectures multipliées que l'auteur avait faites de sa pièce. M. de Beaumarchais n'a pas cru devoir résister à l'énergie avec laquelle le public lui en a demandé la suppression.

Il eût manqué au succès de *Figaro*, et surtout à la réputation de son auteur, ce qu'on ne refuse guère, à Paris, à ceux qui fixent un peu l'attention publique, les honneurs de l'épigramme. M. le chevalier de Langeac est, dit-on, l'auteur de celle que nous avons l'honneur de vous envoyer, et qui parut le lendemain de la seconde représentation.

Epigramme.

Je vis hier, du fond d'une coulisse,
L'extravagante nouveauté.
Qui, triomphant de la Police,
Profane des Français le spectacle enchanté.
Dans ce drame effronté chaque acteur est un vice:
Bartholo nous peint l'avarice;
Almaviva le séducteur,
Sa tendre moitié l'adultère,
Et Double-Main un plat voleur;
Marcelline est une mégère;
Basile un calomniateur;
Fanchette l'innocente est trop apprivoisée;

Et le Page d'amour, au doux nom Chérubin,
Est, à vrai dire, un fieffé libertin,
Protégé par Suzon, fille plus que rusée.
Pour l'esprit de l'ouvrage, il est chez Bride-Oison.
Mais Figaro?....Le drôle à son patron
Si scandaleusement ressemble,
Il est si frappant qu'il fait peur;
Et pour voir à la fin tous les vices ensemble,
Le parterre en chorus a demandé l'auteur.

M. de Beaumarchais, fort au-dessus d'une gentillesse de ce genre, n'en a point pâli; il a même imaginé de la faire servir au triomphe de la pièce et à celui de son caractère personnel: il en a estropié quelques vers et surtout le dernier, l'a fait imprimer, et le jour de la quatrième représentation on en a jeté, par son ordre, quelques centaines d'exemplaires des trosièmes loges dans le parterre; il avait eu soin de le garnir de tous ses amis à qui il avait annoncé que ce jour verrait éclore la cabale la plus violente contre son innocent ouvrage; l'épigramme, censée jetée par ses ennemis, a été déchirée par les spectateurs, l'auteur de l'épigramme demandé à grands cris et condamné d'une voix unanime à Bicêtre. Cette manœuvre, assez nouvelle et bien digne au moins par sa singularité du frère germain de Figaro, a été exécutée quelques minutes avant le lever de la toile, et a valu à la pièce plus d'applaudissemens qu'elle n'en avait encore reçu. Voici l'épigramme, revue et corrigée par M. de Beaumarchais.

SUR *le Mariage de Figaro.*

Je vis hier, du fond d'une coulisse,
L'extravagante nouveauté,
Qui, triomphant de la Police,
Profane des Français le spectacle *éhonté.*
Dans ce drame effronté chaque acteur est un vice:
Bartholo nous peint l'avarice;
Almaviva le suborneur;
Sa tendre moitié l'adultère,
Et Double-Main un plat voleur.
Marcelline est une mégère;
Basile un calomniateur;
Fanchette l'innocente est *bien* apprivoisée;
Et la Suzon, plus que rusée,
A bien l'air de goûter du Page favori,
G........ de Madame, et mignon du Mari.
Quel bon ton, quelles mœurs cette intrigue rassemble!
Pour l'esprit de l'ouvrage, il est chez Bride-Oison.
Mais Figaro?....Le drôle à son patron
Si scandaleusement ressemble,
Il est si frappant qu'il fait peur;
Et pour voir à la fin tous les vices ensemble,
Des Badauds achetés ont demandé l'auteur.

La même idée a été remise encore en couplets sur l'air du vaudeville qui termine la pièce.

Jadis on a vu Thalie,
Jeune et d'assez bonne humeur,
Se permettre la saillie
Sans alarmer la pudeur.
En mauvaise compagnie
Elle vit sur ses vieux jours;
Jugez-en par ses discours. *(bis.)*

Mesdames, plus de grimace,
Plus d'éventail, plus d'hélas;
On pourra vous dire en face
Ce qu'on vous contait tout bas.
Ce n'est que changer de place.

L'Amour y perd, mais enfin
C'est abréger le chemin. *(bis.)*

Près de cet amas grotesque
De brigands et de catins,
Parlant en style burlesque
De leurs projets libertins,
Pourquoi d'un ton pédantesque
S'écrier: ah! quelle horreur!...
C'est l'histoire de l'auteur. *(bis.)*

Oui, Messieurs, la comédie
Que tout Paris applaudit.
Sans erreur nous peint la vie
Du grand homme qui la fit.
De l'impudence impunie
On admire le héros
Sous les traits de Figaro. *(bis.)*

Toutes ces petites honnêtetés littéraires n'empêchent pas que le *Mariage de Figaro* ne continue d'avoir le plus grand succès; il est tel que l'auteur n'a pu s'empêcher de dire lui-même: *Il y a quelque chose de plus fou que ma pièce, c'est le succès.* Mademoiselle Arnoud l'avait prévu dès le premier jour: *C'est un ouvrage à tomber cinquante fois de suite.* On assure que le Roi avait compté que le public la jugerait plus sévèrement. Il demanda au marquis de Montesquiou qui partait pour en voir la première représentation, *Eh bien, qu'augurez-vous du succès?*—Sire, j'espère qu'elle tombera.—*Et moi aussi*, lui répondit le Roi.

M. le Garde des Sceaux s'étant continuellement opposé à la représentation de cette comédie, le Roi dit un jour devant lui: *Vous verrez que*

Beaumarchais aura plus de crédit que M. le Garde des Sceaux.

Quelque difficulté qu'il y ait presque toujours à rendre fidèlement ce qu'un Prince laisse échapper dans la liberté de la conversation, comment se refuser encore à conserver ici le jugement très-précis qu'a porté de cette comédie M. le comte d'Artois ? Le Roi ayant demandé ce qu'il en pensait, *Faut-il vous le dire, Sire,* lui répondit-il à l'oreille (la scène se passait dans l'appartement de la Reine), *faut-il vous le dire en deux mots ? l'expression, l'intrigue, le dénouement, le dialogue, l'ensemble, les détails, depuis la première scène jusqu'à la dernière, c'est du f.... et puis encore du f....* Le Roi rit beaucoup. On voulut savoir le mot ; l'impossibilité de le répéter tout haut suffit sans doute pour le laisser deviner.

Comment une comédie faite avec ce fonds-là ne serait-elle pas un ouvrage de génie ?

Mai 1784.

IMPROMPTU *de M. de La Clos, auteur des* Liaisons dangereuses, *à une Dame à qui il offrait une pomme dans un bal, et qui ne voulut la recevoir qu'avec des vers.*

Comme Vénus vous êtes belle,
Comme Pâris je suis berger ;
Comme lui je viens de juger ;
Voulez-vous me traiter comme elle ?

L'abbé Rousseau était un pauvre jeune homme réduit à courir du matin au soir tous les quartiers de la ville pour y donner des leçons d'Histoire et de Géographie. Amoureux d'une de ses pupilles (1) comme Abailard d'Héloïse, comme Saint-Preux de Julie; moins heureux sans doute, mais probablement assez près de l'être; avec autant de passion, mais l'âme plus honnête, plus délicate et surtout plus courageuse, il paraît s'être immolé lui-même à l'objet de sa passion. Voici ce qu'il a écrit avant de se casser la tête d'un coup de pistolet, après avoir dîné chez un restaurateur du Palais-Royal, sans laisser échapper aucune marque de trouble ni d'aliénation: c'est du procès-verbal dressé sur les lieux par le commissaire et les officiers de la Police, qu'on a tiré la copie de ce billet, assez remarquable pour mériter d'être conservé.

"Le contraste inconcevable qui se trouve en-
"tre la noblesse de mes sentimens et la bassesse
"de ma naissance; un amour aussi violent qu'in-
"surmontable pour une fille adorable; la crainte
"de causer son déshonneur; la nécessité de choi-
"sir entre le crime et la mort, tout m'a déterminé
"à abandonner la vie. J'étais né pour la vertu,
"j'allais être criminel; j'ai préféré mourir."

(1) Mademoiselle Gromaire, fille de M. Gromaire, expéditionnaire en Cour de Rome.

RÉPONSE *de M. de Beaumarchais à M. le duc de Villequier, qui lui demandait sa petite loge pour des femmes qui voulaient voir* Figaro *sans être vues.*

" Je n'ai nulle considération, M. le Duc, pour des femmes qui se permettent de voir un spectacle qu'elles jugent malhonnête, pourvu qu'elles le voient en secret; je ne me prête point à de pareilles fantaisies. J'ai donné ma pièce au public pour l'amuser et non pour l'instruire, non pour offrir à des bégueules mitigées le plaisir d'en aller penser du bien en petite loge à condition d'en dire du mal en société. Les plaisirs du vice et les honneurs de la vertu, telle est la pruderie du siècle. Ma pièce n'est point un ouvrage équivoque, il faut l'avouer ou la fuir.

" Je vous salue, M. le Duc, et je garde ma loge."

C'est ainsi que cette lettre a couru huit jours tout Paris; d'abord on la disait adressée à M. le duc de Villequier, ensuite à M. le duc d'Aumont. Elle a été sous cette forme jusqu'à Versailles, où on l'a jugée, comme elle méritait de l'être, d'une impertinence rare; elle a paru d'autant plus insolente, que l'on n'ignorait pas que de très-grandes dames avaient déclaré que si elles se déterminaient à voir le *Mariage de Figaro*, ce ne serait qu'en petite loge; les plus zélés protecteurs de M. Beaumarchais n'avaient pas même osé entreprendre de l'excuser. Après avoir joui de ce nouvel éclat de célébrité, soit qu'il le dût à ses propres soins ou à

ceux de ses ennemis, M. de Beaumarchais s'est vu obligé d'annoncer publiquement que cette fameuse lettre n'avait jamais été écrite à un duc et pair, mais à un de ses amis dans le premier feu d'un léger mécontentement. Il a été prouvé qu'en effet cet ami était M. du Paty, président au Parlement de Bordeaux, qui lui avait demandé une loge grillée pour madame P...... et mesdemoiselles ses filles. L'indignation de nos courtisans s'est calmée, et l'on a dit avec un sourire indulgent : Mais si la réponse est pour un Goesman, il n'y a rien à dire. La leçon est donc restée à madame P......, à qui nous devons l'ingénieux calembourg sur *Télèphe*; car, en publiant hautement que le billet n'avait pas été écrit pour un duc et pair, l'auteur ajoute qu'il n'entend point en désavouer ni le fonds ni les termes, etc.

Les Veillées du Château, ou *Cours de Morale à l'usage des enfans, par l'auteur d'Adèle et Théodore*; avec cette épigraphe :

Come raccende il gusto il mutare esca,
Cosi mi par che la mia istoria quanto
Or quà, or la più variata sia,
Meno à chi l'udira noïosa fia. ARIOST.

Trois volumes in-8°. En voilà déjà quatorze ou quinze que madame la comtesse de Genlis a consacrés au même but, et ce n'est pas ici le terme de ses travaux; elle nous en promet encore dans ce dernier ouvrage une assez longue suite, entre

tres un *Cours de littérature à l'usage des jeunes personnes*, où l'on ne trouvera que *des notions claires et précises, des idées justes et une connaissance générale de la littérature française, anglaise, italienne et espagnole.* Il était difficile sans doute de justifier plus amplement la devise qu'elle avait choisie en s'associant à l'Ordre de la Persévérance, une lampe, et pour légende ces mots : *Que je me consume, pourvu que j'éclaire !*

Les *Veillées du Château* sont destinées particulièrement à l'instruction des enfans de dix ou douze ans ; l'auteur ose cependant se flatter que si l'on compare ce Livre à ceux qui ont été faits pour l'âge de cinq ans, il paraîtra infiniment plus à la portée de l'enfance que les Dialogues (d'ailleurs très-intéressans) qu'on nous a donnés jusqu'ici, en nous répétant qu'ils étaient faits pour l'époque de cinq ou six ans et pour l'époque de six à sept : " Non des livres, mais les entretiens réels d'une " bonne mère et d'une honnête gouvernante, voilà " les seuls Dialogues qui puissent être utiles à un " enfant dans les époques de cinq à six, et de six à " sept ans." Mais dans les *Conversations d'Emilie*, que l'auteur paraît avoir en vue ici, on n'est point entré dans cette distinction minutieuse des premières époques de la jeunesse ; on n'en remarque que trois principales : la première, dit-on, finit à l'âge de dix ans, la seconde à quatorze ou quinze ; la troisième doit durer jusqu'à l'établissement de l'enfant.

Ces divisions, ces mesures, ces calculs peuvent avoir plus ou moins d'exactitude ; mais quelque scrupuleusement qu'on veuille s'attacher à n'écrire que pour l'instruction de la première enfance, on n'oublie pas que ce sont les lecteurs déjà tout formés dont il importe d'abord de captiver le suffrage ; et si l'on ne parvient pas à les amuser, ce n'est guère à dessein qu'on y manque.

Le nouveau *Cours de Morale* est mêlé d'entretiens et d'histoires. " Des entretiens (comme on " l'observe) sans événemens ont trop de sécheresse ; " des histoires détachées sans interruption, sans " conversation n'auraient point assez de clarté " pour l'enfance."

" Je n'ai point (ajoute l'auteur) placé au hasard, à la suite les unes des autres, les histoires " qui forment ce Recueil. Avant de songer au " plan romanesque, c'est-à-dire aux événemens, " aux situations, j'avais préparé le plan des idées, " l'ordre dans lequel je devais les présenter pour " éclairer graduellement l'esprit et élever l'âme, " etc...." Nous sommes obligés d'avouer en toute humilité que ce plan d'idées, cette chaîne de raisonnemens disposés dans une gradation si profondément calculée ont entièrement échappé à notre intelligence ; ainsi nous nous trouvons dans l'impossibilité d'épargner à nos lecteurs la peine de chercher à les découvrir eux-mêmes.

Si l'ordre systématique des *Veillées du Château* n'est pas facile à démêler, ce qu'elles ont d'ins-

tructif ou d'intéressant n'en sera ni moins senti, ni moins apprécié : ce genre d'ouvrage n'a pas besoin de plus de méthode que le vulgaire des lecteurs n'en peut apercevoir ici sans aucun travail, ceux même qui ne les liront que par morceaux détachés n'en seront pas plus mécontens que ceux qui les auront lues de suite. Ils trouveront dans l'histoire du *Chaudronnier*, ou la *Reconnaissance réciproque*, des traits d'une sensibilité vraiment héroïque, quoiqu'un peu romanesque ; dans celle des *Solitaires de Normandie*, un tableau d'autant plus touchant qu'il n'est que le simple et fidèle récit de la belle action d'une Princesse (madame la duchesse de Chartres), que a bonté sa rendue l'amour de tous les cœurs sensibles ; dans *Paméla*, ou l'*Heureuse Adoption*, le caractère de l'ingénuité la plus aimable et quelques scènes infiniment attendrissantes ; dans *Delphine* et dans l'*Indolente corrigée*, un peu d'ennui, mais des exemples et des leçons utiles à la jeunesse. Au nombre des singularités et des observations également utiles et curieuses qui se trouvent entassées dans le conte d'Alphonse, on n'a pas manqué de remarquer l'éloge de la sagesse des Hottentots, dont il paraît naturel d'attribuer toutes les vertus à l'usage établi parmi eux de *laisser la jeunesse entièrement confiée à la garde des mères* (1) *jusqu'à l'âge de dix-huit ans.* En effet, l'éducation d'un jeune homme peut-elle, avant cette

1) Des mères ou des gouvernantes.

époque, être bien finie? est-il même à désirer qu'elle le soit ?

Après avoir cherché à inspirer à ses pupilles l'amour de la bienfaisance, de la justice et de l'humanité, madame de Genlis n'a pas craint de leur donner encore une petite leçon sur la manière de se venger de ceux dont on croit avoir à se plaindre; c'est l'objet du conte intitulé les *Deux Réputations*. On y trouve le tableau de l'état actuel de notre littérature, et c'est la réponse au jugement de l'Académie française, qui s'est permis de donner aux *Conversations d'Emilie* le prix que l'on devait au roman d'*Adèle et Théodore*; cette réponse, à la vérité, n'est que fort indirecte; mais il est impossible de se méprendre au sentiment qui l'a dictée. L'humeur que l'iniquité de ce jugement a donnée à madame de Genlis l'a irritée non-seulement contre l'Académie, mais encore contre tout ce qui s'appelle philosophe et contre la philosophie même; les mânes de Voltaire et de Fontenelle ont partagé l'indignation qu'avaient méritée M. d'Alembert et son parti. Si le cadre du nouveau Conte est peu intéressant, il sert du moins à amener des portraits et des jugemens assez neufs. On y décide que *Voltaire est brillant, mais médiocre en effet dans tous les genres; que ses Pièces fugitives sont inférieures à la Chartreuse* qui n'en est pas une; *qu'il a si peu de gaieté que, s'il veut être plaisant sans blesser la religion et les mœurs, il ne produit que des platitudes*; *qu'il écrit sur le même ton l'Histoire,*

un Roman, une lettre....; que l'Histoire des Oracles de Fontenelle est un livre aussi ennuyeux que mal écrit; que les Contes moraux de M. Marmontel n'offrent guère que des peintures exagérées, qu'on y trouve trop souvent de mauvaises mœurs et un mauvais ton; que le premier écrivain de nos jours est le célèbre M. Gaillard; que les femmes sont très-capables de faire des Tragédies, parce que madame Deshoulières a fait *Genseric*, et mademoiselle Bernard, *Brutus*. *Sans tous ces raisonnemens*, ajoute-t-on, *j'aurais su facilement prouver qu'une femme peut posséder ce talent rare et sublime, s'il m'eût été permis d'ajouter un nom de plus à ceux que j'ai déjà cités.* Ce nom est facile à suppléer, c'est celui de madame de Montesson, et l'on n'a plus douté qu'elle ne l'eût à-peu-près deviné elle-même lorsqu'on a su qu'elle assurait cinq cent mille francs de dot à la fille de madame de Genlis, sa petite-nièce, en la mariant avec M. le comte de Valence, etc. Tous les traits par lesquels on a caractérisé le personnage de d'Amoville ont paru choisis avec l'affection la plus marquée dans la vie littéraire de M. de La Harpe, et c'est ainsi que l'on a détruit victorieusement les bruits qui avaient honoré fort mal-à-propos ce célèbre littérateur du soupçon d'avoir eu quelque part et aux écrits et aux bonnes grâces de madame de Genlis.

Quelque jugement qu'on porte sur les différentes parties de cet ouvrage, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître en général la production d'un talent

aimable et facile. Il ne laisse pas de longs souvenirs ; lorsqu'on l'a lu, on est peu tenté de le relire ; mais avec peu d'idées, peu d'invention, peu d'images, c'est un style dont la grâce naturelle vous attire et vous entraîne sans effort. Si les opinions de l'auteur peuvent étonner quelquefois la critique la plus indulgente, sa manière de s'exprimer blesse au moins rarement le bon goût et doit souvent plaire. Si sa touche manque de chaleur et d'énergie, elle a de l'élégance et de la simplicité, quelquefois même des traits de naturel et de vérité, une sensibilité douce et touchante. Si madame de Genlis n'a pas fort approfondi les ressorts cachés de la nature et des passions, elle a bien connu du moins tous les mouvemens des petits intérêts qui agitent la société ; elle en a parfaitement saisi les formes, le ton et les usages, et sur toute chose, la nuance fugitive de ces modes, de ces opinions, de ces caprices qu'il nous plaît d'appeler les mœurs du jour.

Juin, 1784.

La séance publique, tenue, le 5 Juin, à l'Académie française, pour la réception de M. le marquis de Montesquiou, élu à la place de M. de Coetlosquet, précepteur de la Famille royale et ancien évêque de Limoges, est un jour de gloire dont l'époque honorera toujours notre littérature. La présence de M. le comte de Haga avait rassemblédans ce temple littéraire l'auditoire le plus nombreux et le

plus brillant. On s'empressait d'y venir jouir du plaisir de voir un Roi, que rendra célèbre à jamais une grande révolution, assister, le premier d'entre les Souverains, à une assemblée publique d'un Corps institué essentiellement pour cultiver et honorer le talent par lequel, jeune encore, ce Prince assura sa gloire et fit le bonheur de ses peuples, car l'on peut dire que l'éloquence du digne successeur de Vasa n'eut pas moins de part à un des événemens les plus mémorables de notre siècle que la puissance de son génie et de son courage. Son amour pour notre littérature l'avait déjà conduit, étant Prince royal, dans ce sanctuaire des lettres; mais il n'avait pu recevoir, dans une assemblée particulière de l'Académie, ce témoignage d'amour et de respect que lui ont offert les nombreux spectateurs que sa présence attirait à cette séance publique. Par les applaudissemens les plus vifs dès que M. le comte de Haga a paru dans la tribune qui lui était destinée, plus marqués encore lorsque les deux orateurs l'ont loué indirectement, cet auditoire, devenu l'organe de toute la Nation, semblait lui présenter l'hommage des sentimens de la France pour un Roi, l'ami du sien, qui commande le peuple notre plus ancien allié, et qui paraît pour ainsi dire confondre encore davantage les deux Nations par son goût pour nos arts, notre langue et notre littérature. L'ivresse des transports que la présence de Sa Majesté suédoise avait répandue sur tous ceux qui assistaient à cette séance intéressante a dû faire croire à ce Souverain

qu'il était transporté à Stockholm ; et si ces peuples sont regardés par le reste de l'Europe comme les Français du Nord, les signes de notre amour pour sa personne dans ce jour à jamais solennel, ont dû le convaincre plus que jamais que les Français sont les Suédois du Midi.

Le peu d'éclat de la très-longue vie de M. l'ancien évêque de Limoges offrait peu de ressource aux talens du récipiendaire, condamné, selon l'usage, à faire l'éloge de l'académicien qu'il remplace ; aussi le Discours de M. le marquis de Montesquiou a-t-il paru en général plus correct qu'élégant, plus sagement écrit que finement pensé ; mais il y règne une grande pureté de goût, et ce titre n'est-il pas plus que suffisant pour justifier l'admission d'un homme de la Cour dans ce premier Corps de notre littérature ? Il a moins loué l'ancien évêque de Limoges, par ses qualités personnelles, que par l'importance de la grande éducation qui lui avait été confiée. Le morceau employé à peindre le moment où il faut choisir l'instituteur d'un Prince destiné à régner, et l'influence de ce choix sur le sort d'une Nation entière, est le morceau de son Discours le mieux pensé et le mieux écrit ; c'est aussi celui qui a été le plus applaudi.

L'orateur nous représente le bon évêque de Limoges arraché du siége pastoral où la Providence l'avait sagement placé, pour venir remplir, auprès de trois Princes que le trône regardait, l'emploi qu'une grande Impératrice voulut confier à un des

plus grands philosophes de ce siècle, pour assurer les destinées d'un des plus vastes empires du monde.

" Nous vîmes alors le beau spectacle de la " vertu près du trône, allant au devant de la vertu " qui se cache, et la forçant de venir purifier par " son influence l'air que devaient respirer de jeunes " Princes appelés aux plus hautes destinées.

" Quel terrible moment pour un observateur " philosophe que celui où un jeune Prince destiné " à régner sur une grande Nation doit être livré " aux mains qui vont rectifier ou corrompre l'ou- " vrage de la nature! Ceux à qui cet auguste " emploi va être confié seront-ils insensibles à l'es- " poir d'une grande fortune ? Sans être trop effrayés " de leurs devoirs, en sentiront-ils l'étendue ? Au- " ront-ils ou l'énergie de caractère qui surmonte les " obstacles inséparables de ses grandes fonctions, " ou cette vertu persuasive qui les aplanit par le " seul respect qu'elle inspire ? Au moment de faire " un choix, faudra-t-il en croire aveuglément la re- " nommée ? et l'admiration de la multitude pour " quelques-unes de ces qualités rares qui subjuguent " les hommes doit-elle rassurer entièrement sur le " danger des grandes passions qui trop souvent les " accompagnent ? Peut-on espérer que l'amour de " la célébrité s'asservira constamment aux moyens " lents d'acquérir une gloire solide ? La prévoyante " ambition ne sacrifiera-t-elle jamais des devoirs " sacrés au soin coupable de préparer sourdement " le succès de ses vues ? Enfin un siècle, trois géné-

" rations de vingt millions d'hommes, devront-ils
" des autels ou des malédictions à celui qui va de-
" venir en quelque sorte l'arbitre de leur destinée?
" Voilà ce q'un seul instant peut décider, et c'est
" dans cet instant que l'intrigue, sous le voile de
" l'intérêt public, a trouvé tant de fois le moyen
" d'égarer les meilleures intentions."

Le résultat de l'éducation confiée aux soins de l'ancien évêque de Limoges amène naturellement l'éloge du Roi et des Princes ses frères.

" L'exemple de ses augustes pupilles est plus
" éloquent en effet que je ne pourrais vous dire.
" Voyez-les parcourant tous trois l'âge orageux des
" passions, l'un sur un des premiers trônes de l'uni-
" vers, les deux autres sur le premier degré de ce
" trône, sans qu'une seule passion de cet âge ait
" pu alarmer la Nation, si ce n'est au moment où
" le plus jeune des trois, nous retraçant les temps
" de l'ancienne chevalerie, allait chercher des dan-
" gers et soutenir l'honneur du nom français aux
" extrémités de l'Europe. Observez la différence
" de leurs caractères et l'ensemble de leurs vertus;
" considérez le tableau touchant de leur inaltérable
" union, voyez-en le principe dans le sentiment pro-
" fond du devoir, premier effet de la vertu; remar-
" quez la modération du pouvoir d'un côté, de
" l'autre l'exemple d'un dévouement aussi respec-
" tueux que tendre, et reconnaissez à tout cela non
" ce que M. l'évêque de Limoges a enseigné, car la
" vertu ne s'enseigne pas, mais ce qu'il a inspiré,

" ce qu'il a fait aimer, et rendons grâce à sa mémoire
" de ce que nous pouvons opposer aux éternelles
" déclamations sur la contagion des vices ce grand
" exemple de la communication de la vertu."

On a applaudi à des vérités connues de tout le monde ; mais on a un peu douté que la jeunesse active de M. le comte d'Artois ait comme celle de ses augustes frères *parcouru l'âge orageux des passions, sans qu'une seule passion de cet âge ait pu alarmer la Nation* ; et quand il serait vrai, malgré l'assertion du courtisan orateur, que ce Prince aimable aurait payé à la nature cette espèce de tribut que lui doit trop souvent la jeunesse et l'effervescence d'un caractère brillant et puissamment prononcé, *la Nation n'aurait pu être alarmée* quand elle a vu ce jeune héros s'arracher aux voluptés qui l'entouraient pour aller s'exposer aux hasards d'une grande opération militaire, et ajouter, par sa présence, un intérêt de plus à un siége qui fixait alors les regards de toute l'Europe.

L'éloge du Roi de Suède qui termine le discours de M. de Montesquiou a perdu de son effet, parce qu'il pouvait s'appliquer également à d'autres Princes que l'*amour du bien public à fait aussi quitter l'enceinte de leurs palais et parcourir des pays où l'orgueil de leur rang n'est plus soutenu que par la réputation qui les y a précédé.*

M. Suard, en qualité de directeur, a répondu à M. de Montesquiou par le Discours le mieux adapté à la circonstance. Il a présenté l'éclat utile que ré-

pandent sur les Lettres les grands qui s'en occupent et l'avantage qui résulte de leur association avec des hommes qui les cultivent par état, pour déterminer et fixer une langue qui doit essentiellement sa grâce et sa clarté à la grande sociabilité de la Nation et à la communication réciproque des gens du monde et des gens de lettres. M. Suard a répandu dans ce Discours une raison aimable, une philosophie sans prétention, une foule d'idées neuves, saines et piquantes, toujours embellies par un style plein de grâce, d'élégance et de naturel. Cette réponse a eu un succès que n'ont point ordinairement ces sortes de Discours, qui n'offrent guère qu'une répétition fastidieuse d'éloges toujours et si facilement épuisés par ceux qui les précèdent.

M. Suard a eu le talent de louer encore M. l'évêque de Limoges, et il l'a loué par ces vertus si précieuses et si difficiles à conserver dans les Cours, sa modération qui fut toujours inaccessible à l'intrigue et aux prestiges de l'ambition. Il a eu l'art plus difficile, en rendant compte des derniers momens d'un prélat *qui s'était long-temps survécu à lui-même*, de répandre l'intérêt le plus doux et le plus consolant pour l'humanité sur un accident qui semble la flétrir à nos yeux en la dépouillant du plus bel apanage qu'elle ait reçu de la Divinité, et en lui laissant à peine le sentiment de son existence.

“ Enfin (dit notre orateur) sa longue carrière
“ fut terminée par une mort aussi douce que sa vie:

“ elle fut préparée par cet affaiblissement de l'esprit
“ et des organes qu'on est trop disposé à regarder
“ comme un malheur et une dégradation de l'hu-
“ manité. N'est-ce pas plutôt un bienfait de la
“ nature qui, en nous retirant de la vie comme elle
“ nous y a fait entrer, semble imiter, s'il est per-
“ mis de le dire, cette tendre précaution de la jus-
“ tice humaine, qui fait couvrir d'un bandeau les
“ yeux de ses victimes pour leur dérober le moment
“ qui va terminer leur existence ?”

La dignité, le ton religieux avec lequel M. Suard a parlé en pleine Académie de ce prélat, qui ne fut distingué que par ses seules vertus épiscopales, est une des plus grandes preuves des progrès de la vraie philosophie ; elle apprend à respecter, à célébrer convenablement les vertus les plus utiles à la société, et M. l'évêque de Limoges n'eût pas été loué plus dignement dans la cathédrale de son siége. Nous sommes instruits que ce triomphe assez neuf des convenances de la saine raison sur l'intolérance que prêchent à leur tour nos philosophes n'eût pas été aussi édifiant, si M. le marquis de Paulmy, chancelier de l'Académie, et, à ce titre, censeur du Discours de son confrère, n'en eût pas fait retrancher une phrase où M. Suard rappelait des temps qu'il est aujourd'hui sage et convenable d'oublier absolument.

M. Suard disait, en parlant de l'esprit de tolérance qui fit défendre un jour à l'ancien évêque de Limoges le caractère moral et les ouvrages d'un phi-

losophe (M. d'Alembert) que l'on attaquait devant lui : *Il* (l'évêque) *vit naître avec douleur cette conspiration inconcevable qui sembla conjurer quelque temps la perte des Lettres et de la Philosophie, et que la sagesse du Ministère actuel a réduite de nos jours à n'être plus que ridicule.* Le ridicule eût été de ramener par une sortie au moins inutile et déplacée une question qui a peut-être malheureusement l'autorité de la chose jugée, qu'il est presque d'un mauvais ton d'agitèr encore, et dont le pour et le contre se trouvent réduits aujourd'hui à n'être plus que fastidieux. C'est l'heureux abus de la tolérance adroite qui a laissé propager et circuler les Livres de nos philosophes, bien plus que *la sagesse du Ministère actuel*, qui a décidé le ridicule qu'il y aurait maintenant à écrire encore contre la Religion.

L'éloge du récipiendaire a suivi celui de l'académicien qu'il remplaçait. Rien d'aussi bien senti et d'aussi finement exprimé que les aperçus de M. Suard sur les différens genres de Littérature qu'il loue M. de Montesquiou d'avoir essayés dans le silence de ses loisirs : *destinés jusqu'ici à l'amusement de ses amis, ces essais ont eu le mérite rare de survivre aux circonstances qui les ont fait naître.*

Après avoir parlé des Epîtres, des Contes, des Chansons de M. de Montesquiou, M. Suard a pris occasion de ses Comédies pour attaquer avec autant d'adresse peut-être que de courage le genre et le succès de la comédie du *Mariage de Figaro.* Des

applaudissemens universels se sont renouvelés par trois fois à la lecture de ce morceau; quoiqu'ils partissent des mêmes mains qui les prodiguent encore aujourd'hui avec un enthousiasme semblable à la trentième représentation de cette Comédie, ils n'en ont pas moins consacré la sévérité de cette censure. Nous croyons devoir transcrire ici cette tirade qui n'a pas peu contribué au succès général du Discours de M. Suard.

" Le goût de la vraie Comédie semble s'éloi-
" gner tous les jours davantage de ce Théâtre,
" qui en offre cependant tant de modèles. Mo-
" lière composait ses Comédies en observant le
" monde; la plupart des poëtes modernes peignent
" le monde d'après les Comédies. Ni les incidens,
" ni les mœurs, ni le langage de leurs pièces ne
" rappellent l'image de la société où l'on vit; on
" prend pour le bon ton un jargon maniéré, sou-
" vent inintelligible, qui n'a plus de modèle que
" dans quelques Romans : d'autres prétendent imi-
" ter Molière en nous offrant ces intrigues pénible-
" ment compliquées qui furent les premiers essais
" du génie dans l'enfance de l'art, mais qui ne
" prouvent aujourd'hui que le défaut de génie.
" N'est-il pas permis de craindre que, par un abus
" toujours croissant, on ne voie un jour avilir le
" Théâtre de la Nation par des tableaux de mœurs
" basses et corrompues qui n'auraient pas même le
" mérite d'être vraies; où le vice sans pudeur et la
" satire sans retenue n'intéresseraient que par la

" licence, et dont le succès, dégradant l'art en
" blessant l'honnêteté publique, déroberait à notre
" Théâtre la gloire d'être pour toute l'Europe l'é-
" cole des bonnes mœurs comme du bon goût ?"

Le morceau où M. Suard développe l'influence de l'union des gens du monde et des gens de lettres sur le langage, pour montrer combien cette alliance sert à fixer les principes de la langue et à maintenir le bon goût, n'est pas susceptible d'analyse: on nous saura gré de le copier en entier.

" Les progrès du goût tiennent à ceux du lan-
" gage, et le langage, comme toutes les choses hu-
" maines, est dans une mobilité continuelle qui
" tend à le perfectionner ou le corrompre.

" Dans une Nation où règne une communi-
" cation continuelle des deux sexes, des personnes
" de tous les états, des esprits de tous les genres ;
" où le premier objet est l'amusement, le premier
" mérite celui de plaire ; où les intérêts, les pré-
" tentions, les opinions les plus contraires sont
" continuellement en présence les unes des autres,
" il faut contenir sans cesse les mouvemens de l'es-
" prit comme ceux du corps, et observer les re-
" gards de ceux devant qui l'on parle, pour affai-
" blir dans l'expression de son sentiment ou de sa
" pensée ce qui pourrait choquer leurs préjugés ou
" embarrasser leur amour-propre.

" De là s'est formé ce ton du monde qui con-
" siste à parler des choses familières avec noblesse
" et des choses grandes avec simplicité ; à saisir

" les nuances les plus fines dans les convenances ; à
" mettre dans ses Discours comme dans ses ma-
" nières une gradation délicate d'égards relative au
" sexe, au rang, à l'âge, aux dignités, à la consi-
" dération personnelle de ceux à qui l'on parle.

" Les gens de lettres et les savans, en instrui-
" sant le monde par leurs ouvrages, ont perfec-
" tionné leurs talens dans le monde ; ils y ont porté
" leurs connaissances et leurs lumières. Les dis-
" cussions les plus subtiles sur les matières de goût
" et sur les découvertes des sciences sont devenues
" des sujets de conversation, et, pour rendre ces
" objets sensibles à des esprits frivoles et peu appli-
" qués, il a fallu leur composer pour ainsi dire un
" langage nouveau, où la grâce fût unie à la plus
" grande clarté.

" De ce concours d'efforts réunis on sent qu'il
" a dû résulter une langue simple dans ses formes
" et précise dans ses expressions ; plus variée dans
" ses tours que dans ses mouvemens ; exprimant
" avec netteté ce que les vues de l'esprit ont de
" plus abstrait, ce que le sentiment a de plus dé-
" licat et ce que les convenances de la société ont
" de plus fugitif. Par un rapprochement qui peut
" étonner au premier coup-d'œil, cette langue est
" tout-à-la-fois la langue de la galanterie et celle de
" la philosophie ; et ce n'est qu'à son propre mérite
" qu'elle doit cet empire presque universel que les
" Romains tentèrent vainement de donner à la leur,

" quoiqu'ils en prescrivissent l'usage aux peuples
" qu'ils avaient soumis.

" Tout s'affaiblit en se polissant, les langues
" surtout. Elles perdent plus de mots anciens
" qu'elles n'en acquièrent de nouveaux, et ce n'est
" guère que par les tours qu'elles s'enrichissent.

" Plusieurs mots employés par Virgile étaient
" déjà vieillis du temps de Sénèque. La langue de
" Racine vieillirait aussi et se corromprait peut-
" être bientôt, si une institution inconnue aux Ro-
" mains ne veillait à en conserver la richesse et la
" pureté. Ce dépôt est confié à l'Académie fran-
" çaise.

" Les langues, comme les lois, doivent être
" constamment rappelées aux principes dont elles
" émanent. La nôtre doit aux ouvrages du génie
" sa force et son abondance ; elle doit à la grande
" sociabilité de la Nation une partie de ses grâces ;
" mais c'est à la communication réciproque des
" gens du monde et des gens de lettres qu'elle doit
" son véritable caractère, et c'est à leur association
" seule qu'elle peut devoir la conservation de ces
" avantages.

" C'est aux bons écrivains sans doute à main-
" tenir par leurs ouvrages la pureté de la langue, et
" à défendre le bon goût contre les innovations de
" quelques autres à qui il ne manque que du génie
" pour avoir de l'originalité ; qui prennent pour
" de l'imagination un assemblage forcé de figures
" incohérentes, et qui croient se faire un style en

" affectant péniblement des alliances de mots inu-
" sités, dont la recherche est puérile lorsqu'elles ne
" sont pas inspirées par le besoin d'exprimer une
" nouvelle combinaison d'idées.

" C'est aux hommes du grand monde, dont
" l'esprit est éclairé par l'étude et la réflexion, qui
" connaissent les principes de la langue et qui cul-
" tivent l'art d'écrire, à prévenir, dans ce monde
" où ils vivent, les outrages que notre langue peut
" recevoir de la frivolité, de l'ignorance ou d'une
" vaine affectation.

" Les gens de lettres peuvent avoir une con-
" naissance plus approfondie des principes de la
" langue écrite ; les gens du monde ont sur la
" langue parlée un tact que les connaissances ne
" peuvent suppléer. C'est à eux qu'il appartient de
" distinguer dans l'emploi de certaines expressions
" ce qui est de l'usage d'avec ce qui est de mode, ce
" qui est de la langue de la Cour d'avec ce qui n'est
" qu'un jargon de coterie ; à fixer les limites de ce
" *bon ton* si recommandé, si peu défini, qui n'ap-
" partient pas à l'esprit, et sans lequel un homme
" d'esprit court quelquefois le risque d'être ridicule ;
" qui n'est pas le bon goût, car le bon goût a des
" principes plus fixes et une influence plus étendue ;
" qui embellit l'esprit et le goût dans le monde,
" mais qui bornerait l'essor des talens si on voulait
" soumettre à ses règles trop fugitives et trop
" variables les ouvrages de l'imagination et du
" génie."

On ne pouvait pas donner une définition plus fine et plus sensible de ce sentiment des convenances établies, convenances perpétuellement mobiles, que la ligne imperceptible qui sépare celles de la veille de celles qu'on leur substitue le lendemain rend presque plus fatigantes que difficiles à saisir; que conçoivent presque toujours si diversement les gens du grand monde, qui tous individuellement croient en avoir le sentiment le plus exquis; convenances enfin que, comme nos modes, chacun s'empresse d'avoir pour les changer aussitôt contre d'autres plus nouvelles, et dont cependant le sentiment, composé des teintes différentes qu'en présentent nos sociétés, donne aux manières, à la conversation, aux ouvrages même ce *bon ton* que l'on sent mieux que l'on ne le définit. M. Suard en a présenté l'exemple après le précepte dans l'éloge qu'il a fait du Roi de Suède, éloge dont la grâce fine et légère, en ménageant la modestie du Souverain qui en était l'objet, n'a été que mieux sentie et applaudie davantage.

M. de La Harpe a lu ensuite le second Chant de son *Poëme sur les femmes*; c'est celui où il célèbre leur goût et leur aptitude aux talens. Il y feint que Vénus (1), voulant fixer près d'elle Adonis, qui s'en éloigne souvent pour se livrer aux plaisirs de la chasse, quitte Cythère et vole sur le

(1) Dans le temps que ce Poëme fut commencé, M. de La Harpe était fort attaché à la cour de madame de G.... Vénus, c'était elle, serait-il besoin d'ajouter qu'Adonis, c'était M. le duc de Chartres?

Parnasse implorer les dons des neuf Sœurs. Cette allégorie mythologique n'a pas paru assez neuve, et la transition qui la prépare un peu brusque et un peu forcée. Il semble cependant que la manière dont M. de La Harpe a conçu la fable de ce second Chant était faite pour y répandre cette abondance et cette variété d'images, l'âme de la poésie et sa plus éclatante parure ; mais ce qui manque essentiellement à l'effet de ce tableau, c'est le coloris ; pour être animé il avait besoin de cette imagination vive, ardente, sensible, riche d'idées, plus riche encore d'expression, qui donne la forme et le mouvement à tout ce qu'elle conçoit, qui embellit tout ce qu'elle touche, qui anime du souffle divin de la vie tous les objets qu'elle décrit, qui les entoure continuellement et avec art d'une vapeur vive et légère, et répand sur eux à pleines mains les touffes variées des plus brillantes fleurs ; c'est avec ce sentiment de la poésie, don céleste qui tient autant à la sensibilité de l'âme qu'au feu de l'imagination, qu'il eût fallu chanter les Arts et les Arts cultivés par la main des Grâces et embellissant la beauté même.

On n'a retenu que deux vers de ce Poëme. Le premier offre, avec un rapprochement trop usé, le sentiment si louable du pardon des injures (1) ; c'est celui qui termine la tirade consacrée à l'Eloge de madame la comtesse de G . . . . :

Un théâtre d'enfans fut celui de sa gloire.

(1) Voyez le portrait de M. de La Harpe, sous le nom de *Damoville*, dans le Conte des *Deux Réputations* des *Veillées du Château*.

Le second,

Tout le Nord est soumis ou tremblant sous sa loi (1),

est dans l'éloge de Catherine II, qui finit ce Chant de la manière la plus heureuse. Et quel autre nom choisir pour présenter réunis dans un seul objet tous les traits épars dans les portraits des différentes femmes célèbres dont M. de La Harpe a voulu consacrer, dans ce Chant, et les talens et l'amour pour la gloire? Mais telle est la fatalité attachée au faire de ce peintre, qu'on n'a voulu apercevoir dans ce tableau que de grandes actions rendues sans enthousiasme, et le crayon insignifiant des traits du plus grand caractère du siècle. C'est pour la première fois que l'on a vu dans cette assemblée des vers, lus après des Discours en prose,

(1) M. de Calonne, contrôleur-général, qui assistait à cette séance, dit à la fin de cet Eloge, d'ailleurs si juste et si bien mérité, mais qu'il eût sans doute été convenable de ne pas exprimer ainsi devant un autre Souverain du Nord: *Je ne sais pas si ce morceau est poétique; mais je sais bien qu'il n'est pas politique.* N'oublions pas de remarquer encore que le poëte exhorte dans cet Eloge Catherine II à se presser d'achever la conquête de Constantinople, de venger les femmes de la tyrannie du sérail, et de rétablir en Grèce l'empire des arts et de la beauté. C'est à côté de l'ambassadeur destiné à partir incessamment pour la Cour de Sa Hautesse que notre adroit poëte invite Cathernie II à cette auguste conquête. Il est vrai que cet ambassadeur, M. de Choiseul-Gouffier, lui avait donné très-éloquemment le même conseil dans son *Voyage de Grèce*; mais on en fait, dit-on, dans ce moment une nouvelle édition où cet article sera entièrement supprimé. Ce qui nous rassure, c'est que les vers et la prose de ces Messieurs ont réglé rarement le sort des Nations et des Empires, sans quoi nous les supplierions de vouloir bien être un peu plus d'accord avec eux-mêmes.



tomber deux à deux sans obtenir presque un seul signe d'applaudissement. Il est vrai que la froideur avec laquelle on a écouté le début presque prosaïque de ce Chant a ôté à M. de La Harpe le talent qu'il a de lire supérieurement les vers et surtout les siens : son amour-propre au supplice semblait avoir éteint ses moyens, et son gosier, comprimé par la réaction de l'orgueil humilié, a fini par ne plus rendre que des sons rauques et inarticulés qu'étouffait graduellement le sentiment d'un silence qui s'accroissait à mesure que le poëte avançait dans sa lecture ; plusieurs beaux vers n'ont point été entendus ; aussi madame P...., ancienne amie de M. de La Harpe, l'a-t-elle abordé après la séance, en lui disant avec une ingénuité toute spirituelle ces paroles consolantes : *Qu'aviez-vous donc, Monsieur, pour lire si mal aujourd'hui ? Peut-on faire tomber ainsi les plus beaux vers du monde ?*

L'amour-propre des spectateurs a vu avec peine que, dans une circonstance aussi solennelle que flatteuse pour la Nation, le seul poëte dont elle puisse se glorifier aujourd'hui ne lût pas devant M. le comte de Haga quelques-unes de ses productions toujours si vivement applaudies ; mais on a été consolé de cet effet d'une petite intrigue, à la faveur de laquelle le secrétaire de l'Académie avait écarté M. l'abbé Delille, qui s'était offert à lire, pour lui substituer M. de La Harpe, qui feignait n'en avoir pas envie.

M. le duc de Nivernois a lu, après M. de La

Harpe, plusieurs de ses Fables, dont le plan si simple, le dialogue si naturel et si facile, le style si analogue à ce genre de poésie, présentent la morale la plus utile et la plus aimable ; ces Fables ont été reçues avec transport. M. le comte de Haga a paru prendre à cette lecture le plus vif intérêt ; le public, qui croyait lire ce sentiment dans ses yeux, s'est permis plusieurs fois d'en demander encore une à haute voix ; M. le duc de Nivernois en a lu huit ; le hasard l'a presque toujours fait tomber sur des Fables, dont la lecture, en honorant le caractère de celui devant qui on osait la faire, annonce qu'il offre personnellement le modèle des vertus que leur morale enseigne aux Souverains.

M. le comte de Haga s'est rendu, après la séance, dans la salle particulière des académiciens, où sont les portraits de tous ceux qui ont composé l'Académie depuis qu'elle existe jusqu'à ce jour, et les portraits des grands Princes qui l'ont honorée de leur présence. M. le comte de Haga y a vu le sien, dont il a fait don à l'Académie, à côté de celui de la fameuse reine Christine. Il a adressé la parole à tous les académiciens qui avaient assisté à cette séance ; il a reconnu tous ceux qui composaient l'Académie lors de son premier voyage ; il en est peu à qui il n'ait dit des mots flatteurs et fins sur leurs ouvrages ; manière la plus délicate dont un Souverain puisse louer des gens de lettres. Il a demandé et reçu de l'air le plus affable et le plus obligeant M. Suard ; on l'a vu lui parler un instant

bas et à l'oreille. Nous croyons savoir ce que M. le comte de Haga a dit à cet académicien ; les paroles des Rois les plus sècrètes ne se perdent jamais ; l'air même qui les entend en silence suffirait pour les répandre, si ceux à qui ils daignent les adresser ne les confiaient pas quelquefois à leurs amis avec la réserve d'un mystère respectueux. M. le comte de Haga voulait faire sentir à M. Suard que sa tirade indirecte sur la comédie du *Mariage de Figaro* ne lui avait pas échappé : il lui a dit : *Vous n'y allez pas de main morte, Monsieur, et vous frappez fort.*—M. le Comte me permettra de ne pas paraître l'entendre.—*Je vous entends, moi ; mais je n'ai point applaudi à cette partie de votre Discours pour ne pas m'interdire le plaisir de revoir la pièce encore une fois.*

C'est ainsi que s'est terminée une séance qui a paru occuper agréablement un grand Roi, et que n'oublieront jamais ceux qui ont eu le bonheur de le voir honorer par sa présence le sanctuaire de la Littérature française.

CHANSON *de M. le marquis de Montesquiou.*

Sur l'air du Serin qui te fait envie.

O toi qui reçois d'Emilie
Le joli nom de petit chat,
Bel objet de sa fantaisie,
Je pourrais te croire un peu fat :
Quand d'une caresse nouvelle
Elle t'honore tous les jours,
Tu crois être quitte avec elle
En faisant pate de velours.

Ainsi le pouvoir de mal faire
Te dispense d'avoir bon cœur ;
Et c'est ton mauvais caractère
Auquel tu dois tant de faveur.
Tu n'en dors pas moins sur ce trône
Où te placent des bras charmans :
Superbe exemple que tu donnes
Aux petits-maîtres, aux tyrans.

Mais quand, gonflé de ton mérite
Et de tes droits si mal acquis,
Tu foules en vrai sybarite
Ce tas de roses et de lis.
L'Amour, que ton bonheur ennuie,
Lorgne ta place et n'a pas tort :
C'est bien le cas d'avoir envie
De réveiller le chat qui dort.

Oeuvres de Valentin Jamerai Duval, précédées des Mémoires sur sa vie ; deux volumes in-8vo, avec figures. A Saint-Pétersbourg, 1784. L'Editeur de ces Oeuvres posthumes est M. F. A. de Koch, attaché depuis plusieurs années au service de Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies. Le plus intéressant et le plus curieux de tous les ouvrages de M. Duval, c'est sans doute lui-même (1). On sait qu'il n'eut long-temps d'autres maîtres que son instinct et sa curiosité naturelle ; qu'il vécut, jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, dans les forêts, employé à garder les vaches des ermites de Sainte-Anne près de Lunéville ; et que, dans cette solitude abandonné à lui-même, dévoué aux travaux les

(1) Cet homme extraordinaire est mort à Vienne, en 1775, âgé de 81 ans.

plus serviles, il n'en acquit pas moins le goût de la lecture, et fit des progrès peu communs dans la Géographie, l'Histoire et le Blason. Un jour, étant assis au pied d'un arbre, entouré de cartes géographiques, il fut aperçu par la suite des jeunes Princes de Lorraine, leur inspira par ses réponses autant d'intérêt que de surprise, et ayant obtenu de la protection du duc Léopold les secours nécessaires pour poursuivre et pour achever ses études, il mérita dans la suite l'honneur d'être attaché au duc François, qui, devenu Empereur, le fit nommer directeur de la Bibliothèque et du Cabinet impérial des Médailles à Vienne.

Le Mémoire de M. de Koch sur la vie de M. Duval, qui se trouve à la tête du premier volume de la Collection que nous avons l'honneur de vous annoncer, est écrit avec une simplicité touchante, et contient plusieurs anecdotes curieuses, parce qu'elles peignent très-heureusement le caractère et le tour d'esprit du solitaire, qui, transporté au milieu d'une Cour brillante, n'en conserva pas moins, sous des formes adoucies par l'usage du monde, la première franchise, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, la première sauvagerie de ses mœurs et de ses manières : nous ne nous permettrons d'en citer ici qu'un seul trait. « Ayant quitté un jour assez « brusquement l'Empereur, sans attendre d'en « être congédié : Où allez-vous, lui dit ce Prince ? « — *Entendre chanter la Gabrieli, Sire.* — Mais « elle chante si mal. — *Je supplie Votre Majesté*

“ *de dire celà tout bas.* — Pourquoi ne le dirais-
“ je pas tout haut? — *C'est qu'il importe à Votre*
“ *Majesté d'être crue de tout le monde, èt qu'en*
“ *disant cela, elle ne le serait de personne.*”

Il y a beaucoup de naturel et de vérité dans l'histoire de la dévotion fortuite et machinale qui survint à M. Duval à l'ermitage de la Rochette, près des montagnes des Vosges; dans le détail de ses premières études à l'ermitage de Sainte-Anne, et surtout dans la peinture du bonheur dont il jouissait sur un chêne de la forêt, qu'il avait érigé en observatoire. L'espèce de bataille qu'il fallut livrer aux solitaires de Sainte-Anne, qui prétendaient brûler ses cartes et ses livres, et qu'il chassa très-humblement de chez eux, ainsi que la capitulatiou qui suivit cette petite guerre, offrent des scènes vraiment originales. Le Mémoire où il rend compte de l'extrême agitation que lui causa la représentation de l'opéra d'*Isis*, à Paris, en 1718, peut former un contraste assez piquant avec la lettre où Saint-Preux verse tant d'amertume et de mépris sur tous les enchantemens de ce merveilleux spectacle.

Le Jardin du Palais-Royal, palais bâti par le cardinal de Richelieu et légué à Louis XIII par ce ministre-roi, est de toutes les promenades de Paris la plus célèbre et la plus fréquentée. Son heureuse situation au centre de la Capitale, le couvert, si précieux pendant les chaleurs de l'été, d'une des plus belles allées du monde, avaient fait depuis long-

temps de ce Jardin le rendez-vous de la Cour et de la ville. Il est peut-être curieux de savoir que le plus beau marronnier de cette superbe allée, avec celui qui subsiste encore au Jardin du Roi, ont été les premiers arbres de cette espèce dont l'Inde ait enrichi nos climats. Le régent Philippe, duc d'Orléans, qui habitait le Palais-Royal, apanage de sa maison, et que l'on a vu, comme dit l'auteur de *la Henriade*,

Remuant l'univers du sein des voluptés,

s'était plu à embellir ce Jardin d'allées, de boulingrins, de gazons et de statues ; mais cette promenade charmante était entourée de maisons irrégulières et mal bâties, dont l'aspect contrastait désagréablement avec les beautés de l'intérieur. M. le duc de Chartres, à qui son père, M. le duc d'Orléans, a cédé le Palais-Royal, vient de détruire l'ancien jardin ; il en a fait planter un nouveau, et l'a entouré de maisons élevées sur un même plan d'architecture, qui, réunies à la façade du nouveau corps de bâtiment qu'il se propose d'ajouter à son Palais, ne paraîtront former qu'un seul édifice d'un ensemble aussi vaste qu'élégant et somptueux.

Ces nouveaux bâtimens offrent une enceinte rectangulaire, dont le développement porte trois cent soixante toises. Trois côtés de ces bâtimens, destinés à être occupés par des particuliers, sont décorés par un ordre en pilastres cannelés, qui depuis le sol jusqu'au-dessus de l'entablement s'élève à quarante-deux pieds. Cent quatre-vingts arca-

des, séparées par ces pilastres, éclairent le péristyle qui règne autour du Jardin. Sous ce péristyle on a établi cent quatre-vingts boutiques, louées par des restaurateurs, des baigneurs, des cafés et des marchands de toutes sortes d'objets de luxe et d'agrément. Cette promenade couverte communique à deux grands vestibules placés dans les deux angles opposés au Palais ; ils sont soutenus par vingt-quatre colonnes. Sur la galerie en arcades règnent deux étages pris dans l'entablement de l'ordre, décorés de basreliefs et de trophées, et couronnés par une corniche aussi riche qu'élégante. Le troisième étage est pris dans les mansardes, et caché en partie par une balustrade supportant cent quatre-vingts vases, qui termine avec autant de grâce que de noblesse ce grand ensemble be bâtimens.

Les arbres que l'on a plantés dans le nouveau Jardin, et dont l'élévation ne doit pas excéder celle du premier étage des maisons qui l'entourent, donnent déjà un ombrage agréable. Un bassin flanqué de quatre kiosques en treillage occupe l'extrémité du Jardin en face du Palais. Le reste du terrain formera une esplanade considérable, où l'on placera sur un piédestal élevé la statue de Henri IV, confiée au ciseau du célèbre Houdon.

On essaierait difficilement de peindre le tableau intéressant qu'offre cette promenade, lorsque le soleil, baissant sur l'horizon, permet aux femmes d'y venir respirer le frais, et jouir dans ce jardin du plaisir de voir, et surtout du plaisir d'être

vues. Des doubles et triples rangs de chaises, placées le long d'allées spacieuses, suffisent à peine pour recevoir cette foule de femmes, presque toutes jolies, au déclin du jour, et dont le spectacle offre un coup-d'œil aussi varié que séduisant. Les plus belles, ou celles qui sont mises avec le plus d'élégance, se promènent au milieu de celles qui bordent ces allées, avec cette grâce facile qui appartient en général aux femmes de Paris, et que fait valoir encore la forme aussi simple que gracieuse des vêtemens que le bon goût semble aujourd'hui leur avoir fait adopter; des jupes de taffetas, dont la couleur perçant à travers le tissu de leurs longues robes de gaze ou de lin, semble presque indiquer le nu; ces ceintures légères qui terminent la taille en marquant encore mieux le svelte de ses contours par le tranchant de leur couleur avec celle de l'habit qu'elles semblent attacher; enfin ces chapeaux couronnés de fleurs, placés sur leurs têtes avec une négligence aimable, et dont l'ampleur semble ne dérober une partie du visage que pour prêter à celle qu'elle laisse voir plus de rondeur et plus d'attraits; tout cet ensemble d'un costume si séduisant et si simple, en laissant deviner les formes mêmes qu'il affecte de voiler, donne aux femmes de nos jours une élégance et une grâce plus attrayantes que la beauté même. On croit être transporté dans Athènes, à ces jours de fêtes où la beauté, belle simplement de ses appas, couverte plutôt que parée par les plis ondulans de ses vêtemens légers, n'empruntait de l'éclat que

des fleurs dont elle couronnait sa tête. Jamais nos jolies femmes n'ont plus ressemblé à de jeunes Grecques, et jamais elles n'ont paru plus belles. Leur affluence répand sur cette promenade un intérêt attachant ; on ne se lasse point de voir un tableau continuellement embelli par une variété d'objets, sur lesquels l'œil se repose tour-à-tour avec une complaisance toujours nouvelle, et l'on regrette pour ainsi dire que la nuit vienne lui en substituer un autre, quoique plus voluptueux et plus piquant encore.

Les feux de cent quatre-vingts réverbères suspendus aux cent quatre-vingts arcades qui entourent ce Jardin, ceux des nouvelles lampes à la Quinquet qui éclairent les cafés, les restaurateurs et les boutiques, répandent sur cette promenade une lumière douce, une espèce de demi-jour qui rend la beauté plus intéressante et prête à la laideur même des illusions favorables. Ce demi-jour sert la décence et la commande, en même temps que la magie de ses effets semble répandre la volupté jusque dans l'air que l'on respire. C'est le moment où la foule de nos belles courtisanes se rend dans ce Jardin. L'élégance toujours recherchée de leur parure, l'aisance presque hardie de leur démarche attirent sur leurs pas la foule tumultueuse de nos jeunes gens ; on les voit s'agiter sans cesse autour d'elles, courir des unes aux autres, les suivre tour-à-tour, les devancer avec un empressement fatigant même pour celles qui en sont l'objet. C'est un flux et un

reflux dont ces jeunes beautés dirigent les ondulations, et qu'elles portent le plus souvent le long des grandes allées, parce qu'elles connaissent tout l'avantage que reçoivent leurs charmes du jour artificiel qui éclaire encore plus ces allées que les autres parties du Jardin. Le milieu de cette promenade occupé par le bassin et les kiosques vivement éclairés présente un spectacle moins tumultueux, et par cela même peut-être plus agréable. L'affluence des spectateurs désintéressés respire l'air pur de la grande esplanade, tandis qu'une multitude de groupes, assis autour de petites tables, prennent ces rafraîchissemens glacés dont la chaleur de la saison rend l'usage si nécessaire et si agréable, et qu'on a trouvé le secret de varier journellement au choix de tous les goûts. Jamais nos Wauxhalls, nos Colisées, nos Redoutes n'ont rien offert d'un pittoresque aussi riche, aussi varié que cette espèce de bal de nuit en plein air. Cette foule de femmes, toutes condamnées par état à être jolies, l'espèce de négligence voluptueuse que la nuit autorise dans leur maintien, la grâce et la légèreté de leur démarche; l'empressement de cette brillante jeunesse qui cherche avidement dans leurs yeux l'expression des désirs qu'elles se sont fait une si douce habitude d'inspirer; le site, le jour qui l'éclaire, tout répand sur cette promenade un charme dont il est difficile que les sens ne soient pas émus. Celui de la musique vient encore quelquefois ajouter à toutes les voluptés que l'on respire dans ce Jardin, jusqu'à l'instant

P 2

où les lampes, éteintes à onze heures, annoncent à ceux qui n'aiment pas l'obscurité qu'il est temps de l'abandonner. Nous devons ajouter qu'une police exacte maintient la décence et fait respecter l'honnêteté dans un lieu d'ailleurs si peu fait pour en conserver le sentiment. Tel est le spectacle qu'offre chaque jour le nouveau Jardin du Palais-Royal.

LES *plus jolis mots de la Langue française, Stances; par M. Cuinet d'Orbeil.*

A deux époques de sa vie
L'homme prononce en bégayant
Deux mots dont la douce harmonie
A je ne sais quoi de touchant.

L'un est *maman* et l'autre *j'aime.*
L'un est créé par un enfant,
Et l'autre arrive de lui-même
Du cœur aux lèvres d'un amant.

Que le premier se fasse entendre,
Bientôt une mère y répond.
La jeune beauté devient tendre,
Si son cœur entend le second.

Ah! jeune Lise, prends-y garde,
Le mot j'aime est plein de douceur;
Mais tel qui souvent le hasarde
N'en sentit jamais la valeur.

L'esprit quelquefois s'en amuse,
Il en saisit si bien l'accent,
Que méchamment il en abuse
Pour tromper un cœur innocent.

Il faut une prudence extrême
Pour bien distinguer un amant;
Celui qui dit mieux je vous aime
Est quelquefois celui qui ment.

Qui ne sent rien parle à merveille;
Crains un amant rempli d'esprit;
C'est ton cœur et non ton oreille
Qui doit écouter ce qu'il dit.

Juillet, 1784.

Mon Bonnet de nuit, deux volumes in-12. C'est encore une nouvelle production de la plume infatigable de l'auteur de l'*An 2440*, du *Tableau de Paris*, des *Portraits des Rois de France*, etc. etc. On y verra, comme dans toutes les autres, de la sensibilité, de l'esprit, du mauvais goût, des lieux communs, et quelques manières de voir neuves et originales. Ce sont des rêveries et des rêves sur l'égoïsme, la royauté, la cupidité, l'opulence, sur Mahomet, Sémiramis, Racine, Boileau, que sais-je ? et le roman d'un monde heureux. Un des premiers chapitres est intitulé l'*Oreiller ;* l'auteur y prouve que, pour être heureux, il faut être bien avec son oreiller, parce que l'aidredon le plus doux se durcit sous la tête inquiète du méchant. Un autre moyen sans doute d'être bien avec son oreiller, ce serait de prendre quelquefois ce *Bonnet de nuit* ; car les rêves qu'il contient pourraient bien inviter aussi souvent à dormir qu'à rêver. A travers les idées extravagantes et communes dont cet ouvrage est rem-

pli, l'on rencontre non-seulement beaucoup d'excellentes choses, mais encore d'utiles vérités exprimées avec une grande énergie, comme celle-ci : *Le mépris dans les grandes villes est comme l'air infect qu'on y respire ; on s'y fait.* Tacite aurait-il voulu dire autrement ?

Septembre, 1784.

Nous avons déjà eu l'honneur de vous faire connaître les deux pièces de vers lues à la dernière séance publique de l'Académie française, le jour de la Saint-Louis. Il nous reste à parler du Discours qui a remporté le prix de l'éloquence, c'est l'*Eloge de Fontenelle*, par M. Garat, déjà connu par ceux de *Montausier*, de l'*abbé Suger*, et par un grand nombre d'articles intéressans dont il a enrichi depuis quelques années le *Mercure de France.*

L'auteur du nouvel Eloge, mécontent de la manière dont les premiers Discours avaient été lus par M. de La Harpe, a demandé à l'Académie la permission de lire lui-même. L'Académie a bien voulu faire pour la première fois une exception en sa faveur à l'usage établi. Un accent un peu gascon, un débit assez monotone, l'extrême difficulté de trouver des repos convenables dans des périodes de deux ou trois pages, même pour celui qui en a construit le pénible labyrinthe, n'ont guère mieux servi notre orateur que ne l'auraient pu faire les intentions peu bénévoles d'un lecteur étranger ; mais souffre-t-on jamais autant du mal qu'on se fait

soi-même que de celui qu'en éprouve de la part des autres ? De quelque manière d'ailleurs que l'ouvrage eût été lu, les détails brillans dont il est rempli ne pouvaient manquer d'être applaudis ; aussi l'ont-ils été vivement. Essayons d'en examiner ici le plus rapidement qu'il nous sera possible et les défauts et les beautés.

M. Garat débute par une interrogation au moins assez étrange : Qu'est-ce, dit-il, *qu'est-ce que Fontenelle ?* Nous sommes tentés de commencer par la même figure. Qu'est-ce que ce Discours ? Est-ce un éloge ou une critique, un discours oratoire, ou bien une dissertation purement littéraire ? A en juger par le style tour-à-tour emphatique et sublime, mais ayant toujours la prétention du ton le plus élevé, l'intention de l'auteur a sûrement été de faire de l'éloquence ; mais à considérer la marche même du Discours, la distribution maladroite de toutes les parties qui le composent, la négligence et le décousu du plan, on pourrait présumer avec raison que c'est quelque ancienne analise des Œuvres de Fontenelle que l'auteur s'est pressé de rhabiller avec toute la recherche, tout le faste de la rhétorique mise à la mode par M. Thomas ; rhétorique qui suppose infiniment d'esprit et de philosophie, mais que M. de Voltaire avait pourtant l'irrévérence d'appeler du *galithomas*.

Quoi qu'il en soit, on est convenu assez généralement que le ton et le plan de l'ouvrage n'étaient pas d'accord, et que tant de pompe accadémique

dans le style aurait exigé du moins plus d'ordre et de dignité dans l'ordonnance même du Discours. On n'y trouve en effet aucun projet suivi, nulle gradation dans les mouvemens, pas même l'unité d'un parti pris, d'un intérêt quelconque. L'orateur, pour répondre à sa première question, qu'est-ce que Fontenelle ? discute longuement le mérite de tous les écrits de cet homme célèbre, depuis les fameuses *Lettres du chevalier d'Her**** jusqu'à l'*Histoire de l'Académie*, les compare l'un après l'autre avec les grands modèles qu'il négligea de suivre dans chaque genre, et finit par conclure que Fontenelle ne fut ni un bel esprit, ni un homme de talent, ni un philosophe, encore moins un homme de génie; " que, " né dans le siècle des beaux arts, il créa cepen- " dant le siècle de la philosophie ; qu'il exerça sur " ses contemporains un empire invisible, mais au- " quel on ne résistait point ; qu'il fit marcher toute " la France à sa suite, et toute l'Europe à la suite " de la France..." Ne voilà-t-il pas enfin pour nous consoler un assez beau cortége *dont la réserve de notre panégyriste* se permet de gratifier Fontenelle, après avoir essayé de le dépouiller d'ailleurs de tous les titres auxquels il semble que lui-même eut la témérité de prétendre ?

En voulant apprécier avec une justice si rigoureuse les différens ouvrages de Fontenelle, comment M. Garat n'a-t-il pas senti la maladresse qu'il y avait à s'appesantir si fort sur ceux même qui méritaient le moins l'attention de sa critique ? L'idée

qu'il pouvait donner à ses auditeurs des *Eglogues* de Fontenelle n'était-elle pas assez peu intéressante par elle-même, sans qu'il prît encore tant de peine à les mettre en opposition avec celles de Théocrite et de Virgile ? On ne saurait lui savoir mauvais gré d'avoir fait sur les *Dialogues des Morts* de Lucien un morceau aussi piquant par le fond des idées que par la grâce de la finesse et de l'expression ; mais est-ce après un morceau de ce genre qu'il fallait placer une analyse si détaillée, si froide et si fastidieuse de quelques-uns des nouveaux *Dialogues des Morts* de Fontenelle ? Ce que le goût de M. G.... paraît oublier à tout moment, c'est l'étendue qu'il convient de laisser à chaque partie d'un ouvrage pour donner plus d'effet à l'ensemble. Il a mis perpétuellement en discussions, en tableaux, ce qu'il ne fallait présenter qu'en masses, en traits, en résultats ; au lieu d'ordonner son sujet, il n'a été occupé que du soin de l'enrichir, et son Eloge nous rappelle ces statues dont le dessin négligé n'échappe point à l'œil attentif, quelque amples et quelque riches que soient leurs lourdes draperies.

Au lieu d'affecter tantôt l'emphase académique et tantôt la sécheresse et la sévérité d'un journaliste de mauvaise humeur, au lieu de s'arrêter à chaque instant pour disserter avec tant d'éloquence et de subtilité sur tous les lieux communs que pouvait embrasser l'Eloge de Fontenelle, au lieu de s'amuser à nous parler de la poétique de l'Idylle et de celle de l'Opéra, de tant d'autres matières également rebat-

tues, également étrangères au sujet principal, pourquoi M. Garat n'a-t-il pas employé la sagacité de sa philosophie, la profondeur de ses méditations, l'énergie de son talent à nous peindre à grands traits l'influence que l'esprit de Fontenelle eut sur l'esprit et les opinions de son siècle? C'était la partie la plus intéressante de son sujet, et c'est justement celle qu'il a traitée le plus légèrement.

Suffisait-il de dire que Fontenelle a créé le siècle de la philosophie? Il fallait le dire moins fort peut-être, et le prouver avec plus de détail, nous montrer cet homme extraordinaire dans les révolutions du goût comme dans celles de la philosophie, sans devancer de fort loin les progrès de son siècle, le précéder toujours pour ainsi dire de quelques pas, et obtenir par-là même un ascendant plus sûr et plus universel que ne l'obtient souvent l'homme de génie dont l'élan trop rapide ne laisse pas même au vulgaire des esprits le désir de l'atteindre, encore moins la force de le suivre.

C'est une observation dont on est tout étonné que M. Garat n'ait pas su tirer plus de parti, lorsqu'on voit combien lui-même en a senti la justesse: « Fontenelle, dit-il très-ingénieusement, Fontenelle paraît voir dans la vérité cette statue antique d'Isis couverte de plusieurs voiles; il croit que chaque siècle doit en lever un et soulever seulement un autre pour le siècle suivant. Il connaît les hommes, et il les craint non-seulement parce qu'ils peuvent faire beaucoup de mal, mais parce qu'il est très-dif-

facile de leur faire du bien ; et il en trouve les moyens dans un art qui n'aurait jamais été sans doute celui d'un caractère plus énergique et plus impétueux, mais qui a fait servir sa timidité même et sa discrétion à un plus grand progrès de l'esprit philosophique.

Nous avons déjà indiqué les défauts qu'on a reprochés le plus généralement au style de M. Garat ; il manque souvent de clarté et devient vague à force de vouloir être profond. Avec un talent infiniment précieux, ce jeune écrivain paraît ignorer encore et l'art de terminer heureusement sa période, et celui de restreindre à propos le développement même de ses idées. Il cherche toujours à rassembler en faisceau jusqu'aux plus subtiles ramifications de sa pensée, pour ne rien laisser échapper ; il en franchit même l'étendue naturelle, et la liaison de ses phrases paraît quelquefois aussi arbitraire que leur enchaînement est long et difficile.

Nous nous dispenserons d'en citer des exemples ; nous regretterions même de nous être arrêtés si long-temps à rappeler ici toutes les critiques qu'on a faites d'un ouvrage estimable à tant de titres, si ces critiques pouvaient faire oublier un moment le mérite essentiel qu'on ne saurait lui refuser, celui de porter presque partout l'empreinte d'un esprit ingénieux et profond, exercé aux méditations les plus abstraites, et réunissant souvent à la faculté de concevoir de grandes pensées celle de les exprimer avec beaucoup de finesse et d'énergie. Pour en

convaincre nos lecteurs, il suffira de mettre sous leurs yeux le sublime tableau que son imagination découvre en rassemblant les idées et les faits énoncés avec tant de simplicité dans les *Eloges* de Fontenelle.

" Les Etats défendus par des remparts nou-
" veaux; les mers couvertes de vaisseaux qui leur
" étaient inconnus ; les principes de la guerre et de
" la force des Empires changés ainsi à-la-fois sur
" la terre et sur les eaux : l'Océan et la Méditer-
" ranée sondés dans toute leur profondeur, et les
" écueils où se brisaient les navigateurs marqués
" avec assez de précision pour servir de pierre nu-
" méraire à leur route ; les sources cachées dans les
" flancs des rochers jaillissant de tous côtés à l'as-
" pect de quelques hommes, entrant avec eux, au
" bruit des acclamations d'un peuple immense,
" dans des cités qui n'avaient jamais été arrosées
" que par les torrens du ciel ; tous les royaumes tra-
" versés par des canaux, par ces fleuves dont
" l'homme est en quelque sorte le dieu, dont il
" tient l'urne qu'il penche, qu'il relève, qu'il dé-
" tourne à son gré, suivant que l'agriculture et le
" commerce lui demandent de retirer les eaux, ou
" de les laisser couler ; les ateliers, les manufac-
" tures, les villes, les campagnes couvertes d'un
" bout de l'Europe à l'autre de machines nouvelles
" que l'homme semble avoir animées de son intel-
" ligence, qui exécutent avec régularité et prompti-
" tude tous les travaux qu'il leur commande, et

" sont pour ainsi dire des esclaves créés par son
" génie ; les végétaux de tout l'univers rassemblés
" dans quelques jardins où on leur a préparé la
" température de tous les climats ; nos champs
" ombragés d'arbres, enrichis de fruits et de fleurs
" que la nature n'y avait point semés ; l'art, qui
" veille sur nos jours, changé chez toutes les Na-
" tions, et la vie de cent millions d'hommes qui
" peuplent l'Europe confiée à de nouveaux prin-
" cipes, à de nouveaux instrumens, à de nouveaux
" remèdes ; ces cités immenses, où se rassemble et
" se presse le genre humain avec tous ses besoins et
" toutes ses passions, entretenues dans le repos,
" dans l'harmonie et dans l'abondance par un ordre
" nouveau, dont les ressorts cachés agissent en si-
" lence comme ceux du monde physique ; un nou-
" vel empire s'élevant du milieu des glaces et des
" forêts du Nord, décoré, au jour même de sa
" naissance, de tous les arts, de toutes les lumières
" que le génie et les siècles ont perfectionnés sous
" les plus beaux climats ; le globe enfin où l'homme
" demeure ; l'homme lui-même, sa force, son in-
" telligence, ses besoins, ses plaisirs, tout est changé
" d'un bout du monde à l'autre ; une cinquantaine
" d'hommes en moins d'un demi-siècle ont fait ces
" changemens ; jamais on ne prouva mieux que la
" plus grande de toutes les puissances, c'est la pen-
" sée ; jamais on ne fit mieux sentir combien cette
" puissance est bienfaisante.

" La réunion des éloges historiques d'un si

" petit nombre d'hommes est peut-être le seul ta-
" bleau que l'Histoire moderne puisse opposer aux
" prodiges de l'Histoire ancienne ; toutes ces mer-
" veilles que la législation, unie aux beaux-arts,
" opérait dans l'antiquité, cet empire qu'elle exer-
" çait sur la nature même pour la soumettre aux
" besoins des peuples ; ces hommes si simples et si
" sublimes, si pauvres et si heureux ; tous ces phé-
" nomènes sont reproduits en partie chez les mo-
" dernes par les sciences ; on dirait que les grandes
" âmes et les grands génies, détournés des hautes
" fonctions de la société par la forme de nos gou-
" vernemens, ont rassemblé toutes leurs forces sur
" la nature, et que la puissance de l'esprit humain,
" qui doit toujours se montrer quelque part, qui
" chez les anciens était dans les arts et dans la lé-
" gislation, a passé, chez les modernes, dans les
" sciences."

L'Eloge de M. Garat eût-il encore plus de défauts qu'on ne lui en a pu reprocher, ce morceau seul ne devait-il pas lui assurer le prix?

Ce que notre panégyriste dit du caractère moral de Fontenelle n'offre pas autant de détails intéressans qu'on aurait pu désirer ; mais voici une réflexion sur ce sujet qui nous a paru bien juste et bien touchante. " La générosité même du philo-
" sophe (dit-il) a pris le caractère de son âme ;
" quand on vient lui confier des besoins, des mal-
" heurs, il écoute attentivement, mais ne paraît ni
" ému ni troublé.... On dirait qu'ayant aperçu

" d'une vue générale tous les maux qui sont dans
" le sort de l'humanité, aucun malheur en particu-
" lier ne peut assez le surprendre pour l'émouvoir ;
" que du premier coup-d'œil qu'il a jeté sur l'espèce
" humaine, son âme s'est pour toujours ouverte à
" la bienfaisance, pour ne pas attendre que la pitié
" y pénètre en la déchirant ; et tant de générosité
" ne lui paraît pas même une vertu, il n'y voit
" qu'une dette qu'il paye au malheur : *Cela se doit*,
" dit-il, lorsqu'il ne peut empêcher qu'on ne dé-
" couvre ses bienfaits, trop nombreux pour pouvoir
" toujours se cacher. La haine, que rien ne peut
" toucher, a dit que ces vertus ne partaient point
" d'un cœur sensible. Eh bien ! je ne chercherai
" point, si l'on veut, à prouver que la sensibilité
" en était le principe ; mais qu'y gagneront les en-
" nemis de Fontenelle et de la philosophie, si les
" âmes sensibles ne peuvent en entendre le récit
" sans être émues et attendries ?"

Toute la dernière partie du Discours de M. Garat a été souvent interrompue par les applaudissemens les plus vifs et les plus universels. Les vers de M. de Florian, lus aussi par lui-même, ont été moins favorablement accueillis.

Nous avons déjà eu l'honneur de vous annoncer le prodigieux succès qu'ont eu les fragmens de l'Eglogue du *Patriarche*, lus par M. Marmontel ; mais nous ne devons pas dissimuler que la conclusion du Lecteur sur les disparates de goût dont cet ouvrage fourmille a excité un murmure presque gé-

néral. M. le secrétaire perpétuel, en déplorant le malheur qu'eut l'auteur anonyme de ne pas avoir été élevé parmi des hommes en état de l'avertir de son talent, observe que le goût qui lui a manqué est plus nécessaire aujourd'hui que jamais, que sans lui 'on a du génie; mais que *sans lui le génie est perdu.* Cette décision a paru révolter la moitié de l'assemblée; on ne peut nier au moins qu'elle ne fut assez déplacée après le succès d'un ouvrage si plein de talent et si dépourvu de goût.

Cette séance académique, remarquable par l'intérêt des ouvrages qui l'ont remplie, le fut encore par la présence du Prince Henri de Prusse, frère du grand Frédéric, qui voyage sous le nom du comte d'Oëls, qui l'honora de l'attention la plus flatteuse, mais qui n'y reçut que cet hommage muet de l'enthousiasme public qui le suit dans tous les lieux où il se montre. On ne lut, on ne dit rien qui fût relatif à sa personne; seulement M. Marmontel, en remettant à la dame Le Gros, à la généreuse libératrice de Latude, le prix de vertu que la voix publique lui avait décerné depuis long-temps, dit, en tournant ses regards vers la tribune où était placé M. le comte d'Oëls: "C'est *en présence de la vertu* " *couronnée de gloire* que l'Académie a la satis- " faction de remettre ce prix à la femme obscure " dont les soins constans et désintéressés ont sur- " monté pendant deux ans les plus grands obsta- " cles pour tirer un homme malheureux de la si- " tuation la plus déplorable, etc."

Quelque généraux que fussent les termes dans lesquels l'interprète de l'Académie s'est permis d'exposer la bonne action de la dame Le Gros, elle était assez indiquée pour en rappeler le souvenir à tous ceux qui se trouvaient dans cette assemblée, et ce souvenir ne pouvait manquer d'exciter un mouvement universel d'attendrissement et d'admiration. Jamais l'Académie ne trouvera une occasion plus intéressante de justifier aux yeux du public la confiance dont le fondateur de ce prix honora ses lumières et ses vertus.

———

Est-il quelque suite d'événemens assez intéressante pour nous excuser d'avoir pu différer si long-temps de parler de la perte irréparable dont l'Académie royale de Musique s'est vue menacée vers la fin du mois dernier! Le jeune Vestris était revenu de Londres avec une extension de nerf au pied droit, qui, sans l'empêcher de marcher, le mettait dans l'impossibilité de danser, au moins de danser avec cette grâce, cette vigueur, cette précision qui laissent tant de distance entre ses rivaux et lui. La dernière fois que M. le comte de Haga fut à l'Opéra, dans la loge de la Reine, Sa Majesté désirant beaucoup que l'auguste voyageur eût le plaisir de voir encore avant son départ un des plus rares talens de ce Théâtre, elle envoya dire trois fois au jeune Vestris qu'elle le priait de danser comme il pourrait, ne fût-ce qu'une seule entrée. On n'avait pas manqué de prévenir la Reine qu'il avait répété le matin même,

mais on s'était bien gardé d'ajouter que cette répétition avait fort augmenté son mal. Soit que ses réponses aient passé en effet les bornes de la bêtise ou de l'impertinence permise à un danseur, soit que l'envie et la malignité de ses camarades se soient chargées de les empoisonner, sur le compte qui en fut rendu à M. le baron de Breteuil, ce ministre jugea convenable d'envoyer le sieur Vestris à l'hôtel de la Force pour y demeurer jusqu'au moment où il se trouverait en état de reparaître et d'expier sa faute. A cette nouvelle, que de bruits, que de rumeurs, que de divisions dans Paris ! Tout le monde se crut obligé de prendre parti pour ou contre; mais rien ne peut se comparer à la consternation de toute la maison Vestris. *Hélas !* disait le diou de la danse, le cœur navré et les larmes aux yeux: *c'est la première brouillerie de notre maison avec la famille des Bourbons.* A entendre le public, ou s'il est permis de s'exprimer avec moins de noblesse et plus de vérité, à entendre nos badauds de Paris, on aurait cru l'honneur de la Nation entière compromis; oubliant à quel intervalle se trouve même le premier des danseurs des dernières marches du trône, on eut la sottise de dire que le jeune homme avait désobéi aux ordres de la Reine, qu'il lui avait manqué de respect, qu'il fallait au moins le chasser du Théâtre et du royaume. D'un autre côté, les Vestris criaient à l'injustice, à la calomnie; le fils déclare que, si l'on ne lui rend pas sa liberté ou si l'on s'obstine à exiger une réparation honteuse, il ne remontera plus au Théâtre; le père menace de

quitter la France avec toute son auguste maison ; les pamphlets, les sarcasmes, les caricatures pleuvent de toutes parts. Enfin, après avoir vu les plus grandes puissances de ce monde intéressées dans cette illustre querelle, c'est la Reine elle-même qui a la bonté de calmer l'orage et d'engager M. le baron de Breteuil à ne pas donner à cette affaire plus de suite qu'elle n'en mérite, et à faire sortir de prison notre jeune étourdi, qui n'eut en effet d'autre tort que celui de n'avoir pas voulu se montrer à M. le comte de Haga sans être sûr de justifier l'opinion qu'on pouvait lui avoir donné de la supériorité de son talent. Au lieu de l'envoyer en prison, disait M. le maréchal de Noailles, je l'aurais fait partir sur-le-champ dans une chaise de poste, avec un exempt qui l'aurait conduit à Stockholm, et ne l'aurait ramené ici qu'après qu'il aurait sauté pour le Roi de Suède tant que Sa Majesté aurait daigné le désirer.

Le jour où il reparut pour la première fois est un jour à jamais mémorable dans les fastes de l'Opéra ; jamais assemblée ne fut plus nombreuse ni plus agitée ; c'était le trouble, toute la confusion d'une guerre civile. Au moment où il entra sur la scène avec mademoiselle Guimard, moment attendu avec le frémissement de l'impatience, les uns d'applaudir, les autres de siffler et de crier comme des furieux ; *A genoux ! à genoux !* On avait eu beau choisir pour ce pas de deux l'air si touchant de *Monseigneur, voyez mes larmes*, et une pantomime ana-

logue au caractère de l'air, le bruit des deux partis fut si fort que l'orchestre ne s'entendait pas lui-même. Notre jeune homme seul ne perdit ni son aplomb ni sa mesure, et jamais il ne dansa plus divinement. On avait donné à la garde la consigne de laisser au parterre la liberté de faire tout le vacarme qu'il jugerait à propos, mais d'empêcher les voies de fait; l'animosité des deux côtés était trop vive pour qu'on n'en vînt pas bientôt à cette extrémité. Le sergent, ayant vu qu'au défaut d'oranges on commençait à jeter quelques pierres sur le théâtre et que plusieurs champions de cette noble querelle se prenaient aux cheveux, fit entrer ses grenadiers dans le centre du parterre, et l'exemple de quelques prisonniers emmenés au corps-de-garde eut bientôt rétabli l'ordre et la paix.

La seconde fois que le jeune Vestris reparut, M. le comte d'Oëls honorait le spectacle de sa présence. La scène fut beaucoup plus tranquille, et ce jour-là peut être regardé comme l'époque de sa réconciliation avec le public, ou plutôt avec ses camarades, qui sentirent bien qu'ils ne seraient pas les plus forts.

Octobre 1784.

A la représentation de *Castor*, donnée pour M. le comte d'Oëls, il avait à côté de lui le fils de madame de Sabran, et s'amusait beaucoup de la curiosité avec laquelle cet enfant suivait le spectacle. —Mais qu'est-ce donc que Castor et Pollux?—Ce

sont deux frères jumeaux.—Et qu'appelle-t-on des jumeaux?—Ce sont des enfans sortis du même œuf. —D'un œuf!—Et vous-même, vous êtes sorti d'un œuf.... Tandis que l'enfant demeurait fort étonné d'une origine si merveilleuse, M. le chevalier de Boufflers lui souffla bien vite l'impromptu que voici pour M. le comte d'Oëls :

Ma naissance n'a rien de neuf,
J'ai suivi la commune règle;
Mais c'est vous qui sortez d'un œuf
Car vous êtes un aigle.

VERS *du même, pour être mis au bas du Buste de ce Prince, par M. Houdon.*

Dans cette image auguste et chère
Tout héros verra son rival,
Tout sage verra son égal,
Et tout homme verra son frère.

DISTIQUE *pour être placé au-dessus de la Pompe à feu de MM. Perrier, par l'abbé Boscovitz, auteur d'un Poëme latin sur l'Astronomie.*

Irarum oblitæ flamma hìc conspirat et unda;
Civibus optatas ipse dat ignis aquas.

TRADUCTION, *par M. Guidi.*

Ici, par un accord nouveau,
Entre l'onde et le feu, la paix est rétabl ;
Du citoyen l'espérance est remp ie,
Et c'est le feu qui donne l'eau.

La Folle Journée, ou le Mariage de Figaro. Cette comédie fameuse, même avant d'avoir été jouée, vient d'ajouter à tant d'autres titres de célébrité l'honneur très-inouï d'être arrivée sans interruption et sans langueur à sa cinquantième représentation (1).

Nous nous sommes permis de dire dans le temps que le célèbre auteur de cette célèbre comédie avait sans doute moins joui du succès de son ouvrage, que de l'éclat imposant que jetait sur son crédit la gloire de l'avoir fait donner en dépit de tout le monde, et pour ainsi dire par la seule autorité de son caractère et de ses intrigues. Nous osons croire maintenant que M. de Beaumarchais n'a jamais soupçonné lui-même que Paris ne pouvant se rassasier de sa *Folle Journée*, elle ferait également époque et dans l'histoire du Théâtre et dans l'histoire plus curieuse encore de nos fantaisies et de nos engouemens. S'il était difficile en effet de prévoir jusqu'où irait cette folie, il serait peut-être encore plus difficile d'annoncer aujourd'hui le point où elle s'arrêtera.

Cette comédie est dans ce moment à la soixante-unième représentation. M. de Beaumarchais, qui n'a pas encore jugé à propos de la faire imprimer, et de qui nous tenons personnellement *qu'il ne*

(1) *Timocrate*, de Thomas Corneille, fut représenté quatre-vingts fois de suite en 1656; mais la recette de ces quatre-vingts représentations n'est pas comparable à celle de quarante représentations du *Mariage de Figaro*.

voulait point, par égard pour le zèle des comédiens, mettre en opposition l'ouvrage imprimé avec l'ouvrage joué, se prépare à montrer, dans une préface digne de lui, qu'il n'y eut jamais de comédie où la décence ait régné plus scrupuleusement, qu'il n'y en eut jamais dont il puisse résulter une impression plus favorable aux bonnes mœurs. Ce paradoxe, assez piquant à soutenir, ne peut qu'honorer infiniment l'esprit et le savoir-faire de M. de Beaumarchais. Après avoir essayé de représenter le *Mariage de Figaro* comme une comédie qui respire la plus saine morale, il ne lui manquait plus que d'en faire une œuvre pie, et c'est ce qu'il a fait encore avec tout le succès imaginable.

Quand il a vu que sa pièce menaçait d'atteindre la cinquantième représentation, il s'est pressé d'annoncer dans le *Journal de Paris* qu'il destinait le produit de sa part d'auteur a l'œuvre de charité la plus utile et la plus intéressante. Quelques jours après, il a instruit le public, par la même voie, qu'un particulier qui venait d'obtenir *par son crédit* (par le crédit de M. Caron de Beaumarchais) une place lucrative, avait cru ne l'en remercier dignement qu'en lui remettant cinq cents louis pour les joindre aux sommes qu'il destinait à l'entreprise charitable qu'il avait annoncée. Il invite tous les gens en place, chargés de distribuer des grâces, à mettre ce genre de reconnaissance à la mode, et à l'exiger de tous ceux à qui ils croient devoir en accorder. Cette œuvre de bienfaisance a été enfin

connue par l'annonce de la cinquantième représentation du *Mariage de Figaro, donnée au profit des mères nourrices, dont le produit entier leur a été consacré tant par les comédiens que par l'auteur.* Nous sommes informés que M. de Beaumarchais ne se serait pas borné à une annonce aussi simple, aussi modeste, si la Police eût voulu lui permettre d'imprimer dans le *Journal de Paris* une lettre dans laquelle il ne se refuserait rien, et sur les censeurs de son ouvrage, et sur ses critiques et même sur l'administration ; celle des mères nourrices, susceptible d'une amélioration difficile à obtenir dans une grande ville et dont les ressources ne sont peut-être pas aussi abondantes que le demanderaient des besoins qui renaissent et s'accroissent d'une année à l'autre, avait offert un champ vaste à l'éloquence et aux sarcasmes du *citoyen Beaumarchais.* M. le Lieutenant-général de Police a cru devoir l'inviter à se borner à la simple annonce de la destination du produit de la cinquantième représentation du *Mariage de Figaro,* et cette cinquantième représentation a été aussi nombreuse que la première. M. le comte d'Oëls y a assisté ; il a remis à la porte un billet de caisse de 300 livres. Son exemple a été peu suivi ; on n'a guère fait à la porte de la Comédie que la recette accoutumée, lorsque la salle est aussi pleine qu'elle peut l'être. On ne pense pas que l'impression de la lettre de M. de Beaumarchais, où il proclamait les Comédiens français caissiers perpétuels des sommes que les spectateurs vou-

draient remettre journellement pour le soulagement des mères nourrices, eût ému davantage la sensibilité du public ; les gens qui vont habituellement au spectacle s'occupent bien plus du plaisir qu'ils espèrent y goûter que du malaise et quelquefois des souffrances d'individus aussi intéressans que difficiles à secourir avec une mesure égale et proportionnée à leurs vrais besoins.

Quel que soit le motif qui ait dirigé M. de Beaumarchais, on ne peut qu'applaudir à la bonne œuvre qu'il vient de consommer et à l'offre qu'il a faite de consacrer en entier le produit de sa part d'auteur, qui passe déjà trente-six mille livres, au soulagement des femmes pauvres qui nourrissent elles-mêmes leurs enfans, si l'on voulait ouvrir une souscription à cet effet. Une femme que sa situation condamnait à ignorer toute sa vie et l'existence de *Figaro*, et son succès, et l'emploi de la cinquantième représentation de cette Comédie, devra uniquement au hasard la portion que lui en destine M. de Beaumarchais. Cette femme, habitant un hameau à soixante-dix lieues de Paris, avait reçu, pour le nourrir, l'enfant d'un chanteur des chœurs de l'Opéra, il y a cinq ans. Elle en avait été payée avec assez d'exactitude pendant les deux premières années ; mais n'en recevant depuis ni nouvelles, ni argent, elle a pris enfin le parti d'en venir chercher elle-même à Paris avec son nourrisson. Le père et la mère avaient quitté cette ville depuis trois ans. Ceux qui ont su l'objet des recherches de cette

pauvre femme l'ont adressée à l'Opéra : elle y est arrivée au moment où l'on faisait une répétition ; elle a demandé M. et madame Le Grand. On lui a répondu que l'un et l'autre, noyés de dettes, avaient été forcés de quitter ce pays, et qu'on ignorait le lieu de leur retraite. *Eh bien !* a dit cette femme, *je m'en doutais ; sans mon mari, je n'aurais pas fait cette course. Viens, mon ami*, a-t-elle ajouté à l'enfant qu'elle tenait à la main, *retournons chez nous, c'est comme si nous n'avions rien fait.* On a interrogé cette femme ; elle a dit qu'elle nourrissait depuis cinq ans l'enfant dont elle était venue réclamer les parens à l'Opéra ; mais que, puisqu'on ne savait pas ce qu'ils étaient devenus, elle allait retourner chez elle avec son nourrisson, *qui n'en pâtirait pas plus que s'il avait père et mère, et si elle-même n'avait pas encore huit autres enfans à nourrir.* Ce peu de mots, dits avec cette simplicité d'une vertu qui croit ne faire que l'action la plus naturelle et n'en soupçonne pas même la générosité, ont ému vivement tous ceux qui l'entouraient ; il n'y a pas jusqu'aux acteurs subalternes du chant et de la danse qui n'aient oublié dans ce moment leurs propres besoins pour s'empresser de verser dans les mains de cette bonne femme le peu d'argent qu'ils pouvaient avoir. Quelques-uns d'entre eux, instruits de la représentation qu'on allait donner du *Mariage de Figaro* au profit des mères nourrices, ont cru remplir les vues de M. de Beaumarchais en lui adressant cette digne femme, et ils ne se sont point

trompés. Elle retourne dans son pays avec une somme qui la dédommagera de ses soins, qui lui prouvera toujours que son mari n'a pas eu tant de tort de lui faire entreprendre le voyage de Paris, mais qui ne récompensera jamais assez l'espèce d'insouciance généreuse avec laquelle, en apprenant l'impossibilité de retrouver le père et la mère de son nourrisson, elle le ramenait si tranquillement dans son village, sans plainte et presque sans regret.

Novembre, 1784.

Je n'ai jamais rencontré M. le baron de Tott dans le monde sans désirer de pouvoir lire ses Mémoires. Peu d'hommes en Europe ont été plus à portée que lui de bien observer ; non-seulement il a vécu long-temps parmi les peuples dont il parle ; après avoir bien appris la langue et les usages du pays, il s'est trouvé engagé dans des liaisons intimes avec les hommes qui étaient à la tête de l'Etat ; il les a vus dans des circonstances difficiles où ses services ont été d'une grande utilité, où le besoin qu'on avait de lui rendait la confiance indispensable, où ce qu'on aurait même eu le plus d'intérêt à cacher ne pouvait guère échapper à ses regards ; enfin c'est au milieu des soins et des travaux de l'existence la plus active qu'ont été recueillies les Observations qu'il vient de publier, 4 volumes in-8°, sous le titre de *Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares*.

On a reproché à ces Mémoires d'être trop dé-

cousus ou de ne l'être pas assez, c'est-à-dire de manquer ordinairement de suite, et d'affecter cependant quelquefois des transitions inutiles, qui, loin d'ajouter à l'intérêt de la narration, ne servent qu'à la ralentir. On leur a reproché encore beaucoup de négligences, beaucoup de fautes de langage, et l'on n'a pas eu tort; on a remarqué que ces fautes, ces négligences étaient d'autant plus sensibles, que le style de l'auteur n'est pas toujours exempt d'emphase et de prétention; cette critique paraît encore assez fondée: on a observé de plus que les choses les plus intéressantes se trouvaient confondues avec les détails les plus insignifians; qu'une minutie était souvent racontée avec plus d'appareil, plus de complaisance que le fait le plus important ou le plus curieux, et que dans beaucoup d'endroits le récit manquait tout à-la-fois et de précision et de clarté. Ces remarques sont au moins sévères; mais, fussent-elles encore plus justes, elles ne sauraient faire oublier tout ce que l'ouvrage de M. de Tott offre d'instruction et d'intérêt. Nous n'avons rien lu qui puisse donner une idée plus vraie et du gouvernement et des mœurs de la Nation turque. Ce ne sont pas des dissertations sur les formes de l'administration de cet empire, sur la nature ou l'origine de ses usages, sur les principes de sa politique et de sa religion; ce sont des anecdotes précieuses et qui portent toutes le cachet d'une observation exacte, des faits isolés, mais d'une importance remarquable, des traits épars à la vérité, mais dont le rapprochement est très-propre à faire ressor-

tir le caractère dominant de la Nation. L'auteur vous présente les objets tels qu'ils se sont offerts à ses yeux ; il ne peint que ce qu'il a pu voir lui-même ; mais peu de voyageurs ont eu les mêmes moyens que lui de bien voir ; c'est un observateur presque toujours en action, et chargé souvent d'un rôle infiniment pénible, infiniment délicat. L'intérêt qui l'a guidé dans ses Observations se communique à ses récits, leur imprime un mouvement plus vif, plus animé, et le place souvent lui-même dans le tableau d'une manière originale et piquante. Occupé des négociations les plus embarrassantes, sa présence d'esprit n'est jamais en défaut, son activité supplée à tout ; les ressources qui lui manquent au dehors, il les trouve dans sa propre industrie. Ambassadeur dans une Cour où il n'y a pas une maison logeable, il devient architecte et se bâtit un hôtel. S'agit-il de faire déclarer la guerre à un peuple qui manque d'artillerie, il s'engage à lui fournir des canons, et à l'aide de quelques pages de l'*Encyclopédie* il établit une fonderie, et y réussit au-delà même de ses propres espérances ; c'est vraiment le Robinson des négociateurs.

Le premier volume des Mémoires de M. de Tott contient le Journal de son premier séjour en Turquie ; le second celui de sa résidence auprès du Kan des Tartares, et de l'expédition qu'il fait avec lui dans la nouvelle Servie ; le troisième, celui de son séjour à Constantinople : on y apprend les services qu'il rendit à la Porte pendant la dernière

guerre pour la défense des Dardanelles, pour la formation d'un nouveau corps d'artillerie, d'une école de mathématiques, etc. Le quatrième volume est le Journal de son dernier voyage aux Echelles du Levant, où il avait été envoyé par le Gouvernement pour inspecter les différens établissemens du commerce de France. Quelque abrégée que soit la description qu'il fait de l'Egypte, elle nous a paru donner sur ce pays des notions également neuves et intéressantes.

CHANSON, *par M. le marquis de Champcenetz.*

Sur l'air de Grégoire, de Richard Cœur de Lion.

Que maintenant dans Paris
Nos héros, nos beaux-esprits
Forment mille compagnies,
Salons, Clubs, Académies,
Et que je ne sois de rien,
C'est bien,
Très-bien,
Cela ne m'étonne en rien.
Je ne pense comme personne,
Et je chansonne. (*bis.*)

Qu'au seul nom de Figaro
J'entende crier *bravo* !
Et que tous ses coqs-à-l'âne,
Son procès et sa Suzanne
Causent un bruit général,
C'est mal,
Très-mal,
Mais tout cela m'est égal.
Je pense comme mon grand-père
J'aime Molière. (*bis.*)

Que par esprit de parti
On claque Saint-Huberti,
Qui n'a pour toute manière
Qu'une tête minaudière
Avec un fausset discord,
C'est fort,
Très-fort,
Mais ça m'est égal encor.
Moi, je hais sa voix glapissante,
J'aime qu'on chante. (*bis.*)

Que le charlatan Mesmer,
Avec un autre frater,
Guérisse quelques femelles
En agitant leurs cervelles,
Et les touchant Dieu sait où,
C'est fou,
Très-fou,
Et je n'y crois point du tout.
Moi, je pense qu'il magnétise
Par la sottise, (*bis,*)

Que la bégueule Contat
Mette en fort mauvais état
La jeunesse et la finance
D'un étranger d'importance (1)
Qui ne voulait que l'avoir,
C'est noir,
Très-noir;
Mais c'est simple à concevoir :
Elle pense comme sa mère (2),
Elle est trop chère. (*bis.*)

Qu'à dire ainsi son avis
On trouve mille ennemis,
Et qu'avec un peu d'adresse,
D'impudence ou de bassesse
On puisse avoir quelque éclat,

(1) M. le comte de Laudron.
(2) Marchande de morue.

C'est plat,
Très-plat,
Et je n'en fais nul état.
Moi, je pense qu'il faut tout dire,
Et j'aime à rire. (*bis.*)

Comme le bâtiment du nouveau palais de M. le duc de Chartres ne sera repris que dans trois ou quatre ans, on a voulu tirer, en attendant, quelque parti du terrain, et l'on y a élevé des boutiques en bois, dont la décoration répond à celle des arcades, on ferme l'enceinte, et permet dès à présent de faire tout le tour du jardin à couvert. C'est la plus belle foire qui ait jamais existé, et le vœu que formait M. de Voltaire, de voir embellir un jour Cachemire par un de ces grands bazars entourés de colonnes et servant à-la-fois à l'utilité et à l'ornement, ne pouvait être plus magnifiquement accompli. Le public y gagne et se tait ; quelques particuliers y perdent, ceux-là crient (1), et, ne pouvant s'en venger autrement, s'en dédommagent au moins par des sarcasmes et par des chansons. En voici une sur l'air de *Monseigneur d'Orléans*.

J'ai vu dans un jardin
Un palais de sapin !
Dont la solidité
Fait la beauté.

(1) Un des marchands qui ont loué sous les arcades, se plaignant l'autre jour tout haut du tort que lui allait faire la concurrence des nouvelles boutiques, disait : C'est une chose injuste, et M. le duc de Chartres, tout Prince du sang qu'il est, n'en a pas le droit.—*Eh! ne voyez-vous pas, Monsieur*, lui répondit un passant, *que ce n'est pas comme Prince du sang que M. le duc de Chartres fait cela, c'est comme Colonel-général des Hussards.*

Les toits, les murs et les montans
Sont faits de planches de bois blancs,
Dont le plus ou moins de longueur
N'a pas un pouce d'épaisseur.
Mais vive la coupe des plafonds,
Qui sont de toile à torchons!
De face on croit voir le bain
De Poitevin,
Et de travers
Cinq chemins couverts,
Dont trois cintrés en contre-bas,
Les deux autres sont plats;
Ceux-ci pour déboucher les passans,
Ceux-là pour nicher les marchands.
L'humidité le pourira,
Un lumignon l'enflammera,
Ou bien le vent l'emportera;
Mais jamais il n'enfoncera!
Il est posé sur les sept rangs
De ces piliers à bonnets blancs
Que nous prenions, l'hiver dernier,
Pour des ruches en espalier.
Eh! donc, il ne craint aucun fléau,
Hormis le feu, l'air et l'eau.

Le Calcul.

Une prêtresse de l'Amour,
Chez Quinci soupant l'autre jour,
Vantait d'un ton de pruderie
Et sa constance et ses beaux sentimens;
J'ai, dit-elle, cédé quelquefois dans ma vie;
Mais tout le monde ici peut compter mes amans.
Oui, lui répond Quinci, le calcul est facile;
Qui ne sait compter jusqu'à mille?

Janvier, 1785.

La *Rencontre des deux amis* ; *par M. le chevalier de B....*

Deux amis, qui depuis long-temps ne s'étaient vus, se rencontrèrent à la Bourse. Comment te portes-tu, dit l'un ?—Pas trop bien, dit l'autre.—Tant pis. Qu'as-tu fait depuis que je t'ai vu ?—Je me suis marié.—Tant mieux.—Pas tant mieux, car j'ai épousé une méchante femme.—Tant pis.—Pas tant pis, car sa dot est de deux mille louis.—Tant mieux.—Pas tant mieux, car j'ai employé une partie de cette somme en moutons, qui sont tous morts de la clavelée.—Tant pis.—Pas tant pis, car la vente de leurs peaux m'a rapporté au-delà du prix des moutons.—Tant mieux.—Pas tant mieux, car la maison où j'avais déposé les peaux de moutons et l'argent vient d'être brûlée.—Oh ! tant pis.—Pas tant pis, car ma femme était dedans.

Février, 1785.

L'Académie royale de Musique a donné, le mardi 25 Janvier, la première représentation de *Panurge dans l'Ile des Lanternes*, comédie lyrique, en trois actes, paroles de M. Morel, musique de M. Grétry.

Rien ne ressemble moins au Panurge de Rabelais que le Panurge de M. M.... Celui du curé de Meudon est gourmand et poltron, spirituel et plaisant. Il fallait infiniment d'esprit et de gaieté pour

introduire heureusement un pareil caractère sur la scène ; M. M... a cru avec raison qu'il était plus facile de le faire vain et crédule à l'excès ; il l'est ici jusqu'au dernier terme de la platitude ; sa situation est toujours la même, et l'insipide monotonie du caractère est égale à celle de l'action. Au reste, M. M... n'a emprunté du Roman de Rabelais que le nom de Panurge et celui de l'Isle des Lanternes ; la fable de son Poëme est toute entière de lui. Ce qui a fait essentiellement le succès de *Panurge*, (car, malgré les huées et les murmures qu'il a essuyés le premier jour, peu d'ouvrages en ont eu autant), ce sont les ballets et la singularité du costume chinois ; ajoutez à cela une sorte d'extravagance qui est de toute manière dans l'esprit du moment, et qui fait même dire aux gens de goût : Cela est détestable, il est vrai, mais cela est pourtant plus bête que cela n'est ennuyeux.

Dans le bal du second acte, M. M...., voulant suivre fidèlement la description donnée par le père du Halde d'une fête chinoise, a fait placer dans le fond du théâtre un énorme tambour que frappent à coups redoublés deux Chinois élevés sur une estrade. On s'est empressé de commenter ainsi ce trait d'érudition :

Dans cet opéra, je vous prie,
Qui frappe avec tant de fureur ?
C'est le Dieu du Goût, je parie,
Qui prend le tambour pour l'auteur.

CHANSON *au prince Henri de Prusse, la veille de son départ ; paroles et musique par M. le duc de Nivernais.*

Prince chéri, quoi, vous partez!
Prince chéri, vous nous quittez!
Veniez-vous donc chez nous exprès
Pour nous donner tant de regrets?

Si l'on savait voguer dans l'air,
Bientôt Paris serait désert,
Et jusqu'aux plus lointains climats
Trop de Français suivraient vos pas.

Malgré tout l'art de nos ballons,
Les grands voyages sont bien longs;
Mais ce qui m'interdit Berlin,
Ce n'est pas la peur du chemin.

Ce qui me tient comme enchaîné,
C'est qu'on doit vivre où l'on est né.
Que ce devoir me serait doux,
Si vous étiez né parmi nous!

Nos cœurs que rien ne peut gêner,
Nos cœurs vont vous accompagner,
Vous les avez si bien acquis,
Qu'ils vous suivront par tout pays.

ÉPIGRAMME *de madame de Rhulière sur madame la marquise du Deffant.*

Elle y voyait dans son enfance,
C'était alors la médisance.
Elle a perdu son œil et gardé son génie,
C'est aujourd'hui la calomnie.

On a donné, le mardi 25 janvier, sur le Théâtre français, la première représentation d'*Abdir*,

drame, en quatre actes et en vers, de M. de Sauvigny, auteur de la tragédie des *Illinois*, de l'opéra de *Péronne sauvée* et du drame de *Gabrielle d'Estrées*. Ce crime, que l'on appelle *représailles*, que la guerre et ce barbare droit des gens semblent justifier, a fourni à M. de Sauvigny le fonds du drame tragique dont nous allons avoir l'honneur de vous rendre compte. C'est un événement passé dans le continent de l'Amérique pendant la dernière guerre. On se rappelle l'intérêt général qu'avait inspiré Sir Asgill, jeune officier des gardes anglaises, fait prisonnier et condamné à la mort par les Américains en représailles de celle du capitaine Huddy, pendu par les ordres du capitaine Lippincott. Toutes les Gazettes, tous les Journaux ont fait retentir l'Europe de la catastrophe qui menaça pendant huit mois la vie de ce jeune officier. La douleur extrême de sa mère, l'espèce de délire qui s'empara de l'esprit de sa sœur en apprenant quel glaive menaçait les jours de son frère, avaient intéressé toutes les âmes sensibles au sort de cette famille infortunée. La curiosité générale pour les événemens de la guerre céda pour ainsi dire à l'inquiétude qu'inspirait le jeune Asgill, et la première question que l'on faisait aux bâtimens qui revenaient de l'Amérique septentrionale eut, pendant huit mois, pour objet le sort de cet intéressant jeune homme. L'on sait que trois fois Asgill fut conduit au pied de la potence, et que trois fois le général Washington, à qui ce crime politique coûtait à commettre, suspen-

dit son supplice; son humanité et sa justice lui faisaient espérer que le général anglais lui livrerait enfin l'auteur du forfait qu'Asgill était condamné à expier. Clinton, ou mal obéi, ou peu sensible au sort du jeune Asgill, se refusa toujours à livrer le barbare Lippincott. En vain le roi d'Angleterre, aux pieds duquel s'était traînée la famille infortunée, avait ordonné de remettre aux Américains l'auteur d'un crime qui déshonorait la Nation anglaise, George III n'était pas obéi. En vain les États de Hollande avaient demandé aux États-Unis de l'Amérique la grâce du malheureux Asgill, la potence plantée devant sa prison, ne cessait d'offrir chaque jour aux regards de ce jeune infortuné un appareil plus cruel encore que la mort. C'est dans ces circonstances et presque au désespoir que la mère de cette malheureuse victime imagina que le ministre d'un Roi armé contre sa Nation pourrait faire pour son fils ce que n'avait pu faire son propre Souverain. Madame Asgill écrivit à M. le comte de Vergennes une lettre dont l'éloquence, indépendante des formes oratoires, est celle de tous les peuples et de toutes les langues, parce que sa puissance est l'effet du premier et du plus puissant des sentimens de la nature.

Les deux pièces suivantes ont paru mériter d'être conservées comme monumens historiques.

LETTRE *de madame Asgill à M. le comte de Vergennes.*

“Monsieur, si la politesse de la Cour de France

permet qu'une étrangère s'adresse à elle, il n'est pas douteux que celle en qui se réunissent toutes les sensations délicates dont un individu puisse être pénétré ne soit favorablement accueillie d'un seigneur dont la réputation fait honneur, non-seulement à son propre pays, mais à la nature humaine. Le sujet sur lequel j'ose, Monsieur, implorer votre assistance, est trop déchirant pour mon cœur pour qu'il me soit possible de m'y arrêter ; très-probablement le bruit public vous en aura informé ; il n'est donc pas nécessaire que je me charge de cette tâche douloureuse. Mon fils, (mon fils unique), qui m'est aussi cher qu'il est brave, aussi aimable qu'il mérite d'être aimé, âgé de dix-neuf ans seulement, prisonnier de guerre en conséquence de la capitulation d'Yorck-Town, est actuellement confiné en Amérique comme un objet de représailles ; l'innocent subira-t-il la peine due au coupable ? Représentez-vous, Monsieur, la situation d'une famille qui se trouve dans ces circonstances. Environnée, comme je le suis d'objets de détresse, accablée de crainte et de douleur, il n'est pas de mots qui puisse exprimer ce que je sens ou peindre cette scène de douleur : Mon mari abandonné de ses médecins quelques heures avant l'arrivée de cette nouvelle, hors d'état d'être informé de l'infortuné ; ma fille attaquée d'une fièvre accompagnée de délire ; parlant de son frère du ton de l'extravagance, et sans intervalle de raison, si ce n'est pour écouter quelques circonstances propres à soulager son cœur. Que votre

sensibilité, Monsieur, vous peigne ma profonde, mon inexprimable misère, et plaide en ma faveur ; un mot de votre part, comme la voix du Ciel, nous soustraira à la désolation, au dernier degré de l'infortune. Je sais combien le général Washington révère votre caractère, dites-lui seulement que vous désirez que mon fils soit élargi, et il le rendra à sa famille désolée, il le rendra au bonheur. La vertu et la bravoure de mon fils justifieront cet acte de clémence. Son honneur, Monsieur, l'a conduit en Amérique ; il était né pour l'abondance, l'indépendance et les perspectives les plus heureuses. Permettez-moi de supplier encore votre haute influence en faveur de l'innocence dans la cause de la justice et de l'humanité, de vouloir bien, Monsieur, dépêcher de France une lettre au général Washington et me favoriser d'une copie pour lui être transmise d'ici. Je sens toute la liberté que je prends en sollicitant cette grâce ; mais je suis certaine (que vous me l'accordiez ou non) que vous aurez pitié de la détresse qui m'en suggère l'idée ; votre humanité laissera tomber une larme sur la faute, et elle sera effacée.

" Puisse le Ciel, que j'implore, vous accorder de n'avoir jamais besoin de la consolation qu'il est encore en votre pouvoir d'accorder à lady Asgill !"

C'est à cette lettre que le jeune Asgill doit la vie et la liberté. Sa mère apprit presque en même temps, et que le ministre du Roi de France avait écrit au général Washington pour demander la grâce

de son fils, et qu'elle lui était accordée. Si quelque chose peut donner une idée des sentimens douloureux auxquels cette mère avait été en proie pendant huit mois, c'est celui que respire sa reconnaissance dans la lettre qu'elle adressa à M. le comte de Vergennes, en apprenant qu'elle lui devait la vie de son fils ; le plus grand talent ne produisit jamais rien de plus noble et d'aussi touchant.

SECONDE *Lettre de madame Asgill à M. le comte de Vergennes.*

« Epuisée par de longues souffrances, suffoquée par un excès de bonheur inattendu, retenue dans mon lit par la faiblesse et par la langueur, anéantie enfin, Monsieur, au dernier degré, il n'y a que mon extrême sensibilité qui puisse me donner la force de vous écrire.

Daignez accepter, Monsieur, ce faible effort de ma reconnaissance. Elle a été mise aux pieds du Tout-Puissant, et, croyez-moi, elle a été présentée avec la même sincérité à vous, Monsieur, et à vos illustres Souverains ; c'est par leur auguste et salutaire entremise, ainsi que par la vôtre, que, moyennant la grâce de Dieu, j'ai recouvré un fils à la vie, auquel la mienne était attachée. J'ai la douce assurance que mes vœux pour mes protecteurs et pour vous sont entendus du Ciel à qui je les offre. Oui, Monsieur, ils produiront leur effet vis-à-vis du redoutable et dernier tribunal où je me flatte que vous et moi nous paraîtrons ensemble ; vous, pour recevoir la récompense de vos vertus ;

moi, celle de mes souffrances. J'élèverai ma voix devant ce tribunal imposant. Je réclamerai ces registres saints où l'on aura tenu note de votre humanité. Je demanderai que les bénédictions descendent sur votre tête, sur celui qui, par le plus noble usage du privilége qu'il a reçu de Dieu, privilége vraiment céleste, a changé la misère en félicité, a retiré le glaive de dessus la tête d'un innocent, et rendu le plus digne fils à la plus tendre et à la plus malheureuse des mères.

"Daignez agréer, Monsieur, ce juste tribut de reconnaissance que je dois à vos sentimens vertueux. Conservez-le ce tribut, et qu'il passe jusqu'à vos descendans comme un témoignage de votre bienfaisance sublime et exemplaire envers un étranger dont la Nation était en guerre avec la vôtre, mais dont la guerre n'avait pas détruit les tendres affections. Que ce tribut atteste encore la reconnaissance long-temps après que la main qui l'exprime aura été réduite en poussière, ainsi que le cœur qui dans ce moment-ci ne respire que pour donner l'explosion à la vivacité de ses sentimens ; tant qu'il palpitera, ce sera pour vous offrir tout le respect et toute la reconnaissance dont il est pénétré.

"Thérèse Asgill."

Il y a eu, le jeudi 31 Janvier, une séance publique à l'Académie française, pour la réception de M. l'abbé Maury à la place de M. Le Franc de Pompignan. M. l'abbé Maury, auteur d'un *Dis-*

cours sur l'Eloquence de la Chaire et de plusieurs Panégyriques fort estimés, tels que ceux de *saint Louis, de saint Augustin*, et surtout celui de *saint Vincent de Paul*, quoique assez jeune encore, aspirait depuis long-temps à la palme académique; mais les efforts même qu'il avait faits pour y parvenir l'en avaient éloigné. En voulant s'assurer également les suffrages et des gluckistes et des piccinistes (car ce sont très-sérieusement ces deux partis qui divisent aujourd'hui l'Académie), il a eu le secret de se brouiller avec tous deux, et de les brouiller eux-mêmes davantage. Les piccinistes cependant, à l'exception de M. de La Harpe qui croit avoir personnellement à se plaindre de lui (1), lui ont pardonné, et c'est à la réunion de leurs suffrages qu'il doit le fauteuil. La circonstance d'ailleurs qui lui a été le plus favorable est le besoin qu'avait dans ce moment l'Académie d'un prédicateur, celui de ses membres qui en avait fait jusqu'ici les fonctions, M. l'abbé de Boismont, ayant déclaré que son âge et sa santé ne lui permettaient plus de s'en charger. A juger M. l'abbé Maury par ses sermons, il faut conve-

(1) M. de La Harpe l'accuse d'avoir fait des démarches pour engager M. le comte de Schuwalof à composer contre lui une satire. Il s'est cru si philosophiquement obligé à s'en venger, que, retenu chez lui depuis plusieurs semaines par une maladie cutanée, il a couru le hasard de se faire beaucoup de mal pour le seul plaisir d'aller refuser sa voix à M. l'abbé Maury. Ce qui console, dit-on, M. de La Harpe du petit fléau dont il est affligé, c'est qu'il semble trahir enfin malgré lui le secret des bontés de Mlle ...., qui a eu le caprice, j'ignore pourquoi, de ne jamais vouloir en convenir.

nir que nous avons aujourd'hui peu d'orateurs chrétiens qui parussent plus dignes du choix de l'Académie ; il n'en est guère sans doute qui puissent se trouver moins déplacés dans une assemblée de philosophes.

Ce qui a paru réussir le plus universellement dans le Discours de M. l'abbé Maury, c'est le commencement et la fin ; les voici :

« S'il se trouve dans cette assemblée un jeune « homme né avec l'amour des Lettres et la pas« sion du travail, mais isolé, sans appui, livré « dans cette Capitale au découragement de la soli« tude, et si l'incertitude de ses destinées affaiblit « le ressort de l'émulation dans son âme abattue, « qu'il jette sur moi les yeux dans ce moment et « qu'il ouvre son cœur à l'espérance, en se disant à « lui-même : Celui qu'on reçoit aujourd'hui dans « le sanctuaire des Lettres a subi toutes ces épreu« ves. . . . »

Ce mouvement est tout à-la-fois sensible et neuf, modeste et touchant. On a trouvé également dans l'éloge qui termine ce Discours une simplicité noble et majestueuse, digne de la grandeur d'un Roi sur lequel il semble que l'éloquence aurait dû avoir épuisé depuis long-temps toutes les ressources de la louange.

Quoiqu'on ne puisse blâmer M. l'abbé Maury de s'être appliqué dans tout le reste de son Discours, à rendre justice et au mérite personnel de M. Le Franc de Pompignan et à ses différens travaux lit-

téraires, on aurait désiré qu'il s'acquittât de ce dernier devoir un peu moins longuement; cette espèce d'analyse manque souvent de rapidité, de précision, quelquefois même de goût, et ne présente aucune vue nouvelle. Ce n'était pas une tâche aisée de rappeler les torts de M. de Pompignan avec l'Académie, ce fameux Discours où, au moment même qu'il venait d'être admis dans le sanctuaire des Lettres, il se permit d'insulter publiquement ceux qui les cultivaient avec le plus de gloire. Si la manière dont M. l'abbé Maury a surmonté cette difficulté n'est pas très-heureuse, elle est du moins sage et mesurée.

On a remarqué dans le Discours de M. l'abbé Maury une recherche de style souvent pénible, plusieurs expressions fort hasardées; nous nous contenterons de citer celle-ci qui a été très-applaudie. Cet écrivain justement célèbre (il s'agit toujours de M. de Pompignan) *entre aujourd'hui dans la postérité*. Quelqu'un qui n'a pas voulu que ce néologisme fût perdu en a fait sur-le-champ le quatrain que voici :

Ce bourgeois dont Paris sifflait la vanité,
Et qui dans Montauban fut un second Virgile,
Maury l'a fait *entrer dans la postérité*,
Mais ce n'est pas parole d'Evangile.

A la bonne heure !

La réponse de M. le duc de Nivernois au récipiendaire a paru d'une facilité un peu négligée; mais c'est une négligence que le ton du monde qui l'accompagne rend aimable, parce qu'elle ne blesse

jamais aucune convenance, et qu'elle sert encore à faire ressortir les traits heureux qui s'offrent pour ainsi dire d'eux-mêmes sur sa route. Nous pardonnerait-on d'oublier celui-ci? *On doit la vérité aux Rois, c'est le seul bien qui peut leur manquer.*

Ne semble-t-il pas que l'ombre même de M. de Pompignan soit destinée à porter malheur à l'Académie? On se souvient encore de la scène indécente à laquelle son Discours de réception donna lieu; la séance consacrée à son éloge funèbre a été terminée également d'une manière fort désagréable pour cette illustre compagnie par l'accueil qu'on a fait à la lecture d'un morceau de M. Gaillard sur Démosthène. On s'est ennuyé avec si peu de politesse de toutes les trivialités, de toutes les vieilles réminiscences, de toutes les petites anecdotes de collége accumulées dans ce Discours, que, lorsqu'il a été question de peindre Démosthène récitant au bord de la mer pour accoutumer sa voix à lutter contre les flots de la mer agitée, l'orateur académique s'est vu assailli lui-même d'un flot si bruyant de murmures et de huées, qu'il en a pâli, sa voix s'est embarrassée, ses lunettes sont tombées sur le papier, et il a perdu connaissance au point qu'il a fallu lever le siége, emporter le pauvre homme dans la salle prochaine, et renvoyer brusquement l'auditoire malévole. Toute l'Académie a été si émue de l'événement, qu'on a été presque tenté de renoncer pour jamais à la célébrité des séances publiques; il a été question du moins d'en exclure les femmes, comme

plus impatientes et plus susceptibles d'ennui ; de distribuer les billets avec plus de précaution, et de n'admettre en général que des personnes dont on puisse être à-peu-près sûr, quoi qu'il arrive et quoi qu'on lise. On s'est arrêté enfin à un autre projet ; mais ceci est un mystère qui ne nous sera révélé qu'à la prochaine séance.

LETTRE *de M. l'abbé Delille à madame de Vaines.*

De Constantinople.

“ C'est le devoir et la consolation des exilés, Madame, de célébrer religieusement les solennités et les fêtes de leur patrie. Vous savez combien les mardis m'étaient sacrés ; je ne puis plus les célébrer avec vous, mais je m'unis de cœur et d'esprit à ceux qui ont ce bonheur. Je me rappelle aussi certains lundis très-scrupuleusement observés, et la semaine me paraît bien longue depuis qu'elle a deux jours de moins.

“ Si vous prenez assez d'intérêt à nous pour désirer savoir des nouvelles de notre navigation, vous pardonnerez à la longueur et au bavardage de cette lettre, et vous endurerez en une fois ce que vous auriez enduré en détail les mardis.

“ Notre voyage a été très-heureux ; le vent nous a portés en cinq jours à Malte par la plus belle mer et sous le plus beau ciel du monde. J'étais très-curieux de voir cette ville, son superbe port, ses grandes murailles blanches qui en huit

jours auraient achevé de m'aveugler, et ses belles rues pavées en pierre de taille, qui montent et qui descendent en escaliers. J'étais plus curieux encore de connaître ses mœurs et sa constitution bizarre, où grâce aux commanderies que distribue le grand-maître, l'esprit militaire se perd dans l'esprit d'intrigue; où, la politesse de la chevalerie moderne conserve en partie la barbarie monacale, où, sans aucun des vieux préjugés, on est ennemi né de tout ce qui est baptisé; où l'on persécute par état et par tradition; où la pauvreté a pour patrimoine des biens immenses, et le célibat toute une ville pour sérail.

« Je croirais vous en avoir dit trop de mal si les chevaliers eux-mêmes ne m'en avaient dit davantage. Du reste, plusieurs d'entre eux sont très-polis, quelques-uns fort aimables, tous sont très-hospitaliers et dignes en ce sens de leur institution. Je me plains de leur état et non de leurs personnes, et je suis fâché que la seule école d'héroïsme qui existe aujourd'hui soit une fondation contre l'humanité.

« Nous avons quitté cette ville pour voir un pays plus barbare, mais plus intéressant; ce beau pays de la Grèce où les regrets sont du moins adoucis par les souvenirs. La première île qu'on rencontre est *Cérigo*, si connue sous le nom de *Cithère*, Il faut convenir qu'elle répond mal à sa réputation; nos romanciers et nos faiseurs d'opéras seraient un peu étonnés s'ils savaient que cette île, si délicieuse dans la Fable et dans leurs vers, n'est qu'un rocher

aride. En vérité, on a très-bien fait d'y placer le temple de Vénus; pour se plaire là, il fallait bien un peu d'amour.

« Les autres îles sont plus dignes de leur renommée, et la fécondité de leur terrain, l'avantage de leur position, la beauté de leur ciel, la douceur de leur climat, embellies par tout ce que la Fable a de de plus enchanteur et l'Histoire de plus intéressant, offrent un de plus ravisans spectacles qui puissent flatter l'imagination et les yeux. Mais je n'en pouvais jouir comme les autres; chacun m'affligeait inhumainement d'un plaisir que je ne pouvais partager; on me disait: Voilà la patrie de Sapho, d'Anacréon, d'Homère; hélas! j'étais aveugle comme lui, et jamais je ne l'avais si douloureusement éprouvé; mais du moins je découvrais à-peu-près la position de ces lieux, et je voyais tout cela un peu mieux que dans les livres.

« Enfin nous avons été forcés de relâcher par un vent contraire, si l'on peut appeler un vent contraire celui qui nous a donné le temps de voir Athènes.

« Je ne chercherai pas à vous exprimer mon plaisir en mettant le pied sur cette terre célèbre. Je pleurais de joie, je voyais enfin tout ce que je n'avais fait que lire, je reconnaissais tout ce que j'avais connu dès l'enfance, tout m'était à-la-fois familier et nouveau; mais ce que je n'oublierai de la vie, c'est la sensation que m'a fait éprouver l'aspect du

premier monument de cette ville à jamais intéressante.

“ Vous avez peut-être observé, Madame, que, en lisant tous les prodiges qu'on nous raconte des anciens, il reste un fonds, sinon d'incrédulité, au moins de défiance, qui nuit au plaisir et inquiète l'admiration ; leur grandeur même leur fait tort, et l'on craint qu'il n'y ait un peu de leur fable dans leur histoire. Ainsi plus d'un voyageur est arrivé dans l'Egypte, prévenu contre tout ce qu'on nous raconte de son ancienne magnificence ; mais les pyramides existent, qui font foi de tout le reste, et il n'y a pas d'incrédulité qui ne vienne se briser contre ces masses-là.

“ C'est ce que j'ai éprouvé dans Athènes, moins gigantesque dans ses monumens, mais plus véritablement grande que l'Egypte. Les mœurs, le gouvernement des Athéniens, leur ville même n'existent plus que dans quelques débris ; mais à peine les eus-je aperçus, qu'une idée de grandeur se répandit sur tout ce que je n'avais pas vu et sur tout ce que je ne pouvais plus voir. Les trois seules colonnes qui restent du temple de Jupiter m'ont tout rendu vraisemblable, tant ces restes sont frappans de magnificence et de simplicité. Je ne pouvais me lasser de voir ces grandes et belles colonnes du plus beau marbre de Paros, intéressantes par leur beauté, par celle des temples qu'elles décoraient, par le souvenir des beaux siècles qu'elles rappellent, et surtout parce que l'imitation plus ou moins exacte de leurs

belles proportions fut et sera dans tous les temps et chez tous les peuples la mesure du bon et du mauvais goût; je les parcourais, je les touchais, je les mesurais avec une insatiable avidité; elles avaient beau tomber en ruine, je ne pouvais quelquefois m'empêcher de les croire impérissables; je croyais faire la fortune de mon nom en le gravant sur leur marbre; mais bientôt je m'apercevais avec douleur de mon illusion. Ces restes précieux ont plus d'un ennemi, et le temps n'est pas le plus terrible; la barbare ignorance des Turcs détruit quelquefois en un jour ce qu'avaient épargné des siècles. J'ai vu étendue à la porte du commandant une de ces belles colonnes dont je vous ai parlé; un ornement du temple de Jupiter allait orner son *harem*. Le temple de Minerve, le plus bel ouvrage de l'antiquité, dont la magnificence mit Périclès, qui l'avait fait bâtir, dans l'impossibilité de rendre ses comptes, est enfermé dans une citadelle construite en partie à ses dépens. Nous y sommes montés par un escalier composé de ses débris. Nous foulions aux pieds des bas-reliefs sculptés par les Phidias et les Praxitèle; je marchais à côté ou j'enjambais pour n'être pas complice de ces profanations. Un magasin à poudre est établi à côté du temple; dans les dernières guerres des Vénitiens, une bombe a fait éclater le magasin et tomber plusieurs colonnes jusqu'alors parfaitement conservées. Ce qui m'a désespéré, c'est qu'au moment de descendre on a donné ordre de tirer le canon pour M. l'Ambassa-

deur; j'ai craint que cette commotion n'achevât d'ébranler le temple, et M. de Choiseul tremblait des honneurs qu'on lui rendait.

" Le temple de Thésée, qui, si l'on en excepte quelques colonnes hors d'aplomb par l'effet d'un tremblement de terre, réunissait toute la solidité d'un bâtiment nouveau à tout l'intérêt de la plus vénérable antiquité, est en proie, à ce qu'on nous mande, à la même barbarie. Son beau pavé de marbre, respecté par tant de siècles et foulé par tant de grands hommes, est enlevé par ordre de ce même commandant, trop ignorant même pour savoir le mal qu'il fait.

" Après ces temples, on voit encore avec plaisir dix-sept colonnes de marbre, reste de cent dix qui soutenaient, dit-on, le temple d'Adrien. Devant est une aire à battre le blé, pavée des magnifiques débris de ce monument. On y distingue avec douleur des fragmens sans nombre des superbes sculptures dont ce temple était orné. Entre deux de ces dix-sept colonnes s'était guindé, il y a quelques années, pour y vivre et mourir, un ermite grec, plus fier des hommages de la populace qui le nourrissait, que les Miltiade et les Thémistocle ne l'ont jamais été des acclamations de la Grèce. Ces colonnes elles-mêmes font pitié dans leur magnificence. Je demandai qui les avait ainsi mutilées, car il était aisé de voir ce qui n'était point l'effet du temps; on me dit que de ces débris on faisait de la chaux. J'en pleurai de rage.

" Dans toute la ville c'est le même sujet de douleur. Pas un pilier, pas un degré, pas un seuil de porte qui ne soit de marbre antique, arraché par force de quelque monument; partout la mesquinerie des constructions modernes est bizarrement mêlée à la magnificence des édifices antiques. J'ai vu un bourgeois appuyer un mauvais plancher de sapin sur des colonnes qui avaient supporté le temple d'Auguste. Les cours, les places, les rues sont jonchées de ces débris, les murailles en sont bâties; on reconnaît avec un plaisir douloureux une inscription intéressante, l'épitaphe d'un grand homme, la figure d'un héros, un bras, un pied qui appartenait peut-être à Minerve ou à Vénus; là, une tête de cheval qui vit encore; ici, des caryatides superbes enchassées dans le mur comme des pierres vulgaires. J'aperçois dans une cour une fontaine de marbre, j'entre; c'était autrefois un magnifique tombeau orné de belles sculptures; je me prosterne, je baise le tombeau; dans l'étourderie de mon adoration je renverse la cruche d'un enfant qui riait de me voir faire; du rire il passe aux larmes et aux cris; je n'avais point sur moi de quoi l'apaiser, et il ne se serait pas encore consolé, si des Turcs très-bonnes gens ne l'avaient menacé de le battre.

" Il faut que je vous conte encore une superstition de mon amour pour l'antiquité. Au moment où je suis entré tout palpitant dans Athènes, ses moindres débris me paraissaient sacrés. Vous con-

naissez l'histoire du Sauvage qui n'avait jamais vu de pierres ; j'ai fait comme lui, j'ai rempli d'abord les poches de mon habit, ensuite de ma veste, de morceaux de marbre sculptés ; et puis, comme le Sauvage, j'ai tout jeté, mais avec plus de regret que lui.

" Pour comble de malheur, les Albanais ont fait sur ces côtes une incursion meurtrière ; il a fallu se mettre à l'abri par des murs ; la malheureuse antiquité à fait encore ces frais-là, et la défense de la ville nouvelle a coûté plus d'un magnifique débri à la ville ancienne.

" Pardonnez, Madame, ce long récit dont l'ennui vous fera peut-être haïr le pays que je voulais vous faire aimer. Pour vous réconcilier avec lui, vous recevrez bientôt du vin de ces belles îles, mûri par leur beau soleil. Faites, en le buvant, commémoration de moi avec vos amis. M. de Choiseul prie M. de Vaines, qu'il connaît plus que vous, de vous faire accepter un petit flacon d'essence de roses ; plus de roses sont exprimées dans ce petit flacon qu'on n'en trouverait dans tous les jardins que j'ai chantés. Ma malheureuse vue se brouille, je ne puis plus écrire, et cela m'attriste un peu.

" J'embrasse bien tendrement M. de Vaines."

LE *Cheval et la Fille, Conte, sur deux rimes données.*

Dans un sentier passe un cheval
Chargé d'un sac et d'une fille.

J'observe en passant le cheval,
Je jette un coup-d'œil sur la fille.
Voilà, dis-je, un fort beau cheval!
Qu'elle est bien faite cette fille!
Mon geste fait peur au cheval,
L'équilibre manque à la fille;
Je m'approche de ce cheval,
Et zest il emporte la fille;
Car j'avais fait peur au cheval,
Et je vis chanceler la fille;
Le sac glisse à bas du cheval,
Et sa chute entraîne la fille.
J'étais alors près du cheval,
Le sac, tombant avec la fille,
Me renverse aux pieds du cheval,
Et sur moi se trouve la fille,
Non assise comme à cheval
Se trouve d'ordinaire une fille,
Mais comme un garçon à cheval.
En me trémoussant sous la fille,
Je la jette sous le cheval,
La tête en bas; la pauvre fille
Craignant coups de pied de cheval,
Bien moins pour moi que pour la fille
Je saisis le mors du cheval,
Et soudain je tire la fille
D'entre les jambes du cheval,
Ce qui fit plaisir à la fille.
Il faudrait être un franc cheval,
Un ours, pour laisser une fille
A la merci de son cheval.
Moi, j'aide au besoin femme ou fille.
Le sac remis sur le cheval,
Je voulais remonter la fille,
Mais prrr, voilà que le cheval
S'enfuit et laisse là la fille.
Elle court après le cheval,
Et moi je cours après la fille.
Il paraît que votre cheval
Est bien fringant pour une fille,

Lui dis-je ; au lieu de ce cheval
Ayez un âne, belle fille ;
Il vous convient mieux qu'un cheval;
C'est la monture d'une fille.
Outre le danger qu'à cheval
On court en qualité de fille,
On risque, en tombant de cheval,
De montrer par où l'on est fille.

M. Target, avocat au Parlement, élu par l'Académie française à la place de M. l'abbé Arnaud, y est venu prendre séance le jeudi 10 Mars. Son Discours a paru plein de sagesse, de modestie et de dignité ; ce qui en distingue particulièrement le mérite est ce sentiment juste et délicat de toutes les convenances, qui n'est pas sans doute une des parties les moins essentielles de l'orateur. Plus d'un siècle s'était écoulé depuis la mort de Patru et de Barbier-d'Aucour, qui ne survécut que peu d'années au premier, et dans ce long intervalle aucun avocat n'était parvenu aux honneurs académiques. Le fameux Le Normand s'y refusa, je crois. Il semblait décidé que la gloire du Barreau ne serait plus associée à celles des Lettres ; l'Ordre des avocats avait même arrêté, dans une de ses assemblées, qu'il ne convenait point à la sévérité de leur ministère d'aspirer à une distinction qu'on ne pouvait plus obtenir sans l'avoir sollicitée. C'est à la considération personnelle dont jouit M. Target a plus d'un titre qu'il était réservé de franchir ces barrières,

La modestie avec laquelle s'exprime sa reconnaissance est du ton le plus aimable. " Vous avez
" pensé, Messieurs (dit-il), que le temps est venu
" où les récompenses préparées pour les Lettres
" doivent entrer dans tous les états qui ne leur sont
" pas étrangers ; c'est le Barreau français que vous
" avez voulu adopter, en y laissant tomber presque
" au hasard un rayon de votre gloire ; aussi ne
" m'avez-vous pas demandé de titres littéraires ; je
" n'en possédais aucun, et si j'avais pu vous en of-
" frir, j'aurais été moins propre à faire sentir l'in-
" tention de votre choix."

La suite du Discours de M. Target est employée à nous retracer rapidement le tableau des principales révolutions de l'éloquence, révolutions attachées aux plus beaux monumens de l'Histoire ; car toutes les grandes choses, comme il le dit, ont été faites par la puissance de la parole, depuis la fable d'Orphée jusqu'à l'époque dont nous sommes témoins, époque intéressante où nous voyons " les
" Lettres s'emparer de la science et y répandre leur
" éclat sans rien diminuer de son exactitude ; la
" magie du style s'unir aux mystères de la physique ;
" l'art de la parole pénétrer dans les doctrines les
" plus arides ; mille grâces nouvelles née de cette
" espèce de société ; c'est de là (ajoute-t-il) que
" nous vient cette éloquence qui éclate à chaque
" page dans la sublime Histoire de la nature, qui a
" répandu ses charmes dans les *Lettres sur l'Atlan-*
" *tide*, et placé tant de beautés imprévues jusqu'au

« milieu des détails de la finance.... » Ces derniers mots ont suffi pour rappeler à l'assemblée l'immortel ouvrage sur les finances, de M. Necker (1) ; un murmure flatteur a fait retentir avec transport ce nom plus cher que jamais à la France, et l'auteur s'est vu interrompu par des applaudissemens renouvelés a plusieurs reprises.

Voici quelques traits de l'Eloge de l'abbé Arnaud.

« Né sous le beau ciel de nos provinces méri-
« dionales, il avait reçu de la nature une imagina-
« tion brillante et l'heureux don d'une sensibilité
« vive qui le passionnait pour les arts ; à la vue de
« leurs belles productions il éprouvait le besoin de
« communiquer aux autres les transports qui l'agi-
« taient, et rencontrait sans dessein ces termes
« énergiques qui sont comme le burin de la pensée,
« et qui gravent profondément tout ce qu'ils expri-
« ment. Les écrits et les arts des beaux siècles de
« la Grèce faisaient sur lui les plus fortes impres-
« sions ; il adorait de loin ces beautés majestueuses
« reculées dans la profondeur des temps : *cela est*
« *antique*, voilà le mot qu'il employait souvent pour
« mettre le dernier trait à ses éloges.

« Sa principale étude fut celle d'Homère, cé-
« lébré comme le plus philosophe des poëtes, de

(1) M. de Condorcet l'avait prévu ; aussi avait-il exigé avec instance qu'ils fussent supprimés ; mais quelque intime que soit leur liaison, il n'avait pu obtenir ce sacrifice de la candeur inaltérable de son nouveau confrère.

" Platon, surnommé l'*Homère des philosophes*, de la
" belle langue dont tous deux ont fait un si brillant
" usage, et que tous deux ont dotée des trésors de
" leur génie. Il démêla avec sagacité les vraies
" sources de cette mélodie du discours, autrefois si
" nécessaire à l'oreille d'un peuple ingénieux et
" sensible. Il analysa les beautés de la poésie, qui
" lui présentait avec un charme plus doux encore
" la nombreuse élocution et les sons harmonieux
" dont il était épris.... (1). Quelquefois, dans
" ces compositions animées, M. l'abbé Arnaud pa-
" raît vouloir secouer le joug des règles et les ren-
" voyer à la médiocrité ; mais ce qui est digne de
" remarque, presque toujours il les respecte. Me
" trompé-je en jugeant que son oreille était le frein
" de son imagination ? Le tour nombreux de sa
" phrase arrêtait l'essor de ses idées ; ce qu'il avait
" dans l'esprit d'audace et d'impatience restait
" comme enchaîné dans la mesure de ses périodes,
" et le sentiment de l'harmonie qui gouvernait son
" style le soumettait à des principes qu'il obser-
" vait sans les aimer, etc."

Pour peindre la bonté du caractère de l'abbé Arnaud, notre orateur se borne à un seul fait.

" Un curé de son abbaye lui demande le paie-
" ment d'une portion congrue : il veut se défendre ;

(1) Dans son *Discours sur les Langues*, inséré dans les *Variétés littéraires*, dans plusieurs articles du *Journal étranger*, dans ses *Dissertations* sur Platon, sur le genre d'ironie qui caractérise quelques Dialogues de ce philosophe, sur le génie de la prose grecque, etc : Voyez les Recueils de l'Académie des Inscriptions.

" le curé vient, lui expose son indigence, et n'a pas
" de peine à l'émouvoir. M. l'abbé Arnaud sou-
" lagera le curé pendant sa vie, il s'y engage et
" tient parole ; mais il n'a point de loi à prescrire
" après sa mort : que fera-t-il donc ? Il peut dé-
" sirer de perdre sa cause, et il le désire ; il peut
" chercher des titres contre lui-même ; et il en
" cherche, il est assez heureux pour en trouver ; il
" en arme son adversaire, et à force de soins il par-
" vient à être condamné. Ce n'est pas tout encore
" (ajoute M. Target) ; ce trait si attendrissant et
" si noble, c'est moi qui le premier le fais connaître
" au public et même à ses amis."

Dans la Réponse que M. le duc de Nivernois a faite à ce Discours il loue avec cette simplicité noble et familière qui n'appartient qu'à lui et l'académicien que nous venons de perdre et celui qui le remplace ; il l'avoue franchement, si, comme homme d'esprit, le premier a passé sa vie dans l'exercice des belles facultés qu'il avait reçues de la nature, comme homme de lettres il en a fait peu d'usage. Ce n'est pas non plus sur ses succès littéraires (1) que l'Académie a choisi son successeur ; mais elle a cru honorer son suffrage en l'accordant à un homme d'une réputation intacte, dont les mœurs et les productions fussent également irrépréhensibles ; mérite qu'il ne paraît plus sans doute aujourd'hui très-

(1) M. Target n'a jamais rien publié que des Mémoires ; aussi nos faiseurs de calembours n'ont-ils pas manqué de dire qu'il n'avait été reçu à l'Académie que *pour mémoire*.

facile de trouver parmi les Lettres. Pour faire de ses Eloges une leçon utile, en parlant du *Journal étranger*, le principal ouvrage de l'abbé Arnaud, M. de Nivernois s'est attaché à développer les devoirs du journaliste; il a développé ensuite ceux de l'orateur du Barreau en s'adressant au récipiendaire. En qualité de journaliste, comment se refuser au plaisir de citer quelques traits du premier morceau? On n'a jamais parlé avec plus de dignité d'un métier que la plupart de ceux qui l'ont fait n'ont que trop avili. "Dans un temps où le progrès "des connaissances inspire à tout le monde le goût "et l'émulation du savoir, mais où tout le monde "n'a pas le temps ou n'a pas la patience d'étudier, "les Journaux sont utiles, peut-être même néces-"saires; et l'emploi de journaliste est digne d'être "exercé par les meilleurs esprits ...; car le "journaliste remplit une sorte de ministère public "et légal....; c'est un rapporteur, ses fonctions "sont de rigueur, et il doit être impassible comme "la loi, etc."

Cette séance a été terminée par une des lectures les plus orageuses que nous ayons jamais entendues à l'Académie, des *Réflexions* de M. l'abbé de Boismont *sur les assemblées littéraires*; à ce titre, tout le monde comprit que ce serait une espèce de mercuriale pour la scène indécente qui s'était passée à la dernière séance, à l'occasion de l'ennuyeuse diatribe de M. Gaillard sur Démosthène; et le public parut s'armer d'une attention toute nouvelle, comme

pour se défendre d'une attaque qui semblait porter atteinte à ses droits. Malheureusement pour l'Académie et pour son orateur, l'assemblée était excessivement nombreuse et la moitié des auditeurs debout ; attitude qui semble toujours disposer les hommes rassemblés à une plus grande liberté : malheureusement l'orateur s'était persuadé, je ne sais comment, que, pour gagner son auditoire et le rendre plus docile à la censure, il fallait commencer par l'égayer à tout prix. Cette ruse lui réussit on ne peut pas plus mal ; ce n'est pas en se familiarisant avec ses juges qu'on leur en impose : en conséquence, tout ce que M. l'abbé de Boismont avait pris la peine d'employer d'esprit et de grâce pour persuader au public de porter à l'avenir aux séances académiques plus d'indulgence et de réserve, ne servit qu'à produire un effet tout contraire à celui qu'il s'était proposé ; jamais rien ne fut écouté avec plus d'impatience et de sévérité. Lorsqu'il se permit de dire, d'une manière au moins fort déplacée dans la bouche d'un ecclésiastique, que l'oisiveté nous promenait indifféremment à tous les Spectacles, à l'Académie, aux *Variétés amusantes*, même au Sermon, *lorsqu'on pouvait espérer que le talent ferait oublier qu'on y parlait de Dieu* ; une voix de l'assemblée osa lui répondre assez haut :

Hé quoi ! Mathan, d'un prêtre est-ce là le langage ?

Et la réflexion fut soutenue de murmures et de huées ; on vit tout le cours de la lecture interrompu ainsi à chaque instant, ou par des éclats de rire, ou

par d'autres marques de désapprobation trop prononcées pour qu'il fût possible de s'y méprendre ; mais voici sans doute la plus simple et la plus plaisante tout à-la-fois. L'orateur disait que l'Académie n'appelant point le public à ses exercices comme juge mais comme témoin, il devrait se borner à ne marquer son mécontentement que par le silence. A ce mot, d'un coin de la salle on entendit, à travers le tumulte et le brouhaha général, une voix claire et perçante crier : *Silence ! silence !* La justesse de l'à-propos, comme on peut croire, ne rendit point à l'orateur le respect et l'attention qu'on s'obstinait à lui refuser ; mais il eut la fermeté de braver l'orage, ne parut pas se déconcerter un instant, et il n'y eut que les personnes très-attentives à le suivre qui s'aperçurent de l'empressement avec lequel il tâchait de gagner le port, ou, pour parler sans figure, la conclusion de son Discours.

Très-affligée d'avoir échoué dans cette tentative faite pour ramener le public à son devoir, l'Académie a décidé que, pour courir moins de risques d'être huée, il fallait avoir moins d'auditeurs. Cet arrêté a paru d'une décision géométrique ; en conséquence, on donnera beaucoup moins de billets à l'avenir, et l'on tâchera surtout de les distribuer avec plus de choix et de précaution.

Etudes de la Nature; par Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre. Trois volumes in-12, avec cette épigraphe :

Miseris succurrere disco.

M. de St-Pierre est déjà connu par un Voyage assez intéressant *à l'Ile-de France,* et par une théorie plus que romanesque sur le principe de la végétation des plantes et des fleurs ; suivant lui, ce sont les produits divers de l'instinct d'animaux invisibles à qui elles servent d'enveloppe ou de demeure (1). Autant valait-il revenir aux formes plastiques de Cudworth, si l'on n'eût mieux aimé encore s'en tenir aux fables riantes de Flore et de Pomone.

Ses *Etudes de la Nature* ne sont, comme il nous l'annonce lui-même, que les débris, ou pour mieux dire, les premiers matériaux d'une Histoire générale de la nature dont il avait conçu, il y a quelques années, le projet, à l'imitation d'Aristote, de Pline, du chancelier Bacon et de quelques autres philosophes modernes.

S'il en faut croire M. de St-Pierre, il s'est proposé un plan ; mais ce plan n'est pas facile à suivre à travers la foule et la confusion des détails dont il se trouve embarrassé. Il est clair cependant que l'objet essentiel, qu'il ne perd jamais de vue, est de justifier la Providence en développant tantôt avec beaucoup d'éloquence et de sensibilité, tantôt avec une dialectique fort arbitraire, plus souvent encore

(1) Il paraît reconnaître aujourd'hui lui-même combien cette opinion était imaginaire.

avec une subtilité pénible et minutieuse, le grand argument des causes finales. Il aperçoit dans tout ce qui existe, ou des contrastes heureux, ou des rapports harmoniques, et, comme le docteur Pangloss, il en conclut perpétuellement que tout dans la nature est au mieux. Je ne crois pas qu'aucun homme se soit encore avisé de reconnaître ou d'attribuer à la Providence plus d'attentions fines, plus de recherche de goût, plus de délicatesse de sentiment. Cette idée est poussée au-delà de toutes les mesures, et fait tomber quelquefois l'auteur dans la niaiserie, dans des futilités bizarres et puériles ; mais elle lui inspire aussi très-souvent des peintures charmantes, pleines de grâce, de douceur et de poésie ; son Livre n'est pour ainsi dire qu'un long recueil d'églogues, d'hymnes et de madrigaux en l'honneur de la Providence. Que nos grands philosophes après cela le dédaignent, le méprisent ou le persiflent ; ce qu'un raisonnement peut avoir de faible ou de ridicule ne nous empêchera pas de sentir ce que l'image qui le suit nous offre de touchant et de vrai.

Il est si facile de déclamer contre l'ordre de la nature ! Que cet ordre existe ou non, puisqu'il doit tenir à l'ensemble des choses, comment n'échapperait-il pas à la faiblesse de notre vue ? On a donc beaucoup d'avantages lorsqu'on se permet d'argumenter contre l'Auteur de la nature, en faisant valoir tous les désordres apparens du monde moral et du monde physique ; mais qu'y a-t-il à gagner dans cette audacieuse et triste lutte ? On n'en peut sor-

tir victorieux sans en être plus à plaindre, moins disposé à faire le bien et plus sensible à tous les maux qui environnent notre frêle existence. Nous en appelons à l'auteur de *Candide*; c'est lui-même qui a dit dans celui de ses ouvrages où il raisonne le plus sérieusement: " Il est prouvé qu'il y a plus " de bien que de mal dans ce monde, puisqu'en ef- " fet peu d'hommes souhaitent la mort.... On ai- " me à murmurer, il y a du plaisir à se plaindre; " mais il y en a plus à vivre. Lisez les Histoires, " nous dit-on, ce n'est qu'un tissu de crimes et de " malheurs. D'accord; mais les Histoires ne sont " que le tableau des grands événemens. On ne " conserve que la mémoire des grandes tempêtes: " on ne prend point garde au calme; on ne songe " pas qu'en général il y a plus d'années tranquilles " que d'années orageuses, qu'il y a plus de jours " innocens et sereins que de jours marqués par de " grands crimes et par de grands désastres, etc."

En effet, quelle compensation pour les peines les plus vives que le bonheur attaché au seul sentiment de l'existence! Quelle consolation dans les douleurs les plus sensibles que la facilité de mourir, lorsqu'on est véritablement las de vivre! quelle diversion au malheur le plus réel, la crainte de la mort, que le charme de l'espérance qui nous accompagne presque tous jusqu'au terme fatal! Quelle foule de peines et de maux la nature n'épargne-t-elle pas enfin à notre sensibilité, ou en épaississant sur nos yeux le voile de l'avenir, ou en détruisant par

l'effet même de la douleur le sentiment que nous en aurions eu, ou en disposant les impressions dont nous sommes susceptibles à se succéder si rapidement, que même les plus vives ne laissent que des traces fugitives et légères !

Il me semble qu'une des plus douces occupations de la vie serait de se rendre attentif à tous les biens que la nature nous prodigue, à tous les maux dont elle nous garantit. Il en résulterait une impression habituelle de reconnaissance qui serait la plus sainte, la plus pure et la plus raisonnable de toutes les religions ; car je ne conçois point de sentiment plus propre à modérer les passions funestes à notre bonheur, je n'en conçois point qui puisse disposer plus heureusement notre âme à la patience, à la douceur, à cette bienveillance universelle pour les autres, que l'homme sensible regardera toujours comme le seul moyen d'acquitter en quelque manière ce qu'il doit à la nature et au pouvoir qui préside à notre destinée. Je vois tout le mal qu'a fait la religion ; mais la religion n'a jamais été qu'un lien de crainte et de terreur ; n'en faites plus qu'un culte d'amour et de reconnaissance : l'influence de ce culte, j'en conviens, sera moins puissante ; les prêtres de ce culte auront peu de revenus et peu de crédit ; mais quels torts la philosophie et l'humanité auraient-elles encore à lui reprocher ?

Je crois m'apercevoir que le zèle du nouvel apôtre me gagne, et je crains de ne pas prêcher aussi bien que lui ; il est donc temps de finir mon

sermon pour revenir au sien. Le sien, comme nous l'avons dit, est en trois volumes.

Dans le premier, il expose les objections qu'on a faites dans tous les temps contre la Providence, et pour y répondre, il cherche à établir quelques opinions que nous abandonnerons à la dispute des physiciens. Il démontre un peu plus clairement que la plupart des maux de l'humanité naissent du vice de nos institutions politiques et non pas de la nature, etc.

Dans son second volume il attaque le principe de nos sciences ; il veut faire voir qu'elles nous égarent, ou par la hardiesse de leurs recherches, ou par la faiblesse de leurs méthodes ; que, s'étant séparées les unes des autres, chacune d'elles a fait pour ainsi dire un *cul-de-sac* du chemin par où elle est entrée, etc. L'attraction de Newton n'est pas mieux traitée que les tourbillons de Descartes. Il cherche une faculté plus propre à découvrir la vérité que notre raison ; il croit l'avoir trouvée dans cet instinct sublime appelé *le sentiment*, et sur ce point l'on ne saurait guère le blâmer ; car il est très-évident que notre philosophe a bien les meilleures raisons du monde pour faire beaucoup plus de cas de la sensibilité que de la raison.

Son troisième volume présente l'application de ses principes à la nature même de l'homme. Il fait voir qu'il est formé de deux puissances, l'une physique, l'autre intellectuelle, qui l'affectent perpétuellement de deux sentimens contraires, dont l'un

est celui de sa misère, et l'autre celui de son excellence. Il prétend que tout ce qui nous paraît délicieux et ravissant dans nos plaisirs naît du sentiment de l'infini, ou de quelque autre attribut de la Divinité, qui se montre à nous à l'extrémité de nos perspectives; que nos maux et nos erreurs ne viennent que de ce que nous portons trop souvent le sentiment de l'infini sur les objets passagers de ce monde, et celui de notre misère et de notre faiblesse sur les plans immortels de la nature. Cela peut être fort sublime, mais cela n'est pas fort intelligible. Ce qui l'est beaucoup plus, ce sont ses vues sur l'intérêt général des sociétés, sur le moyen de réformer nos institutions politiques, de fournir au peuple plus de ressources de subsistances et de bonheur, enfin de ranimer chez lui l'esprit de religion et de patriotisme, sans lequel, dit-il, le bonheur d'une Nation est bientôt épuisé, quand on le composerait d'ailleurs des plans les plus avantageux de finances, de commerce et d'agriculture. Ces différens projets sont terminés par l'esquisse d'une éducation nationale; quelque chimérique que soit encore une grande partie de ces dernières vues, l'objet en est si important, l'âme honnête et sensible de l'auteur s'y peint d'une manière si vraie et si touchante, qu'on ne saurait les lire sans intérêt.

Nous venons d'indiquer la marche générale du Livre, mais ce n'est presque en donner aucune idée; l'auteur s'en écarte à chaque instant, et ne saurait mieux faire; car le fonds de l'ouvrage ne porte

comme l'on voit, que sur des observations fausses, des principes de physique tout-à-fait erronés; il n'offre que des idées communes ou la métaphysique du monde la plus obscure ; mais tout cela est mêlé de tant de peintures riches et variées, de tant de digressions intéressantes, que le talent de l'écrivain fait oublier à tout moment ce qu'il a dit ou ce qu'il va dire d'absurde et de ridicule ; l'ensemble de l'ouvrage respire d'ailleurs une mélancolie si douce, une sensibilité si aimable, un amour si vrai pour tout ce qui est honnête et vertueux, que, si la critique n'en est pas entièrement désarmée, il ne peut manquer au moins de laisser une impression très-favorable à l'auteur.

Un Défenseur du Peuple à l'Empereur Joseph II, sur son Règlement contre l'Emigration. C'est une déclamation aussi respectueuse qu'elle est franche et hardie, et l'on ne peut en blâmer l'intention, puisqu'il s'agit de la défense des droits de l'homme et de sa liberté ; mais elle n'apprend rien de neuf. Le dessein de prouver que les émigrations sont non-seulement légitimes, mais utiles et commodes, nous rappelle la réponse du Roi de Prusse à un ministre de France (1), qui, en prenant congé de lui, s'avisa de lui demander très-officieusement ce qu'il pourrait obtenir du Roi son maître de plus agréable à Sa Majesté. *Ah! si vous pouviez*, lui dit le Roi, *m'obtenir une seconde révocation de l'Edit de Nantes!*

(1) M. le marquis de Valory.

En fait de fortune, dit M. Franklin, *assez, c'est justement un peu plus qu'on n'a.*

On parlait l'autre jour devant mademoiselle Arnoud de la triste maladie de M. de La Harpe, maladie fort célèbre dans l'antiquité : *Oui*, dit-elle, *c'est la lèpre, et c'est tout ce qu'il a des anciens.*

Mai 1785.

On parle beaucoup dans ce moment de deux jeunes personnes, nommées l'une *Paméla* et l'autre *Ermine*, qui, après avoir été élevées par madame la comtesse de Genlis comme deux orphelines anglaises, se trouvent être aujourd'hui les filles de cette Dame ; son mari vient de les reconnaître, et madame de Montesson se charge de les doter comme elle a doté leurs sœurs aînées. C'est un essai, dit-on, que madame de Genlis a voulu faire sur la différence que pourrait laisser l'éducation entre un enfant qui aurait toujours connu son origine et celui qui l'aurait ignorée jusqu'au moment où sa sensibilité se trouverait entièrement développée ; elle a voulu éprouver aussi ce que pourrait produire sur une âme bien née le sentiment du plus grand des bienfaits ; on assure que l'expérience a réussi au-delà de toute espérance, ces deux enfans s'annonçant par les dispositions les plus heureuses et un caractère vraiment céleste. La malignité, qui fait beaucoup de commentaires sur ce Roman d'un genre as-

sez nouveau, ajoute que M. le duc de Chartres donne cent mille écus à M. de Genlis, pour avoir si bien gardé le secret qu'on avait exigé de sa tendresse paternelle......

De l'Amour de Henri IV pour les Lettres; un volume in-16, avec cette épigraphe:

Il n'est point de lauriers qui ne couvrent sa tête.

Ce petit ouvrage est de l'abbé Brizard, qu'on avait désigné pour successeur à M. Chérin, généalogiste du Roi, qui vient de mourir ces jours passés.

Quoique toutes les anecdotes contenues dans cette petite brochure ne soient pas nouvelles, on les relit avec intérêt; plusieurs du moins étaient peu connues. En voici une qui nous a paru trop digne d'être remarquée pour nous refuser au plaisir de la transcrire ici.

“ Henri avait onze ans, on venait de lui lire la Vie de Camille et celle de Coriolan. La Gaucherie, son précepteur, lui demanda auquel des deux héros il aimerait mieux ressembler; le jeune homme, charmé de la vertu de Camille, lui donna la préférence sans balancer....; et rappelant lui-même les exploits des deux Romains, il se passionnait autant pour la générosité du premier qu'il s'indignait contre le crime du second. La Gaucherie le voyant ainsi échauffé: *Eh bien*, lui dit-il, *vous avez un Coriolan dans votre famille*; alors le sage instituteur lui raconta l'histoire du Connétable de Bourbon.... Pendant ce récit, le jeune homme s'agitait,

allait et venait par la chambre, s'asseyait, se levait, frappait des pieds, versait des larmes de dépit qu'il s'efforçait vainement de cacher; enfin, n'y pouvant plus tenir, il prend sa plume, court à une carte généalogique de la Maison de Bourbon qui était contre la muraille, en efface le nom du Connétable, et écrit à sa place celui du *chevalier Bayard.*"

Comment oublier encore ce trait non moins précieux de la lettre que ce Prince écrivit, à l'âge de vingt-quatre ans, à M. de Batz, qui lui avait offert son château de Suberbye? "Combyen que "soyés de ceus là du pape, je ne avès come le "cuydyés mesfyance de vous dessus ces choses. "Ceus quy suyvent tout droyt leur consyance sont "de ma relygyon, et moy je suys de cele de tous "ceus là quy sont braves et bons."

EPIGRAMME, *par M. Dupuy-des-Islets.*

D'un air contrit certain folliculaire
Se confessait au bon père Pascal:
J'ai, disait-il, délateur et faussaire,
Vendu l'honneur au poids d'un vil métal.
Dans le mépris je consume ma vie;
Ennemi né du goût et du génie,
J'arme contre eux la sottise et l'envie;
Ce qui fut bien me parut toujours mal....
Ah! laisse là ce détail qui m'attriste;
Que ne dis-tu tout d'un coup, animal,
Que ton métier est d'être journaliste!

Juin 1785.

M. de Paulmy vient de faire imprimer un nouvel ouvrage de feu son père, M. le marquis d'Argenson, sous le titre d'*Essais dans le goût de ceux de Montaigne, composés, en 1736, par l'auteur des Considérations sur le Gouvernement de France*; un volume in-8vo, de plus de 400 pages. Quoique ce dernier ouvrage, ainsi que l'éditeur veut bien l'avouer lui-même, *soit de bien moindre conséquence que le premier*, il nous avait paru fait pour intéresser la curiosité de nos lecteurs; comme il ne se vend point, comme il n'en existe même qu'un fort petit nombre d'exemplaires, nous n'avons rien négligé pour nous en procurer un, et nous allons tâcher de rassembler ici ce qu'on y a cru voir de plus neuf et de plus intéressant.

Un homme en place, un ministre qui, après avoir observé les hommes, après s'être observé lui-même avec la philosophie de Montaigne, oserait encore écrire ses pensées avec la même bonne foi, la même énergie et la même naïveté de style, ferait sans doute le livre du monde le plus utile et le plus piquant; mais ce genre de caractère si original et si rare, il ne faut pas espérer, en dépit du titre, le revoir dans ces nouveaux Essais; ils ne sont pas plus dans le goût de Montaigne que les Histoires de feu M. Rollin ne sont dans le goût de celles de Tacite ou de Salluste. Il n'y a pas plus de rapport entre la manière d'écrire qu'entre la manière de sentir des deux écrivains; le ton de franchise qu'on ne peut

refuser entièrement à l'auteur des nouveaux Essais quelque sincère qu'il puisse être, n'a cependant ni la bonhomie, ni la hardiesse, ni, si j'ose m'exprimer ainsi, cette intimité de confiance qui fait le premier charme de Montaigne. Ce qu'on y trouve bien moins encore, c'est cette variété continuelle de faits et d'idées, cette foule de traits également fins et profonds, cet aimable abandon, cette sève de génie enfin qui donne au livre le plus inimitable tant de grâce, d'intérêt et d'originalité.

Les Essais de M. d'Argenson n'offrent qu'un mélange assez peu varié de pensées et d'anecdotes, dont les premiers n'ont pas à beaucoup près le mérite d'être fort ingénieuses, ni les autres celui d'être bien neuves; mais on y verra quelques faits qu'on chercherait, je crois, vainement ailleurs, et l'on y reconnaîtra toujours, comme l'observe l'éditeur, l'homme qui a vécu dans la bonne compagnie et qui a été instruit de ce que tout le monde ne savait pas.

Ce que nous avons lu avec le plus d'intérêt, c'est ce qui concerne les hommes illustres de notre Histoire. Un des articles les plus étendus de cette partie de l'ouvrage est celui du cardinal d'Amboise: voici quelques-unes des vues qui ont arrêté notre attention.

" Il y a des règnes qui doivent tout aux ministres, tel est celui de Louis XIII sous le ministère de Richelieu; d'autres, où les Rois et leurs ministres ont concouru si bien ensemble, que les peuples

leur doivent une égale obligation, tels sont ceux de Henri IV et de Louis XIV.... Il me semble que le règne de Louis XII prouve qu'il y en a pendant lesquels un bon Roi opère seul le bien, et le ministre n'est qu'un simple exécuteur de ses sages volontés... Le cardinal d'Amboise n'eut, à mon avis, d'autres vertus que celles de son maître; mais Louis XII en possédait qui lui ont acquis le beau titre de *père du peuple.* George d'Amboise avait de l'esprit, de l'adresse; il s'en est principalement servi pour faire sa fortune, et ce n'est pas sa faute s'il ne l'a pas poussée plus loin; mais je pense que tout ce qui s'est fait de bien sous le règne de Louis XII appartient au Monarque même, et que le blâme de ce qui s'est fait de mal doit tomber sur son premier ministre.... Louis ne voulut point absolument charger son peuple de nombreux impôts; mais le cardinal lui fit entreprendre des guerres dispendieuses; il lui proposa un moyen en apparence plus doux que l'impôt, mais dont on peut dire que les suites sont devenues bien funestes; ce fut la vente des offices. On accuse généralement le chancelier Duprat d'être l'auteur de la vénalité des charges; il est vrai qu'il est le premier qui ait mis cette vente en règle; mais le cardinal d'Amboise a commencé à l'introduire, et elle n'en était que plus dangereuse avant d'être devenue générale et régulière; les abus pouvaient en être plus grands et plus profitables au ministre qui accordait l'agrément, et par les mains de qui passait la finance, etc."

Dans l'article de Sully, M. d'Argenson nous apprend que c'est lui qui engagea l'abbé de l'Ecluse à rédiger les mémoires de ce ministre, qui avaient paru d'abord sous le titre d'*Economies royales*, énorme recueil, mal écrit, surchargés de calculs et de détails peu agréables.

" Nous avons actuellement en France, dit notre auteur à la suite de l'Eloge de Sully, un premier ministre, M. le cardinal de Fleury, qui possède une partie des vertus de Sully ; ses principales qualités paraissent cependant n'être que dans un degré inférieur : mais peut-être cette différence est-elle uniquement due à celle de leur état et des circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés. L'un était militaire, l'autre est ecclésiastique.... Le premier avait eu à rétablir partout l'ordre et l'économie, le dernier qu'à maintenir l'ordre sagement établi. Sully éprouvait des contradictions de la part de son maître.... M. le Cardinal n'éprouve aucune opposition, si ce n'est sur de misérables objets. Je suis sûr qu'il résisterait à de plus fortes, et c'est peut-être un malheur pour lui qu'il n'en ait pas essuyé de plus grandes.... On lui refuse d'avoir un vaste génie ; mais nous sommes dans un temps où l'on peut se passer de ceux de cette trempe. Enfin ce ministre me semble fait pour augmenter le bonheur dont nous jouissons sans l'altérer, et c'est tout ce que nous pouvons désirer ; car la France est à présent au point de pouvoir dire : *Que les*

Dieux ne m'ôtent rien, c'est tout ce que je leur demande."

C'est ce qu'il écrivait vers la fin de 1736. Quelques années après, il se crut obligé d'ajouter à ce beau panégyrique le triste revers que voici:

"Des négociateurs ou plutôt des intrigans, plus dangereux et moins délicats, troublèrent la tête du premier ministre de 86 ans, et la ruine de la maison d'Autriche fut résolue. On la lui fit regarder comme si aisée, qu'il aurait eu à se reprocher d'avoir manqué une aussi belle occasion d'effacer presque jusqu'à la mémoire de la prétention de Charles-Quint à la monarchie universelle. Le pauvre cardinal en fut si persuadé, qu'il ne disputa plus que sur les grands frais dans lesquels cette entreprise jetterait la France; il craignit qu'elle n'épuisât ses épargnes et ne dérangeât son système d'économie. On lui fit entendre que la France en serait peut-être quitte pour se montrer seulement, ou du moins qu'il en coûterait peu d'hommes et peu d'argent. Il se laissa séduire; il donna beaucoup plus qu'il ne voulait, beaucoup moins qu'il ne fallait, et il mourut décrié aux yeux de l'Europe, trahi par une partie de ses alliés, haï par l'autre, ayant manqué de se concilier ceux dont il devait le plus s'assurer, tel que le Roi de Sardaigne. Il laissa la France dans la plus grande détresse, et engagée dans une guerre par mer, sans avoir pris aucune mesure pour l'empêcher ni la soutenir, etc."

M. d'Argenson passe en revue tous les mi-

nistres de la fin du règne de Louis XIV et tous ceux de la Régence ; il s'attache surtout à développer le caractère du chancelier d'Aguesseau et celui de son père ; mais, quoique toute cette galerie de portraits soit en géneral assez curieuse, comme la plupart n'ont guère que le mérite d'une ressemblance très-facile à saisir, nous ne croyons pas devoir nous y arrêter davantage ; ce qu'il ne faut pas oublier cependant, c'est un petit mot sur M. de Maurepas.

« Le jeune ministre de la Marine est bien plus aimable que n'était son père, mais encore moins instruit. Il se plaît plutôt à faire des plaisánteries, que l'on peut appeler des miévreries de jeune courtisan, que de vraies méchancetés et des noirceurs dont on assure que son père était capable ; mais il a connu de trop bonne heure les douceurs et les avantages du Ministère, et il ne paraît pas qu'il sache encore quels en sont les devoirs et les principes. Il n'avait encore que dix-huit ans lorsque ses commis lui ont dit : « Monseigneur, amusez-« vous, et laissez-nous faire. Si vous voulez obliger 'quelqu'un, faites-nous connaître vos intentions, « et nous trouverons les tournures convenables pour « faire réussir ce qui vous plaira. D'ailleurs les « formes et les règles s'apprennent à mesure que les « affaires et les occasions se présentent, et il vous « en passera assez sous les yeux pour que vous « soyez bientôt plus habile que nous..... » Cependant il faut convenir qu'on passerait toute une longue vie à travailler sans principes, que l'on

n'apprendrait jamais rien, et que l'expérience est bien plutôt le fruit des réflexions sur ce qu'on a vu, que le résultat d'une multitude de faits auxquels on n'a pas donné toute l'attention qu'ils méritent."

Pour n'être pas obligés de revenir une seconde fois sur ce Recueil, nous croyons devoir ajouter ici encore ce petit nombre de traits détachés, dont l'expression du moins nous a paru assez neuve, assez ingénieuse pour mériter d'être remarqués.

" Il faut absolument s'aimer soi-même; mais, comme disait un homme d'esprit de mes amis, il faut s'aimer en tout bien et en tout honneur, comme on aime une honnête fille qu'on veut épouser, et non comme une malheureuse créature qu'on cherche à débaucher."

—

" Frayons le chemin au bonheur et aux plaisirs doux et tranquilles dans lesquels il consiste véritablement; mais ne nous tourmentons pas pour l'appeler, et ne nous fatiguons point à courir après la fortune et la volupté; ce sont des oiseaux auxquels il ne faut que préparer leurs nids, et qui viennent d'eux-mêmes y pondre."

—

" Non-seulement il faut s'écarter quelquefois des meilleurs principes, mais à la longue il faut ou les abandonner tout-à-fait ou du moins les modifier. Il n'y a si bons meubles qui ne s'usent;

mais les bons ménagers ne jettent rien par la fenêtre qu'ils ne soient bien sûrs qu'il n'y a plus aucun parti à en tirer"

—

" J'ai souvent entendu dire que *tout ce qu'on pouvait faire soi-même, il ne fallait pas le laisser faire par autrui* ; pour moi, je pense et je soutiens tout le contraire : *Tout ce qu'on peut faire par autrui, il faut s'épargner la peine de le faire soi-même* ; mais s'il ne faut pas tout faire, il ne faut rien dédaigner..... Savoir gouverner les causes secondes; et non être gouverné par elles, c'est à cela qu'on reconnaît l'homme d'Etat, l'homme capable de faire de grandes choses."

—

" Je suis du sentiment de madame Cornuel, qui disait qu'on ne pouvait pas être long-temps amoureux sans faire beaucoup de sottises, ni parler long-temps de l'amour sans en dire."

—

" J'ai lu quelque part qu'il ne faut jamais renvoyer l'air d'autorité si loin qu'on ne puisse le retrouver dans l'occasion, parce que souvent l'air d'autorité est nécessaire pour constater l'autorité même."

—

" A l'âge de cinquante ans, le président Hénaut déclara qu'il se bornait à être studieux et dévot ; il fit une confession générale des péchés de toute sa vie, et c'est à cette occasion qu'il lâcha ce

trait plaisant : *On n'est jamais si riche que quand on déménage.*

Bouts-rimés, *par M. le chevalier de B.....*

Il était autrefois un jeune prince — *grec,*
Un ange pour l'esprit, pour la figure un — *singe,*
Amant d'une beauté qui lui refusa — *sec,*
De lui montrer le dessous de son — *linge.*
Le Prince de dépit se jette au bas d'un — *pont ;*
Il y trouve une fée assise auprès de — *l'arche,*
Qui dit : Pour te calmer, sur la rivière — *marche,*
Au bord d'elle il en est qui t'en — *consoleront.*

Vers *pour être mis au bas du Portrait du pauvre Lantara, peintre plein de talent, et mort dans la misère.*

Tu vois le pauvre Lantara :
La foi lui tenait lieu de livre ;
L'Espérance le faisait vivre,
Et la Charité l'enterra.

A une Femme qui avait des vapeurs.

Enfin ils ne sont pas venus
Ces maux dont vous craigniez les rigueurs inhumaines ;
Mais qu'ils vous ont coûté de peines,
Ces maux que vous n'avez pas eus !

La malheureuse destinée de M. Pilâtre des Rosiers a excité la plus vive sensibilité. On ne peut assez déplorer le sort d'un jeune homme estimable qui, après avoir osé tenter le premier une des plus étonnantes expériences qu'ait jamais conçues l'in-

dustrie humaine, a fini par en devenir la première victime. Il y avait huit mois qu'il attendait un moment propice pour exécuter son projet, qu'à la veille de l'exécution il avait toujours vu retardé par des obstacles aussi imprévus qu'insurmontables ; et quoiqu'il eût montré dans toutes les expériences précédentes une intrépidité, pour ne pas dire une témérité à toute épreuve, l'infortuné jeune homme ne s'obstinait à suivre celle-ci que parce qu'il y croyait son honneur engagé. Il avait obtenu de la protection du Gouvernement des avances considérables ; on n'avait rien épargné pour faire construire son ballon, non-seulement avec tout le soin, mais encore avec toute la magnificence et tout le luxe dont la machine pouvait être susceptible. Elle était décorée de fort belles peintures ; on y avait représenté d'un côté des Aquilons soutenant les armes de Monsieur (1), de l'autre une Renommée ou le Génie de l'Immortalité portant des inscriptions à la gloire de M. Montgolfier, et ces deux vers pour M. de Calonne :

> Calonne, des Français enflammant le génie,
> Sait animer ainsi les arts et l'industrie.

Quand l'infortuné jeune homme eût eu, peut-être par sa faute, le chagrin de se voir prévenu par le sieur Blanchard, il fut bien tenté de renoncer à une entreprise dont il ne voyait plus que les risques ; mais on lui fit sentir que le Gouvernement lui sau-

(1) A qui le sieur Pilâtre avait l'honneur d'être attaché.

rait mauvais gré et avec raison d'avoir sollicité des préparatifs si dispendieux, et auxquels on avait donné tant d'éclat, pour n'en faire ensuite aucun usage. Déterminé par des considérations si justes et si pressantes, il n'eut pas la force d'y résister, quoiqu'il fût toujours tourmenté par les pressentimens les plus funestes: un esprit aussi éclairé que le sien devait-il leur abandonner le soin de régler sa conduite?

Quoiqu'il en soit, c'est dans la nuit du mardi 14 qu'il se décida enfin à partir le lendemain à la pointe du jour. Les préparatifs furent longs; il se trouva à la machine plusieurs trous qu'il fallut raccommoder; on fut obligé de replacer la soupape, et l'aérostat ne fut rempli au tiers qu'à dix heures du matin. Le lendemain, à sept heures sept minutes, tout se trouva prêt; la rupture d'équilibre fut de trente livres, et l'aéro-montgolfière (1) s'éleva majestueusement, faisant avec la terre un angle de soixante degrés. A deux cents pieds de hauteur le vent de sud-est parut diriger la machine, et bientôt elle se trouva sur la mer; différens courans l'agitèrent alors pendant trois minutes; le vent de sud-ouest devint enfin dominant, et le globe regagna la

(1) Cet aréostat présentait deux formes, l'une sphérique et l'autre cylindrique. Le globe, de trente-deux pieds et demi de diamètre, était rempli d'air inflammable; au cylindre en dessous était adapté un petit réchaud dont la vapeur devait servir à maintenir l'équilibre ou l'égalité de plénitude du globe rempli d'air inflammable, et ce cylindre avait pour base une galerie circulaire de vingt-deux pieds de diamètre.

côte de France. Suivant quelques relations, à sept heures trente-cinq minutes on a vu s'élever au-dessus du ballon une colonne de flamme qui a été aperçue par le plus grand nombre des personnes que l'expérience avait rassemblées ; au même instant la machine a paru éprouver deux ou trois secousses, et la chute s'est déterminée de la manière la plus violente et la plus rapide ; les deux malheureux voyageurs, M. Pilâtre et M. de Romain, un des artistes employés à la construction de la machine, sont tombés et ont été trouvés fracassés dans la galerie et aux mêmes places qu'ils occupaient à leur départ. Pilâtre a été tué du coup ; mais son infortuné compagnon a encore survécu dix minutes à cette chute affreuse ; il n'a pu parler, et n'a donné que de très-légers signes de connaissance. La montgolfière n'était ni brûlée ni même déchirée ; le réchaud, encore au centre de la galerie, s'est trouvé fermé. Au moment de la chute la machine pouvait être environ à seize cents pieds en l'air ; elle est tombée à cinq quarts de lieue de Boulogne, et à trois cents pas des bords de la mer, vis-à-vis la tour de Croy.

LETTRE *du lord Shelburne, marquis de Lansdown, à M. l'abbé Morellet.*

De Bowood, le 22 Mai 1785.

Mon cher Abbé, j'ai différé de vous écrire jusqu'à ce que nos nouveaux arrangemens avec l'Irlande fussent terminés, parce que j'ai voulu vous rendre

compte des progrès qu'ont faits parmi nous les nouveaux principes de l'administration du commerce. Il s'opère en effet ici une grande révolution qui me semble devoir devenir bientôt générale, où s'étendre du moins aussi loin que l'influence de notre Nation sur le système de l'Europe. Je ne puis me rappeler que trois événemens qui peuvent vous intéresser en votre qualité de professeur d'économie publique et d'avocat des Nations : l'affaire du thé, celle du commerce de nos îles avec nos anciennes colonies du continent de l'Amérique, enfin le règlement de notre commerce d'Irlande.

Quant au thé, la diminution des droits sur cette marchandise a eu des suites si avantageuses qu'elles ont passé nos espérances. Les ventes ont augmenté de cinq millions de livres pesant à douze millions ; malgré beaucoup de circonstances défavorables, il est vraisemblable qu'elles s'élèveront très-promptement à quinze ou seize, et dans fort peu de temps à dix-huit ; mais, outre cet avantage, nous avons retiré de cette opération celui d'affaiblir tellement tout le système de la contrebande, que le revenu général se trouve augmenté à un degré dont tout le monde est étonné. Quant à moi, je n'ai jamais mieux vu que dans cette occasion, et par tout ce qui s'est passé, *combien notre Compagnie des Indes orientales est funeste à la prospérité de notre commerce général.*

Nous avons renvoyé à l'année prochaine les réglemens à faire pour le commerce de nos îles de

l'Amérique avec nos anciennes colonies ; mais je ne puis vous exprimer mon étonnement sur ce qui s'est passé chez vous au sujet de votre commerce avec vos îles. Je n'en sais que ce que j'en ai lu dans une Gazette de Leyde ; mais j'ai vu l'extrait d'une lettre du Parlement de Rouen, si absurde et d'après des principes si étroits, que je serais bien étonné de les voir avancer ici même par nos gens de parti et pour servir un intérêt du moment. J'ai lu un pamphlet que le sieur Franklin a envoyé à M. Vaughan sur la même matière, et je l'ai trouvé si bien fait et si bien dans tous les principes que vous me connaissez et qui me sont communs avec vous, que je l'aurais cru écrit par vous-même, sans la persuasion où je suis que, si vous en étiez l'auteur, vous me l'auriez envoyé, ou que vous m'en auriez fait quelque mention. Quoi qu'il en soit, je suis entièrement de l'avis de cet écrivain, et je crois ses raisonnemens clairs et ses principes incontestables.

Il n'y a point eu parmi nos négocians d'opposition au projet de rendre le commerce libre entre nos îles et le continent de l'Amérique, excepté de la part de ceux qui sont intéressés aux établissemens de la nouvelle Ecosse ou au commerce de ce pays, et qui ont besoin du monopole pour cette double raison, et peut-être parce qu'ils se proposent, en laissant subsister les prohibitions, de faire la contrebande pour leurs voisins de la nouvelle Angleterre. La cause de la liberté l'aurait cependant emporté malgré leur opposition, sans l'obstacle qu'y ont mis

quelques restes de l'ancien Ministère et des anciens principes. Soit préjugé, soit désir de se rendre populaire, ces gens rappellent l'acte de navigation à cette occasion comme à toutes les autres ; mais il est vrai cependant que notre public, en y comprenant nos marchands mêmes et nos manufacturiers, a agrandi ses idées et s'est éclairé à un point qui m'étonne moi-même.

Quant aux obstacles qu'ont rencontrés les propositions de l'Irlande, ils ne portent que sur de fausses bases : d'abord l'esprit de parti des hommes qui veulent entrer dans le Ministère, et qui ne cherchent, jusqu'à ce qu'ils y parviennent, qu'à embarrasser le Gouvernement ; les opposans sont, en second lieu, les manufacturiers en coton qui voudraient se débarrasser de quelques taxes mises sur eux très-maladroitement ; enfin quelques citoyens qui désirent avec raison que les droits sur les matières premières des ouvrages soient les mêmes dans les deux pays. Le Ministère a mis tant de négligence à traiter avec ces deux dernières classes d'opposans, que ceux-ci, craignant de ne pas réussir dans leurs demandes, ont eu recours contre leur propre pensée aux anciens préjugés qui agissent toujours sur l'esprit du plus grand nombre ; inconvénient terrible d'un gouvernement populaire, qui peut entraîner les plus funestes conséquences. Mais, avec tout cela, le corps de nos manufacturiers qui ont le plus grand intérêt à la chose, comme tous ceux dont je suis environné à Wiltshire, et tous les

négocians, particulièrement ceux de Londres, sont parfaitement convaincus de la solidité du principe général de la liberté.

J'ai mandé à Favre de vous envoyer de Londres, deux pamphlets de M. Twining sur le thé, un autre sur le sel, du lord D......, et un excellent petit écrit du doyen Tucker, sur l'affaire d'Irlande. Vous devez vous rappeler que M. Twining est le plus grand marchand du thé que nous ayons. Son pamphlet est important, parce qu'il montre l'étendue incroyable qu'avaient prise la contrebande et les fraudes de toute espèce ; conséquences nécessaires des forts droits et des prohibitions.....

Vers *de M. l'abbé Porquet à M. de Vaux.*

Tous les malheurs des gens heureux,
J'en conviens, assiégent ta vie ;
Cependant souffre qu'on t'envie,
Et plains-toi, puisque tu le veux.
Le Ciel te prodigua tous les défauts qu'on aime.
Tu n'as que les vertus qu'on pardonne aisément.
Ta gaîté, tes bons mots, tes ridicules même
Nous charment presqu'également.
Philosophe à la Cour, et commère à la ville,
Qui, comme toi, d'un air agréable et facile,
Sait amuser autrui de son oisiveté,
Minauder, discuter, composer vers ou prose,
Et nécessaire enfin par sa frivolité,
Par des riens valoir quelque chose ?
Supprime donc des pleurs qu'on essuie en riant ;
D'un homme tout entier ose montrer l'étoffe ;

A tout l'esprit d'un philosophe
Ne joins plus le cœur d'un enfant.

RÉPONSE *du même à des Réflexions trop justes sur les dégoûts et les chagrins de la vie ; à madame de Boufflers.*

Appréciez bien moins la vie,
Si vous voulez en mieux jouir;
Avec trop de philosophie
On parviendait à la haïr.
Ou désirs ou regrets, voilà notre partage;
Mais sous ce triste aspect pourquoi l'envisager?
Vivre, dit-on, c'est voyager;
Dans les distractions achevons le voyage,
Le sommeil vient sans y songer.

Le *Mercure de France* est une entreprise typographique dont le produit appartieut au département du Ministre de Paris. La majeure partie est affectée à des pensions; le reste est distribué annuellement en gratifications aux jeunes littérateurs qui ont travaillé à ce Journal. Dans la distribution que M. de Breteuil vient de faire de ces bénéfices, il a compris pour 300 livres tournois, une fois payées, M. Garat. Ce jeune philosophe, couronné trois fois par l'Académie, et l'un des coopérateurs les plus laborieux et les plus distingués du *Mercure de France*, s'est trouvé si humilié de l'exiguité de cette récompense, qu'il s'est permis d'adresser à son bienfaiteur la lettre que voici :

" Monsieur le Baron,

" M. Panckouke m'a appris que vous m'ac-
" cordiez une gratification de cent écus sur les
" fonds du *Mercure*. Je n'en suis pas, monsieur le
" Baron, à cet état d'humiliation et de détresse qui
" peut réduire un homme de lettres à accepter une
" gratification de cent écus. Sans doute il vous se-
" ra aisé de faire une disposition plus heureuse de
" cette somme, et peut-être aussi il est trop de gens
" assez malheureux pour la recevoir sans honte et
" avec reconnaissance.

" Je suis avec respect, etc."

La différence extrême que la faveur a mise entre M. Garat le philosophe, à qui elle offre pour premier bienfait une gratification de cent écus, et son neveu M. Garat le chanteur, qui a obtenu, presque en arrivant dans ce pays-ci, une pension de deux mille écus, nous rappelle le quatrain de M. de Rivarol, que nous croyons avoir oublié dans le temps.

Deux Garat sont connus; l'un écrit, l'autre chante.
Admirez, j'y consens, leur talent que l'on vante;
Mais ne préférez pas, si vous formez un vœu,
La cervelle de l'oncle au gosier du neveu.

Juillet 1785.

Ce qu'il ne faut pas oublier d'abord de remarquer sur la dernière séance publique de l'Académie française (le jeudi 16 Juin) pour la réception de M. l'abbé Morellet, c'est que, grâce au nouveau régime établi sur la distribution des billets d'entrée, on y

était à l'aise comme aux sermons de l'abbé Cottin. L'auditoire, en conséquence plus choisi, plus tranquille, s'est montré aussi beaucoup plus bénévole ; et quoique le Discours du récipiendaire et celui du directeur soient tous les deux fort longs, ils ont été écoutés sans impatience, au moins sans aucun murmure désobligeant. M. l'abbé Morellet n'emploie que cinq ou six pages à nous prouver que, depuis qu'il était reconnu qu'un penseur pouvait être aussi académique qu'un poëte ou un bel-esprit, il osait se flatter d'avoir quelque droit aux honneurs du fauteuil, puisque, *occupé* depuis vingt ans du développement de la théorie générale du commerce, l'un de ses soins avait été de rectifier et de compléter le Vocabulaire de cette science, et de contribuer ainsi de loin au grand travail dont s'*occupe* l'Académie, etc. Le reste de son Discours est consacré presque tout entier à l'éloge de l'académicien qu'il remplace, et cet éloge nous a paru fait d'une manière assez intéressante. En voici le précis.

" M. l'abbé Millot fut élevé chez les Jésuites. Son premier emploi dans cette société fut d'être professeur d'éloquence ; cet emploi le condamnait à faire tous les ans une Tragédie latine ; il avait la docilité de la faire et la sagesse de la brûler. Son premier ouvrage fut un Discours sur un prix proposé par l'Académie de Dijon : *Est-il plus utile d'étudier les hommes que les livres ?* Ce Discours se ressent du défaut de précision de la question proposée ; mais on y remarque une singularité qui in-

téresse en faveur de l'écrivain. M. l'abbé Millot n'avait encore vécu qu'avec les livres, et c'est au commerce des hommes qu'il donne la préférence. Il osa, dans ce Discours, louer Montesquieu et défendre l'*Esprit des Lois ;* cette noble hardiesse indisposa contre lui ses confrères . . . ; mais cette disgrâce lui fut utile, en le faisant sortir du vaisseau avant le naufrage . . . .

« Maître du choix de ses occupations, il s'exerça d'abord dans l'art si difficile d'écrire, par la pratique la plus utile de toutes, la traduction ; mais dans le choix de ses modèles il consulta plus son admiration pour eux que ses forces. Démosthène fut l'un des auteurs qu'il essaya de traduire . . . . Ce même sentiment fut peut-être ce qui le jéta dans la carrière des Bourdaloue et des Massillon. La faiblesse de son organe, sa timidité, l'embarras même de son maintien, l'empêchaient de prendre l'empire que doit exercer l'orateur sur ceux qui l'écoutent. Il se rendit justice ; et après avoir prêché sans succès un Avent à Versailles et un Carême à Lunéville, il se livra tout entier à la littérature, qui lui promettait plus de gloire, et qui n'a pas trompé ses espérances . . . .

« Parmi les différens objets qui s'offraient à sa constante activité il choisit l'Histoire ; et le désir qu'il eut toujours d'être utile à la jeunesse borna son travail à des Abrégés, je dis des Abrégés et non des Elémens, quoiqu'il ait donné le titre d'*Elémens* à ses ouvrages historiques. L'Histoire qui peut choi-

sir les faits a des abrégés, les sciences seules ont des élémens .... En abrégeant ainsi l'Histoire, M. l'abbé Millot semble n'avoir fait que se sonmettre d'avance à l'inévitable loi qu'imposera le temps. Lorsque je jette les yeux sur ces vastes dépôts des productions de l'esprit humain, je ne puis me défendre d'une pensée moins douloureuse sans doute, mais semblable à celle qui frappa Xercès à la vue de son innombrable armée ; il pleura sur cette multitude d'hommes qui avant la révolution d'un siècle ne seraient plus. . . .

" Concis avec clarté, pur sans recherche, ni trop précipité ni trop lent dans sa marche, le style de l'abbé Millot est précisément celui qui convient à des Abrégés. . . . Il avait conçu en homme de sens que si les faits accompagnés de trop de détails surchargent et rebutent le Lecteur, trop dépouillés aussi des circonstances qui les entourent, ils ne donnent plus de prise à la mémoire et ne se gravent point dans l'esprit ; le fait principal ne s'attachant pour ainsi dire au sol où l'on veut le planter qu'à l'aide des faits accessoires qui en sont comme les racines. A ce premier mérite M. l'abbé Millot ajoute un goût sûr ; il choisit avec sagacité les faits qui ont un caractère de grandeur ou d'intérêt, ou qui, sans offrir au premier coup-d'œil la même importance, peuvent fournir des réflexions utiles et des résultats intéressans. En imitant Hume, Voltaire, Robertson dans les choix des grands faits et des grands résultats de l'Histoire, il exécute enfin le noble pro-

jet qu'il annonce lui-même dans la préface de son *Histoire de France*, de répandre cet esprit vraiment philosophique qui n'est que la raison même, libre des erreurs vulgaires, qui, en respectant les lois divines et humaines, sans lesquelles il ne resterait ni ordre, ni paix, ni sûreté dans le monde, dissipe tous les préjugés pernicieux, pour établir sur leurs ruines les idées justes qui peuvent seules conduire les sociétés au bonheur....

" Son *Histoire de France* et son *Histoire d'Angleterre* avaient déjà paru lorsque M. le marquis de Félino, ministre de Parme, désirant de répandre l'instruction parmi la jeune noblesse de Parme, voulut établir une chaire d'Histoire, et reçut des mains de M. le duc de Nivernois M. l'abbé Millot, comme l'homme de lettres le plus capable de seconder ses vues. C'est des leçons qu'il donnait à cette jeune noblesse que se sont formée ses *Elémens d'Histoire générale ancienne et moderne*, où son plan s'agrandit et où il ne demeure point au-dessous de son sujet....

" M. l'abbé Millot s'occupait de ce grand travail, lorsque des divisions intestines vinrent troubler le pays qu'il habitait et le calme de ses études. M. le marquis de Félino devint l'objet d'un mouvement populaire, qui alla jusqu'à mettre en danger sa personne et le petit nombre d'amis que lui laissait le malheur. L'homme de lettres était de ceux que l'adversité n'écarta pas. Le ministre n'osait plus se montrer en public, il était menacé d'être brûlé

dans sa maison ; dèslors l'abbé Millot ne le quitte plus. On a beau l'avertir des périls auxquels il s'expose et lui annoncer la perte inévitable de sa place : *Ma place*, dit-il, *est auprès d'un homme vertueux, mon bienfaiteur, et qu'on persécute ; je ne perdrai pas celle-là.*"

Nous passons ici une longue critique des *Mémoires du maréchal de Noailles* (1), ainsi que tous les lieux communs que débite notre orateur sur l'importance de l'éducation des Princes.

"Le caractère de l'abbé Millot offre des singularités plus piquantes peut-être que ses écrits. Il eut pour la retraite et la solitude un goût ou plutôt une passion qui lui a été commune avec d'autres gens de lettres ; mais il y joignit une manière qui lui fut propre, de se rendre solitaire au sein même des sociétés. Au milieu des hommes il avait l'air d'un étranger qui entend la langue du peuple chez lequel il vit, et qui n'a pas l'habitude de la parler. En s'adressant à lui, on s'apercevait qu'on interrompait ses pensées et qu'on lui demandait un effort, et il avait autant de peine à sortir de lui-même que la plupart des hommes en éprouvent à y rentrer. Aucune discussion ne décourageait son silence, parce qu'aucun désir de briller ne flattait son amour-propre. Il pratiquait à la lettre la maxime de quelques moralistes outrés et du grand monde aussi sévère qu'eux, de ne laisser jamais

(1) Le dernier ouvrage de l'abbé Millot, et dont nous avons eu l'honneur de vous parler dans le temps.

paraître comme de ne laisser jamais entendre le *moi*.... Ce silence habituel cependant ne pouvait ni inquiéter ni déplaire. M. l'abbé Millot avait l'art d'écouter, auquel Fontenelle attachait un si grand prix, et que dans sa vieillesse il trouvait déjà rare....; et son absence laissait un vide dans ces mêmes sociétés où présent, il ne paraissait tenir aucune place.... M. d'Alembert disait que de tous les hommes qu'il avait connus, M. l'abbé Millot était celui en qui il avait vu le moins de préventions et le moins de prétentions."

Avec un pareil caractère, M. l'abbé Millot fut-il heureux? Nous qui l'avons beaucoup vu, nous n'en savons rien; M. l'abbé Morellet, qui ne l'a presque jamais rencontré, nous assure que oui: "L'homme de lettres (dit-il), ainsi retiré au dedans "de lui, jouit mieux de la satisfaction intime et "douce que donne l'exercice des forces de l'esprit; "il trouve un plaisir plus vif dans la méditation, "parce que son attention est plus profonde, et que "ce plaisir est toujours proportionné à l'énergie de "l'attention......" Pour être heureux, suffit-il donc de l'exercice des forces de l'esprit? Le peu de bonheur dont nous pouvons jouir ne vient-il pas bien plus de nos sentimens que de nos idées? et tout sentiment qui ne peut se communiquer aux autres, fût-ce même celui de la gloire, paraît bien triste et bien froid.

Ce qui, nous ne saurions le dissimuler, n'a paru ni beaucoup plus chaud, ni beaucoup plus intéressant, c'est l'éloquent panégyrique par lequel M.

le marquis de Châtellux a répondu, en qualité de directeur, au Discours du récipiendaire. Il n'y a pourtant aucun des titres académiques de M. l'abbé Morellet qu'on ait oublié d'y faire valoir et son *Manuel des Inquisiteurs,* et ses *Mémoires contre la la Compagnie des Indes,* et sa Traduction du *Traité des Délits et des Peines,* et son magnifique projet d'un *Dictionnaire du Commerce,* et tous ses sublimes travaux sur l'économie publique, sur la liberté, etc. " De si grands objets, lui dit avec un calme plein de finesse l'auteur de la *Félicité publique,* de si grands objets n'échauffent pas moins votre âme que la mienne..." Et n'est-ce pas tout dire?

Nous n'ajouterons rien à un éloge si justement mérité, mais nous ne pouvons nous dispenser de remarquer ici avec quelque douleur que l'empire des lumières philosophiques n'est pas encore tout-à-fait aussi absolu que pourrait le désirer l'âme brûlante du marquis de Châtellux ou de l'abbé Morellet; c'est au moment qu'on célèbre avec tant de complaisance la victoire remportée par ce dernier sur l'ancienne Compagnie des Indes que le Gouvernement a osé se permettre d'en former une nouvelle; c'est au moment même qu'on cite en pleine Académie la belle lettre de mylord Shelbourne, où ce ministre reconnaissant remercie le nouvel académicien d'avoir *libéralisé* ses principes, de l'avoir éclairé sur les avantages de la liberté du commerce; liberté précieuse qui sait concilier tous les intérêts; c'est dans ce moment même que la France et l'An-

loterre s'avisent de renouveler la réciprocité de leurs lois prohibitives dans toute l'étendue, dans toute la rigueur dont elles sont susceptibles. Et puis croyez encore, messieurs les Philosophes, que les Nations, devenues plus dociles, cherchent véritablement à s'instruire. Hélas ! je crains bien que vous ne soyez encore réduits long-temps à ne chercher qu'au fond de la Chine ou du Monomotapa la preuve triomphante des progrès que vos ouvrages ont fait faire au genre humain.

Si avec infiniment d'esprit le Discours de M. le marquis de Châtellux a produit peu d'effet, le morceau qu'a lu ensuite M. Marmontel, *de l'Autorité de l'usage sur la Langue*, a excité les applaudissemens les plus vifs et les plus universels ; on y a trouvé plusieurs observations fines et justes, un style plein d'énergie et de grâce, une foule d'expressions piquantes et d'images ingénieuses. Qu'il nous soit permis d'en citer les traits les plus remarquables.

« Dans la manière de s'exprimer, comme dans celle de se vêtir, l'usage diffère de la mode en ce qu'il a moins d'inconstance ; mais l'usage comme la mode ne reconnaît pour règle que le goût ; et selon que les mœurs publiques, le caractère et l'esprit dominant rendent le goût d'une Nation plus raisonnable ou plus fantasque, l'usage est aussi plus sensé ou plus capricieux dans ses variations. »

« Quand l'usage prescrit, sa loi porte, il est vrai, quelque atteinte à la liberté, mais ne la dé-

truit pas. Je puis par un détour éluder sa décision, et par une façon de parler qui me plaise éviter celle qui me déplaît ; ce sera une gêne, mais non pas une servitude....Si les lois positives de l'usage sont défectueuses, le mal est fait ; la langue est telle ; des hommes de génie n'ont pas laissé de la rendre éloquente...Il reste à la parler comme eux."

—

"Si l'expression nouvelle ou rajeunie est douce à l'oreille, claire à l'esprit, sensible à l'imagination ; si la pensée la sollicite et si le besoin l'autorise ; si le tour en est animé, précis, naturel, énergique ; si elle est conforme à la Syntaxe et au génie de la langue ; si elle ajoute à sa richesse ; si par elle on évite une périphrase traînante, une épithète lâche et diffuse ; si elle n'a point d'équivalent pour exprimer une nuance intéressante ou dans le sentiment, ou dans l'idée, ou dans l'image, où est la raison de ne pas l'employer ?"

—

"Une communication habituelle entre les différentes classes de la société fait que la langue du peuple dérobe tous les jours quelque chose à celle d'un monde plus cultivé ; et celle-ci, pour se dédommager, usurpe tous les jours quelques termes du langage plus relevé de l'éloquence et de la poésie ; ainsi, par degré, l'héroïque devient familier, le familier devient populaire ; en sorte que la langue écrite est à l'égard de la langue usuelle comme une île au milieu d'un fleuve qui la ronge insensiblement et finira par la submerger."

M. Lemierre a terminé cette séance par la lecture du quatrième acte de sa tragédie de *Barnevelt*; on en a beaucoup applaudi le dernier vers. Le fils de Barnevelt a pénétré dans la prison; il présente, en détournant les yeux, un poignard à son père, et l'exhorte à prévenir la main des bourreaux en se donnant lui-même la mort: *Caton*, lui dit-il, *se la donna. Socrate*, répond le père, *Socrate l'attendit.*

Mémoires pour servir à l'Histoire de M. de Voltaire, dans lesquels on trouvera divers écrits de lui peu connus sur ses différends avec Jean-Baptiste Rousseau et d'autres gens de lettres; un grand nombre d'Anecdotes et une Notice critique de ses Pièces de théâtre. Deux petits volumes in-12mo. A Amsterdam, 1785.

Ces Mémoires rappellent l'anecdote suivante.

On avait découvert que le jeune Arouet voulait enlever mademoiselle *Pimpette*, la plus jeune des filles de Madame du Noyer. Il fut renvoyé, à Paris, à son père, qui ne voulut pas le voir, et qui obtint une lettre de cachet pour le faire enfermer: "Je n'ose me montrer (écrivait alors le jeune poëte) "j'ai fait parler à mon père: tout ce qu'on a pu "obtenir de lui a été de me faire embarquer pour "les Iles, avec du pain et de l'eau..." Mais le projet ne fut point exécuté.

Il n'y a encore jusqu'ici que cinq Spectacles ouverts tous les jours dans la nouvelle enceinte du

Palais-Royal, les *Ombres chinoises,* les *Pygmées Français,* les *Vrais Fantoccini italiens,* les *Variétés amusantes,* et les *Petits Comédiens de M. de Beaujolais.* Cette dernière troupe, voyant que ses grandes marionnettes de bois attiraient peu de monde, vient de hasarder une nouveauté qui lui a parfaitement réussi ; ce sont de petits opéras comiques dont des enfans jouent la pantomime sur le théâtre, tandis qu'on chante ou qu'on joue leur rôle dans la coulisse (1). L'exécution en est conduite avec tant d'intelligence qu'il est difficile, sans l'avoir vue, de se faire une idée de l'illusion qu'elle produit ; l'accord du geste et de la parole est si juste et si parfait, que, même après en avoir été prévenu, on est tenté encore de douter qu'il y ait véritablement deux personnes qui se partagent ainsi le même rôle. Avec quelque clarté que l'abbé Dubos ait tenté d'expliquer tous les passages de Quintilien, de Sénèque et de Cicéron, relatifs à ce partage que les anciens avaient cru devoir faire de la déclamation ; comme l'imagination, ainsi qu'il l'observe lui-même, ne supplée point au sentiment, cet essai, fait avec tant de succès sous nos yeux, en a rendu l'explication bien plus sensible encore. Sénèque a remarqué que l'on voyait avec étonnement sur la scène le geste des Comédiens habiles atteindre la parole et la joindre pour ainsi

(1) Les deux premiers ouvrages de ce genre qui ont été joués sur ce théâtre sont le *Vieux Soldat* et l'*Amateur de Musique.* Nous ignorons l'auteur des paroles ; celui de la musique est M. Froment, un des premiers violons de l'Opéra.

dire, malgré la vîtesse de la langue; mais tout étonnant sans doute que peut paraître cet accord, il est fondé sur un principe fort naturel, et dont les anciens avaient développé la théorie et la pratique avec un soin extrême; ce principe, c'est qu'il est une musique pour les mouvemens du corps comme pour les progressions de la voix; on distinguait en conséquence la musique hypocritique qui enseignait à suivre la mesure en faisant les gestes, de la musique métrique qui enseignait à la suivre en récitant; ainsi l'acteur qui récitait et l'acteur qui faisait les gestes étaient obligés de suivre une même mesure dont l'un et l'autre devaient également observer les temps, et leur déclamation la plus simple était toujours une véritable musique puisqu'elle était notée.

Ce qui avait donné sans doute aux anciens la première idée de partager de cette manière entre deux personnes l'exécution du même rôle, c'est l'immensité de leurs théâtres, où l'acteur récitant, obligé de donner à sa voix toute l'étendue dont elle était susceptible pour se faire entendre, n'aurait plus conservé assez de force pour joindre à ce premier effort ceux qu'exigent les gestes d'une action vive et soutenue. Peut-être est-ce en effet un travail au-dessus des forces humaines que celui de donner en même-temps à sa voix et à ses gestes la chaleur, la vivacité, l'expression, l'harmonie et la force qu'exige une exécution parfaite; car il ne faut pas oublier qu'il n'y a point d'effet dramatique sans une sorte d'exagération, et cette exagération simultanée

des gestes et de la voix suppose même sur nos théâtres ordinaires un effort dont la violence et la fatigue sont extrêmes.

Les Comédiens italiens se sont dispensés de faire toutes ces réflexions ; le succès de cette nouveauté leur a paru une atteinte formelle au privilége exclusif de chanter qu'ils ont acheté de l'Académie royale de Musique, et comme leurs parts annuelles ne passent guère de trente à trente-deux mille livres, ils se sont plaints hautement de la ruine prochaine dont les menaçait une concurrence si redoutable. Leurs solicitations ont été si pressantes, qu'on a interdit, au moins provisoirement, à la petite troupe de continuer les représentations de ce genre ; il ne lui est plus permis de jouer que des pantomimes muettes ou des bambochades.

Les acteurs du Théâtre français ont jugé sans doute aussi ce moment plus favorable qu'un autre à renouveler leurs persécutions contre tous les Théâtres forains. Ils viennent de répandre un Mémoire très-grave et très-moral, dans lequel ils font valoir avec beaucoup de dignité tous les anciens titres qui leur ont été accordés par Louis XIV et par son successeur ; oubliant entièrement leur intérêt personnel, ils ne sont occupés que de la cause des mœurs et du bon goût...(Pouvait-elle être en de meilleures mains?) Un des principes les plus neufs que nous ayons remarqués dans cet étrange Mémoire, c'est que l'émulation, utile dans les métiers, n'est que dangereuse dans les arts, et particulièrement dans

celui de la Comédie ; que si la concurrence des talens peut produire quelque bien lorsqu'elle est renfermée dans les limites du même Théâtre, elle devient funeste lorsqu'elle a lieu entre deux troupes différentes..... (c'est-à-dire que l'amour-propre des talens n'est pas d'une rue à l'autre ce qu'il est sous le même toit, etc.) Ce Mémoire est signé *La Malle*; et nos faiseurs de calembourgs n'ont pas manqué de dire que *La Malle* raisonnait comme un *coffre*.

Les directeurs des petits Spectacles ont répondu à cet écrit par un autre qui n'est guère plus raisonnable ; ce sont deux coups de pistolet en l'air : il ne s'en suivra, selon toute apparence, ni mort ni jugement.

Dans le nombre des suicides commis cette année à Paris, il n'en est aucun qui ait inspiré autant de regrets que celui de M. Pierre Chabrit, conseiller au conseil souverain de Bouillon et avocat au Parlement de Paris. Il n'avait guère plus de trente ans, et s'était déjà fait connaître d'une manière très-estimable par un ouvrage intitulé *De la Monarchie française, ou de ses Lois*, ouvrage assez inégalement écrit, qui laisse beaucoup à désirer quant à la clarté du style et au choix des matières, mais où l'on trouve sur les antiquités de notre législation des reherches utiles et savantes. L'Académie française avait disposé l'année dernière, en sa faveur, du prix fondé par M. de Valbelle ; il avait encore osé compter cette année-ci sur la même res-

source. Grâce aux intrigues ou aux sollicitations de M. de La Harpe, ce bienfait lui a été enlevé pour être donné au sieur André de Murville, dont la femme, fille de mademoiselle Arnould, est une blonde très-blonde, mais d'une physionomie assez piquante. L'honnête M. Chabrit, réduit à six cents livres de rente, s'est permis de croire, dans un de ces malheureux momens d'humeur qui font voir les choses comme elles sont, que dans sa position il était infiniment plus aisé de mourir que de vivre, et il a eu recours à une forte dose d'opium ; on l'a trouvé mort dans son lit. Cet infortuné s'était trop pressé ; car le matin même qu'il venait de terminer sa carrière, un ami allait lui annoncer qu'il avait obtenu de M. le Contrôleur-général une pension qui aurait suffi à ses besoins. Feu M. Diderot l'avait recommandé il y a quelques années à Sa Majesté l'Impératrice de Russie, par une lettre qu'on vient d'imprimer à la tête du second volume de son Livre, lettre que Sa Majesté Impériale n'a peut-être jamais reçue, et dont les exagérations d'ailleurs n'auraient été guère propre à lui donner une grande confiance; notre bon philosophe y proteste que M. Chabrit est au-dessus de lui Diderot (tout juste) autant qu'il est au-dessous de l'auteur du Bréviaire de Sa Majesté Impériale..... l'*Esprit des Lois*.

Une mort bien plus généreuse que celle de M. Chabrit est celle d'une pauvre courtisane, nommée *Pauline*. Elle aimait un jeune officier que son père avait fait enfermer, parce qu'il craignait que le

jeune homme ne fit la folie de l'épouser. Elle s'est empoisonnée avec de l'eau-forte mêlée avec du sublimé, après avoir écrit au père pour lui demander la liberté de son fils, comme le prix de la mort à laquelle elle se dévouait, et qui rendrait désormais sa captivité aussi inutile qu'elle était injuste et barbare. Au défaut de la lettre originale qu'il ne nous a pas été possible de nous procurer, voici celle qui a été recueillie dans tous les papiers publics : elle est de M Artaud, qui connaissait beaucoup cette intéressante victime d'un amour bien digne, sans doute, et d'une origine plus pure et d'un meilleur sort.

" Monsieur, votre fils m'aimait et je l'aimais
" beaucoup moi-même. Vous avez craint que cette
" vive inclination ne finît par le déshonneur, et
" cette crainte a fini par vous rendre à son égard
" plus barbare qu'il n'est peut-être permis à un
" père de l'être. Je croirais l'être encore plus que
" vous, Monsieur, si je ne prouvais à cet objet ché-
" ri que son bonheur a toujours été l'unique but de
" son amie. Sa captivité doit cesser au moment
" où vous apprendrez que je ne suis plus. J'ai pris
" une route sûre pour arriver promptement au tom-
" beau. Voici les derniers caractères que je trace,
" et je charge une amie d'y joindre mon extrait
" mortuaire. C'est vous qui m'avez tuée ; mais je
" ne vous le reproche pas. Lisez ceci de sang-froid
" comme je vous l'écris ; rendez la liberté à votre
" fils, rendez-la lui généreusement, et n'empoison-

" nez pas ce don en lui apprenant tout ce qu'il me
" coûte, il ne le saura que trop tôt ; il saura com-
" ment je me suis punie pour lui seul d'un attache-
" ment qui ne devait finir qu'avec mes jours. Ce-
" lui-ci est le dernier de l'infortunée

" PAULINE."

M. de La Clos, auteur des *Liaisons Dangereuses*, se trouvant dans un souper où des puristes qui n'écrivent point s'égayaient sur la dureté des vers de M. Lemierre, s'est permis de faire ainsi son épitaphe précoce. Quelque plaisante que soit l'harmonie imitative qui en fait le mérite, on ne se pardonnerait pas de rappeler ici cette épigramme si la malignité s'était moins pressée à la répandre. L'homme de lettres sur qui porte cette malice est si estimable, que l'envie même ne peut plus s'empêcher de le respecter. Tout inculte qu'est souvent le style de ses ouvrages, il restera de lui, sans doute, bien plus de beaux vers que d'un grand nombre de nos poëtes à qui la critique n'eût jamais à reprocher la même négligence.

Passant, entre en cet antre et pleure sur ce roc
Un rare et grand auteur qui passa la noire onde,
Ravi d'avoir avant tiré de son estoc
Le trident de Neptune est le sceptre du Monde (1).

Nicolas-Thomas Barthe, de l'Académie de Mar-

(1) Il faut savoir que M. Lemierre appelle *mon vers* ce dernier vers qui est tiré d'une de ses premières pièces couronnées par l'Académie. On l'a gravé sur la porte de l'Arsenal de Toulon.

seille, auteur de la *Lettre de l'abbé de Rancé*, de l'*Amateur*, des *Fausses Infidélités*, de la *Mère Jalouse*, de l'*Homme Personnel*, de l'*Ami du Mari*, est mort à Paris, le 17 juin, des suites d'une hernie négligée. Il n'avait que cinquante et un ans, et venait de terminer un poëme en quatre chants, imité de l'*Art d'aimer*, d'Ovide.

Né à Marseille, de parens honnêtes et qui avaient acquis dans le commerce une fortune assez considérable, il fut élevé chez les Pères de l'Oratoire, dans le collége de Juilly, et se livra de bonne heure au goût que lui avait inspiré la lecture des Poëtes. Il ne s'en laissa distraire que par les amusemens de la société, où l'agrément et la vivacité de son esprit l'auraient fait accueillir avec plus d'empressement encore si les défauts de son caractère n'avaient pas nui trop souvent à l'aménité de son commerce.

Le climat brûlant sous lequel il était né, en exaltant sa tête et son imagination, avait influé fort désagréablement sur son humeur ; il était sujet à des accès de violence, qu'il avait d'autant plus de peine à se pardonner lui-même, que leur explosion était presque toujours encore plus ridicule pour lui qu'elle n'était fâcheuse pour les autres ; c'était la colère, l'impatience d'un enfant mal élevé.

Si l'amour des lettres et de la célébrité fut sa passion favorite, cette passion avait pourtant trois ou quatre rivales fort dangereuses, la passion du jeu, celle de la bonne chère, et sur toutes choses la per-

sonnalité la plus minutieuse et la plus comique peut-être qu'on ait jamais songé à présenter au théâtre ; aussi, lorsqu'il nous eut donné son *Homme Personnel*, qui ne réussit que fort médiocrement, l'on ne manqua pas de dire : Comment s'étonner qu'il n'ait pas mieux saisi ce personnage ? Pour le voir dans son véritable jour, le modèle était trop près du peintre.

Ses travers cependant tenaient bien moins à son âme qu'à son caractère, à ses habitudes ; il ne manquait au fond ni de bonté, ni de justice, ni même de sensibilité. Il eut des amis dont il fatiguait souvent l'indulgence, mais dont il mérita de conserver l'attachement. Lié depuis long-temps avec le vertueux M. Thomas, il le suivit dans plusieurs des voyages qu'il fut obligé de faire pour sa santé. Lorsqu'on leur servait quelque bonne crême, il en laissait à la vérité le moins qu'il pouvait à son ami malade ; mais c'était cependant pour ne point se séparer de lui qu'il avait abandonné tous les amusemens qui l'attachaient au séjour de Paris, et cet ami quoique absent au moment de sa mort, a été encore le dernier objet de ses soins et de sa pensée. Une des dépenses qu'il faisait avec le plus de plaisir était de donner à dîner ; mais à la tête de la liste des convives, qu'il ne manquait jamais d'écrire lui-même, se trouvait toujours *Moi*. Il avait la vue fort basse ; lorsqu'il ne pouvait distinguer un plat d'un bout de la table à l'autre, en ai-je mangé ? disait-il à son domestique ; vite, apporte-le moi.... ; et après l'a-

voir examiné à son aise, il le renvoyait sans façon, et faisait prier la personne devant laquelle le plat était placé de lui en servir.

Colardeau avait été de ses amis, mais il ne le voyait plus qu'assez rarement. Ayant appris qu'il était à toute extrémité, il vole chez lui, et le trouvant encore en état d'écouter ce qu'on lui disait : Je suis désespéré de vous voir si malade, lui dit-il, et j'aurais pourtant une grâce à vous demander, c'est d'entendre la lecture de mon *Homme Personnel.*—Songez donc, mon ami, lui répondit Colardeau, que je n'ai plus que quelques heures à vivre.—Hélas ! oui ; mais c'est justement pourquoi je serais bien aise de savoir encore ce que vous pensez de ma pièce...... Il insista au point que le mourant fut forcé de consentir, et après l'avoir écouté jusqu'au bout sans rien dire, il manque à votre caractère un trait bien précieux, lui dit Colardeau.—Vous me l'allez dire ?—Oui, lui répliqua-t-il en riant, c'est de forcer un ami qui se meurt à entendre encore la lecture d'une comédie en cinq actes......—Eh ! ce même homme si étrangement égoïste dans ce moment, la veille de sa mort ayant reçu la visite du marquis de Villevieille, lui dit tranquillement : Mes médecins disent que je suis mieux ; je sens trop à l'excès de mes douleurs que je n'en puis revenir ; mais ce n'est point de cela qu'il faut s'occuper, laissez-moi jouir du plaisir de vous voir, et donnez-moi des nouvelles de l'Opéra... Paraissant oublier ainsi son état et ses souffrances,

il ne lui parla plus que d'*Iphigénie,* et des succès de mademoiselle Dozon, dont les talens dans ce rôle l'avaient singulièrement intéressé.

Avec l'esprit vif et très-preste à la répartie, il ne se permettait guère un trait qui pût affliger quelqu'un ; on ne connaît de lui aucune épigramme amère ; mais lorsqu'il avait dit un mot qu'il croyait plaisant, armé d'une lorgnette, l'un de ses gros yeux blancs ne manquait jamais de faire le tour de l'assemblée pour recueillir les suffrages. Un jour, M. de Monticour, dont le sang-froid était si mordant, voyant cette lorgnette fixée sur lui, le démonta bien cruellement en lui disant d'un air tranquille et poli : *Monsieur Barthe, je ne ris pas.* C'est une leçon qu'il ne put jamais pardonner ; il s'en est vengé en faisant, dans la *Mère Jalouse,* un portrait de M. de Monticour, qui n'est malin que parce qu'il ressemble.

Les torts les plus réels de M. Barthe n'étaient jamais que de l'emportement, de l'inquiétude ou de la tracasserie, sans fiel et sans méchanceté. Il s'était marié ; mais on comprend aisément que sa femme ne put vivre long-temps avec lui. Lorsqu'il fut question de s'en séparer, elle découvrit qu'il avait mis la plus grande partie de sa dot en rente viagère sur sa tête à lui ; ce n'était que par une suite de l'habitude qu'il avait de ne jamais songer qu'à sa propre personne. On ne lui eut pas plutôt fait sentir l'injustice d'une pareille distraction qu'il s'empressa de la réparer de la meilleure grâce du monde.

Ses premiers essais de poësie ont été, je ne

sais pourquoi, des Héroïdes et des Eglogues. Dans le temps qu'il avait la fantaisie de s'occuper d'un genre si peu fait pour le caractère de son esprit et de son talent, Dorat l'aperçut un soir tout seul devant le grand bassin du Luxembourg, frappant du pied et se tordant les bras comme un furieux. Il s'approche de lui, Eh! qu'avez-vous donc, mon ami?—J'enrage; voilà près d'une heure que je suis ici à lorgner la lune. Vous savez tout ce qu'elle inspire à ces diables d'Allemands; eh bien! à moi, pas la plus petite chose; je reste plus froid, plus stupide que la pierre, et je m'enrhume. Que le diable emporte la lune et tous ses poëtes dont la tendresse me confond!

La seule de ses pièces de Théâtre qui ait eu un grand succès, ce sont les *Fausses Infidélités;* c'est un fonds très-léger, mais dont il a tiré le parti le plus heureux; le dialogue en est tout à-la-fois naturel et plein d'esprit; la double confidence des deux amans qui se croient trahis en même temps par leurs maîtresses forme une scène dont les développemens sont neufs et d'un comique excellent. Il y a du mérite et dans la *Mère Jalouse* et dans l'*Homme Personnel,* des scènes bien conçues et des détails charmans. Les défauts qui ont nui le plus au succès de ces deux ouvrages tiennent au choix du sujet; le caractère des principaux personnages est plus odieux qu'il n'est comique, et l'auteur n'a pas eu l'art de les entourer assez heureusement pour en faire ressortir le ridicule, ou par des contrastes piquants, ou par l'effet même

des situations. Il est dommage que la décence de nos mœurs de Théâtre ne permette guère la représentation de l'*Ami du Mari*; c'est un tableau qui nous a toujours paru plein de finesse et de vérité. Les pièces fugitives de M. Barthe ont une touche quelquefois un peu sèche, mais une manière spirituelle qui leur est propre, de la précision, du mouvement, et une sorte d'originalité qui n'est point dépourvue de grâce et de goût. Le plus soigné de tous ses ouvrages, à en juger du moins par les lectures particulières que nous en avons entendues, c'est son *Art d'aimer* (1), ou plutôt son Art de séduire, la versification de ce Poëme est tout à-la-fois plus brillante et plus moelleuse : on y trouve tous les tons, de l'esprit très-moderne, une poésie digne d'Ovide, de la philosophie de Ninon et quelquefois des traits de la sensibilité la plus délicate et la plus touchante; nous n'en citerons qu'un seul exemple tiré d'un épisode sur les amours de Laure et de Pétrarque; l'amour qu'elle inspira, dit-il, en parlant de cette amante tout à-la-fois si tendre et si sévère.

L'amour qu'elle inspira fut sa seule faveur.

C'est à M. Thomas que M. Barthe a ordonné de remettre tous ses manuscrits ; il est à désirer que

(1) M. de Choisy, après la lecture de ce Poëme, avait adressé à M. Barthe des vers où il l'appelait *vainqueur de Bernard et d'Ovide*. Ah! vainqueur! lui dit M. Barthe, cela est trop fort, beaucoup trop fort ; j'exige que vous changiez cela.—Eh bien, puisque vous le voulez absolument, je mettrai rival....—On parle d'autre chose, M. Barthe, après quelques momens de recueillement se rapproche de lui et lui dit affectueusement : *Vainqueur est plus harmonieux.*

sa santé, toujours assez languissante, ne prive pas trop long-temps le public de ceux qu'il croira dignes d'honorer la mémoire de son ami.

---

*La Paysanne Pervertie ou les Dangers de la ville, ou Histoire d'Ursule R***, faite sur les véritables lettres des personnages.* Huit parties, en quatre volumes in-12, avec gravures. Il ne faut pas confondre cette *Paysanne* du sieur Rétif avec celle du sieur N...., petit auteur, ainsi que l'a dit très-naivement le sieur Rétif, petit auteur sans imagination, sans connaissance de la condition des paysans ni de celle du monde, et dont le Roman n'est qu'un misérable assemblage de lettres sans sel, sans but, sans style, d'une morale niaise, et auquel on aurait pu donner tout autre titre que celui de la *Paysanne* si l'on avait voulu.

Il n'y a pas moyen de reprocher les mêmes torts au sieur Rétif de La Bretonne ; la nouvelle production de ce génie inépuisable remplit parfaitement toute l'étendue de son titre. C'est à la lettre le complément de son *Paysan Perverti* ; on y voit reparaître Ursule, son frère Edmond, M. Gaudet, madame Parangon, le Marquis, la Marquise, Zéphirine, etc. : et le caractère de tous ces personnages est merveilleusement bien soutenu : ce sont les peintures les plus vives des séductions du vice et du libertinage mis en contraste avec les mœurs les plus simples, les plus pures, les plus patriarchales, et les suites les plus effrayantes d'une vie déréglée. Il y

a dans ces tableaux une chaleur, une négligence, une vérité de style qui donne de l'intérêt, et même une sorte de vraisemblance aux événemens les plus extraordinaires et le plus légèrement motivés : la bonne foi de l'imagination de l'auteur est, si l'on peut s'exprimer ainsi, la magie de son talent, et l'illusion en est entraînante pour tous ceux du moins dont le goût n'est pas trop susceptible : car le choix de ses sujets et la bizarrerie sauvage de ses expressions doivent les blesser souvent, aussi les hait-il de toute son âme; *Les puristes*, dit-il quelque part, *sont les ennemis nés de tout bien.* Il assure qu'il a composé près de la moitié de cet ouvrage la larme à l'œil et le cœur gonflé : on peut le croire, il ne vous permet pas même d'en douter : malheur, ajoute-t-il à la manière de Jean-Jacques, *malheur sur celui que ces lettres n'auront pas ému, touché, déchiré ; il n'a pas l'âme humaine, c'est une brute....* Une brute ou un puriste, à la bonne heure.

A la fin de ces quatre volumes l'on voit un catalogue raisonné de ses nombreux ouvrages. Il a l'amour-propre d'apprendre à ses lecteurs que, lorsqu'il quitta son premier état de prote d'imprimerie, il n'avait que six ou sept cents francs devant lui, avec une femme et quatre enfans : aujourd'hui, grâce aux fruits de ses veilles, il fait subsister douze ou treize pères de famille, tant imprimeurs que brocheuses, relieurs, dessinateurs, graveurs, taille-douciers, etc. Ne faut-il pas convenir que c'est là vérititablement l'existence d'un citoyen utile, estimable, honorable?

Septembre 1785.

L'académie française a tenu, selon l'usage, une séance publique le 25 du mois dernier, jour de Saint-Louis. M. Marmontel, secrétaire perpétuel de l'Académie, a annoncé que le prix d'encouragement avait été donné à M. de Murville ; que celui destiné à l'ouvrage le plus utile avait été réservé pour l'année prochaine et qu'il serait double ; que la médaille consacrée à l'action la plus vertueuse avait été décernée à M. *Poultier*, huissier-priseur, qui l'a méritée par le désintéressement avec lequel il a refusé un legs de deux cent mille livres, en exhortant celui qui voulait lui léguer ainsi la plus grande partie de son bien à le laisser à ses héritiers naturels. M. Poultier a ajouté un nouveaux prix à cet acte de désintéressement, en remettant la valeur de la médaille (1) au portier de la maison de M. de Villiers, directeur des Domaines, pour une action du même genre que la sienne, et d'une vertu peut-être encore plus sublime, mais que l'Académie n'a pu couronner parce qu'elle n'avait pas été faite dans l'année, ainsi que l'exige expressément la loi du fondateur. Ce portier, nommé *Chassin*, avait jadis soigné et nourri pendant plusieurs mois un commissionnaire de son quartier, malade et alors sans asile. Celui-ci, mort quelques années après, avait légué à son bienfaiteur tout le fruit de ses petites épargnes ; mais Chassin n'a pas jugé que cet héritage dut lui

(1) De douze cents livres.

appartenir ; il a fait prendre des informations sur les parens qu'il pouvait avoir laissés en Auvergne, et les ayant découverts après beaucoup de soin, cet homme vertueux leur a remis la somme de six cents livres, montant de la succession du défunt..... M. Marmontel a annoncé ensuite que le prix d'éloquence dont le sujet était l'éloge de Louis XII, père du peuple, était remis à l'année prochaine ; que dans le petit nombre d'ouvrages qui avaient été envoyés au concours l'Académie en avait distingué un (1) où elle avait reconnu du talent et de la sensibilité mais que la forme du dialogue que l'auteur avait cru devoir employer ne lui paraissait guère propre au genre d'éloquence qu'elle désirait dans ces sortes de discours.

M. de Saint-Lambert, qui comme chancelier de l'Académie la présidait en l'absence de M. de Buffon, directeur, a lu des *Réflexions sur le véritable objet des éloges qu'elle propose*. Il a tracé une espèce de plan de celui de Louis XII ; si ce n'est pas le plus avantageux que puisse suivre l'orateur qui traitera ce sujet, c'est au moins une esquisse assez bien faite et du règne et du caractère de ce Roi. M. de Saint-Lambert a exhorté dans ce discours nos jeunes orateurs à éviter ce luxe ou cet abus de l'esprit philosophique qui depuis quelque temps paraît avoir pris à tâche de substituer toujours les subtilités de l'analyse à l'effet des grandes

(1) Cet Eloge, qui vient d'être imprimé, est de M. de Florian. Nous aurons l'honneur de vous en rendre compte incessamment.

masses, la discussion au mouvement, et remplacer ainsi les premiers ressorts de l'art oratoire par une accumulation de sentences et de pensées qui souvent même n'ont pas le mérite d'être neuves. Il a ajouté encore avec beaucoup de raison que, à force de vouloir penser et analyser éternellement tout ce qu'ils pensent, nos nouveaux orateurs, grâce à cette fastidieuse abondance, semblent n'avoir d'autre objet que celui d'interdire à leurs lecteurs l'exercice d'une faculté dont on serait tenté de croire qu'ils prétendent s'arroger le privilége exclusif. Ces Réflexions, dirigées évidemment contre l'auteur de l'*Eloge de Fontenelle*, ont été fort applaudies.

En parlant de l'excellente administration de Louis XII, M. de Saint-Lambert s'est permis de dire que ce Prince avait réformé la discipline de tous les grands Corps, et qu'il détruisit l'abus honteux qui s'était introduit dans les Tribunaux de justice de se partager les dépouilles de ceux qui étaient condamnés, quelquefois même avant qu'ils le fussent. Cette assertion a révolté M. S...., avocat-général du Parlement et l'un des Quarante; il s'est levé à la fin du discours et a dit à l'orateur *que pour l'honneur de la Magistrature il croyait devoir lui observer que, sous le nom de grands Corps et de Tribunaux de justice, il n'avait sûrement entendu parler que des Commissions et non des Parlemens, qui jamais dans aucun cas ne s'étaient partagé les confiscations*. La vérité de l'Histoire justifie une réclamation dont M. S.... a donné le premier

exemple à l'Académie ; il est sûr que c'étaient des commissaires qui sous le règne despotique de Louis XI se partageaient souvent d'avance les biens de ceux que les haines particulières de ce Roi leur ordonnaient de condamner ; que cet abus, si destructif de toute justice, fut réformé avant le règne de Louis XII, sous la minorité de Charles VIII, par les fameux Etats-Généraux de Tours, et que jamais nos Parlemens, ni aucun de nos grands Corps de magistrature ne se rendirent coupables d'une iniquité aussi révoltante. Malgré la justice de la remarque, assez généralement applaudie, et à laquelle M. de Saint-Lambert n'a pas jugé à propos de répondre (1), l'Académie n'a pu voir sans chagrin l'un de ses membres contredire ainsi publiquement l'orateur qui la présidait ; ce démenti formel lui a paru scandaleux, contraire à l'usage et surtout au respect que ce Corps littéraire paraît si jaloux d'inspirer au public pour les oracles qu'il prononce.

M. l'Archevêque d'Aix a mieux observé que M. S.... les égards académiques ; il s'est contenté de se plaindre à l'oreille des confrères ses voisins, d'une autre sortie assez forte et peut-être plus déplacée que s'est permise encore M. de Saint-Lambert contre le clergé, en parlant du concile de Milan, que Louis XII assembla, sous le prétexte

(1) Il n'a tenu à rien, nous dit-il après la séance, que je ne lui aie répondu : *Monsieur, il y a des temps où tout est corruption, comme du temps de la Fronde tout était faction.*

de réformer l'Eglise, mais dans le fait pour déposer Jules II, son ennemi personnel.

Au discours de M. de Saint-Lambert a succédé la lecture d'un article de M. Marmontel, *sur les Etudes relatives à l'Eloquence.* La première partie de ce morceau de littérature, composé de préceptes connus de tout le monde, a paru très-bien faite pour être placée dans un Dictionnaire tel que la nouvelle *Encyclopédie*, mais trop longue et trop peu piquante pour être lue dans une séance académique. Ce défaut de convenance a été racheté à la fin par une péroraison très-brillante et pleine de mouvement. M. Marmontel, en convenant que les assemblées publiques et populaires, les grands intérêts des républiques de Rome et d'Athènes offraient à l'éloquence le théâtre le plus vaste et le plus propre à faire briller toute l'énergie et toute la magnificence de ses moyens, a développé ensuite avec une chaleur vraiment éloquente et d'un caractère digne de la tribune antique tout ce que l'état actuel de nos mœurs et la forme de nos gouvernements laissaient encore de ressources à l'art qui immortalisa les Cicéron et les Démosthène. L'énumération de tous ces objets, dignes d'exercer de nos jours les talens de l'orateur, a amené l'éloge très-mérité du Discours prononcé le matin, dans la chapelle du Louvre, par M. l'abbé de La Boissière. Conformément à l'arrêté fait l'année dernière par l'Académie, ce jeune orateur avait remplacé, par un excellent sermon *sur la Bienfaisance Chrétienne*, le panégy-

rique de saint Louis ; ce panégyrique, répété tous les ans depuis plus d'un siècle, n'offrait plus à nos orateurs qu'un sujet épuisé. M. l'abbé de La Boissière, dans ce Discours qui fait concevoir les plus grandes espérances de son talent, avait présenté comme un modèle de la bienfaisance chrétienne le dévouement sublime du prince Léopold de Brunswick ; et ce tableau touchant de la mort d'un Prince protestant que son humanité rapprochait si fort du Dieu auquel doivent se rapporter toutes les religions de la terre avait fait couler les larmes du nombreux auditoire catholique, et la sainteté du lieu avait seule empêché qu'on ne l'applaudit. Le dévouement héroïque de ce Prince est le sujet d'un prix extraordinaire que M. Marmontel nous a annoncé dans ces termes :

" Une personne du plus haut rang, qui ne " veut pas être nommée, propose une médaille d'or " de la valeur de trois mille livres pour l'ouvrage en " vers dans lequel on aura célébré le plus digne- " ment, au jugement de l'Académie, le dévoue- " ment héroïque du prince Maximilien-Jules-Léo- " pold de Brunswick, qui a péri dans l'Oder, en " allant au secours de deux paysans entraînés par " les eaux."

L'annonce de ce prix a été reçue avec transport ; et si le Prince (1) qui le donne eût été pré-

(1) On sait aujourd'hui que c'est M. le comte d'Artois qui a donné ce prix.

sent, il n'eût pu voir sans en être attendri avec quelle complaisance le cœur des Français le bénissait de consacrer par cet acte de piété une action qui honore l'humanité, et plus particulièrement encore tous ceux que le sort a fait naître dans le rang du prince de Brunswick.

M. Gaillard, le même qui fut, il y a quelques mois, le premier exemple peut-être d'un académicien sifflé dans ses propres foyers, a voulu prendre en quelque sorte sa revanche en nous laissant une petite Dissertation assez bien écrite *sur l'Histoire de la Pucelle d'Orléans*, considérée comme sujet épique. Il regarde ce sujet comme un des plus favorables que notre Histoire puisse fournir à l'Épopée, et s'afflige que les vers froids et barbares de Chapelain l'aient fait tomber dans l'oubli, et que le génie brillant de M. de Voltaire ne l'en ait tiré que pour le livrer au ridicule éternel de la plaisanterie la plus gaie et la plus ingénieuse. C'est une vérité reconnue depuis long-temps ; Boileau même, qui s'est tant moqué des vers de Chapelain, convenait que le plan de son Poëme était excellent. M. Gaillard pour prouver que le sujet de la *Pucelle* est plus épique que celui de la *Henriade*, n'a guère employé d'autre art que celui de rassembler les faits les plus importans du règne de Charles VII, avec les circonstances les plus touchantes de la vie et de la mort de la Pucelle. Son Discours, qui n'offrait d'ailleurs aucune idée nouvelle, a été écouté avec

un silence presque aussi fâcheux que l'auraient été des sifflets.

La séance a été terminée par la lecture qu'a faite M. Bailly d'un *Eloge de Marivaux*, par feu M. d'Alembert. Cet éloge doit être imprimé avec plusieurs autres qui ont été trouvés dans le portefeuille de l'auteur : la manière sévère dont le public accueillit le dernier, celui de Saint-Aulaire, l'avait dégoûté de lire à l'Académie. Celui-ci a paru excessivement long, quoique semé quelquefois de traits assez piquans, et qui peignent avec beaucoup de vérité le caractère et le genre d'esprit de Marivaux : en voici une anecdote que nous croyons peu connue.

M. de Marivaux portait dans la société une humeur fort susceptible; il recevait une pension d'Helvétius, auteur du livre de l'*Esprit*; mais la reconnaissance ne le rendait pas plus complaisant pour les opinions de son bienfaiteur; il lui résistait souvent. L'ayant quitté un jour fort brusquement à la suite d'une discussion très-vive et pleine d'aigreur, à laquelle Helvétius avait fini par n'opposer que le silence : *Ah! comme je lui aurais répondu*, dit le philosophe quand il fut sorti, *si je ne lui avais pas l'obligation d'avoir bien voulu accepter de moi une pension qu'il eût refusée de tout autre...!* Il eût été plus délicat sans doute de le laisser penser aux assistans que de les en avertir.

Au reste, on a trouvé que le Discours de M. d'Alembert ressemblait beaucoup plus à une satire qu'à un éloge : ce qui n'a encore échappé à person-

ne, c'est que, en critiquant avec raison le ton métaphysique et maniéré qui règne dans les ouvrages de Marivanx, M. d'Alembert semble avoir presque cherché à l'imiter ; ses reproches et ses louanges ne sont souvent que du *marivaudage* tout pur, quelquefois même avec un ton de familiarité presque niaise que d'Alembert avait adopté dans ses derniers éloges et que l'auteur de *Marianne* eut toujours le bon goût d'éviter, même dans le genre de Romans qui en paraissait le plus susceptible.

PRÉCIS HISTORIQUE *de la Vie de M. de Bonnard* (1), *par M. Garat;* petit in-16, de cent neuf pages, avec cette égigraphe :

> *Non ille pro caris amicis*
> *Aut patriâ timidus mori.* HORAT.

Ce n'est point ici, l'auteur en convient lui-même, l'éloge d'un homme dont la renommée a parlé, d'un militaire illustré par des victoires, ou d'un écrivain qui a laissé des ouvrages sublimes ; on n'en a pas moins retrouvé trop souvent dans ce Précis l'emphase académique et le ton du panégyriste ; avec beaucoup d'esprit et de talens, M. Garat ne nous a pas encore prouvé qu'il eût acquis celui de suspendre à propos le développement de ses idées,

(1) Bernard de Bonnard, mestre de camp d'infanterie, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, ancien sous gouverneur des enfans de M. le duc de Chartres, de l'Académie de Dijon.

de passer heureusement d'une manière à l'autre et de plier toujours son style au caractère de son sujet. Le tableau des vertus domestiques du chevalier de Bonnard est fait cependant pour inspirer le plus tendre intérêt; comme fils, comme frère, comme ami, il montra toujours un cœur plein des affections les plus touchantes et les qualités sociales les plus distinguées. Essayons de rassembler ici les traits qui nous ont paru les plus dignes d'être remarqués.

M. de Bonnard fut élevé dans la petite ville de Sémur en Bourgogne, où il naquit, en 1744, de parens honnêtes, mais dénués de fortune. Dans la pension où il passa ses premières années il était le plus faible de ses camarades, et cependant il regnait: *Nous faisons toujours sa volonté,* disaient-ils, *et nous ne savons pas pourquoi.*.

S'étant destiné au service de l'artillerie, il y fit des progrès si rapides qu'il fut bientôt distingué de ses chefs. A Paris, il mérita l'accueil le plus flatteur de M. de Buffon, de MM. de Mortemar, de M. le duc d'Harcourt, de M. de Maillebois. " Ce " dernier (dit notre historien *à suo modo*) forma sur " lui des projets dès qu'il le connut, et le *jugea* " *digne d'entrer dans les espérances d'une destinée* " *qui semble s'agrandir toutes les fois que quelque* " *Nation dans l'Europe a besoin d'un grand ta-* " *lent.*"

Il n'était pas aisé d'apercevoir d'abord dans M. de Bonnard ce qui lui faisait obtenir des succès

si universels ; aucune qualité brillante ne forçait l'attention à se fixer sur sa personne ou sur ses discours. Il parlait très-bien, avec pureté, avec élégance, mais, sans se faire remarquer par le talent de la parole (il avait même dans son accent je ne sais quelle langueur douce et niaise), il disait des choses fines ; mais elles étaient si raisonnables que rarement elles étaient piquantes. Il était très-sensible, mais sa sensibilité restait presque toujours cachée dans son âme... On voyait bien en lui le désir de plaire à tout le monde ; mais on n'en voyait jamais l'empressement. Peut-être dans ce monde, où tant de passions s'agitent et trouvent la fatigue plus souvent que le plaisir, la douceur, l'aménité constante de son caractère étaient-elles une espèce de repos pour tous ceux qui en étaient témoins, etc.

Sa candeur énonçait avec force ce que son goût ou son âme avait senti sans se laisser ni intimider ni emporter ; il défendait contre vingt personnes une opinion dans laquelle il était tout seul.... Je l'ai vu souvent remporter de ces triomphes ; il en paraissait heureux, mais jamais vain....

Une femme demandait un jour de ses nouvelles à un de ses camarades, et ne se rappelant point son nom, *celui*, dit-elle, *qui est si heureux*.

Appelé à faire l'éducation des enfans de M. le duc de Chartres, toutes ses vues et toutes ses espérances furent consacrées à cette tâche importante ; mais lorsque madame de Genlis, qui dirigeait déjà l'éducation des Princesses, fut chargée de présider

encore à celle des Princes, il crut devoir lui céder la place toute entière, et dévora en silence la douleur d'être séparé de deux jeunes Princes auxquels il avait rendu trop de soins pour ne pas beaucoup les aimer. L'estime et les bienfaits de Monseigneur le duc de Chartres le suivirent dans sa retraite et la rendirent honorable.

M. de Bonnard s'était marié peu de temps après qu'il avait été nommé sous-gouverneur des Princes. Il avait trente-cinq ans ; la jeune personne qu'il épousa n'en avait pas tout-à-fait quinze ; cette union cependant fut parfaitement heureuse : " J'avais toujours entendu répéter, disait souvent " M. de Bonnard, que les passions étaient des er-" reurs, et je n'avais jamais compris ce qu'on vou-" lait dire ; le bonheur dont je jouis dans mon ma-" riage me l'a fait comprendre..." Ce bonheur devait être court.

Ayant fait inoculer son fils, et s'étant obstiné à rester auprès de lui, quoiqu'il fût bien sûr de n'avoir jamais eu la petite-vérole, il la prit de lui, et cette maladie se déclara mortelle dès les premiers jours. Il ne voulut jamais permettre que sa femme approchât de son lit dans ses derniers momens : *Eloigne Sophie*, disait-il à son frère ; *mon visage doit faire peur* ; *elle est jeune, à son âge ces tristes images peuvent gâter toute la vie....* Il mourut le 13 Septembre 1784.

Voici une lettre écrite par M. Garat, à l'occasion de cette petite brochure, à M. Gruvelle, auteur de l'*Epreuve Délicate*.

« Je ne suis point surpris que la Vie du che-
« valier de Bonnard vous ait fait quelque plaisir.
« Il y a dans des vertus si aimables un fonds d'in-
« térêt que la plume la plus maladroite ne peut dé-
« truire ; c'est le cas de dire avec Pline le Jeune que
« l'*Histoire plait de quelque manière qu'elle soit*
« *écrite*. Peut-être aussi ai-je assez aimé les vertus
« que je peignais pour répandre dans mon style
« quelques-uns des sentimens de mon cœur. Ce
« petit ouvrage, plein de la bonté de M. de Bon-
« nard et de la mienne, j'ose le dire, a pourtant mis
« une personne en fureur, et c'est madame de Gen-
« lis (1). J'ai dit d'elle tout le bien que j'en pen-

(1) L'article en question, le voici.

« Son *Théâtre d'Education* avait présenté les vérités les plus
« simples de la morale à l'enfance, de manière à faire le charme de
« tous les âges. *Adèle et Théodore* n'avaient pas obtenu un succès
« aussi universel ; le succès devait être plus important, il fut plus
« contesté ; la première fois on avait jugé madame la comtesse de
« Genlis comme une femme d'esprit, on la jugea la seconde fois
« comme un homme de lettres.... On chercha inutilement dans
« cet ouvrage quelques-unes de ces lumières nouvelles sur l'éduca-
« tion que Locke et Rousseau avaient puisées dans une analyse pro-
« fonde de toutes les facultés de l'esprit humain. On reprocha à
« madame de Genlis d'avoir donné trop d'importance à de petites
« pratiques déjà connues pour rendre l'instruction plus facile, à des
« tapisseries de Chronologie, de Géographie, d'Histoire, etc. L'am-
« bition d'être gouvernante des petits-fils de Henri IV parut extra-
« ordinaire dans une femme ; mais ses talens n'étaient pas plus
« communs, et M. le duc de Chartres les jugea suffisans pour éle-
« ver madame de Genlis à des fonctions qu'on croyait ne devoir ja-
« mais être confiées qu'à des hommes, etc."

Cet article a si fort irrité madame de Genlis, qu'elle a engagé M. le duc de Chartres à se plaindre à M. le Garde des Sceaux, non

“ sais ; mais je n'ai pas dit celui que je n'en pen-
“ sais pas, et en femme habile elle a entendu mon
“ silence. Il n'y a pas eu beaucoup d'habileté dans
“ sa colère et dans celle qu'elle a inspirée au duc de
“ Chartres. Ce qu'il y a de très-vrai, c'est que
“ dans le même temps qu'elle se plaignait amère-
“ ment de l'ouvrage beaucoup de gens se plai-
“ gnaient vivement à moi du bien que j'ai dit d'elle ;
“ et puis songez à contenter tout le monde !

“ J'ai appris, mon cher Grouvelle, que vous
“ veniez d'éprouver aussi combien cela est difficile.
“ Je suis très-fâché de ne point connaître votre
“ pièce ; car je suis persuadé que j'y trouverais
“ aisément de quoi vous consoler du succès qui lui
“ a manqué. Je jetai un jour les yeux sur votre
“ manuscrit lorsqu'il était entre les mains de M.
“ Suard, et j'en lus les deux ou trois premières
“ scènes, où je trouvai de très-jolies choses, et non-
“ seulement des vers, mais des morceaux très-bien
“ faits. J'ai toujours désiré de vous en parler, et
“ j'en ai parlé à notre ami Régnier. Il est vrai
“ que le sujet ne me parut pas heureusement choisi ;
“ il faut jouer les ridicules, mais non pas les illu-
“ sions. C'en est une charmante dans une femme

pas de ce qu'on avait dit d'elle, mais de ce qu'on avait osé imprimer sans son aveu la lettre honorable que ce Prince écrivit à M. de Bonnard lorsqu'il lui eut demandé sa démission. Quoique l'ouvrage n'ait point été mis en vente, on a cru devoir à la plainte de M. le duc de Chartres la punition de l'imprimeur ; et le sieur Didot a été passer, dit-on, deux fois vingt-quatre heures à la Bastille.

" de croire que ce ne sont pas les agrémens extérieurs qu'elle aime dans un amant qui est très-joli ; lorsqu'un emplâtre et une jambe de bois lui prouvent le contraire, on n'est pas tenté de rire d'elle, on souffre même de sa confusion ; c'est une humiliation pour tout le monde. Si je vous avais rencontré depuis, en vous disant le bien que je pensais des morceaux que j'avais lus, je vous aurais conseillé de ne pas laisser jouer la pièce. J'imagine aussi qu'elle aura été mal jouée ; Dugazon aura fait de votre Médecin un turlupin, et ce n'était pas ce qu'il devait être. Au reste, je l'ai imprimé quelque part, et je le pense, le talent comme la vertu se fortifie dans le malheur ; il ressemble à ce géant qui devenait invincible en touchant la terre. On m'a dit que vous aviez montré beaucoup de fermeté, et que personne n'avait parlé plus gaiement que vous de votre malheur littéraire ; je vous en fais mon compliment, les succès viendront ; mais le courage de caractère ne serait jamais venu si vous ne l'aviez pas eu la première fois. Vous pouvez voir aussi des prospérités qui sont très-propres à vous consoler de votre disgrâce. J'ai vu le nouveau *Mustapha*: j'ai trouvé qu'il était supérieurement joué, et que celui de M. de Chamfort était supérieurement écrit.

" Adieu, je vous salue et vous embrasse."

RÉPONSE *de M. Grouvelle à M. Garat.*

" J'ai voulu, mon cher Garat, attendre pour
" vous répondre le moment où je serais à la cam-
" pagne. Ce retard, cette retraite ont produit ce
" que je vous envoie. Que vous me lisiez avec
" autant de plaisir que je vous ai lu, c'est ce que
" je désire sans que mon amour-propre s'en in-
" quiète.

" Il est certain que vous m'avez écrit une
" lettre dont je suis fier. Votre distinction entre
" l'effet comique d'une illusion ou d'un ridicule est
" parfaite. Vous êtes le seul qui ait touché la vé-
" ritable plaie; je connaissais, mais je cachais mon
" mal. L'ouvrage était fait, il fallait le risquer;
" c'était, comme je le disais souvent, un mauvais
" sujet que je voulais mettre dans le monde, parce
" que son éducation m'avait coûté beaucoup, et qui,
" s'il n'avait rien pour être recherché, n'avait pas
" du moins de quoi se faire chasser. Mes amis en
" paraissaient aussi sûrs que moi; selon toute ap-
" parence, j'aurais pu me soutenir si l'on ne m'avait
" pas un peu trop aidé à perdre l'équilibre; cela
" était frappant, il m'est sorti de dessous terre une
" légion, je n'ose dire d'ennemis, cela est trop beau
" pour eux et pour moi, mais de malveillans bruyans
" et obscurs, presque tous gens qu'on ne rencontre
" que dans la rue (1), sans excepter M. Fréron,

(1) Des garçons orfèvres, joailliers, ses parens ou ses anciens camarades d'école, piqués de voir la petite fortune que lui ont valu une figure aimable, de l'esprit et quelques jolis vers.

" qui s'est fort distingué. Les détails de tout cela " sont fort bizarres ; il n'y a pas jusqu'à M. de " Charnois qui m'a doctoralement admonesté ; il " ne sait pas qu'avec ses extraits il risquerait de " faire tomber aussi le *Mercure*, si on le lisait en " public. N'y a-t-il pas quelque lieu de s'étonner " que la magistrature de la scène française soit dans " de certaines mains ? Un poëte dramatique " d'Athènes n'était pas jugé, avant sa représenta- " tion, par des Comédiens, et après par des Aubert " et des Charnois. Laissons tout cela ; faire mieux " et garder l'anonyme, c'est la double morale qu'il " en faut tirer ; c'est le seul souvenir qui me reste " de ce mauvais rêve ; car on vous a dit vrai sur ce " que vous appelez mon courage : j'ai été content " de moi, surtout en pensant qu'apparemment j'au- " rais de même soutenu un succès. Je n'en travaillerai " pas plus ; mais je n'en aimerai pas moins les " lettres et même la comédie.

Neque si malè cesserat, unquam
Decurrens aliò, neque si benè.

" Venons à vous, mon cher Garat. Votre " lettre est d'autant plus aimable, qu'elle parle de " vous, que cette confiance amène heureusement " vos consolations amicales ; ce n'est pas l'esprit " qu'il faut remercier de cette grâce délicate, ce " n'est pas lui non plus qui vous en remercie.

" Madame de Genlis est tourmentée par les " Euménides dont parlent mes vers. Plaignez-la, " mon cher ami, puisqu'elle n'a pu vous faire de

" mal. Je savais tout ce qui s'était passé ; quel-
" qu'un disait fort bien devant moi que ce qui
" l'avait fâchée c'étaient vos louanges et non pas
" vos critiques ; vous lui faisiez sa part, et celle
" qu'on fait à des vanités aussi robustes n'est ja-
" mais bonne ; en fait de louanges, celle-ci dirait
" comme cet enfant gourmand : *Donnez m'en*
" *trop.*

" Comment ferez-vous pour lire tout cela ?
" Comme j'ai fait pour l'écrire, en pensant que c'est
" de l'amitié à l'amitié."

SOUHAITS *d'une jeune Demoiselle.*

De bien aimer je me sens bonne envie ;
N'est-il pas temps à quinze ans d'y songer ?
Quand j'aimerai, ce sera pour la vie ;
Mais qui voudra pour toujours s'engager ?

Point n'ai d'appas, le temps sait les détruire ;
Point de trésors, le sort peut les ôter.
Je n'ai qu'un cœur, las ! il devrait suffire ;
Mais qui d'un cœur voudra se contenter ?

Tous mes désirs mon amant fera naître,
Ma seule loi sera sa volonté ;
Le doux plaisir il me fera connaître,
Celui qui doit ravir ma liberté.

S'il est berger qui soit sincère et tendre,
Et qui veuille être aimé de bonne foi,
Dieu des amours, ah ! fais-lui bien entendre
Qu'il ne saurait être heureux qu'avec moi.

Réponse *aux Souhaits d'une jeune Demoiselle.*

De bien aimer je n'avais nulle envie,
Un jeune objet vient m'y faire songer ;
Je l'aimerais, j'en jure sur ma vie,
Si pour toujours il pouvait s'engager.

Illusion que le temps peut détruire,
Cruel amour, ne va pas me l'ôter !
Je crois encor qu'un cœur peut me suffire,
Et que le mien saura s'en contenter.

Dieux ! quels désirs dans mon âme a fait naître
Son tendre aveu ! Las ! si sa volonté
Etait un jour de se faire connaître,
Que devindrait ma douce liberté ?

Ne suis berger, mais pourtant je suis tendre ;
Je l'aimerai toujours de bonne foi.
Dieu des amours ! si j'ai bien su l'entendre,
Elle n'aura de bonheur qu'avec moi.

Eloge de Court de Gebelin, de plusieurs Académies, censeur royal et président honoraire perpétuel du Musée de Paris ; par M. le comte d'Albon, de la plupart des Académies de l'Europe, avec cette épigraphe :

Nullius in verba.

Brochure de 44 pages, ornée d'une assez mauvaise gravure représentant le *Tombeau de Court de Gebelin, transporté à Franconville, et inhumé dans les jardins de madame la comtesse d'Albon le* 10 *Juillet* 1784.

Ayant eu peu d'occasions de voir M. de Gebelin, qui vivait dans une assez grande retraite, et ne connaissant même personne qui fût à portée de nous

instruire de ce que sa vie et son caractère personnel pouvaient offrir d'anecdotes curieuses ou de traits intéressans, nous attendions avec impatience l'Eloge que nous avons l'honneur de vous annoncer; mais nous sommes obligés d'avouer qu'il n'a pas trop répondu à notre attente. Sans être fort éloquent, le Discours de M. d'Albon est cependant plus oratoire qu'il n'est historique, et contient peu de faits. Voici tout ce que nous y avons trouvé de plus remarquable.

M. Court de Gebelin naquit à Nîmes, en 1725, de parens honnêtes. Son père, qui était protestant, obligé par les conjonctures de quitter la France, fut s'établir en Suisse, et, ayant obtenu des lettres de neutralité, il devint pasteur de Lausanne. Ce père chérissait trop son fils pour confier son éducation à des mains étrangères; il fut son premier instituteur, et peut-être cette éducation exigeait-elle tous les soins et tout l'intérêt de la tendresse paternelle; car, doué d'un esprit actif et précoce, d'une conception prompte, d'une imagination forte, d'un jugement juste et d'une merveilleuse sagacité, le jeune Gebelin reçut de la nature des organes qui ne se formèrent que lentement; à l'âge de sept ans il ne parlait presque pas encore. Ce n'est pas le seul exemple fameux de tout l'avantage qui peut résulter de ces développemens tardifs, et il n'est pas difficile d'en rendre raison; cette marche plus lente de la nature sauve à notre enfance beaucoup de distractions nuisibles et semble donner aux facultés intellectuelles le

temps d'acquérir dans cette espèce de repos plus de consistance et de maturité.

Un désir insatiable de savoir anima les premières études du jeune Gebelin ; on peut dire qu'il n'eut dans son enfance que des livres pour hochets. A douze ans, il étonnait par l'étendue de ses lumières et de ses connaissances : il avait appris plusieurs langues, possédait l'histoire et la géographie, et savait encore le dessin et la musique ; il copiait avec la plus grande facilité les caractères des plus anciennes langues, et avait une très-belle plume, qu'il perfectionna de plus en plus. On le vit ensuite s'attacher à la gravure ; ce qui lui a été d'une grande utilité pour l'exactitude et la correction des planches de son ouvrage.

Dès qu'il eut fini ses études, son père lui fit embrasser le ministère de l'Evangile ; mais il ne tarda pas d'y renoncer pour se livrer tout entier à son goût pour les sciences. Il pensait que, pour parvenir à son but, il fallait fuir toute entrave ; il consentit cependant à devenir instituteur, et sut frayer à ses élèves les voies d'instruction les plus sûres et les plus courtes en créant des méthodes particulières....Quelles étaient donc ces méthodes ? c'est ce qu'on n'a pas jugé à propos de nous apprendre ; c'était pourtant bien la peine d'en dire quelque chose.

La mort de son père lui aurait enlevé la plupart de ses ressources, s'il ne les eût retrouvées dans la

vive amitié de M. Chéseaux, de Lausanne, connu par quelques ouvrages de mathématiques fort estimés ; mais ces liens auxquels il dut quelque temps son bonheur ne tardèrent pas à se rompre. Ayant eu le malheur de perdre son ami, qui mourut dans un âge où l'on peut se promettre encore de longs jours, abandonné à lui-même, *il prend*, dit notre panégyriste *une nouvelle vigueur*, *et*, *plein du sentiment de ses forces*, *il médite un sacrifice*....Lecteurs sensibles, ne soyez point trop effrayés de ce sacrifice annoncé avec tant de solennité. "Depuis long-temps, " continue notre orateur, Paris était à ses yeux la " patrie des talens, le séjour des arts, l'empire du " goût ; il forme le dessein de s'y rendre. Avant " de l'exécuter, il entreprend le voyage du Langue- " doc, qu'il se rappelait toujours avec attendrisse- " ment. En quittant cette province, il cède à sa " sœur le petit patrimoine qui lui reste, et vient " dans la Capitale, n'emportant que les richesses " de son génie, qui ne suffisaient pas à beaucoup " près pour ses besoins."

A Paris il est bientôt en commerce avec les personnes les plus éclairées, c'est-à-dire avec les chefs de la confrérie économiste, les Quesnai, les Mirabeau, les La Rivière, les Roubaud, les Dupont, etc. Comment s'étonner que, entouré d'hommes si sages et si modestes, il se trouve tout-à-coup, ainsi que l'observe M. d'Albon, *haut de douze coudées sans que l'orgueil l'ait placé sur un faux échafaudage?* *Le*

docteur Quesnai, le Confucius, le Lycurgue, le Solon de nos jours, l'appelait son disciple bien-aimé, dans qui il avait mis toute sa confiance, etc.

C'est, échauffé par les lumières de cette illustre société, qu'il conçut le plan de son *Monde primitif*. Il passa dans la retraite près de dix années, uniquement occupé à méditer, à faire mûrir ses idées, et à rassembler les matériaux qui devaient servir à cet immense ouvrage, destiné à dévoiler tous les mystères de la plus haute antiquité.

Quelque opinion qu'on puisse avoir prise de l'utilité de ces recherches, ce qu'on ne peut refuser sans doute à leur auteur, c'est une érudition d'une étendue effrayante, une sagacité d'imagination prodigieuse, avec plusieurs vues très-philosophiques sur l'Histoire des langues et sur les premières origines de nos institutions sociales.

Si la santé de M. de Gebelin fut épuisée par les travaux excessifs que lui coûta l'exécution d'une entreprise si vaste et si pénible, elle fut plus altérée encore par les chagrins que lui causa l'embarras des affaires où l'avait engagé l'établissement de son *Musée*. La science économique avec laquelle il avait dirigé les fonds de cet établissement ne l'avait pas empêché de se trouver chargé d'une dette de trente à quarante mille livres, et sans autre moyen de l'acquitter que l'honnêteté de ses vues et la pureté de ses sentimens.

Son mérite lui acquit plus d'estime et de considération que de bonheur et de fortune; il n'aurait

pas même eu les ressources nécessaires pour publier son ouvrage sans le secours de deux amies, mesdemoiselles Linotte et Fleuri. La première, qui mourut il y a quelques années, avait appris la gravure pour l'aider et diminuer les frais de son entreprise; plusieurs planches du *Monde primitif* sont son ouvrage. La seconde lui avança 5,000 liv. quand il fit imprimer son premier volume.

L'homme qui avait tout sacrifié à son amour pour les lettres et les sciences ne trouva pas même dans le fruit de ses immenses travaux de quoi s'assurer sa subsistance. L'Académie lui adjugea deux fois le prix fondé par le comte de Valbelle pour l'homme de lettres le plus digne et le plus pauvre. C'est la seule récompense qu'il ait jamais obtenue; il est vrai qu'il ne songea jamais à en solliciter aucune.

Tout entier à ses études, il ne pouvait se résoudre à les quitter que pour servir les malheureux; mais c'est une distraction que son cœur lui demandait souvent. Dénué de tout, il a rendu les services les plus essentiels et les plus désintéressés aux protestans de sa province. Il ne dut qu'au courage de ses prières et de ses sollicitations la liberté de plusieurs de ces malheureux qui gémissaient encore dans les chaînes d'une servitude cruelle pour avoir paru trop attachés à une religion qui autrefois servit de prétexte aux violences les plus révoltantes, et que le fanatisme, malgré le progrès des lumières

qui en ont borné la puissance, conserve toujours le droit de persécuter avec plus ou moins d'avantage.

La santé de M. de Gebelin avait été prodigieusement éprouvée par son application continuelle à l'étude; une pierre formée dans les reins, et dont la nature le délivra sans aucun secours étranger, en fut la triste suite. Il était dans l'état de dépérissement le plus désespéré au moment où la folie du Mesmérisme commençait à tourner toutes les têtes. Le mystère de cette doctrine le séduisit peut-être par les rapports qu'il lui trouva avec les initiations mystérieuses des anciens. Le Magnétisme n'ôta point la cause de ses souffrances; mais il parut les suspendre un moment, et ce fut assez pour la reconnaissance de M. de Gebelin; il écrivit en faveur de Mesmer avec l'enthousiasme d'un apôtre, et le jour même de sa mort il donna encore la preuve la plus forte de sa confiance pour le nouveau Thaumaturge. Ses chagrins et ses maux lui avaient rendu la vie insupportable; il résista long-temps à ses amis qui l'exhortaient à se faire transporter chez Mesmer, en leur disant: *Non, je crains de n'y pas mourir*. Enfin il y consentit pourtant, et n'en expira pas moins au bout de quelques heures, à la grande consternation de tous les adeptes qui pleurèrent sa perte, mais bien moins sans doute que celle du plus beau miracele dont leur saint eût encore à se vanter.

Nous ignorons l'auteur d'un ouvrage qui a paru sous le titre d'*Analyse des ouvrages de J. J.*

Rousseau, de Genève, et de M. Court de Gebelin, auteur du Monde primitif, par un solitaire ; à Genève, un volume in-8vo ; mais c'est un précis assez exact de la philosophie de ces deux écrivains. Il résulte de ce dépouillement de leurs principes que l'un et l'autre ont eu pour objet de conduire les hommes au bonheur, mais par des méthodes très-différentes. Rousseau pense que ce sont les institutions sociales qui ont dépravé l'espèce humaine, qui ont altéré chez elle le sentiment naturel du vrai, du beau, du juste. M. de Gebelin soutient au contraire que c'est la société qui a élevé notre instinct à l'idée de ce *grand ordre* qui règne dans la nature, et qui doit nous diriger dans le choix des moyens les plus propres à nous rendre heureux.

Tout cela pourrait bien n'être au fond qu'une dispute de mots. Isolé de toute société, l'homme est à peine un être moral. A mesure que la société développe nos facultés, elle a nécessairement augmenté la masse de nos forces et de nos lumières ; elle a par concéquent donné beaucoup plus d'étendue à la possibilité de nous rendre ou beaucoup plus heureux ou beaucoup plus malheureux que la nature ne nous a faits. Si l'on était libre de choisir entre la simplicité de l'état de nature et la plus grande perfection de la vie sociale, le problème en question mériterait sans doute encore la peine d'être discuté ; mais, vu le point d'où nous sommes forcés de partir, il paraît évident que c'est à perfectionner

par tous les moyens possibles la société où le sort nous a fait naître que doivent tendre aujourd'hui nos vœux et nos travaux.

On voyait autre fois dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois l'épitaphe suivante, que l'abbé Mignon en fit ôter lorsqu'il en était doyen :

Ci-gît qui en son temps faisait
Quatre métiers de gueuserie :
Il peignait, rimait, soufflait,
Et cultivait philosophie.

EPIGRAMME *de M. Watelet sur Mesmer, qui avait décidé qu'il ne passerait pas l'automne.*

Docteur, tu me dis mort, j'ignore ton dessein ;
Mais je dois admirer ta profonde science :
Tu ne prédirais pas avec plus d'assurance
Quand tu serais mon médecin.

Mémoires authentiques pour servir à l'Histoire du comte de Cagliostro; brochure in-12 : on la croit imprimée à Bâle. Comme cette singulière production est encore fort peu répandue, nous nous pressons de vous en offrir ici les traits les plus curieux.

« Le comte de Cagliostro était né sans fortune, d'une famille obscure (1), avec des passions

(1) On le croit Napolitain ; il a non-seulement l'accent de Naples, mais encore des tournures de phrase qui n'appartiennent, dit-on, qu'à l'idiôme des Lazaronis.

fougueuses : il voulut essayer si la fortune, qui favorise tant d'ineptes personnages, le dédaignerait.... Il commença par se titrer ; ce n'était pas trop de se faire comte. C'est dans les mauvais lieux de Venise qu'il chercha une femme propre à ses projets. Des malheurs inouïs avaient conduit dans les asiles de la misère bien plus que de la volupté une marquise génoise. Taille svelte, œil ardent, gorge à l'épreuve, démarche légère, haleine pure, voilà pour le physique. Le moral ne lui cédait pas : propos libertins, profonde dans les spéculations, calculatrice sous les dehors de l'étourderie, incapable du moindre sentiment ; bref, un sujet précieux pour séduire, tromper, parler de la vertu, employer le vice, et en imposer à la multitude.

“ Ce couple bien assorti ne crut pas devoir se hasarder d'abord à Paris : *Nous ne sommes pas encore assez forts pour ce pays*, dit la marquise ; *c'est là que sont les premiers roués de la terre* ; *la Cour, la ville, le clergé, la robe, la finance ont des sujets consommés*.... Il fixa ses regards sur la Russie ; l'argent manquait, la marquise fut chargée d'y pourvoir. Il y avait alors à Rome une foule d'Anglais ; elle y vole pour les imposer. Un mois lui suffit pour réaliser cinq mille guinées. Il fallait là- dessus payer. . . . . ; quoique les *Bonneaux* romains soient extrêmement chers, il lui resta encore de quoi acheter de mauvais diamans et tout l'équipage de la charlatanerie...”

Telle est l'esquisse du portrait que l'auteur trace de ses héros. Il les conduit d'abord dans le Holstein pour faire au fameux comte de Saint-Germain l'hommage du désir de devenir *ses esclaves, ses apôtres et ses martyrs, et d'acquérir un des quatorze mille sept cents secrets qu'il porte dans son sein.* Ce célèbre adepte n'est pas peint avec des couleurs plus favorables.

" Le comte de Saint-Germain, mort depuis
" quelques années et déjà oublié, était un fou sé-
" rieux, avait peu d'esprit, quelques connaissances
" en chimie, n'ayant ni l'impudence qui convient à
" un charlatan, ni l'éloquence nécessaire à un fana-
" tique, ni la séduction qui entraîne les demi-sa-
" vans (1). Étant à Chambéry, il offrit sa chimie
" au marquis de Bellegarde. Ils se mettent à souf-
" fler, le creuset donne une matière qui avait la
" couleur et le poids, mais non la ductilité de l'or.
" Ces opérations se faisaient dans une terre, où
" dans l'espace de sept mois le comte fut trois fois
" père. L'argenterie devint incomplète; il avait
" emprunté de tous côtés, on lui conseilla de partir.
" A Paris, même aventure, etc...."

(1) Ce portrait est faux à beaucoup d'égards. Le comte de Saint-Germain a paru à tous ceux qui l'ont connu un homme de beaucoup d'esprit. Il avait cette éloquence naturelle qui est la plus propre à séduire; il savait beaucoup de chimie et l'Histoire comme peu de personnes l'ont apprise. Il avait le talent de rappeler dans la conversation les événemens les plus importans de l'Histoire Ancienne, et de les raconter comme on raconte l'anecdote du jour, avec les mêmes détails, le même degré d'intérêt et de vivacité.

Le comte et la comtesse de Cagliostro paraissent à Pétersbourg en qualité de médecins. Ils y montrent un désintéressement rare ; cette marche leur réussit. La comtesse avait vingt ans et parlait sans affectation de son fils aîné depuis long-temps capitaine au service de Hollande. " Un phénomène si peu ordinaire amenait la conversation sur son âge, et il se trouvait qu'une femme dont l'haleine, le sein, les dents attestaient la fraîcheur de l'extrême jeunesse, comptait déjà plus de huit lustres... Les femmes, aussi adroites à se dérober des années que la marquise était empressée à s'en donner, viennent consulter en secret le dépositaire de la *fontaine de Jouvence*. Il distribue les eaux, les trésors abondent chez lui. Les femmes ne rajeunissent point ; mais les amans le leur disent, et Cagliostro est un Dieu."

Un grand Prince est sensible aux charmes de la comtesse et lui prodigue les présens. Un jour elle reçoit l'ordre de se rendre près de l'Impératrice. La comtesse, interrogée, mentit avec une adresse qui persuada la Souveraine. L'ordre de quitter la Russie fut accompagné d'un présent de vingt mille roubles. Il était question d'un enfant soustrait et d'un autre supposé ; voici comme on raconte le fait.

" Une mère était sur le point de perdre un " enfant chéri, âgé de deux ans. Elle promet cinq " mille louis à Cagliostro s'il le guérit. Il deman- " de huit jours. Le second, la maladie augmen- " te ; il supplie qu'on lui laisse emporter cet

" enfant. Le cinquième jour, il annonce un chan-
" gement heureux ; le huitième, il assure la gué-
" rison, et enfin au bout de trois semaines il rend
" un enfant à sa mère attendrie. Un certain bruit
" se répand ; on parle d'un enfant acheté. Caglios-
" tro avoue que l'enfant rendu est substitué, que le
" véritable est mort, et qu'il a cru devoir tromper
" la douleur d'une mère pour un certain temps. La
" justice demande ce qu'est devenu le cadavre du
" premier ; Cagliostro confesse l'avoir brûlé pour
" essayer la palingénésie. On lui demande les
" cinq mille louis, ils étaient disparus (1)."

En sortant de la Russie, le comte passa à Varsovie. Les rieurs n'étaient pas de son côté. Il vint s'établir modestement à Strasbourg ; mais il changea sa marche, il mit dans son parti les prêtres et les pauvres. En vain les Gazettes le dénoncèrent au petit nombre des sectateurs de la raison. Un des premiers de la ville paraissait s'en rapporter aux bruits publics ; madame de Cagliostro trouva le moyen de le dissuader, et dans le même moment immola et sauva son mari.

Paris était le théâtre où Cagliostro devait briller : il s'y annonça comme le restaurateur de la Franc-Maçonnerie égyptienne et prêt à restituer aux

(1) Tout ceci paraît encore apocryphe. L'on sait du moins qu'une très-grande Dame en Russie fut fort étonnée d'apprendre qu'un homme qui n'avait pu faire des dupes dans le pays du monde où les charlatans sont ordinairement le mieux accueillis en eût fait un si grand nombre en France.

frères les mystères d'Isis et d'Anubis. " A l'instant
" les soixante-douze loges répandues dans cette
" Capitale sont en l'air. Personne n'ignore qu'il y a
" une Franc-Maçonnerie de femmes, une littéraire,
" une réformée, une Franc-Maçonnerie d'enfans.
" Cet institut, consacré jadis à l'union et à la cha-
" rité, a été métamorphosé en académie, en lycée,
" en club, en salle de bal, en soupers fins....
" Frappé de ces abus, Cagliostro apportait les cons-
" titutions de la Franc-Maçonnerie égyptienne,
" que Cambyse prit dans le temple d'Apis lorsqu'il
" fit fustiger ce Dieu capricieux."

La beauté de madame de Cagliostro faisait presque autant de sensation que la Franc-Maçonnerie égyptienne. Parmi une foule d'adorateurs elle distingua le chevalier d'Oisemont. Elle fit alors la connaissance de madame de La Motte-Valois : " Vous avez, lui dit celle-ci, un courtisan
" bien assidu ; c'est un jeune homme, ne montrez
" jamais cela en compagnie. Qui vise à la célé-
" brité doit écarter les chenilles titrées.... Si,
" comme je l'imagine, le mariage vous suffoque,
" prenez un homme de marque. Je puis vous don-
" ner un prince (1), beau, quoiqu'un peu usé ;

(1) Voici encore un trait qui doit rendre la fidélité de notre historien fort suspecte. Ce n'est assurément pas madame de La Motte qui a donné M. de Rohan à madame de Cagliostro ; son mari s'était emparé de l'esprit du cardinal long-temps avant qu'il eût quelque liaison avec madame de La Motte, et l'on assure qu'on a trouvé dans les papiers de M. de Rohan, la preuve de plus de cent mille francs donnés par Son Eminence au comte de Cagliostro.

" riche, mais avare; plein d'esprit, insolent, mais " aimable, discret, point *sentimentaire*, mais homme " à procédés...." Madame de Cagliostro objecte d'abord que son mari a le secret d'être en plusieurs endroits à-la-fois et de se rendre invisible où il est.

Pendant que M. de Cagliostro faisait souper les morts avec les vivans, son épouse, digne de lui, préparait une autre farce. Les femmes, curieuses à l'excès, se désolaient de n'être point admises à ces mystères et sollicitaient madame de Cagliostro de les initier. Elle répondit avec beaucoup de sang-froid à la duchesse de T***, chargée de faire les premières ouvertures, que dès qu'on aurait trouvé trente-six adeptes elle commencerait son cours de magie. Le même jour la liste fut remplie. Les conditions préliminaires furent telles :

1°. Que chaque initiée fournirait cent louis ;

2°. Que pendant neuf jours elle s'abstiendrait de tout commerce humain ;

3°. Qu'on ferait un serment de se soumettre à tout ce qui serait ordonné.

Le 17 du mois d'Août fut le grand jour. On se rassembla à onze heures. En entrant, chaque femme était obligée de quitter son cul, sa bouffante, ses soutiens, son corps, son faux chignon, et de vêtir une *lévite* blanche avec une ceinture de couleur. Il y en avait six en noir, six en bleu, six en coquelicot, six en violet, six en couleur de rose, six en impossible. On les fit ensuite passer dans un temple éclairé, garni de trente-six bergères couvertes

de satin noir. Madame de Cagliostro, vêtue de blanc, était sur une espèce de trône, escortée de deux grandes figures habillées de manière que l'on ignoraït si c'étaient des spectres, des hommes ou des femmes. La lumière qui éclairait cette salle s'affaiblissait insensiblement, et lorsqu'à peine on distinguait les objets, la grande-prêtresse ordonna de découvrir la jambe gauche jusqu'à la naissance de la cuisse. Après cet exercice, elle ordonna de lever le bras droit et de l'appuyer sur la colonne voisine. Alors deux femmes, tenant un glaive à la main, entrèrent, et ayant reçu de madame de Cagliostro des liens de soie, elles attachèrent les trente-six dames par les jambes et par les bras.

La grande-prêtresse expliqua alors aux initiées que l'état où elles se trouvaient était le symbole de celui où les femmes sont dans la société, et de la dépendance où les hommes cherchent à les tenir: " Laissons-les, ajouta-t-elle, débrouiller le " chaos de leurs lois; mais chargeons-nous de " gouverner l'opinion, d'épurer les mœurs, de cul- " tiver l'esprit, d'entretenir la délicatesse, de di- " minuer le nombre des infortunés. Ces soins " valent bien ceux de prononcer sur de ridicules " querelles."

On détacha les liens et l'on annonça les épreuves. Les récipiendaires furent partagées en six groupes, et chaque couleur renfermée dans l'un des six appartemens qui correspondaient au temple. On leur déclara que celles qui auraient succombé ne

rentreraient jamais. Des hommes arrivèrent bientôt dans chacun de ces appartemens et employèrent tous les moyens de séduction. " Ni les raisonne-
" mens, ni les sarcasmes, ni les larmes, ni les
" prières, ni le désespoir, ni les promesses ne purent
" rien, tant la curiosité et l'espoir secret de dominer
" sont des ressorts puissans chez les femmes. Toutes
" rentrèrent dans le temple telles que la grande-
" prêtresse l'avait ordonné...." Après un quart d'heure de silence une espèce de dôme s'ouvrit, et sur une grosse boule d'or descendit un homme nu comme Adam, tenant dans sa main un serpent, et portant sur sa tête une flamme brillante: " Celui
" que vous allez entendre, dit la grande-prêtresse,
" est le célèbre, l'immortel, le divin Cagliostro,
" sorti du sein d'Abraham sans avoir été conçu et
" dépositaire de tout ce qui a été, de tout ce qui est
" et de tout ce qui sera connu de la terre.—*Filles*
" *de la terre*, s'écria-t-il, *dépouillez ces vêtemens*
" *profanes, et si vous voulez entendre la vérité*,
" *montrez-vous comme elle.*"—En un instant tout fut nu comme la main.

S'il en faut croire l'historien, abjurer un sexe trompeur fut le conseil que le prétendu *génie de la vérité* donna à ses élèves: *Que le baiser de l'amitié*, leur dit-il en terminant son extravagant discours, *annonce ce qui se passe dans vos cœurs*! Et la grande-prêtresse leur apprit ce que c'était que le baiser de l'amitié.

De tels mystères étaient bien propres à mettre

en vogue le comte et la comtesse de Cagliostro. Il saisit le moment de l'enthousiasme pour poser la première pierre de la Franc-Maçonnerie égyptienne. Il annonça aux *lumières* du *Grand-Orient* que l'on ne pouvait travailler que sous une triple voûte, qu'il ne pouvait y avoir ni plus ni moins de treize adeptes, qu'ils devaient être purs comme les rayons du soleil et même respectés par la calomnie; n'avoir ni femmes, ni maîtresses, ni jouissances faciles; posséder une fortune au-dessus de cinquante-trois mille livres de rente, et surtout cette espèce de connaissances qui se trouvent si rarement avec les nombreux revenus.

Quelques notes rendent cette brochure encore plus piquante. On y peint ainsi nos différentes classes d'alchimistes.

« C'est dans le faubourg Saint-Marceau que « se retirent les chimistes inconnus. Leur manie « est de répandre que la Police les persécute. Les « uns font de l'or, les autres fixent le mercure. « Ceux-ci soufflent et doublent la grosseur des « diamans, ceux-là composent des élixirs. Les « uns fabriquent des poudres, les autres distillent « des eaux, tous possèdent des trésors et tous meu- « rent de faim. Leur langage est inintelligible, « leur extérieur est celui de la misère, leur habita- « tion est sale et obscure, et lorsque la curiosité « vous attire un moment dans un de ces tristes ré- « duits, vous apercevez dans un coin une malhon- « nête créature qui a l'air d'une sorcière, et qui

" garde le laboratoire pendant que le chimiste
" cherche des dupes..... Quant aux adeptes con-
" nus, ils ont de superbes laboratoires, garnis d'ins-
" trumens coûteux et de vases bien étiquetés.
" Deux ou trois garçons ont l'air de travailler, et
" lorsque le grand seigneur arrive, alors le direc-
" teur fait briller à ses yeux l'espoir de réaliser les
" plus beaux secrets ; il lui montre *les plus heureux*
" *commençemens* ; il lui promet qu'à la troisième
" lune on *verra*. *Voir* est un terme de l'art qui
" dit cent fois plus qu'on ne peut exprimer.... Il y
" a cependant des êtres qui embarrassent même
" l'incrédulité. Ils n'ont ni terres, ni contrats, ni
" rentes, ni famille, ni métier, et ils vivent, font
" même une certaine dépense ; étrangers à l'agio-
" tage, aux intrigues des femmes, où prendraient-
" ils des secours constans ? Les inspecteurs des
" monnaies conviennent qu'on leur apporte une
" espèce d'or qui a été travaillé par la main des
" hommes. Enfin il y a des choses trop claires
" pour être rejetées, et trop obscures pour être
" adoptées."

EPIGRAMME.

Eglé parle toujours bon sens
Et se conduit comme une folle :
Elle a des amis, des amans.
Toujours fidèle à sa parole,
Les premiers en sont fort contens ;
Les seconds, elle les désole,
Tant elle est fidèle à ses sens.

Le pauvre Philidor, dont les digestions sont devenues depuis quelque temps fort laborieuses, s'était rendu à une des répétitions de son nouvel opéra, (l'Amitié au Village,) à la suite d'un long déjeuner qui l'avait fort retardé. L'orchestre à jeun mourait de faim. Le compositeur, aussi peu sûr du mouvement de ses jambes que de celui de la plupart des morceaux de sa musique, les faisait recommencer à chaque instant. On le vit s'avancer en vacillant sur le bord du théâtre au moment où l'on allait exécuter une arriette qui devait être accompagnée par l'orchestre avec des sourdines, en criant, *les sourdines ! Messieurs, les sourdines !* Un des exécutans lui répondit (comme s'il eût dit, les sourds dînent) : *Ils sont doublement heureux* ; calembour qu'on ne peut écrire, mais qui exprime assez plaisamment l'envie qu'on portait dans ce moment aux sourds qui avaient le bonheur de dîner et de ne pas entendre sa musique.

Vers la fin de 1783, nous étions bien honteux, je ne sais pourquoi, d'avoir été mystifiés par un mauvais plaisant de Lyon, qui, pour éprouver notre crédulité, avait fait annoncer avec beaucoup de pompe la découverte prétendue de sabots élastiques avec lesquels on pouvait marcher sur l'eau sans craindre même d'avoir les pieds mouillés. Nous avons vu ce miracle il y a plus de deux mois, et

le prodige a fait si peu de sensation que nous sommes presque excusables de n'en avoir pas encore parlé.

Un mécanicien espagnol a fait cette expérience, le lundi 5 Septembre, dans l'enceinte de la Rapée, où se font les joutes. Il s'est placé sur l'eau sans autre secours que ses sabots ; on l'a vu avancer sur la rivière, tantôt suivant le courant, tantôt contre le courant ; il s'est arrêté plusieurs fois, s'est baissé pour prendre de l'eau dans le creux de sa main, et dans ces deux situations il n'a pas paru dériver. Sa marche, lourde et lente, avait l'air d'être pénible, par la difficulté qu'il paraissait avoir de garder son équilibre ; il glissait plutôt qu'il ne marchait. Il est resté sur l'eau de quinze à vingt minutes ; et avant de gagner le bord, il a quitté ses sabots, qu'il a laissés dans une espèce de boîte qui était à flot, afin d'en cacher la forme aux spectateurs. L'administration avait eu soin de faire tenir à quelque distance de lui un bateau qui fût à portée de le secourir en cas d'accident.

On conçoit que, pour assurer le succès de ce nouveau prodige, il suffit de déplacer une masse d'eau égale au poids du marcheur. Le pied cube d'eau pèse soixante-dix livres ; en sorte que le déplacement de deux pieds doit nécessairement soutenir à la surface de l'eau un homme du poids de cent quarante livres. Ces sabots ne sont donc réellement qu'un bateau divisé en deux parties ; ainsi, en supposant que le hasard eût fait faire la découverte

de ces sabots espagnols avant celle d'un esquif ou d'un canot quelconque, un trait de génie plus heureux eût été de les réunir, et sous ce rapport on peut dire que la découverte en question est plutôt un pas en arrière qu'un pas en avant. Quant à la difficulté très-réelle de conserver l'équilibre dans cette position, c'est sans doute un talent qui demande autant d'adresse et d'exercice que la danse de corde et tous les autres tours de force de ce genre.

Nous n'avons pu savoir ni le nom du mécanicien espagnol, ni celui de son élève ; car ce n'est pas l'inventeur de la machine lui-même qui en a fait publiquement l'essai ; nous savons seulement qu'il s'était donné le titre d'académicien de Barcelonne et de pensionnaire de Sa Majesté Catholique, et que ces deux titres lui ont été disputés d'une manière assez humiliante, par M. l'abbé de Ximènes, dans une lettre envoyée au *Journal de Paris.*

Voyage dans les Deux-Siciles, de M. Henri Swinburne, dans les années 1777, 1778, 1779 et 1780 ; traduit de l'anglais par mademoiselle de Kéralio. Un volume in-8vo. Tous les Voyages d'Italie connus n'empêcheront point de lire encore celui-ci avec plaisir. Un pays qui rassemble tant de monumens curieux, tant de souvenirs intéressans, tant de chefs-d'œuvre de l'art, antiques et modernes, offre des richesses qu'il ne paraît pas facile d'épuiser ; il n'y a pas, comme disait madame la princesse

d'Ascof, il n'y a pas jusqu'à la terre même en Italie qui ne soit classique. Swinburne a voyagé en philosophe et en littérateur ; ses observations éclaircissent très-heureusement plusieurs passages des Auteurs anciens; et cette partie de son ouvrage mérite la reconnaissance de tous ceux qui s'appliquent à l'étude de l'antiquité. La traduction de mademoiselle de Kéralio est d'un style simple et pur; on ne peut douter qu'elle ne soit fidèle, puisqu'elle a été revue par l'auteur, qui sait très-bien notre langue.

VERS *de madame d'Andlau, mère de madame de Genlis et de M. le marquis Ducrest, à M. Seyffer, son médecin.*

O toi, qui seul soutiens ma très-faible existence,
Etre sensible, bienfaisant,
Accepte ce tribut de la reconnaissance,
Comme les Dieux acceptent notre encens.
Comme eux ton âme noble et grande
Dédaigne le prix des présens;
Près d'eux et près de toi la plus légère offrande
S'enrichit de nos sentimens.
Exauce donc mon ardente prière,
Fais que du bonheur d'être mère
Je jouisse encor quelque temps.
Le monde n'a plus rien qui flatte mon envie;
Mais qui connaîtra mes enfans
Pourra me pardonner de chérir trop la vie.

SUR *le Mur qu'on fait autour de Paris, par M. le comte de La Touraille.*

Pour augmenter son numéraire
Et rétrécir notre horizon,
La Ferme a jugé nécessaire
De nous mettre tous en prison.

VERS *de mademoiselle Aurore, de l'Académie royale de Musique, à M. le baron de Wurmser, qu'elle avait aidé à se relever dans une chute qu'il fit à Fontainebleau.*

Ce monde est un sentier glissant
Où chacun tant soit peu chancelle;
Le sage au sens rassis, l'étourdi sans cervelle,
De faux pas en faux pas, tous vont diversement.
Souvent même à plus d'un amant
Le pied glissa près de sa belle.
De toutes ces chutes portant
Cette dernière est la moins dangereuse;
Qui la répare promptement
Peut même la trouver heureuse.
De celle dont je fus témoin
Vous m'accusez d'être la cause.
Voyez à quel reproche un tel soupçon m'expose!
Tant d'autres volontiers prendraient un autre soin.
Mes camarades sont si bonnes,
Que nulle assurément ne me démentira,
Et nos auteurs sont les seules personnes
Que nous ne parons pas de ces accidens-là;
Les aider à tomber est tout ce qu'on peut faire,
Les relèvera qui pourra,
Le public en fait son affaire.
Pour vous, depuis loug-temps instruit dans l'art de plaire.
Sans craindre de faux pas, marchez dans la carrière.
Croyez, si par hasard vous bronchiez en chemin,
Que vous rencontrerez quelque âme généreuse
Qui pour vous relever vous offrira la main....
Jamais chute pour vous ne sera dangereuse.

RÉPONSE. *Impromptu au nom de M. le baron de Wurmser ; par M. le comte d'Albaret.*

Vons avez bien raison, ma chute était heureuse
Lorsque de vous j'ai reçu des secours,
Et qne l'empressement, les Grâces, les Amours
M'offraient par vous une main généreuse ;
En vous voyant j'éprouvais cette ardeur
Que ne connaît plus la vieillesse,
Et je doutais encor d'une telle faveur,
Même aux yeux de l'enchanteresse.
De l'Aurore j'appris qne vous êtes la sœur,
Je ne fus plus alors surpris de mon bonheur,
Vous m'aviez rendu la jeunesse.

Le doyen des gens de lettres, M. l'évêque de Burigny, né à Reims, de l'Académie des Inscriptions, vient de terminer enfin sa longue carrière. Il vécut près d'un siècle, sans chagrin, presque sans infirmité, et peut-être n'y a-t-il que la douceur et la tranquillité de sa mort qui puissent paraître encore plus dignes d'envie qu'une existence si heureuse et si paisible. Il n'a pas senti l'approche de la mort plus douloureusement qu'on ne sent celle du sommeil ; il a fait ses dispositions pour mourir comme on arrange son oreiller pour reposer plus doucement sa tête lorsqu'on sent le besoin de dormir. La seule légère inquiétude qu'il ait éprouvée dans ses derniers jours était de n'avoir pas cessé de vivre avant le retour de son amie madame de La Ferté-Imbault, chez qui il demeurait ; elle était à la campagne, et

il désirait aussi vivement qu'il pouvait désirer quelque chose de lui épargner la tristesse et l'embarras de son convoi ; ce dernier vœu-là même n'a pas manqué d'être accompli. Le Sommeil et le Trépas sont frères dans l'*Iliade* ; M. de Burigny aurait pu dire comme le vieux Gorgias qui, près de mourir, répondit à un de ses amis qui s'informait de son état : *le sommeil est sur le point de me remettre à la garde de son frère.*

Il y a dans les ouvrages qu'a laissés M. de Burigny plus de savoir que d'esprit et de talent ; mais le premier de ses écrits, son *Traité de l'Autorité des Papes*, fit cependant dans le temps une sorte de sensation. Nous avons de lui une *Histoire de la Philosophie païenne*, une *Histoire générale de Sicile*, un *Traité sur Porphyre*, les *Révolutions de Constantinople*, la *Vie de Grotius*, celle d'*Erasme*, celle de *Bossuet*, etc. Il fut un des plus humbles et des plus dévoués serviteurs de madame Geoffrin, et n'en fut pas plus à la mode. Lorsqu'elle était deux fois vingt-quatre heures sans le gronder, il se croyait oublié, perdu, et ce furent là, je crois, les plus rudes épreuves que sa philosophie eut peut-être à soutenir dans le cours d'une si longue vie. Il était né bon, timide et laborieux ; mais il travaillait plutôt par goût que par ambition ; et ce genre de travail qui l'occupait sans fatigue, sans tourment, ne pouvait guère altérer le calme et la paix de son âme.

Mémoires concernant l'Histoire, les Sciences, les Arts, les Mœurs, les Usages, etc. des Chinois; par les Missionnaires de Pékin. Tome X, in-4to. Ce volume contient la suite des portraits des Chinois célèbres, une longue lettre de M. Amyot, où l'on trouve des détails assez curieux sur l'administration de l'empereur Kien-Long et sur la submersion de l'île Formose, le 11 Mai 1782, avec un Recueil de pensées et de maximes extraites des divers Livres chinois; par M. Cibot, missionnaire de Pékin. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de transcrire ici quelques-unes de ces pensées.

" Toutes les vertus qu'acquiert le Prince sont " des disgrâces pour les méchans."

" La raillerie est l'éclair de la calomnie."

" Le repentir est le printemps des vertus."

" Que deux cœurs sont près l'un de l'autre " quand il n'y a aucun vice entre eux !"

" Qui a dix lieues à faire en doit compter neuf " pour la moitié."

" Accueillez vos pensées comme des hôtes, et " traitez vos désirs comme des enfans."

" Quel a été le plus beau siècle de la philoso- " phie ? Celui où il n'y avait pas encore des philo- " sophes."

" C'est brûler un tableau pour en avoir les " cendres que de sacrifier sa conscience à son am- " bition."

« L'esprit a beau faire plus de chemin que le
« cœur, il ne va jamais si loin."

« L'on n'a jamais tant de besoin de son esprit
« que quand on a affaire à un sot."

« A quoi se réduit le vice quand on retranche
« ce qui n'appartient à aucune vertu ?"

Cette dernière pensée est peut-être encore plus subtile qu'elle n'est profonde; cela ne voudrait-il pas dire plus simplement qu'un homme qui réunirait toutes les vertus ne pourrait jamais avoir aucun intérêt à être vicieux ? Car ce n'est peut-être que pour suppléer aux vertus qui leur manquent, ou dont l'habitude leur a paru trop pénible, que les hommes peuvent trouver quelque avantage à se livrer au vice comme à un moyen plus commode de parvenir au but qu'ils se proposent.

Nous savions depuis long-temps que c'était aux soins de M. Bertin que l'on devait la publication de cet ouvrage ; mais ce que nous avions ignoré jusqu'ici, c'est le motif qui l'avait engagé à s'en occuper ; le voici :

Louis XV qui, comme disait M. Schomberg, était le plus grand philosophe de son royaume, sentait quelquefois parfaitement que tout n'allait pas en France le mieux du monde. S'entretenant un jour avec M. Bertin de la nécessité de réformer tant d'abus, il finit par lui dire qu'on n'y réussirait jamais sans refondre entièrement l'esprit de la Nation, et le pria de songer de quelle manière on pourrait y

parvenir plus sûrement. M. Bertin promit d'y rêver, et au bout de quelques jours il fut trouver le Roi et lui dit qu'il croyait avoir trouvé enfin le secret de satisfaire aux vœux paternels de Sa Majesté. — Et quel est-il ? — *Sire, c'est d'inoculer aux Français l'esprit chinois.* — Le Roi trouva cette idée si lumineuse, qu'il approuva tout ce que son ministre crut devoir lui suggérer pour l'exécuter. On fit venir à grands frais de jeunes lettrés de la Chine ; on les instruisit avec beaucoup de soin dans notre langue et dans nos sciences ; on les renvoya ensuite à Pékin ; et c'est des Mémoires de ces nouveaux missionnaires qu'on a formé le Recueil dont nous avons l'honneur de vous annoncer ici le dixième volume. L'esprit de la Nation ne paraît pas à la vérité se ressentir infiniment de l'heureuse révolution que devait produire l'idée ingénieuse de M. Bertin ; mais on se souvient encore qu'il y eut un moment où toutes nos cheminées furent couvertes de magots de la Chine, et la plupart de nos meubles dans le goût chinois.

Janvier 1786.

L'Harmonie imitative de la Langue française, poëme en quatre chants, avec cette épigraphe, tirée de l'*Art poétique* de Boileau :

Il est un heureux choix de mots harmonieux.

Brochure in-12, avec le portrait de l'auteur.

La singularité, la bizarrerie de ce Poëme est sans doute son premier titre à l'espèce de succès

qu'on ne saurait lui disputer ; car il s'est fort bien vendu. Dans le premier chant, après avoir donné une idée assez vague de l'harmonie imitative en poésie, après avoir répondu tant bien que mal aux objections faites contre notre langue, l'auteur s'applique essentiellement à passer en revue l'une après l'autre toutes les lettres de l'alphabet, et ce sujet heureux, il faut convenir qu'il l'a traité avec une complaisance, avec une profondeur bien plus étonnante encore que ne l'avait fait le maître de philosophie de M. Jourdain. Voici quelques traits d'un morceau de poésie tout à-la-fois si neuf et si intéressant.

A décider son ton pour peu que le D tarde,
Il faut contre les dents que la langue le darde ;
Et déjà de son droit usant dans le discours,
Le dos tendu sans cesse, il décrit cent détours......
L'I droit comme un piquet établit son empire......
Le K partant jadis pour les Kalendes grecques,
Laissa le Q, le C pour servir d'hypothèques.....
Le Q, traînant sa queue et querellant tout bas,
Vient s'attaquer à l'U qu'à chaque instant il choque,
Et sur le ton du K calque son ton baroque, etc.....

Que d'esprit, de grâces, de poésie et de goût!

Le second chant offre l'application du système de l'harmonie imitative au sublime et au tempéré ; on y trouve l'esquisse d'une tempête et d'autres exemples dans les deux genres.

Le troisième présente des exemples du genre simple et du style badin ; ce sont des imitations du bruit de presque tous les métiers, du son de presque tous les instrumens, des cris de presque tous les

animaux ; c'est le charivari le plus étourdissant qu'il soit possible d'imaginer ; il rappelle la fameuse caricature de Hogarth sur les cris de Londres.

On trouve dans le dernier chant une application très-agréable et très-utile du système de l'harmonie imitative au bourdonnement des insectes et au cri des oiseaux, un épisode dans le genre simple, et ce vœu touchant pour conclusion :

Tâchez que les patois, épurés dans leur course,
Viennent de jour en jour se confondre à la source ;
Et puisse le berger s'écrier sous ses toits :
La langue que je parle est la langue des Rois.

Au simple exposé d'un pareil plan, l'on est fort tenté sans doute de dire avec le chevalier de Châtellux : *Dî meliora piis....* (1). Mais il n'en est pas moins vrai que toute ridicule et toute extravagante que peut paraître l'idée de ce Poëme, ce n'est pas sans peine et sans talent qu'elle a pu être exécutée comme elle l'est ; on trouvera dans ce bizarre ouvrage des difficultés sans nombre très-heureusement vaincues, beaucoup de vers digne de nos grands maîtres, et l'on aura raison de regretter tant d'efforts et tant de labeur inutiles. La grande erreur de cette dure entreprise est de n'avoir pas assez distingué l'harmonie imitative qui peut plaire, de celle qui n'est que minutieuse, de celle que, loin

(1) *Dî meliora piis, erroremque hostibus illum.*
VIRG. *Georg.*, Lib. III, v. 513.

de rechercher, l'on doit éviter avec soin, parce qu'elle imite des effets qu'il faut se garder d'imiter, qu'elle n'est plus harmonie, et n'offre au contraire à l'oreille qu'une discordance fatigante et pénible. Tout le monde a retenu avec admiration ces fameux vers du *Lutrin* de Boileau :

La mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

Il n'y a point d'oreille qui ne sente tout ce que le rhythme ajoute à la vérité de l'image; mais ce rhythme, fût-il encore plus imitatif, n'aurait aucun charme s'il n'était pas en même temps harmonieux et facile. On cite tous les jours, comme un exemple d'harmonie imitative, l'hémistiche du récit de Théramène dans *Phèdre*, *l'essieu crie et se rompt*; et, placé comme il l'est, cet hémistiche sans doute est d'une grande beauté ; mais une suite de vers où, pour peindre un objet quelconque, on s'étudierait à ne rassembler que des syllabes dures et discordantes, n'en aurait pas plus de mérite, quelque peine qu'elle eût coûté; c'est un effort qu'on ne peut louer que lorsqu'il est employé à faire ressortir le ridicule de la manière d'un auteur, comme dans l'épigramme sur la *Pucelle* de Chapelain :

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve,
Et de son lourd marteau, martelant le bon sens,
A fait de méchans vers douze fois douze cents.

Pour donner une idée avantageuse du talent

poétique répandu dans quelques morceaux de ce Poëme, il suffira, je crois, de citer cette imitation des tableaux d'Young.

Rival du sombre Young, je vous raconterai
Ce que j'ai vu jadis dans un temple sacré.
Minuit sonnait encor, la rue était déserte,
Et la porte d'airain gémissait entr'ouverte;
Je la pousse en tremblant, j'avance à pas égaux,
Et la lune au travers des rougeâtres vitraux
Sur le bronze poli des sépulcrales urnes
Réfléchissait en paix ses rayons taciturnes.
Tout rongé par des vers qu'a prévenus l'orgueil,
Le squelette d'un riche au bord de son cercueil
S'avance, et par pitié me demande une larme,
Au cri que j'ai poussé dans ma trop juste alarme.
Un murmure confus se répand dans les airs;
Maint cadavre hideux, en agitant ses fers,
Pour s'approcher de moi quitte son mausolée;
Sous mes pas chancelans la terre est ébranlée;
Je me vois par des morts pressé de toutes parts,
Et le pauvre à mes pieds, appelant mes regards,
Soulève d'une main la pierre qui l'opprime:
" Arrête, disent-ils d'une voix unanime,
" Etranger; un instant pense à moi par pitié;
" Parens, amis, enfans, ils m'ont tous oublié."
Ah! dis-je en échappant à ces plaintes funèbres,
De ce temple effrayant désertons les ténèbres;
Je ne saurais, hélas! voir plus long-temps souffrir
Des spectres affamés d'un peu de souvenir....

Février 1786.

COUPLETS.

O lit charmant où ma Myrthé
Dort en paix, quoique sans défense;
Temple sacré de la beauté,
Tu ne crains rien de ma présence;
Je puis trouver la volupté
Au sein même de l'innocence.

Laisse-moi poser cette fleur
Au chevet de ma bien-aimée;
Qu'elle en respire la fraîcheur,
Et que sa vapeur embaumée
Ajoute encore à la douceur
De son haleine parfumée.

O doux sommeil, fais-la jouir
Du calme heureux où tu la plonges.
Laisse mon image s'unir
Aux tendres erreurs de ses songes,
Et que, sans avoir à rougir,
Elle se plaise à ses mensonges.

VERS *sur la mort de M. Métra, le Nouvelliste de la terrasse des Feuillans aux Tuileries.*

Il n'est plus! ô revers tragique
Dont se doit affliger tout digne politique!
Pour lui, je suis certain qu'au suprême moment,
A son caractère fidèle,
Il eût trouvé moins dur d'entrer au monument,
S'il avait pu lui-même en donner la nouvelle.

On ne se souvient pas d'avoir jamais vu une séance publique de l'Académie française, ni plus brillante, ni plus nombreuse que celle du lundi 13, pour la réception de M. le comte de Guibert. En dépit de l'ordre nouvellement établi, il y eut plus de cent personnes réduites à rester debout; et dans cette foule, pressée comme on l'est au parterre de la Comédie, se trouvaient plusieurs cordons bleus et plusieurs femmes de la Cour. C'est pour la première fois que madame l'Ambassadrice de Suède eut

le plaisir d'assister à ce spectacle, et l'on verra bientôt qu'elle ne pouvait choisir une circonstance plus intéressante; elle était dans une tribune avec madame de Beauvau, la comtesse de Crillon, M. le maréchal de Castries et M. le maréchal de Ségur. On avait choisi exprès un jour où ces deux ministres fussent libres de s'y trouver.

Quoique le Discours de M. de Guibert passe de beaucoup la mesure ordinaire des Discours de ce genre (il dura près d'une heure et demie), l'auditoire ne parut pas en être fatigué; ce n'est guère qu'à la lecture qu'on s'est avisé de le trouver trop long. Cette différence dans la manière de juger de l'étendue d'un même ouvrage s'explique assez facilement; lorsqu'on entend un orateur qui prononce tout ce qu'il dit avec beaucoup d'âme et d'intérêt, on est sans doute bien plus susceptible des sentimens qu'il veut inspirer que lorsqu'on le juge froidement dans le silence de la solitude, ou sous les yeux d'un cercle frivole, toujours plus disposé à s'amuser de vos critiques qu'à partager votre admiration. Ce qui ne vous avait paru qu'un développement nécessaire de la pensée de l'orateur vous semble diffus; vous aviez trouvé ce mouvement sublime ou naturel, vous lui reprochez à présent de l'emphase ou de l'exagération; le Discours est toujours le même, mais vous n'êtes plus dans la même disposition; et plus l'orateur aura-t-il eu de véritable éloquence, plus lui sera-t-il difficile peut-être de se garantir de l'inconstance et de l'injustice de nos jugemens.

M. de Guibert, après avoir parlé modestement de lui-même, se hâte de rendre à la mémoire de M. Thomas les honneurs qui lui sont dus, et son imagination a si bien vu toute l'étendue de la tâche qu'il s'est imposée, qu'il ne devait pas songer sans doute à chercher un autre sujet.

" Elle s'enflamme, dit-il, à sa vue (à la vue
" de cette tâche). L'Élysée s'ouvre devant moi.
" Je me sens pressé par ces grands hommes que M.
" Thomas a loués lui-même avec tant d'éclat ; leurs
" ombres reconnaissantes m'environnent, elles me
" crient : Acquitte notre dette ; nous sommes là
" pour nous plaindre ou pour t'applaudir."

Ce mouvement, dont la hardiesse n'appartient pas moins à l'orateur qu'au poëte, le conduit naturellement à parler des premiers ouvrages qui firent distinguer le talent de M. Thomas de ces éloges académiques devenus modèles dans un genre assez fastidieux en lui-même, mais dont les succès plus ou moins mérités ont pour ainsi dire envahi depuis vingt ans tout le domaine de notre littérature. Cette triste réflexion n'est pas, comme on peut croire, de M. de Guibert, mais elle n'est que trop vraie.

Parmi les éloges de M. Thomas, celui que son successeur rappelle avec plus d'intérêt, est l'*Eloge de Descartes*, et c'est sans doute celui où l'on trouve le plus de beautés et le moins de défauts, la philosophie la plus éloquente et l'éloquence la plus philosophique, de plus grandes idées et de plus grandes

images, un sujet mieux approfondi et le ton le plus propre au sujet.

Dans l'*Essai sur les Femmes*, M. de Guibert loue un caractère d'éloquence plus sobre, et *sobre* a paru véritablement l'épithète qui convenait le mieux au ton de cet écrit. Embarrassé à expliquer pourquoi l'ouvrage n'avait guère eu qu'un succès d'estime, voici comme il se tire de peine : " C'est (dit-" il) qu'il eut pour lui les hommes, dont le suffrage " porte ordinairement l'empreinte tranquille de " l'estime, et qu'il n'eut pas pour lui les femmes, " dont le sentiment prend si aisément la couleur de " l'enthousiasme ; elles y trouvèrent le procès trop " sérieusement instruit, et les femmes aiment mieux " être senties que jugées...." Cette dernière phrase a été étrangement parodiée, et les femmes même n'ont pas eu l'air de l'approuver.

Un ouvrage de M. Thomas qui, pour nous servir de l'expression de notre orateur, ne laissa personne en suspens et força même le vice et la médiocrité à se parer d'une admiration hypocrite, c'est l'*Eloge de Marc-Aurèle.* Le caractère dramatique donné à cet Eloge est en effet d'une belle invention. " Quelle admirable adresse de rappeler toutes les " grandes actions de ce Prince par des députés de " toutes les Nations qui ont été témoins de sa gloire " et de sa bienfaisance ! Et chacun de ces députés, " comme il est peint ! comme le Germain, l'Es-" pagnol, l'Africain, l'habitant de l'Asie ont cha-" cun leur costume et leur physionomie.... !" L'au-

teur venge ici M. Thomas du reproche d'avoir exagéré toujours la grandeur de ses héros. "C'est
" assez sans doute (dit-il) que l'inexorable Histoire
" ait l'autorité de peser le mérite des grands hom-
" mes et d'analyser leur gloire, il faut du moins
" qu'un seul jour ils soient loués avec abandon, et
" c'est à l'éloquence à leur rendre ce dernier devoir.
" Oui, l'éloquence peut ce jour-là, sans bassesse, se
" laisser aller à son enthousiasme et embellir sans
" être accusée d'imposture.... Enfin l'éloquence,
" qui n'est que trop souvent de la flatterie, quand
" elle loue les vivaus, ne ressemble plus qu'à la
" gloire quand, touchante et sublime, elle descend
" ainsi du Ciel pour couronner un tombeau."

L'ouvrage qui mit le comble aux succès oratoires de M. Thomas, c'est son *Essai sur les Eloges.* M. de Guibert n'a eu garde de l'oublier; mais peut-être est-ce le seul qui eût mérité une plus longue analyse; ce Livre, qu'on aurait, comme il l'observe, pu intituler l'*Histoire de l'Eloquence*, est certainement un des meilleurs morceaux de notre littérature moderne, et ce n'est cependant que depuis peu d'années qu'on lui a rendu toute la justice qui lui était due.

Après avoir parlé de ce que le public connaît de M. Thomas. " Il me reste (continue notre ora-
" teur) à l'instruire de ses pertes. Il composait un
" *Poëme sur Pierre le Grand*, et six chants de ce
" Poëme, qui devait en avoir vingt-quatre, sont
" presque terminés. J'ai quelquefois entendu blâ-

“ mer le choix de ce sujet.... ; mais M. Thomas, “ voulant prendre son sujet dans l'Histoire moder- “ ne, et n'ayant par conséquent ni la ressource du “ merveilleux, ni celle de la mythologie, pouvait-il “ mieux faire que de chercher aux extrémités de “ l'Europe une Nation et un héros sortant presque “ des mains de la nature... ? Il fait parcourir à ce “ héros les pays qu'il a vus et ceux qu'il n'a pas vus ; “ c'est le droit du poëte.... Ainsi dans un premier “ voyage en France Pierre trouve Louis XIV au “ comble de sa gloire, et l'Europe en silence devant “ ses armes ; il voit ces fêtes mémorables, ces car- “ rousels héroïques qui remplissaient encore ses “ délassemens d'images de guerre et de triomphes ; “ Versailles tout brillant de la fraîcheur de sa créa- “ tion ; Paris s'embellissant, comme Salente, sous “ la baguette d'Idoménée. C'est à une partie de “ chasse, où Pierre assiste sans être connu et où il “ tue de sa main un sanglier qui, comme celui “ d'Erimanthe, répandait autour de lui la mort et “ la terreur, que le Monarque français devine le “ héros du Nord ; c'est ensuite à la cérémonie de “ son audience publique, dans la galerie de Ver- “ sailles, qu'il lui montre ou lui présente, en lui “ faisant le portrait de chacun d'eux, ces grands “ hommes en tout genre qui se pressent autour de “ ses regards, et qui rappellent ce beau cercle de “ demi-Dieux peints par Homère autour du Sou- “ verain du Ciel.

“ Dans un autre chant, le Czar fait un second
“ voyage en France, et tout a changé. Ce n'est
“ plus Louis XIV environné de tous ces grands ins-
“ trumens de sa gloire et fier d'une famille floris-
“ sante, c'est Louis XIV presque seul dans son pa-
“ lais, et ne pouvant plus s'appuyer que sur le
“ berceau d'un enfant : c'est Louis XIV après la
“ paix d'Utrecht, et dont l'étoile a pâli, mais dont
“ l'âme a résisté ; c'est Louis XIV en cheveux
“ blancs et instruit par l'adversité, qui lui raconte
“ ses revers comme il lui a raconté ses prospérités ;
“ il avoue ses mauvais choix. il déplore ses erreurs.
“ Il donne au Czar la grande leçon de l'orgueil cor-
“ rigé et d'un caractère supérieur à la fortune.

“ M. Thomas avait formé le plan d'un autre
“ ouvrage *sur le génie des peuples à toutes les gran-*
“ *des époques de leur existence*, et personne n'était
“ plus propre que lui à remplir ce beau sujet, par
“ la profonde méditation qu'il avait faite de l'His-
“ toire, par la saine philosophie qu'il y aurait ré-
“ pandue. On y eût retrouvé souvent le pinceau
“ de Tacite et l'âme de Démosthène. . . .”

Si l'Eloge des vertus de M. Thomas est moins long que celui de ses ouvrages, il n'est pas moins intéressant; on en jugera par le morceau qui suit.

“ Homme excellent sous tous les rapports et
“ dans toute l'étendue de ce mot universel. . ., je ne
“ touche à ton image qu'en tremblant ; je crains
“ d'affaiblir ce que je connais, je regrette ce que

" j'ignore. Que de traits cachés par sa modestie ou " perdus dans la solitude où il vivait ! Une femme " de ses amies, que l'ingénieuse finesse de l'obser- " vation suivante et la pureté du sentiment qu'elle " renferme ne manqueront pas de faire nommer, me " parlait il y a quelque temps de la vigilance conti- " nuelle de M. Thomas sur ses défauts. *Par* " *exemple*, me disait-elle, *il aimait trop la gloire* " *pour n'être pas qnelquefois agité par les succès* " *des autres ; mais je ne surprenais cette belle fai-* " *blesse de son âme que par l'excès des éloges dont* " *il accablait alors ses heureux rivaux. Il en était* " *de même de toutes les imperfections qu'il pouvait* " *avoir ; elles lui faisaient toujours embrasser avec* " *exagération les qualités opposées ; en sorte que je* " *ne me suis jamais aperçue de ses défauts que par* " *ses vertus.*"

A ce trait, auquel les personnes qui connaissent madame Necker ont reconnu sans peine et la finesse de son esprit observateur et sa sensibilité profonde, ajoutons encore le parallèle que M. de Guibert s'est permis de faire ensuite entre le caractère de M. Thomas et celui de M. de La Harpe (1); ce dernier a en lui-même la bonne foi de s'y reconnaître et l'indiscrétion de s'en plaindre. Au portrait de l'homme de lettres qui ne respire que pour la gloire et pour la vertu on oppose celui de l'hom-

(1) M. de Guibert n'a jamais pu pardonner à M. de La Harpe d'avoir remporté le prix de l'*Eloge de Catinat*, auquel il croyait avoir le droit le plus incontestable.

me de lettres qui n'aspire qu'aux jouissances momentanées de la réputation. Celui-ci, dit-on,

" Celui-ci sacrifie toujours la durée à l'éclat
" et la vérité à l'effet; il produit sans cesse, parce
" qu'il veut continuellement entretenir le public de
" lui, et rien ne mûrit dans ses mains, parce qu'il
" est dévoré de l'impatience de cueillir. Toujours
" inquiet, toujours ombrageux, il passe sa vie à
" écouter autour de lui le bruit qu'il croit faire ; il
" assigne des règles, il distingue les genres, il pose
" les limites, et il oublie que le génie franchit quel-
" quefois avec bonheur ces barrières importunes.
" Il pâlit des succès, et il les analyse pour les ré-
" duire au niveau des siens. L'infortuné ! comme
" s'il ne pouvait exister de mérite qu'à ses dépens ;
" comme si la carrière de la gloire n'était pas une
" patrie commune, un champ inépuisable où les
" moissons peuvent sans relâche succéder aux mois-
" sons ; comme s'il n'était pas plus beau de s'élever
" au milieu de rivaux qu'on honore que de planer
" sur la médiocrité et de dominer dans un désert !"

Nous croyons devoir terminer ici notre analyse du Discours de M. de Guibert ; car il n'y a rien de fort remarquable dans la manière dont il a payé le tribut d'usage aux grandes qualités de Louis XIV et du cardinal de Richelieu, aux vertus plus touchantes de Louis XVI et de son auguste compagne. Avec quelque sévérité qu'on ait jugé ce Discours depuis qu'il est imprimé, n'a-t-il pas rempli son objet par la sensation qu'il a faite sur l'assemblée imposante

devant laquelle il fut prononcé ? On ne saurait se dispenser même, à la lecture la plus tranquille, d'y admirer encore et de beaux mouvemens et l'empreinte intéressante d'une âme sensible, d'un caractère plein d'énergie et d'élévation. Si l'on y voit moins de méthode que de chaleur et d'abandon, avons-nous entendu beaucoup de Discours académiques qu'on puisse honorer du même reproche ? On y trouve le mot de *gloire* répété trop souvent, à la bonne heure ; mais comment se résoudre à l'effacer lorsqu'on sent de bonne foi que ce mot est parti d'un cœur rempli d'amour pour la gloire ? On sait que depuis sa plus tendre jeunesse M. de Guibert n'a respiré que pour elle. Les passions nobles, comme il l'a dit lui-même, deviennent honorables par leur constance ; elles n'ont pas besoin d'être couronnées par le succès pour obtenir quelque estime aux yeux des hommes.

Ce n'est pas sans raison que l'on a relevé dans ce Discours quelques phrases hasardées, quelques expressions peu correctes. Nous n'aimons point qu'on dise à l'Académie, *recevez les ordres de la postérité*, parce que cela n'est guère plus facile à entendre qu'à exécuter ; nous n'aimons point qu'on soupçonne le bon M. Thomas *d'avoir eu la conviction secrète de faire reculer devant son talent les bornes de la nature*, parce que c'est précisément là ce que M. de Voltaire appelait du *galithomas*, et que ce ne sont point ces défauts d'un académicien d'ailleurs si estimable qu'il faut faire revivre ; ils

n'ont été que trop imités; mais des discussions de ce genre ne conviennent point à l'objet de nos feuilles.

La réponse que M. de Saint-Lambert a faite au récipiendaire a paru fort sage, mais de peu d'effet; il est vrai que la manière dont elle fut prononcée n'était pas propre à la faire valoir; il est difficile d'imaginer un organe plus pénible, plus ingrat. M. de Saint-Lambert s'est borné à rappeler au public avec beaucoup de simplicité les titres les plus connus de M. de Guibert, son *Essai sur la tactique* (1) (l'auteur, lorsqu'il le composa, n'avait que vingt-quatre ans), son Livre *sur l'Ordre profond et sur l'Ordre mince*, ses Poëmes, son *Connétable de Bourbon*, et ses *Gracques*; tout cela ne devait pas prêter, ce semble, à de violentes critiques; cependant le nouvel académicien a trouvé mauvais qu'on eût oublié ses *Eloges*, et qu'on ait traité modestement de *Poëmes* de véritables Tragédies. M. le maréchal de Broglie a trouvé beaucoup plus mauvais encore que, en parlant du Livre *sur l'Ordre profond*, le directeur de l'Académie ait paru prendre la liberté de décider contre lui en faveur du système de son nouveau confrère, et ce dernier article a été supprimé en entier à l'impression.

La famille de M. de Praslin n'a pas été non plus trop contente de la manière dont M. de Saint-

(1) Il *n'y a*, disait le Roi de Prusse, que M. de Saint-Lambert a cité comme garant du mérite de l'ouvrage, *il n'y a pas grand mal à faire un mauvais Livre à vingt-quatre ans.*

Lambert a rappelé la fermeté avec laquelle M. Thomas, qui occupait un poste honorable auprès de ce ministre, préféra le malheur de lui déplaire à celui d'être complice de l'injustice qu'il voulait faire à M. Marmontel, dont il croyait avoir à venger sa société. " Pour empêcher M. Marmontel d'entrer " à l'Académie, M. de Praslin voulut engager M. " Thomas à demander la place qui vaquait ; il ne " put l'y déterminer et fut mécontent ; il ne ren- " voya pas M. Thomas, si c'est ne pas renvoyer " l'homme de bien qu'on a aimé que le traiter avec " indifférence ; M. Thomas demanda la permission " de se retirer. Depuis ce moment il craignit plus " les protecteurs que la pauvreté...." Ajoutons, pour l'honneur de la Providence ou de l'amitié, qu'elle daigna souvent choisir pour son ministre, que cet extrême désintéressement fut assez bien récompensé ; M. Thomas, quoiqu'il n'ait presque rien retiré de l'impression de ses ouvrages, jouissait, lorsqu'il est mort, de seize à dix-huit mille livres de rente.

La séance académique a été terminée par la lecture que nous a faite M. Ducis d'une *Epître à l'Amitié*, ayant pour épigraphe ces mots de Fénélon : *Il serait à désirer que tous les bons amis s'entendissent pour mourir ensemble le même jour.*

Il n'y a dans cet ouvrage aucune espèce de plan, point d'unité de sujet ; ce sont des lieux communs sur l'amitié, sur l'amour, sur la préférence qu'on doit au premier de ces sentimens ; c'est en-

suite l'effusion de la reconnaissance du poëte pour les soins que lui rendit M. Thomas à l'occasion du funeste accident qui pensa lui coûter la vie à son retour de Chambéry; ce sont enfin des regrets sur la perte de son illustre ami. Il n'y a pas plus d'unité dans le ton de cette longue Epître qu'il n'y en a dans le plan ; ici c'est tout le faste, toute l'emphase de la poésie épique ; là c'est toute la fadeur de l'églogue ; mais à travers ce triste chaos et de sentimens et d'images et de mots on voit briller par-ci par-là des vers d'une grande beauté. En voici qui ont été fort applaudis et qui nous ont paru mériter de l'être ; le poëte parle de l'instant où il revoit son ami qui a volé à son secours.

C'est lui, je le revois : ô que de pleurs coulèrent !
Comme en mes faibles bras ses bras s'entrelacèrent !
Appuyé sur ton cœur, renaissant sous tes yeux,
Dans quelle extase, ami, je contemplai les cieux ;
J'admirai leur azur, je regardai la terre,
Je crus me ressaisir de la nature entière.
Ah ! sortant de la tombe où l'on fut endormi,
Qu'il est doux de revoir le ciel et son ami !

Ce sont ses adieux à son ami prêt à partir pour Nice.

Tu pars. Climats heureux, je le confie à vous.
Zéphyrs, apportez-lui vos parfums les plus doux,
De vie et de bonheur chargez l'air qu'il respire ;
Pour prix de vos bienfaits vous entendrez sa lyre.

N'oublions point encore le beau mouvement qui termine la peinture de ses regrets.

Donnez-moi, mes amis, des lauriers et des fleurs ;
Je l'en veux accabler, j'en veux couvrir sa cendre.
Mais son cercueil frémit, ma voix s'est fait entendre.

Oui, mon ami, c'est moi, mon accent t'est connu....
C'est moi que tout sanglant tes bras ont soutenu.
Quoi ! c'est moi qui renaît, et c'est toi qui succombe ;
Hier contre son sein, aujourd'hui sur sa tombe.

Caroline de Lichtfield, publiée par le Traducteur de Werther ; deux volumes in-12. Ce petit Roman, qui a eu le plus grand succès dans ce pays-ci, est d'une Dame de Lausanne, madame de Crouzas, fille de M. Pollier, auteur d'un ouvrage assez estimé, *De l'Influence des mœurs sur le Gouvernement*. Madame de Crouzas pensa devenir elle-même, il y a quelques années, l'héroïne d'un fort beau Roman ; elle avait inspiré une grande passion à mylord Galloway, qui n'avait alors que seize à dix-sept ans, et faisait ses études à Lausanne ; elle-même en avait environ vingt-cinq. Le jeune mylord l'avait enlevée, et se disposait à l'épouser, en face de l'Eglise, dans un village des environs, lorsque le bailli du lieu, d'accord avec le gouverneur de mylord, trouva je ne sais plus quel moyen de troubler la fête et de faire partir subitement notre jeune épouseur pour Londres.

Caroline mérite d'être distinguée de la foule des Romans que chaque année voit naître et mourir. Les situations en sont neuves et touchantes ; le style, à quelques négligences, à quelques incorrections près, est rempli de grâce, de naturel, d'intérêt et de vérité. Ce Roman commence par où les autres finissent, par le mariage de l'héroïne. Il est

vrai qu'elle n'est pas plutôt mariée, que son mari a la générosité de consentir à se séparer d'elle; il est d'une laideur si effrayante, que sa jeune épouse conçoit pour lui l'aversion la plus insurmontable. Devinerait-on ce qui la ramène vers ce nouvel Azor qu'elle finit par adorer? C'est une grande passion pour le meilleur ami de son époux, pour un homme charmant qui doit tout à ce mari disgracié, qui fut seul cause de tous les malheurs de sa vie; car c'est en attaquant sur de faux soupçons le comte de Walstein, le mari de Caroline, que le baron de Lindorf, qui venait d'en recevoir les services les plus essentiels, l'avait blessé si malheureusement, qu'il en était devenu un objet hideux après avoir été un des plus beaux hommes de la Cour de Berlin, etc., etc.

Nous ne prétendons point garantir la vraisemblance de tous les incidens de cette histoire, mais nous osons promettre à tout lecteur sensible qu'elle lui fera éprouver souvent les émotions les plus vives et les plus douces. En doit-on demander davantage au meilleur Roman?

L'auteur annonce lui-même dans un petit avertissement que le fonds de *Caroline* est pris d'un conte inséré dans un Recueil allemand intitulé *Bagatelles (Kleinigkeiten)*. Le premier volume est très-supérieur au second. Ce Roman a eu un succès prodigieux.

Avant d'être venu à Paris, disait souvent M. de

Caraccioli, aujourd'hui premier ministre du Roi de Naples, je me faisais de l'Amour l'idée du monde la plus séduisante; je me le peignais comme un Dieu charmant; je croyais vraiment lui voir des ailes d'azur, un carquois brillant, des flèches d'or. J'ai bien ouvert les yeux, j'ai vu que ce n'était qu'un vilain petit Savoyard qui courait le matin, laissant des billets de porte en porte.

—

C'est encore lui qui se plaisait à répéter ce mot d'une femme, que le Mathusalem des amours en France ne vécut que six jours.

—

La curiosité, dit M. Dubucq, est suicide de sa nature, et l'amour n'est que la curiosité.

—

M. de Voltaire a presque toujours imité, mais avec quelle supériorité ! Il est, disait M. Dubucq, comme le faux Amphitryon ; quoique étranger, c'est toujours lui qui a l'air d'être le maître de la maison ; et ne serait-ce pas monsieur, comme Jupiter, parce qu'il était Dieu chez lui ?

—

Montesquieu, pour peindre la plus cruelle des tyrannies, celle qui s'exerce à l'abri des lois, dit qu'elle écrase l'homme qui se noie avec la planche sur laquelle il espérait échapper au naufrage. Suivant M. Dubucq, Moïse a exprimé ce sentiment avec plus d'énergie dans cette loi saintement mysté-

rieuse du Lévitique : *Tu ne feras point bouillir le chevreau dans le lait de sa mère.*

—

Tout le monde se souvient de ces vers de l'Hymne à l'Amitié dans *Castor et Pollux* :

Et tu serais la volupté
Si l'homme avait son innocence.

Aux yeux de M. Dubucq, ce ne fut jamais qu'un *non sens*, qu'il compare à ce trait si connu du berger, qui disait que, s'il était Roi, il garderait ses moutons à cheval.

—

Trait peu connu du caractère de Louis XV, mais que nous tenons de bonne part.

Quand feu M. de Montmartel eut réglé ses comptes avec le Gouvernement, le ministre fut chargé de lui offrir une récompense proportionnée aux services qu'il avait rendus à l'Etat ; il refusa tout : Je suis content, je n'ai besoin de rien. Six mois après, il revient trouver le ministre : J'ai refait, dit-il, mon compte, il me faut absolument cinquante mille écus pour régler tous mes arrangemens de famille ; après les offres que vous aviez bien voulu me faire, je me flatte que vous ne refuserez pas de les demander au Roi.—Mais il n'y a que six mois que vous refusiez les propositions les plus brillantes, et vous avez besoin aujourd'hui de cinquante mille écus ?—Cela est ainsi, et je vous demande en grâce de mettre ma requête sous les

yeux de Sa Majesté.... Le ministre en parla au Roi comme de la demande du monde la plus extraordinaire. Le Monarque, fort embarrassé, se lève brusquement et répond en s'en allant avec une confusion marquée: Il faut, oui, il faut les lui donner.

L'énigme fut bientôt expliquée; le Roi voulait ces cinquante mille écus pour lui-même, et n'avait pas voulu cependant les demander pour son compte au trésor royal.

—

Il n'y a plus d'hommes à bonnes fortunes, disait une femme de beaucoup d'esprit; c'est ce qu'a dit à sa manière un des plus éloquens prédicateurs de nos jours: *La vertu dans ce siècle est si décriée qu'il n'y a plus d'hypocrisie.*

—

Numa Pompilius, second Roi de Rome; par M. de Florian, capitaine de Dragons, et gentilhomme de S. A. S. Monseigneur le Duc de Penthièvre, de l'Académie de Madrid, etc. A Paris, un volume in-8vo, de l'imprimerie de Didot l'aîné.

Il est aisé de voir qu'il n'y a pas de grands efforts de génie dans l'invention de ce Poëme; on n'y trouve pas l'apparence d'une situation neuve, d'une comparaison originale, et la manière dont ce plan est exécuté n'annonce assurément pas plus d'imagination que le plan même. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce Roman poétique, c'est la reconnaissance d'Anaïs sous le voile mystérieux de la

nymphe Egérie; mais je ne sais si cette idée paraîtra fort heureuse, à moins qu'on n'y cherche quelque motif secret, comme celui de justifier l'étrange méprise de M. le cardinal de Rohan. Aurait-il voulu nous prouver que puisqu'un Prince aussi sage, aussi éclairé que Numa Pompilius a bien pu prendre la petite Anaïs, avec laquelle il avait vécu plusieurs mois, qu'il était sur le point d'épouser, pour une nymphe, pour une divinité destinée à faire le bonheur des Romains, M. le Cardinal peut bien avoir pris, la nuit, dans les bosquets de Versailles, une demoiselle Oliva pour une personne auguste.

Quoi qu'il en soit, ce nouvel ouvrage de M. de Florian, tout léger qu'il est d'idée, tout faible qu'il est de conception, se fait lire sans peine; si la couleur en est un peu monotone, si le style en est quelquefois maniéré, on ne saurait lui refuser le mérite que l'auteur a montré dans ses autres ouvrages, de la douceur, de la grâce, de la facilité. Le plus grand reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir voulu s'essayer dans un genre qui ne paraît pas être le sien. Il a beau chercher le ton épique, il retombe toujours dans celui de la romance et de l'églogue; il a beau donner à son héros des passions ardentes, il a beau lui faire entreprendre des actions et des travaux dignes d'Hercule, ce héros a toujours je ne sais quel air mouton dont il ne saurait se défaire; sous le pinceau de M. de Florian, le furieux Ajax, le bouillant Achille ne seraient que des bergers en casque.

En lisant Numa, disait l'autre jour la Reine au baron de Besenval, *il m'a semblé que je mangeais de la soupe au lait.* On exprimerait difficilement d'une manière plus simple, plus vraie et plus plaisante, l'impression que produit le ton qui domine dans cet ouvrage.

Les amis de M. de Florian ont cité comme une preuve de sa modestie la fiction que voici. Numa dans un songe voit la déesse Cérès et lui demande la sagesse. Cérès lui répond : " J'avais prévu ta demande, et j'ai prié ma sœur Minerve de te combler de ses dons. Ne t'attends pas cependant à devenir son favori comme le fut le fils d'Ulysse. Non, mon cher Numa, aucun mortel ne doit se flatter d'approcher du divin Télémaque ; c'est le chef-d'œuvre de Minerve, elle-même n'oserait tenter d'égaler son propre ouvrage. Mais heureux encore celui qui marchera de loin sur ses traces ! Heureux le jeune héros sur qui la Déesse laissera tomber quelques regards et qui occupera le second rang, quoique si éloigné de son modèle !"

L'idée est ingénieuse ; mais n'eût-il pas été plus modeste encore, plus sage au moins, de ne pas même se permettre ici de rappeler le souvenir de *Télémaque* ?

Avril 1786.

M. le comte de Genlis ayant trouvé dans les papiers de la succession de madame la maréchale

d'Estrées un mémoire de 4,000 livres non acquitté pour du vin de Sillery, vendu à M. le marquis de Conflans, lui a envoyé le mémoire avec ce couplet, sur l'air de Grégoire dans *Richard Cœur-de-Lion*.

Que le marquis de Conflans
Achète du bon vin blanc,
La chose est facile à croire,
Car on sait qu'il aime à boire;
Mais pour donner de l'argent,
Vraiment, vraiment,
Il y pense rarement;
Il veut être comme Grégoire,
Sans payer boire.

M. de Conflans a répondu à M. de Genlis, sur le même air.

Quand au marquis de Conflans
On vend de mauvais vin blanc.
Du vin qu'il ne saurait boire,
Loin d'acquitter le mémoire,
Il le renvoie au marchand,
Pestant, jurant;
C'est très-juste assurément.
Et doit-il donc plus que Grégoire
Payer sans boire!

Quelques conversations sur la manière de faire des synonymes, auxquelles le Livre de l'abbé Roubaud avait donné lieu, ont faire naître à madame de Staël Holstein ambassadrice de Suède l'idée de s'essayer dans ce genre d'écrire. Cet essai a paru un modèle.

VÉRACITÉ, FRANCHISE.

On est franc par caractère, on est vrai par principes; on est franc malgré soi, on est vrai

parce qu'on le veut. La franchise interrogée souvent ne peut pas garder un secret; mais la vérité, étant une vertu, cède toujours le pas à une vertu d'un ordre supérieur alors qu'elle la rencontre. La franchise se trahit, la véracité se montre; la véracité est courageuse, la franchise est imprudente. Un menteur qui se repent peut devenir vrai, mais jamais franc : on pourrait persuader à un homme franc qu'il doit mentir ; mais cela n'avancerait à rien, car il ne pourrait exécuter sa résolution; si un homme vrai l'avait prise, le plus difficile serait fait. Je regarde le visage d'un homme franc et j'écoute les paroles d'un homme vrai. Il faut souhaiter de traiter avec un homme franc, mais confier ses intérêts à un homme vrai ; car la vertu est plus maîtresse d'elle-même que le caractère. Dans les négociations, la vérité a de l'avantage sur la finesse; la vertu intimide le vice, mais la franchise ne déconcerte pas la fausseté; c'est une manière d'être contre une manière d'être. Cependant, si j'avais à choisir, j'aimerais mieux vivre avec un homme franc; car je saurais de lui ce qu'il doit me dire et quelquefois ce qu'il doit me cacher; je le préférerais aussi, parce qu'il aurait toujours l'air d'être entraîné par moi, et qu'on trouve plus de plaisir à obtenir qu'à recevoir ce qu'on a résolu de nous donner. Je le préférerais enfin, parce que les qualités ont pour les autres cet avantage sur les vertus, qu'elles exigent moins de respect en donnant la même jouissance.

Trait *et Saillie*.

Un trait vient de l'esprit, une saillie du caractère ; on lance un trait, une saillie échappe. Celui qui dit un trait en a la conscience ; celui qui dit une saillie est étonné de l'effet qu'elle produit. Le mouvement qui l'a inspirée fait tout le prix d'une saillie ; le mot qui l'a exprimé tout le charme d'un trait. On peut préparer un trait ; mais préparer une saillie est un contre-sens. J'aimerais mieux être l'objet d'un trait que d'une saillie ; car l'on croit vrai tout ce qui est dit involontairement, et une épigramme faite sans intention est la plus dangereuse de toutes. Celui qui dit une saillie le plus souvent se parle à lui-même ; celui qui dit un trait pense toujours à ceux qui l'écoutent. Un trait est spirituel, une saillie est originale. Dans la société, j'aime mieux rencontrer un homme qui parle par saillies que par traits ; le premier sera sans prétention parce qu'il parlera malgré lui ; l'autre sera exigeant parce qu'il voudra le prix de ses efforts ; l'un parlera quand la colère, l'enthousiasme ou la gaieté le gagnera, l'autre quand le trait sera arrivé. Je ne demande pas à l'un de m'amuser tous les jours, mais j'y oblige l'autre ; car il en a l'intention. Enfin les envieux pardonneront plus aisément les saillies que les traits ; comme elles sont presque toujours inspirées par le caractère, il peut arriver que celui qui

les remarque et les saisit ait plus d'esprit que celui qui les dit.

Il est des personnes à qui les traits échappent comme les saillies, en qui l'esprit est naturel comme le caractère; mais j'avoue que je ne fais jamais de synonymes d'après de semblables personnes; car je ne distingue, je n'examine, je n'analyse rien en elles; je jouis et je me livre au charme sans chercher à le définir.

ANECDOTE *dont nous n'osons garantir la vérité, mais que nous tenons d'une personne qui sous plus d'un rapport mérite une grande confiance.*

On sait que le plan de la révolution qui a eu lieu en Suède en 1772 a été concerté en France lorsque le Roi y était en 1770; depuis ce moment il le portait toujours sur lui, et le peu de personnes qui étaient du secret le gardaient fidèlement. Toutes les mesures étaient prises pour l'exécution, et l'on n'attendait que le retour du baron de Springporten, qui devait amener des troupes de la Finlande. L'indiscrétion ou peut-être la cupidité de madame du Barri, que Louis XV, selon sa louable coutume avec ses maîtresses, avait mise dans sa confidence, faillit à tout perdre. L'ambassadeur d'Angleterre à la cour de Versailles fut instruit du projet par cette Dame, et ne perdit pas un moment à en faire part au ministre anglais à Stockholm; celui-ci le commu-

niqua au comte d'Osterman, ministre de Russie, qui en avertit les créatures qu'il avait dans l'assemblée des Etats.

Le 18 Août au soir il transpirait quelque chose, et le comité secret devait s'assembler le lendemain. Le Roi, averti du danger qu'il courait d'être arrêté dans son palais même, se rendit sur-le-champ chez le comte de Salza, une des meilleures têtes parmi ses partisans, mais qui était alors malade. Sa Majesté lui demande conseil. Sire, répondit le Comte, ne consultez que votre courage, prenez vos mesures pendant la nuit et demain tout ira bien. Il vaut mieux prévenir que d'être prévénu.... Le lendemain, pendant que le comité secret délibérait, le Roi rendit leur délibération inutile en s'emparant du pouvoir qu'il a conservé. La révolution étant achevée, le Roi envoya demander au comte de Salza s'il était content de lui.

Quoique le comte d'Osterman eût été bien informé, et qu'en conséquence il eût fait tout ce qui pouvait dépendre de lui, l'Impératrice de Russie le rappela, et le priva lui et toute l'Ambassade de six mois d'appointemens.

Mai 1786.

On se souvient de la grande révolution que méditait M. Bertin lorsqu'il proposa le plus sérieusement du monde à Louis XV d'inoculer aux Français l'esprit chinois. Sans soupçonner aucun de nos mi-

nistres actuels d'un semblable projet, ne serait-on pas tenté de croire que quelque génie aussi entreprenant que celui de M. Bertin s'est occupé depuis quelques années des moyens de nous inoculer l'esprit anglais, et qu'il y a même assez passablement réussi? Ce qu'il y a de sûr au moins, c'est que le goût non-seulement des modes, mais encore des usages et des mœurs de cette Nation rivale n'a jamais été porté plus loin en France. Pour le croire, il suffit de regarder autour de soi; pour s'en convaincre plus tristement encore, il n'y a qu'à consulter depuis dix ou douze ans la balance de notre commerce avec l'Angleterre, on y verra ce que coûte au Royaume la manie des chevaux, des voitures, des meubles, des étoffes, des bijoux de toute espèce qu'on fait arriver ici de tous les ports de la Grande-Bretagne. La seule langue étrangère qu'on cultive avec quelque application, la seule qui entre essentiellement dans le plan des éducations à la mode est la langue anglaise; les seuls livres étrangers qu'on daigne traduire sont des livres anglais.

Mais ce n'est pas tout; les objets dont on vient de parler varient et ne laissent le plus souvent que de faibles traces; il en est qui ont une influence bien plus puissante sur les mœurs, sur le fonds même du caractère. Ce qui depuis plusieurs siècles a modifié de la manière la plus caractéristique le génie de la Nation, c'est la galanterie, l'esprit de société, le goût de la toilette; ce dernier article, pour peu qu'on y réfléchisse sans prévention, est de la plus

grande importance par ses rapports multipliés avec les deux autres ; eh bien ! l'anglomanie et ses progrès effrayans menacent également la galanterie des Français, leur esprit de société, leur goût pour la toilette.

Il est rare aujourd'hui de rencontrer dans le monde des personnes qui soient ce qu'on appelle habillées. Les femmes sont en chemise et en chapeau, les hommes en frac et en gilet. Cette manière de se vêtir est, je l'avoue, très-commode, il s'en faut bien même qu'elle soit dépourvue de grâces ; mais a-t-elle la noblesse, la dignité convenable à une Nation qui dans ce genre jouit si long-temps du beau privilége de servir d'exemple et de modèle à toutes les autres ? Peut-elle exercer aussi utilement cette attention, cette recherche, ce désir extrême de plaire, dont l'habitude est si précieuse à contracter, même dans les petites choses, parce qu'elle s'applique ensuite sans efforts aux plus grandes, aux usages de la société, aux manières, au ton de la conversation, à la culture de l'esprit, aux chefs-d'œuvre des arts, du génie et de l'imagination ?

Comment l'esprit de société se conserverait-il au milieu de tant de goûts faits pour nous en éloigner chaque jour davantage, au milieu de tant d'institutions nouvelles qui semblent n'avoir été imaginées que pour le détruire ! L'esprit de société ne se forme que dans ces cercles où les hommes, rapprochés des femmes, s'inspirent mutuellement le besoin de paraître aimables, où cette envie de plaire

et de réussir, en excitant les jeux de l'esprit et de l'imagination, en ne leur permettant rien qui puisse blesser la décence et le goût, donne aux idées comme au langage plus de grâce et de finesse, quelquefois même plus de justesse et de douceur ; car, si les idées d'un esprit sauvage ont plus d'originalité, celles qui ont été adoucies par les égards dus à la société sont souvent plus justes, elles sont au moins d'une application plus sûre et plus facile. Mais ces cercles si propres à entretenir l'esprit national, où les trouver désormais si l'on continue à suivre la pente que paraissent avoir prise nos mœurs et nos usages ?

Les hommes et les femmes se rencontrent sans doute encore quelquefois, mais peut-on dire qu'ils se voient ? Depuis l'établissement des petites loges, il n'y a guère que les amis intimes qui puissent être sûrs de trouver les femmes chez elles. Si la petite loge n'est pas réellement occupée, c'est au moins un prétexte fort simple, fort honnête pour fermer sa porte à la société et ne la laisser ouverte qu'à l'ami du jour, de la veille ou du lendemain. Il y a vingt-cinq ans, me disait encore l'autre jour mademoiselle Clairon, qu'une femme qui aurait paru plus de deux ou trois fois par mois au spectale se serait affichée de la manière du monde la plus indécente. Grâce à l'invention des petites loges, elles y vont impunément tous les jours, et ce n'est qu'à l'instant du souper qu'on les trouve chez elles ; en conséquence, on n'arrive dans les maisons qu'à dix heures

du soir; dans celles où l'on ne joue point l'on ne tarde pas à se mettre à table; mais les femmes y sont pour ainsi dire seules: la plupart des hommes, même les jeunes gens ne soupent plus; ils restent, dans le salon, à jouer ou à causer entre eux; comment souper quand on a dîné à l'anglaise, à quatre ou cinq heures du soir? L'heure de la comédie n'ayant point été reculée comme celle des repas, et la fureur d'aller aux Spectacles étant plus universelle que jamais, on sort des maisons où l'on a dîné comme d'une taverne; le temps à donner à la conversation échappe après le dîner comme avant le souper.

La philosophie du siècle est d'un usage si commode! Elle nous a fait sentir qu'il n'était point de perte plus irréparable que celle du temps; on l'épargne donc à tous égards le plus qu'il est possible. C'est grâce à ce calcul que le désir de jouir a remplacé celui de plaire; ce qu'on appelait autrefois un homme à bonnes fortunes n'existe plus, on n'en connaît aujourd'hui guère d'autres que celles qu'on achète, ou que les circonstances vous mettent à portée d'obtenir sans trop de peine. La concurrence est devenue si grande qu'il n'y a plus disette pour personne. On est parvenu à calculer si juste le prix de ses soins et de son temps, qu'il y aurait vraiment un grand ridicule à marquer dans la société beaucoup d'attentions pour une femme, sans la certitude, du moins sans une espérance assez prochaine de l'avoir ou bien de l'afficher avec succès; ce serait prendre un air de vieille Cour, et c'est,

comme chacun sait, le plus mauvais air du monde. Le peu de gêne et de contrainte qui règne dans les sociétés du plus haut rang a porté dans celles d'une classe inférieure une familiarité aussi sotte qu'indécente. Plusieurs de nos courtisanes se sont élevées par leur fortune au niveau des femmes comme il faut. L'amusement, les plaisirs, l'extrême liberté, tous les genres de séduction ayant attiré souvent chez elles les hommes de la meilleure compagnie, les femmes honnêtes se sont trouvées dans l'alternative cruelle, ou de prendre pour ainsi dire le rôle de ces dangereuses enchanteresses, ou de se voir absolument délaissées. Quelle atteinte portée à la décence, à la dignité surtout du véritable amour, à l'aimable galanterie des mœurs chevaleresques ! Par une suite nécessaire de ce nouvel ordre de choses, vu le peu de temps qu'on est obligé de donner aux soins de la galanterie, les hommes se sont accoutumés à vivre beaucoup plus entre eux. De là le prodigieux succès qu'a eu l'établissement des clubs à l'anglaise; on en voit éclore tous les jours de nouveaux, le club politique, le club militaire, le salon de la Comédie italienne, le salon des Arts, le club des Echecs, celui des Américains, etc., etc. Ce sont des assemblées très-nombreuses, composées de gens qui ne se connaissent presque pas, mais qui ont consenti à se rencontrer dans le même lieu sans s'obliger à faire les uns pour les autres aucun frais ni d'esprit, ni d'attention, ni de complaisance; ne point se gêner mutuellement est pour ainsi dire la seule politesse

qui dans ces sociétés soit de rigueur. On y arrive à l'heure que l'on veut, on en sort de même ; on y peut paraître sans aucune espèce de toilette, dans le sens figuré comme dans le sens propre. Il y règne une assez douce égalité, mais sans confiance, sans mouvement, sans intérêt ; on y trouve sans doute des hommes d'une conversation aimable et instructive ; mais le ton général dont ces cercles sont susceptibles n'en est pas, comme l'on voit, plus propre à former ou à entretenir l'esprit de société.

Dans le nombre de ces nouvelles institutions il n'y en a que deux où les femmes aient été admises; c'est la Société olympique et le Lycée. La première est une association de franc-maçonnerie qui n'a guère d'autre objet que l'amusement ; on y fait de la musique, on y donne des fêtes ; mais, excepté les jours consacrés à cette destination, l'Olympe du Palais-Royal est absolument désert.

Quant au Lycée, c'est un établissement qui doit être distingué de tous les autres, et qui nous paraît digne des plus grands encouragemens ; c'est une véritable académie pour les femmes et pour les gens du monde et qui pourrait contribuer, ce semble, très-heureusement à réparer les défauts sans nombre de nos éducations publiques et particulières. L'esprit philosophique qui a présidé à la formation actuelle du Lycée, les connaissances qu'on y professe, le choix des hommes de lettres chargés de les enseigner, l'intérêt qu'ils ont su répandre sur leurs instructions, en laissent concevoir les plus

grandes espérances. Il n'y a point de collége public qui puisse lui être comparé, il n'en est point qui pût remplir le même objet. On parle à des hommes faits avec plus d'intérêt et de liberté qu'à des enfans, et le désir de rendre ses leçons agréables aux femmes, aux gens du monde, inspire à l'instituteur des ressources qu'il n'eût point trouvées sans un pareil motif; c'est surtout dans un pays où l'éducation des jeunes gens destinés aux emplois militaires, aux charges de la magistrature et de la Cour finit pour ainsi dire au moment où elle devrait commencer qu'une instruction de ce genre devient et plus utile et plus nécessaire. Il n'en résultera, dit-on, que des connaissances superficielles....pour un grand nombre des auditeurs sans doute, mais non pas pour tous; des prétentions ridicules; toutes les prétentions, comme l'a observé M. de Condorcet dans le Discours par lequel il a fait au Lycée l'ouverture des leçons de mathématiques, « Toutes les prétentions naissent également de l'ignorance de l'homme « et de l'ignorance plus grande qu'il suppose à ceux « devant lesquels il les montre. Ainsi nous croyons « que le meilleur moyen de diminuer le nombre des « gens à prétentions c'est celui de chercher à diminuer celui des dupes qu'ils font ou qu'ils croient « faire..Les lumières superficielles valent mieux que « l'ignorance, pourvu que ces lumières superficielles « soient très-répandues; c'est seulement lorsqu'elles « sont très-rares qu'elles peuvent inspirer l'orgueil « de s'ériger en juge, ou la vanité de se parer du

" peu qu'on sait. Toute connaissance réelle, quel-
" que légère qu'elle soit, est utile lorsqu'elle est
" commune, et il n'y en a point qui ne puisse deve-
"nir nuisible, tant qu'un petit nombre d'hommes
" la possèdent exclusivement, etc."

Nous revenons aux clubs ordinaires, et quelque agréable qu'en soit l'institution pour les hommes paresseux ou pour ceux qui, par les circonstances où la fortune les a placés, ne seraient pas d'ailleurs à portée de voir beaucoup de monde, il faut convenir qu'on ne pouvait guère imaginer d'établissement plus contraire aux intérêts de la société, et surtout de la société des femmes. Si notre heureuse inconstance ne permettait pas d'espérer que la mode n'en sera pas éternelle, il y aurait sûrement à craindre que le goût des clubs n'amenât insensiblement une révolution très-marquée et dans l'esprit et dans les mœurs de la Nation ; mais cette disposition que nous avons si naturellement à nous lasser de tout, rassure sur nos folies, comme elle doit modérer aussi la vanité que nous pourrions tirer de nos plus sublimes projets.

En dépit donc des clubs, des wiskis, des jockeys, des fracs noirs, et de tout ce que le magasin de Sykes offre de vases et de meubles charmans, nous osons prédire encore que nous ne deviendrons pas plus Anglais que nous ne sommes devenus Chinois, quelque ingénieuses qu'aient été les mesures prises par M. Bertin pour opérer cette admirable métamorphose. Ainsi soit-il !

IMPROMPTU *de M. Marmontel à madame la Baronne de Staël Holstein en lui rendant une plume qu'elle venait de laisser tomber.*

Cette plume est une de celles
Qu'à vos pieds déposa l'Amour,
Quand ce Dieu, fixé sans retour,
Vous laissa lui couper les ailes.

VERS *de M. le comte de Rivarol à M. Bose, sur le Portrait de Louis XVI, gravé par M. Henriquez.*

Alexandre, jaloux de l'immortalité,
Se réserva la main d'Apelle,
Afin qu'un peintre si fidèle
Le rendit tout entier à la postérité.
Bose ! le ciel te garde un destin plus prospère.
Apelle ne peignit que l'effroi de la terre.
Plus fortuné que lui, tu peins un jeune Roi
De qui la gloire sans seconde
Sera d'avoir partout fait respecter sa loi,
Sans coûter une larme au monde.

La séance publique de l'Académie française, le jeudi 27 Avril, sans être aussi brillante que la dernière (1), n'a guère été moins nombreuse. On était également curieux de savoir comment s'y pendrait M. Sedaine pour se réconcilier avec le style académique, et comment son ami, M. Lemierre, le sau-

(1) Pour la réception de M. de Guibert.

rait louer dignement sans déroger aux principes de la Compagnie, qu'il avait ce jour-là l'honneur de présider. Le Discours de M. Sedaine n'est pas mieux écrit que ses autres ouvrages ; mais il a paru d'une modestie et d'une simplicité faites pour désarmer la critique ; aussi a-t-il été écouté en général avec une grande indulgence. Le seul endroit qu'on ait distingué par des applaudissemens qui ont dû embarrasser l'amour-propre de l'orateur est celui où il fait une espèce d'amende honorable pour tous les défauts reprochés à sa manière d'écrire : " J'avoue, " dit-il avec son élégance accoutumée, que les re- " proches qui m'*ont été* faits *ont été* justes, *eussé-je* " dans ma conscience des raisons à leur oppo- " ser, etc."

En parlant des travaux que l'académicien qu'il remplace avait préparés pour la nouvelle *Encyclopédie,* M. Sedaine a cru devoir faire une digression éloquente sur les premiers auteurs de ce monument immortel : l'intention du morceau est excellente, mais le mouvement en est un peu gauche. Après avoir rendu à Diderot et d'Alembert l'hommage qui leur est dû, après avoir dit d'eux, *Hommes pour nous, ils ne seront des Dieux que pour les siècles futurs,* il s'est sans doute un peu trop pressé de se placer à leur suite : " Pardonnez, Messieurs (dit- " il), cette digression presque involontaire ; en " rappelant le grand ouvrage de l'*Encyclopédie,* " pouvais-je ne pas citer ces hommes si recomman- " dables et auxquels, permettez-moi de le dire,

" m'ont associé les bontés et les bienfaits de la " Souveraine du Nord....." Ce qu'il ajoute est infiniment mieux, parce que rien n'est plus vrai. " J'aurais résisté peut-être à la vanité de le publier " dans cette assemblée, si cette distinction ne con- " courait pas à justifier le choix dont vous m'avez " honoré."

On s'attendait bien à trouver dans la réponse de M. Lemierre et de l'esprit et de l'originalité; mais, il faut l'avouer, on n'a pas été peu surpris d'y trouver encore infiniment de goût, de la grâce, peut-être même plus de douceur et d'harmonie qu'il n'en eut jamais dans ses vers. Il a eu l'art de rappeler si heureusement tous les ouvrages du récipiendaire, que, grâce à la manière ingénieuse et piquante dont il a su en présenter le souvenir, on a cru les voir rassemblés autour de lui comme autant de trophées de ses nombreux succès. Des reproches dont M. Sedaine venait de reconnaître lui-même la justice de si bonne foi, il a eu l'adresse plus aimable encore de faire naître la louange la plus flatteuse, la plus fine et la plus juste en même temps: " L'aveu (lui dit-il) que vous venez de faire.... " vous excuse et vous honore, et parmi vos titres " de gloire vous aviez seul pour ainsi dire le droit " d'insulter à votre propre triomphe. Vous n'igno- " riez pas que, si l'acteur ne doit voir sur la scène " que son interlocuteur, l'auteur ne doit jamais " perdre le spectateur de vue. Doué d'un tact aus- " si prompt que délicat, il veut trouver dans l'ex-

" pression ce coloris qui est au style ce qu'est à de " certains fruits la fleur qui les couvre. Mais il " est aisé d'apercevoir que par une sorte de défiance " de vous-même vous vous êtes abstenu de dire tout " ce que vous pouviez faire sous-entendre, et que " par d'adroites réticences, par le jeu de la panto- " mime, par des repos, par l'action, vous avez su " éviter une partie des difficultés de l'art d'écrire ; " toutefois l'expression dans les momens d'effet ne " vous a point abandonné, et le mot propre, celui " du cœur, qui peint tout un caractère ou récapi- " tule toute une situation, ne vous a jamais échap- " pé.... Aussi cette Compagnie, dépositaire de la " langue, s'est-elle souvenue que si elle se fait une " loi de couronner les talens qui ont contribué à la " perfection du langage, elle devait aussi ses pal- " mes à l'imagination, au naturel et à l'entente rai- " sonnée du Théâtre, etc."

Si M. Lemierre n'a pu répandre le même intérêt dans l'éloge de l'académicien auquel M. Sedaine a succédé, il n'y a pas mis moins de mesure ni moins d'esprit. Voici ce qu'il dit de son prin- " cipal ouvrage, le *Poëme sur l'art de peindre.* " Au milieu des détails techniques et de pure ins- " truction qui ne pouvaient prendre la couleur poé- " tique, on rencontre des détails d'agrément où l'ins- " piration se fait sentir. Ainsi sur des penchans " escarpés et hérissés de plantes tristes mais salu- " taires, l'œil est réjoui d'espace en espace à la vue

« de quelques fleurs écloses d'elles-mêmes au milieu « des trésors d'une utile végétation. »

Après avoir peint les charmes de la qualité qui distinguait le plus son caractère, « Quel de« vait être (ajoute-t-il) M. Watelet, doux naturel« lement et cultivant encore les arts, puisque leur « effet est d'adoucir les caractères même sauvages, « comme le ciseau du sculpteur amollit le marbre, « comme à l'aide du feu l'on tourne et l'on assou« plit les métaux! La douceur de M. Watelet in« flua jusque sur les sentimens d'aversion dont il « est malaisé de se défendre dans le cours de la vie, « et jamais son éloignement pour ceux dont il avait « à se plaindre ne put aller jusqu'à la haine... »

M. l'abbé Delille devait terminer cette séance académique par la lecture d'un chant de son *Poëme sur l'Imagination* ; mais, après avoir bien dîné chez M. de Montesquiou, après s'être laissé conduire par lui jusqu'à la porte de l'Académie, il s'est échappé comme un écolier. On a déterminé M. le Secrétaire perpétuel à remplacer ce vide par la lecture d'un morceau de prose sur le Goût ; ce morceau, destiné pour la nouvelle *Encyclopédie*, est plein de vues fines et profondes, mais n'a pas fait un grand effet, parce que, en voulant suivre une marche très-méthodique, l'auteur s'est vu obligé de remonter à une suite d'idées ou trop abstraites ou trop élémentaires pour intéresser la classe la plus nombreuse de ses auditeurs.

Juin 1786.

A la mode de faire des synonymes a succédé celle de faire des *Folles*. Ne devait-on pas craindre que le premier de ces amusemens ne finît par donner à l'esprit une justesse dont la société eût sans doute été fort embarrassée? La peinture d'un sentiment exalté jusqu'à la folie, est bien plus digne d'un siècle qui semble avoir mis sa gloire à être de tous les siècles, le plus sensible. Les deux Folles que nous avons l'honneur de vous envoyer ne nous ont été communiquées que sous le sceau du mystère; mais, en confiant ce secret à nos Feuilles, nous ne croyons point l'avoir trahi.

La *Folle de la forêt de Sénart, par madame la Baronne de Staël Holstein.*

Je me promenais il y a quelque temps dans la forêt de Sénart, et mes rêveries m'avaient entraîné dans l'épaisseur des bois. J'étais importuné par l'éclat du soleil, et je cherchais un jour sombre comme ma pensée. J'aperçus à quelques pas de moi une femme endormie. L'imagination montée par plusieurs heures de solitude, cet événement fort simple me frappa; je voyais tout avec émotion, et mon cœur attendri s'ouvrait à toutes les sensations. Je m'approchai d'elle. Ses cheveux épars couvraient une partie de son visage; l'élégance de ses vêtemens semblait annoncer un rang distingué; mais il régnait dans sa parure un désordre que l'art n'avait point préparé, et qui semblait plutôt l'effet

d'une agitation violente. Elle était jeune, je la reconnus aux formes de son visage; mais cet éclat des fleurs, ornement du printemps de la vie, n'embellissait plus ses traits; sa fraîcheur ne ravissait plus les yeux, l'expression de sa figure en faisait le charme; sa beauté semblait toute morale, et c'était au cœur qu'on en recevait l'impression. Je la regardais avec attendrissement; ses yeux fermés exprimaient encore la douleur, et son sommeil paraissait plutôt l'affaissement de la nature que son repos. Elle se réveilla d'elle-même, elle ne pouvait dormir long-temps: en me voyant elle fit un cri, saisit précipitamment un voile épais qu'elle avait près d'elle, le jeta sur son visage et s'éloigna. Je la suivis: Madame, lui dis-je, apprenez-moi de grâce d'où naît l'effroi que je vous inspire.—L'effroi! me répondit-elle, l'effroi!.. Non, c'est moi, .. ce n'est pas vous. . vous restez, vous ne fuyez pas. . Vous ne m'avez-donc pas vue?—Pardonnez-moi, lui dis-je; pendant votre sommeil j'étais près de vous.—Hélas! me répondit-elle, puisque vous m'avez vue vous allez me quitter. Mon voile! pourquoi ne l'avais-je pas? Celui-là m'aurait plaint, il a l'air sensible.—Vous ne vous trompez pas, lui dis-je, Madame; vous m'inspirez l'intérêt le plus tendre.—C'est impossible, s'écria-t-elle, c'est impossible; vous ne savez donc pas qu'on ne peut s'intéresser à moi, ou du moins c'est un instant, après on s'éloigne; pendant cet instant-là je vous dirai tout.. En achevant ces mots, elle se tut. Son

voile mal rattaché me laissait apercevoir son visage. Une absence totale de pensées la plongea d'abord dans une rêverie vague et sans objet. Les mouvemens de ses yeux ensuite exprimèrent successivement le retour de ses idées, mais les mots lui manquaient. Elle remuait les lèvres; une puissance surnaturelle semblait lier sa langue; elle faisait des efforts inutiles, et tous ses traits peignaient l'impatience et la douleur. Vous voyez, me dit-elle, je pense; je pleure, mais je ne peux plus parler; moi, cela m'aidera. Je ne sais par où commenceer; cependant il n'y a qu'une chose, qu'une seule chose à dire; quand vous la saurez, vous saurez tout de moi. Qui est-ce qui a plus d'une idée? La vôtre à vous quelle est-elle? la mienne je la sens partout; ôtez-la-moi, prenez-la; quand vous en aurez deux, vous serez plus heureux, et moi je vous devrai tout.—N'avez-vous pas, lui dis-je, des amis, des parens qui vous accompagnent, qui vous consolent?—Des parens! me répondit-elle; oui, j'ai mon père et ma mère, mais je les ai quittés; vous sentez bien que je devais les quitter.—Les haïssez-vous? lui dis-je.—Moi, les haïr! Ah! Dieu, s'écria-t-elle, je les aime; c'est pour celà que je les ai quittés. Me voir est une peine, c'en est une; oui, c'en est une; vous le sentirez tout-à-l'heure.... Si ce n'en était pas une il m'aurait aimée; pourquoi voulez-vous qu'il ne m'eût pas aimée?—Ah! lui dis-je, cet homme-là sans doute est un barbare.—Lui! Quelle injustice! s'écria-t-elle, ce n'est pas sa faute si j'inspire l'horreur; mon âme, mon cœur lui con-

viennent; il aurait voulu m'aimer, et je ne sais quel sort funeste l'entraînait loin de moi.—Vous haïssait-il?—Oh non, me répondit-elle; cela n'était pas si clair, et c'était tout de même. Quand je passais, il ne détournait pas les yeux, mais son cœur ne battait pas; il me répondait, mais je voyais bien qu'il ne m'avait pas entendue; il restait, mais ce n'était plus entièrement lui; je le voyais toujours bon, sensible même; mais c'était pour moi, ce n'était pas pour lui. Au reste, c'est tout simple; si je n'avais pas ce voile, vous vous en iriez aussi; car je fais peur. Je ne le savais pas. Voyez l'erreur des femmes; je ne les croyais pas insensées....—Elle se mit à rire alors, et cette nouvelle preuve d'égarement m'inspira plus de terreur que toutes les autres; j'étais préparé à ses larmes; mais cette expression de joie dans l'excès de la douleur en devint le plus horrible signe; son visage, tout charmant qu'il était, me rappela ce souris qu'on croit apercevoir dans les traits de la mort, et qui semble produit par une convulsion de douleur, ou par une sombre joie encore plus effrayante. Je n'essayai point de lui faire quelques vains complimens; l'aurais-je rassurée par mes louanges? Sa folie était au cœur, et mes paroles ne pouvaient y atteindre. Elle me tint alors plusieurs discours sans suite, mais cependant sans disparate; et malgré la rapide succession des sentimens qui l'agitaient, une seule pensée causait son égarement, et la privation de toutes les autres

prouvait la perte de sa raison.—Vous me plaignez, me dit-elle, je le vois, cela me fait du bien. Il me plaindrait, je crois, aussi; mais cela ne serait pas de même, cela ne me consolerait pas. Cependant je ne suis pas si malheureuse; car j'ai une espérance depuis un certain temps, depuis que j'ai quitté la maison de mon père; depuis (me dit-elle, en portant la main sur son cœur et la portant ensuite à la tête) que la pensée qui était là est aussi là, j'ai une espérance.—Quelle est-elle? lui dis-je avec empressement.—Ah! me répondit-elle, vous m'aiderez peut-être à la hâter. Comment fait-on, je le savais autrefois, je l'ai oublié; comment fait-on pour dégager son âme de ce visage, de cette figure qui fait qu'on me fuit? Car le moi d'ici (dit-elle en me montrant son cœur) il l'aimera, j'en suis sûre. Si vous saviez un moyen moins lent que le mien, dites-le-moi, je vous en prie.—De quel moyen vous servez-vous, lui dis-je avec effroi?—Ah! me dit-elle, vous allez le savoir. Tous les jours il chasse de ce côté. Une nombreuse compagnie d'hommes, de femmes est avec lui; plein de charmes, brillant de gaieté, il plaît à tous; il parle à tous; moi je me cache dans une petite cabane et je le vois passer. D'abord je fuyais sa vue; mais depuis que j'ai découvert que cela me faisait au cœur un mouvement qui semblait le séparer de mon corps, j'y retourne tous les jours; quelquefois je crois que le moment est venu, je m'évanouis; mais je reviens à moi, et cela m'afflige. Si vous savez une autre manière plus prompte,

dites-le-moi; quelle serait ma joie alors! il m'aimera alors! mais vous ne me le direz pas; déjà l'instant est passé; déjà vous me haïssez.. —En achevant ces mots elle fondit en larmes. J'essayai de la calmer par les plus tendres expressions d'intérêt; mais dans ce moment un cor retentit dans la forêt; à ce son un tremblement universel la saisit; les battemens de son cœur soulevaient sa robe; elle échappa de mes mains, et s'enfuyant avec une rapidité surnaturelle: Félicitez-moi, s'écria-t-elle, félicitez-moi, à mon émotion, à mon saisissement! je le sens, je le crois, l'instant de la délivrance est arrivé; c'est aujourd'hui, c'est aujourd'hui.

La *Folle de Saint-Joseph, par M. le chevalier de Grave.*

Il était deux heures du matin, le réverbère suspendu au milieu de la cour commençait à s'éteindre; je me retirais du côté de mon appartement, lorsque je crus entendre quelque bruit au bas du grand escalier; je criai deux fois, qui êtes-vous? que faites-vous là? Une voix douce et touchante me répondit: C'est moi, vous voyez bien que je l'attends.

Comme je n'étais pas celui qu'on attendait, j'allais continuer mon chemin lorsque la même voix me dit: Ecoutez donc, venez, et ne faites pas de bruit. Je m'approchai, et près de la dernière marche, derrière le pilier, j'aperçus une

femme vêtue de noir, une ceinture blanche et les cheveux épars.

Ecoutez, me dit-elle en me prenant la main, je ne vous fais pas de mal; eh bien, ne m'en faites pas. Je n'ai rien dérangé à votre escalier; je suis dans un petit coin, on ne peut m'y voir; cela ne nuit à personne. Qu'il ne le sache jamais; bientôt il descendra, je le verrai et je m'en irai.

A chaque mot ma surprise augmentait. Je cherchais en vain ce qui pourrait me faire reconnaître cette infortunée; sa voix m'était aussi inconnue que ce qu'il m'était possible d'apercevoir de son extérieur. Elle continuait de me parler; mais ses idées se confondaient, et je ne voyais plus que le désordre de sa tête et les peines de son cœur.

Je l'interrompis et j'essayai de la ramener à notre situation. Si quelqu'un vous avait vue avant moi sur l'escalier!...Ah! me dit-elle, je vois bien que vous n'êtes pas au fait; il n'y a que lui qui soit quelqu'un, et tout le reste n'est rien; et quand il s'en va il ne fait pas comme vous, il n'écoute pas ce qu'il entend; il n'entend que celle qui est là haut. Autrefois c'était moi...aujourd'hui c'est elle; mais cela ne durera pas.. En disant cela, elle tirait un médaillon de son sein qu'elle serrait avec force.

Dans ce moment nous entendîmes une porte s'ouvrir, et un laquais, tenant une lumière au haut

de la rampe, me fit distinguer un jeune homme qui descendait légèrement.

Appuyée près de moi, sa malheureuse victime tremblait de tout son corps ; à peine nous eut-il dépassés que ses forces achevèrent de l'abandonner, elle tomba sur les dernières marches près du pilier qui nous cachait. Je voulais appeler du secours, la crainte de la compromettre me retint ; je la pris dans mes bras ; elle était sans connaissance ; j'avais un flacon de sel d'Angleterre, je le lui fis respirer. Elle parut se ranimer un peu ; je tenais ses deux mains dans une des miennes, de l'autre je soutenais sa tête. A mesure qu'elle revenait à elle ses nerfs lui faisaient éprouver des tressaillemens convulsifs. Deux fois je l'entendis soupirer ; sa poitrine était oppressée ; les sons qu'elle croyait former s'éteignaient par la douleur. Enfin, après quelques momens d'un silence que je n'osais interrompre : Ecoutez, me dit-elle, je le sens bien, j'aurais dû vous prévenir. L'accident qui vient de m'arriver vous aura inquiété ; car vous êtes bon et vous avez eu peur, et je ne m'en étonne pas ; j'étais comme vous, j'avais peur aussi quand cela m'arrivait ; je croyais que j'allais mourir ; j'en étais au désespoir : cela m'aurait ôté le seul moyen de le voir, et c'est tout ce qui me reste ; mais j'ai découvert que je ne peux mourir. Tout à l'heure, quand il a passé, je me suis quittée pour aller à lui ; s'il mourait je mourrais aussi ; mais sans cela c'est impossible : on ne meurt que là où l'on vit,

et ce n'est pas en moi, c'est en lui que j'existe. Il y a quelque temps j'étais folle, oui, bien folle ; et cela ne vous étonnera pas, c'était alors qu'il commençait à monter cet escalier. J'ai fait tout ce qu'on peut faire dans le désespoir, tout ; les moyens ont manqué, et c'était tout simple, je ne pouvais pas mourir. Maintenant ma raison est revenue, tout va et vient, elle de même... Elle est dans ce médaillon, vous la voyez, c'est un portrait ; mais ce n'est pas celui de mon ami. A quoi bon ? il est bien, lui, et ne peut pas être mieux ; il n'y a rien à faire, rien à changer. Si vous saviez de qui est ce portrait ! C'est celui de celle qui est là haut. La cruelle ! que de mal elle m'a fait depuis qu'elle s'est approchée de mon cœur ! Il y était content, il y était heureux ; elle a tout dérangé, tout brisé, tout détruit. Tourmentée de l'excès de ma douleur, je courais partout, le jour, la nuit. Une fois il m'arriva d'entrer seule dans la chambre de mon ami ; hélas ! il ne l'était plus ; je vis ce portrait sur sa table, je le pris et me sauvai... En achevant ces mots, elle se mit à rire, puis elle me parla de promenades, de calèches et de chevaux, et je vis encore une fois ses pensées se confondre. Après quelques instans elle cessa de parler. Alors je m'approchai d'elle et lui dis : Pourquoi gardez-vous avec autant de soin le portrait de la méchante femme qui est là haut ?—Quoi ! reprit-elle, vous ne le savez pas ? c'est ma seule espérance ; tous les jours je le prends et le mets à côté de mon mi-

roir; et j'arrange mes traits comme les siens; déjà je commence à lui ressembler un peu, et bientôt avec du travail je lui ressemblerai tout-à-fait; alors j'irai voir mon ami, il sera content de moi et n'aura plus besoin d'aller chez celle qui est là haut; car, excepté cela, je suis sûre que je lui plais davantage. Voyez à quoi tient le bonheur, à quelques traits qui ont cessé d'être arrangés à sa fantaisie? Que ne le disait-il? j'aurais fait ce que je fais actuellement, et il n'aurait pas été obligé de s'adresser à une étrangère; c'était bien aisé, il nous aurait évité bien des peines; mais sans doute il n'y a pas pensé. Tous les soirs je viens sur cet escalier; il ne descend jamais qu'après que l'horloge a sonné deux heures. Alors, comme je n'y vois pas, je compte les battemens de mon cœur; depuis que j'ai commencé à ressembler au portrait j'ai compté quelques battemens de moins; mais il est tard, il faut que je me retire. Adieu. Je la conduisis jusqu'à la porte de la rue; lorsque nous fûmes passés elle tourna à gauche; je fis quelques pas avec elle. Ses yeux se fixèrent sur la ligne de lumière que les réverbères formaient devant nous: Vous voyez toutes ces lampes, me dit-elle, eh bien, la suite des générations des hommes se succède de même; elles sont de même agitées par les vents, un feu sensible les anime, une égale distance les sépare, elles n'existent qu'autant qu'elles se consument; et l'enfant qui les allume ne sait pas plus ce qu'il fait que le hasard qui les éteint. Après

cela, soyez étonné si le bonheur se dérange aussi facilement dans le monde.... Je la suivis toujours: Restez, me dit-elle, retournez chez vous ; j'emporte une partie de votre sommeil, et je fais mal ; le sommeil est bien doux quand on est heureux... Je n'osai l'affliger en restant davantage, et je la quittai ; cependant, dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque chose, je la suivis des yeux en marchant plus lentement. Bientôt elle s'arrêta près d'une petite porte, elle l'ouvrit et la referma sur elle. Alors je rentrai chez moi, l'esprit et le cœur également agités ; cette infortunée m'était toujours présente ; je me retraçais la cause de son malheur ; et quelques regrets, quelques souvenirs se mêlaient à mes larmes. J'étais trop vivement affecté pour espérer le sommeil, et, en attendant le jour, j'écrivis ce qui m'était arrivé. Puisse ce récit intéresser les âmes sensibles !

Pogonologie, ou Histoire philosophique de la Barbe ; par M. J. A. D***, c'est-à-dire par M. Dulaure, auteur de la *Nouvelle Description de Paris* et des *Environs ;* petit volume in-12, ayant pour épigraphe ces mots de Montaigne :

L'usage nous dérobe le vrai usage des choses.

C'est un mélange continuel de badinage et de discussion, mais dont les nuances et le ton n'ont peut-être pas un caractère assez décidé. On y a rassemblé toutes les anecdotes que pouvaient four-

nir et l'Histoire Ancienne et l'Histoire Moderne sur les mentons à barbe, sur les mentons rasés, sur les femmes barbues, sur la vertu spécifique des longues barbes qui, par la chaleur égale qu'elles maintiennent, procurent aux corps glanduleux une douce transpiration, et préservent ainsi d'une infinité de maux, tels que les maux de dents, l'esquinancie, le relâchement de la luette, etc.; sur la mode des barbes postiches, des barbes dorées, des moustaches; sur les barbes des prêtres; sur le caractère des différens peuples qui portent la barbe: ceux qui se sont occupés le plus constamment à se raser sont les plus soumis à l'empire des femmes, et par conséquent les plus frivoles. De tout ceci l'auteur conclut fort sérieusement qu'il serait avantageux aux personnes qui, par leur état ou par leurs dignités sont destinées à commander aux autres, à les endoctriner ou à mériter leur confiance, de laisser croître leur barbe dans toute sa longueur. On permet aux militaires de ne garder que la moustache, qui donne à l'homme un air martial et vigoureux: « Il faut, ajoute notre auteur, que l'homme paraisse ce que la nature l'a fait; c'est le sentiment d'un penseur illustre, d'un moraliste profond, de J. J. Rousseau; je ne puis mieux terminer que par ses propres expressions. « Une « femme parfaite et un homme parfait ne doivent « pas plus se ressembler d'âme que de visage; « ces vaines imitations de sexe sont le comble de « la déraison; elles font rire le sage et fuir les

" amours. .. Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir
" cinq pieds et demi de haut, une voix de basse-
" taille et de la barbe au menton, l'on ne doit
" point se mêler d'être homme."

De cette foule d'anecdotes pogonologiques, recueillies si soigneusement par M. Dulaure, nous ne rappellerons ici que celle du comte de Bouteville, que nous croyons une des moins connues.

" C'était le plus célèbre duelliste de son temps.
" Condamné à être décapité, voyant que l'exé-
" cuteur lui avait coupé les cheveux et allait lui
" couper la moustache, qui était belle et grande,
" il ne put cacher le chagrin que lui causait ce
" déshonneur, et il y portait la main comme pour
" la préserver du mal dont elle était menacée.
" Alors l'évêque de Mende, qui le réconfortait
" en ce dernier instant, voyant cette nouvelle
" inquiétude, lui dit: Mon fils, il ne faut plus
" penser au monde; quoi, vous y pensez encore!"

M. Dulaure n'est pas le premier auteur français qui ait entrepris d'écrire sur la barbe; il y avait dans la bibliothèque de feu M. le duc de La Valière le *Blason des Barbes de Maintenant*, par un anonyme, in-8°, imprimé sans date ni nom de ville. Pierre Le Guillard ou l'Eguillard, avocat à Caen, y publia, vers 1580, des Quatrains à la louange des barbes rouges ou rousses, sous ce titre bizarre tiré du grec, l'*Epénopogonérithrée*, in-4°. Nous avons encore une ancienne *Pogonologie, ou Discours facétieux des Barbes*, par R. D. P., im-

primé à Rennes en 1589, in-12. Le savant père Oudin, jésuite, avait composé un *Mémoire historique* sur le même sujet, dont il se proposait d'enrichir une nouvelle édition du *Traité des Perruques*, par Thiers, etc.

Juillet, 1786.

ANECDOTES DU VOYAGE DE LOUIS XVI EN NORMANDIE.

d'Houdan, le 21 Juin 1786, à 7 heures et demie du matin.

Le roi, en passant par cette ville, a été obligé de descendre de sa voiture pendant quelques instans. Plusieurs femmes se trouvant sur son passage, une d'elles, épouse du sieur Maréchal, chirurgien, s'est prosternée à ses pieds en lui baisant la main. Le roi l'a relevée avec bonté. Encouragée, elle s'est jetée à son cou, et l'a embrassé à plusieurs reprises. Sa Majesté, soupçonnant qu'elle désirait quelques secours pour des malheureux, porte la main à sa poche, mais celle-ci lui avoue que c'est une grâce qu'elle ose lui demander, celle de faire terminer un procès dont dépendait le sort de la veuve Leblanc, fermière de M. le duc de Luynes, et aubergiste, chargée de douze enfans. Le roi a eu la bonté de lui dire qu'il y prendrait le plus vif intérêt; la suppliante l'a embrassé de nouveau. Il rit beaucoup et demande à la veuve Leblanc si elle veut aussi l'embrasser; celle-ci, pénétrée d'un profond respect, s'est contentée de lui baiser le pan de son habit. Le roi lui a dit plusieurs fois de lui

donner à Mantes, où il passerait le 29 à quatre heures du soir, un mémoire afin de lui faire rendre justice, et a encore envoyé M. le duc de Coigny lui réitérer de ne pas y manquer.

Sa Majesté, infiniment satisfaite de la réception de la ville d'Houdan, en est partie en riant beaucoup de cette aventure.

De Caen, le 27 Juin 1786.

Le roi est arrivé le 21, à neuf heures du soir, au château d'Harcourt, après avoir dîné dans une auberge à Laigle avec ce qu'il avait apporté.

La maîtresse de la maison a été si contente, qu'elle lui a sauté au cou; S. M. n'a fait qu'en rire. A Falaise, cinquante filles vêtues en rose et blanc ont entouré S. M., et l'ont couverte de roses. Elle a comblé de bonté tous les lieux où elle a passé, et s'est montré populaire envers tout le monde.

Elle a été reçue à Harcourt par M. le duc et madame la duchesse à la porte du vestibule avec toute sa société. Ses gardes-du-corps, qui étaient arrivés la veille, se sont emparés de la garde intérieure du château. L'extérieur du château a été gardé par un détachement de grenadiers du régiment d'Artois, en garnison à Caen.

M. le duc de Mortemart, comme gendre de M. le duc d'Harcourt, a voulu le servir, mais il l'a fait mettre à table. Tout le château était rempli; le monde venait de plus de dix lieues; le roi

a permis qu'on le vit souper. Les grenadiers formaient une haie en avant du peuple.

Le lendemain il est parti à huit heures pour Caen. Il y est arrivé à dix, et est venu relayer aux casernes, où le régiment d'Artois commençait une double haie jusqu'à l'extrémité de la ville. Sa voiture s'étant arrêtée, le corps-de-ville s'est avancé, ayant M. de Brou, intendant, à la tête; M. le duc d'Harcourt et M. le duc de Coigny, gouverneur de Caen, en sont descendus pour prendre les clefs de la ville que leur présenta le maire, et ils les offrirent au roi; il y en avait une d'or et une d'argent avec cette inscription: *Cordibus apertis inutiles.* Le roi a ensuite traversé la ville au pas, pour éviter les accidens qu'aurait pu occasionner la grande affluence de peuple, au nombre de plus de 30 mille âmes répandues dans les rues, qui ont fait retentir les airs des cris de *vive le roi.*

Le premier acte d'humanité que S. M. a fait dans cette ville a été d'accorder, aux sollicitations de madame la duchesse d'Harcourt, la grâce de six déserteurs détenus dans les prisons, dont quatre du régiment d'Artois et deux autres. MM. les maréchaux de Ségur et de Castries avaient précédé partout le roi d'un jour. Le premier a passé en revue le régiment d'Artois.

Le roi est arrivé à Cherbourg à une heure après minuit, et dès quatre heures du matin il était sur un canot portant le pavillon royal pour aller voir partir le cône, qui s'est mis sur-le-champ en

mouvement par un calme superbe. Cette marche ayant duré huit heures, le roi a été visiter les anciens cônes, l'île Pélée, qu'il a permis qu'on nommât *le Fort Royal. Le Patriote*, vaisseau amiral de l'observation, est venu de Brest. Pendant sa marche, tous les bâtimens et les forts l'ont salué de trois décharges de canon. Il a été voir couler le cône. Sur le dernier placé on avait dressé une tente sous laquelle madame la duchesse d'Harcourt, venue exprès toute la nuit, lui avait fait préparer à déjeûner. La manœuvre s'est exécutée avec le plus grand succès. S. M. a témoigné le plus grand contentement; elle n'a été interrompue que pour faire place à la sensibilité qu'elle a témoignée à un accident causé par une barre du cabestan qui a manqué, et a tué un homme, et blessé deux autres. S. M. leur a sur-le-champ envoyé le sieur Andouillé, son chirurgien, pour les panser et lui en rendre compte tous les jours.

Le roi, après avoir fait à M. le duc d'Harcourt tous les complimens que cet ouvrage à jamais mémorable lui mérite, en a témoigné tout son contentement au sieur Cessart, ingénieur des ponts et chaussées, qui a inventé les cônes, et à M. de la Millière, chef de ce corps, devenu respectable dans la province de Normandie.

Le 24, le roi s'est embarqué après avoir déjeûné avec tous les seigneurs de sa suite, et a été à bord du *Patriote*, vaisseau de 74, commandé,

ainsi que l'escadre de 18 bâtimens, par M. d'Albert de Reins ; le pavillon royal y était. Le roi, accompagné de M. d'Hector, commandant de Brest, a visité le vaisseau dans le plus grand détail, et a témoigné le plus grand contentement. Il a vu ensuite manœuvrer l'escadre d'évolution, qui a fait tous les simulacres de combat corps à corps et en ligne, tous les signaux étant faits par le vaisseau. Le roi n'a pas bougé de dessus la lunette. Il s'est aperçu que son bâtiment ne tirait point, il en a demandé la raison ; on lui a dit qu'il n'était point d'usage qu'il y eût ni feu ni poudre sur un bâtiment où était S. M. Il a sur-le-champ secoué cette étiquette, et a ordonné qu'on tirât à boulets plusieurs pièces de 18 et de 36, pour voir l'effet du ricochet dans l'eau.

Le roi se rembarqua à six heures sur son canot, et trouva plus de vingt mille personnes sur le quai qui l'attendaient, et qui voulaient marcher dans l'eau pour amener le canot à terre, s'il ne l'eût empêché.

Le 25, le roi étant parfaitement content de tout ce qu'il avait vu à bord, y retourna déjeûner sur *le Patriote*, où il fit ressentir à l'escadre l'effet de ses bontés.

Le roi est parti le 26 pour Caen, où il a éprouvé de nouveaux effets de l'attachement de ses sujets. Cinquante jeunes gens, tous en uniforme et en écharpe, furent au-devant lui demander la permission de dételer ses chevaux et l'amener

à la ville, ce qu'il refusa ; mais il leur permit d'entourer sa voiture, ainsi qu'à cinquante jeunes filles qui lui présentèrent des fleurs, et l'accompagnèrent chez lui, ayant de la musique à leur tête.

Le roi, craignant les accidens des chevaux, avait fait ordonner qu'on lui envoyât un détachement de troupes pour le précéder ; la compagnie des chasseurs du régiment d'Artois fut au-devant de lui, et entoura sa voiture jusqu'à l'hôtel d'Harcourt, où il trouva son bataillon de gardes, commandé par M. de Guerchy, mestre-de-camp. S. M. fut descendre de voiture aux casernes, accompagnée des grenadiers qui la précédaient, car elle défendit que personne fût autour d'elle, ce qui rappelle le propos qu'elle tint aux troupes de Valogne ; *Laissez-les approcher, ce sont mes enfans.* Le roi entra aux casernes, accompagné de son capitaine des gardes, du colonel de garde et de M. le duc d'Harcourt.

S. M. fut de là, toujours à pied, visiter les travaux de la rivière, qu'elle passa dans un petit bateau avec six personnes. Les plans des opérations qu'on a faites pour la rendre navigable lui furent présentés par M. de Brou et M. Le Fèvre, ingénieur de la province. Le roi, après avoir ordonné qu'on mît la plus grande diligence dans ces travaux, rentra chez lui par les jardins de l'Intendance et de l'hôtel d'Harcourt, qui étaient illuminés.

Tous les pas de S. M. ont été marqués par des

bienfaits. MM. les administrateurs de l'hôpital lui représentèrent les besoins des pauvres; elle leur acccorda 8,000 liv. Les officiers municipaux lui présentèrent une orpheline, elle la marie et lui donne une dot. Huit paroisses ont été grêlées depuis son passage, elle donne 20,000 liv. à M. l'intendant.

S. M. est partie ce matin aux acclamations du peuple, en emportant les regrets de tout ce qui l'a vue, et laissant l'espoir à ses bons sujets normands de la revoir dans quelques années.

La reine, qui n'a point quitté Versailles, a reçu tous les jours des nouvelles du roi. Par un des derniers couriers, S. M. lui mandait: "Vous "serez, j'espère, contente, car je ne crois pas "avoir fait encore une seule fois ma grosse voix.." Il y a dans cette attention et dans ce souvenir une grâce et une bonté qui ne sauraient échapper aux âmes sensibles.

La Rose.—*Chanson.*

Près de Daphnis une rose nouvelle
Venait d'éclore avec tous ses appas.
Elle est pour moi, se disait-il tout bas;
Ah! quel plaisir de la trouver si belle!

Mais par malheur elle est trop jeune encore;
Un jour de plus suffit pour l'embellir.
Il sera temps de venir la cueillir
Demain matin au lever de l'aurore.

Lindor plus fin, la guette à la sourdine,
Saisit l'instant, et rend grâce au hasard.
Daphnis revint, mais il revint trop tard,
Et de la fleur ne trouva que l'épine.

Mémoires de madame de Warrens, suivis de ceux de Claude Anet, publiés par C. D. M. P., pour servir d'apologie aux Confessions de J.-J. Rousseau, avec cette épigraphe :

> *Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, et ce que je fus.*
> J.-J. Rousseau, Confess. Liv. I.

Ces mémoires sont également dépourvus d'esprit, d'intérêt et de sensibilité. Pour prouver que madame de Warrens n'eut point les faiblesses que lui impute J. J., on en fait l'héroïne de roman la plus plate et la plus insignifiante. Si ces mémoires étaient vrais, il faudrait convenir que le mensonge a quelquefois l'air infiniment plus vrai que la vérité même. M. Claude Anet nous assure qu'il a survécu plusieurs années à sa bienfaitrice ; ceci dérange beaucoup des remords du citoyen de Genève, qui se reproche si naïvement d'avoir pensé avec plaisir, en voyant mourir ce pauvre Anet, qu'il allait hériter de ses nippes, et surtout *d'un bel habit noir qui lui avait donné dans la vue.* Il y a lieu de croire que cet ouvrage a été commandé par la famille de madame de Warrens, mais elle a mal choisi son vengeur.

Août

M. Garat, sur les Pyramides d'Egypte.

Sans vouloir adopter l'opinion de l'auteur, nous avons pensé que la manière dont elle est discutée

pourrait mériter l'attention de nos lecteurs, et serait propre en même temps à leur donner quelque idée de l'instruction intéressante qu'offre le nouvel établissement du Lycée.

“ Le climat le plus favorisé de la nature a toujours ses inconvéniens, et celui de l'Egypte faisait payer par de grands maux le miracle de la fécondité de ses terres. Ce ciel, qui touche presque au tropique, est plus brûlant encore que celui de la zone torride dans les autres parties du globe. Ces pluies fréquentes, ces orages bienfaiteurs, qui partout ailleurs tempèrent et refraîchissent l'air embrasé des tropiques, en Egypte sont presque entièrement ignorés. Presque jamais un nuage ne se met entre le soleil et la terre, et les rayons de cet astre de feu, lancés presque perpendiculairement, concentrés et réfléchis par les deux chaînes de montagnes qui suivent le cours du Nil, forment, du centre, de la Thébaïde et de l'Heptanomide, comme un vaste miroir ardent qui répand au loin les flammes et l'incendie ; et lorsque le feu vous poursuit partout, la terre ne vous présente aucun refuge. L'Egypte manque totalement de grands arbres ; elle n'a aucune de ces forêts dont les balancemens sont comme le ventilateur des zones embrasées, dont les sommets élevés et ombrageux arrêtent le soleil et entretiennent une éternelle fraîcheur à leurs pieds, tandis que l'incendie est toujours sur leurs têtes. La terre, pénétrée dans toute sa profondeur des eaux du Nil, est fécondée par cet

embrasement; mais les êtres vivans en sont consumés et dévorés: il est des momens de l'année où les animaux qui paissent dans les plaines resserrées de la Thébaïde et de l'Heptanomide, brûlés comme dans une grange où l'on aurait mis le feu, remplissent les airs de leurs mugissemens, et se précipitent dans les eaux du Nil, où nuit et jour ils restent plongés; le buffle, le porc, le cheval, le bœuf y sont presque devenus amphibies; il est des temps où l'on croirait qu'en Egypte il n'y a d'êtres vivans que les poissons. Aussi, est-ce en Egypte qu'un Français a écrit le *Telliamed*, cet ouvrage singulier où l'on prétend que tous les animaux, et même l'homme, ont commencé par être un poisson. Les hommes, en effet, et même les femmes, y vivent beaucoup avec les poissons dans les eaux du Nil. Des milliers d'enfans, répandus sur les bords de ce fleuve et des canaux, les traversent à la nage et se jouent continuellement dans les eaux; les jeunes filles mêmes sont extrêmement habiles à cet exercice, et y montrent autant de courage et plus de grâce. Du temps d'Hérodote et de Thalès, on les voyait sortir du sein des eaux, entourer en cercle les bâteaux qui montaient et descendaient le Nil, et les accompagner de leurs chants, et on peut croire aussi que c'est ce spectacle qui a fait naître la fable charmante des Néréides.... Homère l'avait vu; le génie d'Homère était composé en partie de ce qu'offre la nature de l'Egypte. Mais ce climat a quelque chose de plus terrible encore que sa chaleur brû-

lante ; c'est un fléau dont les eaux du Nil ne peuvent pas sauver, et qui empêche même très-souvent d'aller chercher dans le fleuve un refuge contre les feux du ciel ; des vents de la plus grande violence partent de ces déserts de sable de l'Afrique et de l'Arabie, dont l'Egypte est environnée ; en un moment le ciel, la terre, toute l'atmosphère est couverte d'un sable qu'on croirait rougi au feu et qui pénètre dans les moindres interstices des murs et des cloisons. Les maisons n'en mettent point à l'abri, et souvent des familles entières ont été ensevelies dans leur lit par ces torrens de sable enflammé ; il n'est contre ce fléau qu'un seul refuge qui soit sûr, ce sont les entrailles de la terre, et les habitans de l'Egypte, et en général tous ceux de l'Afrique, y ont toujours cherché leur sûreté. L'Egyptien et l'Africain ont toujours beaucoup plus vécu sous terre que sur la terre, et ces souterrains, ces demeures sombres qui effrayent notre imagination, sont les domiciles qu'ils préfèrent, sont pour eux des asiles délicieux. Presque dans toute l'étendue de l'Afrique le climat a rendu ces habitations nécessaires dans beaucoup de momens, et agréables dans tous les temps. Lorsque Hannon partit de Carthage pour faire des découvertes dans les mers, comme Cook de nos jours, en longeant la côte occidentale de l'Afrique, la nuit il voyait toujours sur les côtes des feux allumées, il entendait des chants joyeux, le bruit des instrumens et de la danse ; le jour, lorsque le soleil reparaissait dans le ciel, tout

rentrait dans le silence ; on ne voyait ni on n'entendait un homme ; on eût dit que toute cette côte de l'Afrique était une plage déserte, abandonnée aux sables et aux flots de la mer. Tous les peuples de cette partie de la presqu'île étaient réfugiés alors dans des souterrains et dans des cavernes. A l'extrémité opposée, sur la côte orientale, nous avons vu les Ethiopiens Ichtyophages ne sortir de leur stupide indolence que pour trouver et se choisir des cavernes impénétrables au soleil ; nous les avons vus, avec la mousse de mer et le sable de leur rivage, se construire des rochers artificiels, dont la forme devait être à peu près celle d'une pyramide grossière. Dans toute la Haute Ethiopie au-dessus et au bord des cataractes, le pays est ouvert d'excavations profondes que les habitans ont creusées pour en faire presque toujours leur séjour. C'est là que les prêtres éthiopiens faisaient leurs sacrifices et leurs initiations, et quelques-uns y passaient leur vie sans voir ce ciel, ce soleil et ces astres qu'ils adoraient. Les Ethiopiens, en descendant de l'Egypte, conservèrent le goût de ces demeures, qui leur devinrent même plus nécessaires entre les rochers calcinés de l'Arabie et de la Lybie. Thèbes aux cents portes a commencé par être une ville souterraine ; la première rue à Thèbes et ses premières maisons furent creusées dans deux rochers parrallèles à droite et à gauche de cette capitale. Ce qu'on appelait les tombeaux des rois de Thèbes étaient, pour ainsi dire, des contrées

souterraines où un peuple entier pouvait se répandre, et où l'on trouvait des places immenses, des galeries, des péristiles, des salons, des palais, des temples. Je ne doute pas que ces souterrains ne fussent les tombeaux des rois ; mais je crois aussi l'histoire, qui me dit expressément que c'était là que logeaient les premiers rois de Thèbes, et il faut nous accoutumer à savoir que les mêmes maisons et les mêmes palais en Egypte logeaient souvent ensemble les vivans et les morts. Une foule de temples en Egypte étaient creusés dans le roc. . . . Voyez dans Diodore de Sicile la description détaillée du tombeau d'Osimandre, vous y trouvez des vestibules, des péristiles, où une ville entière peut se promener à l'abri des feux du soleil, des places où tout un peuple peut se rassembler, un temple de justice où une nation peut être jugée, des palais où les rois peuvent être juges, une bibliothèque où ils peuvent s'éclairer, et des temples où, avec leurs sujets, ils peuvent adorer les Dieux. Voilà des notions justes que sa description nous donne, et que le mot de tombeau nous cachait. Actuellement nous pouvons voir que beaucoup d'autres édifices de l'Egypte, qui portaient des noms différens, ressemblaient au tombeau d'Osimandre : tel est, entre autres, le labyrinthe, le plus fameux des édifices égyptiens, qui sont tous fameux, et dont Hérodote parle pour l'avoir vu, pour l'avoir visité. Ce labyrinthe servait aux assemblées des rois lorsqu'ils étaient au

nombre de douze dans l'Egypte, aux asssemblées des prêtres et de la nation lorsqu'ils délibéraient sur les intérêts publics. Ce qu'il faut remarquer encore davantage, c'est que le labyrinthe, dont les appartemens au-dessus de terre étaient innombrables, en avait le même nombre sous terre. Hérodote voulut y pénétrer, ses conducteurs s'y opposèrent, et tout ce qu'il put en apprendre, c'est que dans ces vastes souterrains étaient les crocodiles sacrés et les sépulcres des rois qui avaient construit le labyrinthe, etc."

De toutes ces considérations accumulées, M. Garat conclut que ces immenses demeures étaient destinées essentiellement à garantir les prêtres et les peuples dans les cérémonies publiques, soit politiques, soit religieuses, des feux dévorans du soleil et de ces tourbillons de sables brûlans qui pénétraient dans l'intérieur de tous les autres édifices.

"Plus de la moitié, ajoute-t-il, des pyramides était souterraine, et la partie même qui s'élevait à six cents pieds, formée d'énormes rochers de trente à quarante pieds d'épaisseur, fermée presque hermétiquement dans toute sa circonférence, était encore, pour ainsi dire, un souterrain élevé dans les airs. On y a trouvé quelques soupiraux, et c'était sans doute pour renouveler l'air de la pyramide dans les saisons et dans les heures où celui de l'Egypte était moins embrasé. C'est là que les prêtres de l'Egypte se retiraient pour

méditer sur leurs Dieux et en faire de nouveaux, pour prendre des mesures contre les usurpations de quelques-uns de leurs rois ; sans doute aussi pour célébrer ces mystères si fameux dans l'antiquité, ces initiations dans lesquelles on soumettait à tant d'épreuves les étrangers qui voulaient connaître toute la sagesse égyptienne. Ces demeures si obscures étaient très-propres à porter la terreur dans l'âme des aspirans. Ces édifices, qui s'élevaient si haut et qui descendaient si bas, étaient admirablement imaginés pour persuader à l'initié qu'on l'élevait dans les cieux et qu'on le précipitait dans les enfers. Ces longs canaux, ces galeries où le bruit d'un coup de pistolet se répète en longs échos vingt ou trente fois comme le bruit d'un canon, étaient merveilleusement construits pour faire entendre à l'oreille des initiés les longs retentissemens du tonnerre ; en un mot, tout me persuade que ces pyramides servaient à un grand nombre des fonctions de la société, comme tous les édifices du même genre....... Il y avait deux Egyptes, l'une sur terre, l'autre sous terre, et les pyramides participaient de l'une et de l'autre ; elles descendaient sous terre, elles s'élevaient dans les airs, mais toujours avec des moyens de défendre les Egyptiens des deux grands fléaux de leur climat, la sécheresse brûlante du ciel et les tourbillons de sable enflammé. Je ne sais si cette explication sera approuvée, mais elle est puisée dans la nature du climat, dans l'esprit

général de l'architecture des Egyptiens, dans leur goût ou plutôt dans leur passion pour les habitations souterraines, dans les rites de leur religion, dans tout ce que l'histoire raconte des prodiges de leur initiation. Les autres conjectures attribuent de si grands édifices à une petite cause ; ma conjecture les attribue à toutes les causes qui agissaient avec le plus de puissance sur toute la nation."

STANCES

D'un provincial à Paris.

Enfin j'ai vu la ville immense
Où les provinciaux vont chercher le bonheur,
J'ai dit en la voyant : Quelle magnificence !
Le monde est un grand corps dont Paris est le cœur.

J'ai vu ces tours où l'art insulte à la nature,
Temples saints que l'orgueil bâtit.
J'ai vu ces longs bosquets, colosses de verdure,
Et ces palais si grands où l'homme est si petit.

Dans des chars transparens où le luxe se joue,
J'ai vu des dieux nonchalamment portés ;
J'ai mieux fait que les voir, ils m'ont couvert de boue,
Noble émanation de ces divinités.

J'ai vu multiplier les Muses et les Grâces ;
J'ai vu sur cinq ou six Parnasses
Le chaste Chérubin et le décent Jeannot,
Les prisons de Sedaine et les cercueils d'Arnaud.

Dans un temple de la Magie,
Où les Arts alliés joignent leur énergie,
J'ai vu des palladins qui, par un rare effort,
Dansaient à l'agonie, et même après la mort.

J'ai vu des nymphes surrannées
Inscrire sur leur front le chiffre de vingt ans;
J'ai vu des fleurs d'hiver et des roses fanées
Disputer la fraîchuer aux filles du Printemps.

J'ai vu plus d'une aventurière
Afficher le plaisir, le chagrin dans le cœur,
Et des Vénus dans la misère
Crier : Venez ici, nous vendons le bonheur!

Enfin dans ce Paris chacun veut aller vivre;
C'est le rendez-vous des souhaits;
Cependant je n'y vis jamais
Un seul homme content, à moins qu'il ne fût ivre.

A une vieille coquette.—Par M. Richard.

L'homme en vain d'un frivole espoir
Veut nourrir son âme abusée;
Jeune le matin, vieux le soir,
En un jour sa vie est usée.
Mais tel n'est pas votre destin,
Fière, immortelle Rosalie;
Grâce au coiffeur, grâce au carmin,
Grâce aux parfums de l'Arabie,
Vous êtes vieille le matin,
Le soir vous êtes rajeunie.

Quatrain *impromptu en voyant le magnifique portail de l'église de Sainte-Geneviève.*

Cette église est faite de sorte
Que, pour y loger le bon Dieu
Dans le plus bel endroit du lieu,
Il faudrait le mettre à la porte.

---

*La Vie de M. de Voltaire, par M. M***.* Un vol. in-8°, avec cette épigraphe :

L'exemple d'un grand homme est un flambeau sacré
Que le ciel bienfaisant en cette nuit profonde
Alluma quelquefois pour le bonheur du monde.

On assure que cet ouvrage est de l'abbé Beloney, que nous ne connaissons que par quelques petites pièces de vers citées dans l'ouvrage même. On l'avait attribué d'abord à M. Delille, l'auteur de la *Philosophie de la Nature*, ensuite à l'abbé Duvernet, l'éditeur des *Lettres de M. de Voltaire à l'abbé Moussinot* (1). On y trouve peu de détails qui ne soient déjà fort connus, mais il en est plusieurs qu'on retrouve avec plaisir. Le style en est fort inégal, souvent plus que négligé, surtout dans la dernière partie ; mais il a en général de la rapidité, quelquefois même une hardiesse assez piquante ; on sent que l'auteur a beaucoup lu M. de Voltaire, et qu'il a tâché d'imiter sa manière, ce qui ne lui a jamais mieux réussi que lorsqu'il a pris son parti de le copier tout uniment. Voici une épigramme de M. Voltaire contre Rousseau, que nous ne nous rappelons pas d'avoir vue ailleurs :

On dit qu'on va donner *Alzire* ;
Rousseau va crever de dépit,
S'il est vrai qu'encore il respire ;
Car il est mort quant à l'esprit ;
Et s'il est vrai que Rousseau vit,
C'est du seul plaisir de médire.

(1) Nous venons d'apprendre que l'ouvrage est très décidément de l'abbé Duvernet.

VERS *laissés à la Grande Chartreuse de Grenoble, sur le livre qu'on présente aux étrangers pour y inscrire leurs noms.*—Par M. DUCIS, de l'Académie française.

QUEL calme! quel désert! dans une paix profonde,
Je n'entends plus mugir les tempêtes du monde;
Le monde a disparu, le temps s'est arrêté.........
Commences-tu pour moi, terrible éternité?
Ah! je sens que déjà dans cette auguste enceinte
Un Dieu consolateur daigne appaiser ma crainte;
Je le sais, c'est un père, il chérit les humains;
Pourquoi briserait-il l'ouvrage de ses mains?
C'est lui qui m'a formé dans le sein de ma mère;
Il veut mon repentir, mais il veut que j'espère.
O toi qui, sur ces monts blanchis par les hivers,
Vins chercher les frimas, un tombeau, des déserts,
Et qui, volant plus haut, par ton amour extrême,
Semblais voisin du ciel, habiter le ciel même;
Que j'aime à voir tes pas empreints dans ces saints lieux!
Le berceau de ton ordre est caché dans les cieux;
C'est là que, du Seigneur répétant les louanges,
La voix de tes enfans s'unit au chœur des anges.
Là, de ses faux plaisirs, par le siècle égaré,
Le voyageur pensif a souvent soupiré.
Ces rochers, ces sapins, ce torrent solitaire,
Tout parle, tout m'instruit à mépriser la terre,
La terre où le bonheur est un fruit étranger,
Que toujours quelque ver en secret vient ronger;
Partout de la douleur j'y trouve les images.
L'amour a ses tourmens, l'amitié ses outrages.
Que de désirs trompés, de travaux superflus;
Vous qui, vivant pour Dieu, mourez dans ces retraites,
Heureux qui vient vous voir dans le port où vous êtes!
Mais plus heureux cent fois celui qui n'en sort plus!

Anecdote anglaise.

Wick perd sa femme le mardi,
Et l'enterre le mercredi;
Une autre, qu'il prend le jeudi,
Accouche dès le vendredi,
Et lui se pend le samedi.

COUPLET *impromptu à madame Lebrun, sur sa lettre insérée dans le* Journal de Paris, *pour désavouer l'acquisition du* Moulin-Joli *de M. Watelet.*

Sur l'air de *Joconde.*

Souffrez qu'un critique poli
  En public vous réponde,
Vous possédez Moulin-Joli,
  Le plus joli du monde.
Pourtant ne l'avez acheté,
  Meûnière belle et tendre,
Et l'on enrage, en vérité,
  Qu'il ne soit pas à vendre.

La séance publique de l'Académie Française, le jour de Saint-Louis, est une des plus tristes séances que nous ayons vues depuis long-temps. M. de Champfort, en qualité de chancelier, remplissant les fonctions du directeur absent, M Target, a lu quelques observations faites par ce dernier sur les cent huit pièces de vers qui ont concouru pour les prix de l'Académie, soixante-huit pur *l'Eloge du prince de Brunswick*, et quarante pour le prix ordinaire, sans oublier les vingt-huit discours en prose envoyés encore cette année pour *l'Eloge de Louis*

XII; aucun de ces ouvrages n'a paru mériter la palme académique, pas même les honneurs de *l'accessit*. Les prix de vers ont été remis à l'année prochaine, et celui d'éloquence pour l'éloge du Père du Peuple, à l'année 1788; *l'Eloge au maréchal de Vauban est* pour l'année 1787, ainsi que celui de M. d'Alembert, pour lequel personne, jusq'à présent, je crois, n'a même essayé de concourir. Un particulier avait aussi prié l'Académie de proposer en son nom un prix pour le meilleur *Catéchisme de morale*, il a été remis également à l'année prochaine pour la quatrième et dernière fois. Ne dirait-on pas que les talens diminuent en raison des encouragemens prodigués pour exciter leur émulation? Ce qui a été le plus applaudi dans les instructions de M. Target, c'est *le souvenir du conseil* que M. d'Alembert avait coutume de donner aux jeunes gens: *Sur toutes choses*, leur disait-il, *n'oubliez jamais dans vos compositions ces deux mots: d'où viens-je? où vais-je?*

On nous a ensuite annoncé que M. Roucher a obtenu le prix d'encouragement fondé par M. de Valbelle; M. Lacretelle celui d'utilité, pour son ouvrage sur les peines infamantes; M. l'abbé Roubaud, ce même prix, qui n'avait pas été donné l'année dernière, pour ses *Synonymes Français*; Joseph Chrétien, qui a sauvé, au péril de ses jours, trois enfans prêts à périr sur un canal glacé de Versailles, le prix de la plus belle des actions; et la demoiselle Huret un second prix du même genre, don-

né par la Société du Salon, pour s'être dévouée pendant quinze ans de suite au service de sa maîtresse tombée dans l'indigence. On voit que l'Académie a trouvé cette année beaucoup plus de vertus que de talens à couronner.

M. Lemierre a terminé la séance par la lecture de quelques fragmens de son *Voyage en Suisse*, en vers de sept syllabes. Ces morceaux, assez mal choisis et hors du cadre qui peut seul en faire excuser les disparates, ont paru souvent d'une tournure plus bizarre qu'originale ; plusieurs traits cependant ont été applaudis, mais on ne peut se dissimuler qu'en général cette lecture n'était guère propre à justifier la sévérité de goût dont l'Académie venait de faire preuve en rejetant, sans exception, cette foule d'ouvrages qui s'étaient présentés cette année au concours.

Octobre 1786.

Vie de M. Turgot, avec cette épigraphe :

Secta fuit servare modum, finemque tenere,
Naturamque sequi, patriæque impendere vitam ;
Non sibi, sed toti genitum se credere mundo.

LUCAN.

Un volume in 8vo, à *Londres*, 1786, c'est-à-dire à *Amsterdam*.

Les *Mémoires sur la vie de M. Turgot*, qui parurent il y a quelques années, et dont nous avons eu l'honneur de vous rendre compte dans le temps, sont de M. Dupont, l'auteur de *la Phisiocratie*, des

Ephémérides du citoyen, etc. La nouvelle *Vie de M. Turgot* est de M. le marquis de Condorcet; l'avantage qu'a le plus évidemment ce dernier ouvrage sur le premier, c'est qu'il n'est qu'en un volume, l'autre en a deux. Un autre avantage qui doit encore le faire distinguer, c'est un style et plus ferme et plus pur; on en peut juger par ce début, qui nous a paru plein de noblesse et d'intérêt: " Dans cette " foule de ministres qui tiennent pendant quelques " instans entre leurs mains le destin des peuples, il " en est bien peu qui soient dignes de fixer les re- " gards de la postérité. S'ils n'ont eu que les prin- " cipes ou les préjugés de leur siècle, qu'importe le " nom de l'homme qui a fait ce que mille autres " à sa place eussent fait comme lui..... Mais si " dans ce nombre il se rencontre un homme à qui " la nature ait donné une raison supérieure avec " des principes ou des vertus qui n'étaient qu'à lui, " et dont le génie ait devancé son siècle assez pour " en être méconnu, alors l'histoire d'un tel homme " peut intéresser tous les âges et toutes les nations, " son exemple peut être long-temps utile, et peut " donner à des vérités importantes cette autorité " nécessaire quelquefois à la raison même. Tel fut " le ministre dont j'entreprends d'écrire l'histoire."

La vie publique et particulière de ce ministre n'occupe qu'une très-petite partie de l'ouvrage de M. de Condorcet. Après nous avoir appris que la famille de M. Turgot est une des plus anciennes de

la Normandie, que son nom signifie le dieu *Thor*, dans la langue de ces conquérans du Nord qui ravagèrent nos provinces pendant la décadence de la race de Charlemagne ; après nous avoir rappelé quelques traits assez peu intéressans de son enfance et de sa première éducation, on se borne presque uniquement à nous donner l'analyse de ses études, des écrits qu'il composa lorsqu'il fit sa licence en Sorbonne, de ceux qu'il composa depuis dans son intendance de Limoges et au contrôle-général ; on termine ce précis par l'histoire plus étendue de tous ses grands projets de réforme et d'administration. Loin d'aucun esprit de critique ou de satire, il est difficile de remarquer sans étonnement le peu de différence qu'il y a des idées de M. Turgot au séminaire à celles qu'il a déployées depuis dans le ministère. Une constance si merveilleuse fait au moins l'éloge le plus rare de la justice et de la pureté de ses intentions : *et mihi res*, disait Horace, *non me rebus subjungere conor* ; c'était la devise de l'esprit de M. Turgot, et surtout celle de son système. Il pensait que tout devait être soumis à l'empire d'une bonne logique, sans en excepter ni les préjugés, ni les circonstances, ni les passions, quelque invincible que soit quelquefois leur influence.

L'envie a souvent reproché à M. Necker de n'avoir fait qu'exécuter les plans conçus par M. Turgot. Pour être le plus violent des ennemis de M. Necker, M. de Condorcet n'en a pas été moins bles-

sé de cette injustice ; il semble surtout avoir pris à tâche de la repousser en exposant, dans le plus grand détail, le projet de M. Turgot sur les administrations provinciales. En comparant cet exposé avec le mémoire de M. Necker sur le même objet, il est aisé de voir le peu de rapport qu'il y a entre ces deux plans ; l'un est d'un homme vertueux, l'autre d'un homme d'État ; le premier d'un philosophe qui ne voyait aucune difficulté à refondre tout-à-coup le gouvernement de France, l'autre d'un ministre qui, en ayant saisi tous les ressorts, avait calculé avec la plus grande justesse le degré de perfection dont on pouvait les rendre susceptibles ; et ce qui pourra sans doute étonner beaucoup de lecteurs français, c'est que le premier de ces plans était du maître des requêtes, et l'autre du citoyen de Genève.

La manière dont M. de Condorcet justifie les torts reprochés à M. Turgot est spécieuse sans doute, mais elle est en même temps assez naïve pour laisser entrevoir ce qu'il y eut dans ces reproches de juste et de vrai.

“ Tous les sentimens de M. Turgot étaient une suite de ses opinions. . . . Sa haine était franche et irréconciliable ; il prétendait même que les honnêtes gens étaient les seuls qui ne se réconciliassent jamais, et que les fripons savaient nuire ou se venger, mais ne savaient point haïr.... Il paraissait *minutieux*, et c'était parce qu'il avait tout embrassé dans ses vastes combinaisons, que tout était devenu

important à ses yeux par des *liaisons* que *lui seul* souvent avait su apercevoir. On le croyait *susceptible de prévention,* parce qu'il ne jugeait que d'après lui-même, et que l'opinion commune n'avait sur lui aucun empire. On lui croyait de l'*orgueil,* parce qu'il ne cachait ni le sentiment de sa force, ni *la conviction ferme de ses opinions,* et que, sentant combien *elles étaient liées entre elles,* il ne voulait *ni les abandonner dans la conversation, ni en défendre séparément quelque partie isolée,* etc." Tous ces traits ne décèlent-ils pas une tête, un caractère à système, un esprit qui, ne combinant jamais que ses propres idées, ignorait l'art de les lier avec celles des autres, de les combiner avec l'ascendant impérieux des circonstances, avec la nécessité même des choses, qui ne change point au gré de nos calculs, et que nous ne pouvons soumettre à l'autorité de nos opinions, quelque raisonnables qu'elles soient, ou du moins quelque ferme que puisse être à cet égard notre conviction ?

Nous ne devons point terminer cet article sans observer, pour la satisfaction des puissances intéressées, et surtout pour la tranquillité de leur conscience, que la vertu de M. Turgot ne se serait fait aucun scrupule de la destruction de l'empire Ottoman. " C'est ainsi, lui fait dire son panégyriste, c'est ainsi que la destruction de l'empire Ottoman serait un bien réel pour toutes les nations de l'Europe, en ouvrant au commerce des routes nouvelles,

en détruisant le monopole de celui de l'Inde ; et un bien pour l'humanité entière, en entraînant l'abolition de l'esclavage des nègres, et parce que dépouiller un peuple oppresseur ennemi de ses propres sujets, ce n'est point attaquer, mais venger les droits communs de l'humanité."

Il semble, en effet, qu'il y aurait bien de l'humeur aux puissances naturellement les plus disposées à conquérir la Turquie de s'y refuser encore, si nous n'y mettions point d'autres conditions que de pouvoir nous débarrasser bientôt après de nos nègres, et par la même raison, suivant toute apparence, du produit de nos colonies, de ce revenu maudit de plus de cent vingt millions.... Oh ! puissante politique !

Novembre, 1786.

Théâtre moral, ou Pièces dramatiques nouvelles, par M. le chevalier de Cubières, des Académies et Sociétés Royales de Lyon, Dijon, Marseille, Rouen, Hesse-Cassel, etc., second volume.

Ce second volume contient *l'Amant Garde-Malade, la Diligence de Lyon, l'Epreuve Singulière ou la Jambe de Bois*, un *Mélodrame* dans le genre de *Pygmalion, les Bracelets.*

Le sujet et la composition de la première de ces pièces sont également tristes et bizarres. On y voit deux ou trois personnes empoisonnées, et l'une en meurt ; cependant l'auteur appelle cela une comédie, et en voici la raison. Madame de Sévigné a

dit, dans une de ses lettres, que Racine fait des comédies pour la Champmêlé; M. de Cubières en conclut qu'il peut donc bien donner ce nom aux siennes, qui ne sont pas, à beaucoup près, aussi tragiques que celles de Racine.

Le comique, dans *la Diligence de Lyon,* pour en paraître plus original, est porté jusqu'à la plus basse bouffonnerie. Le sujet de l'*Epreuve Singulière* est l'histoire de cet Anglais qui, parce que sa maîtresse avait une jambe de moins, se détermine à s'en faire couper une. Il faut laisser à l'auteur le soin d'expliquer lui-même quelles ont été ses vues dans la composition de ce sublime ouvrage. " La nation " française, dit-il, serait la première de toutes les " nations si les individus qui la composent avaient " plus d'énergie et de caractère. J'ai voulu renfor- " cer l'un et l'autre en offrant à mes concitoyens des " exemples extraordinaires de grandeur d'âme et de " délicatesse et de courage..." Quel poète citoyen!

Tous ces chefs-d'œuvre sont précédés d'un *Dialogue entre l'auteur et un homme de goût. Le Journal de Paris* a cru pouvoir prédire, sans malice, que ces deux interlocuteurs ne seraient jamais d'accord. A la galanterie française, aux grâces et à la frivolité de la muse de Dorat, M. de Cubières a prétendu associer la philosophie de Jean-Jacques, la profondeur et l'originalité du génie anglais; de toutes ces prétentions il est résulté une des combinaisons les plus étranges que puisse offrir notre littérature moderne, et ce *Théâtre Moral* en est un exemple vraiment curieux.

A la Mémoire de Diderot.

O Diderot! que de jours sont écoulés déjà depuis que ton génie s'est éteint, depuis que l'obscurité de la tombe a couvert ta cendre inanimée! et de tant d'amis à qui tu consacras tes veilles, à qui tu prodiguais, et les ressources de ton talent, et les richesses de ton imagination, aucun ne s'est encore occupé à t'élever un monument digne de la reconnaissance que te doivent l'amitié, ton siècle, et l'avenir.

Quel est l'homme de lettres cependant dont l'éloge puisse être plus intéressant à transmettre à la postérité? Il est vrai qu'il ne fit aucune découverte qui ait agrandi la sphère de nos connaissances, peut-être même n'a-t-il laissé après lui aucun ouvrage qui seul puisse le placer au premier rang de nos orateurs, de nos philosophes, de nos poëtes; mais j'ose en appeler à tous ceux qui, capables de l'apprécier, eurent le bonheur de le connaître, en fut-il moins un des phénomènes les plus étonnans de la puissance de l'esprit et du génie?

S'il est des hommes dont il importe à la gloire de l'esprit humain de conserver un souvenir fidèle, ce sont ceux qui eurent des droits réels à l'estime, à l'admiration publique, mais à qui des circonstances particulières, je ne sais quelle fatalité attachée à leur destinée, n'ont jamais permis de développer toute la force, toute l'étendue de leurs facultés. Quel éloge de Virgile pourrait ajouter en-

core à l'idée que nous en a laissée l'*Enéide* ? quel éloge de Racine à l'idée que nous en donne *Phèdre* ou *Atalie* ? Mais combien de sages révérés de l'antiquité dont la mémoire serait perdue pour nous, si elle n'avait pas été consacrée par les hommages de leurs contemporains ?

Ce n'est point ton éloge, ô Diderot, que j'ose entreprendre : à peine mes faibles talens osent-ils se flatter de rassembler ici quelques fleurs dignes de parer ton urne funéraire ; mais moi aussi j'eus souvent le bonheur d'approcher le modeste asile où tu t'étais renfermé : mais moi aussi j'ai partagé souvent les dons précieux que ton génie répandait autour de toi avec un abandon si facile et si généreux, avec une chaleur si douce et si intéressante. Ce n'est point dans de vaines louanges que s'épanchera ma reconnaissance, mais j'essayerai du moins d'exprimer ce que j'ai vu, ce que j'ai senti, et ceux de tes amis qui verront cette faible esquisse y trouveront peut-être quelques traits de ton image fidèlement rendus.

L'artiste qui aurait cherché l'idéal de la tête d'Aristote ou de Platon eût difficilement rencontré une tête moderne plus digne de ses études que celle de feu M. Diderot. Son front large, élevé, découvert et mollement arrondi, portait l'empreinte imposante d'un esprit vaste, lumineux et fécond. Notre grand physionomiste Lavater croit y reconnaître quelques traces d'un caractère timide, peu entreprenant, et cet aperçu, formé seulement d'après les portraits qu'il en a pu voir, nous a toujours paru d'un obser-

vateur très-fin. Son nez était d'une beauté mâle, le contour de la paupière supérieure plein de délicatesse, l'expression habituelle de ses yeux sensible et douce; mais lorsque sa tête commençait à s'échauffer, on les trouvait étincelans de feu; sa bouche respirait un mélange intéressant de finesse, de grâce et de bonhomie. Quelque nonchalance qu'eût d'ailleurs son maintien, il y avait naturellement dans le port de sa tête, et surtout dès qu'il parlait avec action, beaucoup de noblesse, d'énergie et de dignité. Il semble que l'enthousiame fût devenu la manière d'être la plus naturelle de sa voix, de son âme, de tous ses traits. Dans une situation d'esprit froide et paisible, on pouvait souvent lui trouver de la contrainte, de la gaucherie, de la timidité, même une sorte d'affectation; il n'était vraiment Diderot, il n'était vraiment lui que lorsque sa pensée l'avait transporté hors de lui-même.

Pour prendre quelque idée de l'étendue et de la fécondité de son esprit, ne suffit-il pas de jeter un coup-d'œil rapide, je ne dis pas sur tout ce qu'il a fait, mais sur les seuls ouvrages que le public connaît de lui? (1) Le même homme qui conçut le pro-

(1) Nous n'avons parlé de ses premiers essais, de sa traduction du *Traité de mylord Shaftesbury, du Mérite et de la vertu*, de celle de l'*Histoire grecque de Stanian, du Dictionnaire de Médecine*, etc., etc.; nous ne ferons qu'indiquer ici une partie des ouvrages qu'il a laissés en manuscrit. Son *Jacques, le Fataliste* et sa *Religieuse* sont deux romans dont le premier offre une grande variété de traits et d'idées, sous une forme tout à la fois simple, neuve et origi-

jet du plus beau monument qu'aucun siècle ait jamais élevé à la gloire et à l'instruction du genre humain, qui en exécuta lui-même une grande partie, a fait deux pièces de théâtre d'un genre absolument neuf, et auxquelles le goût le plus sévère ne saurait disputer au moins de grands effets dramatiques, un style plein de chaleur et de passion; le même homme à qui nous devons tant de morceaux de la métaphysique la plus subtile dans ses *Lettres sur les Aveugles, sur les Sourds et Muets;* dans ses *Pen-*

nale; l'autre un grand tableau plein d'âme et de passion, de la touche la plus pure, et dont l'objet moral est d'autant plus frappant que l'auteur l'a su cacher avec une adresse extrême; c'est en dernier résultat la satire la plus terrible des désordres de la vie monastique, et l'on ne trouve pas dans tout l'ouvrage un seul mot qui semble aller directement à ce but. Son *Supplément au Voyage de M. de Bougainville, ses Entretiens sur l'origine des êtres,* plusieurs autres dialogues sur différentes questions de morale et de métaphysique, prouvent avec quel naturel il savait allier aux discussions les plus abstraites tous les charmes de l'imagination la plus vive et la plus brillante. Le discours du chef des Otaïtiens, dans le *Supplément au Voyage de M. de Bougainville,* est un des plus beaux morceaux d'éloquence sauvage qui existent en aucune langue. Le *Plan d'une nouvelle Université* qui lui avait été demandé par l'Impératrice de Russie, et ses réflexions sur le dernier ouvrage de M. Helvétius, sont de tous ses écrits, peut-être, ceux où l'on trouvera le plus de méthode et de raison; il y a, dans le premier surtout, prodigieusement de connaissances et de savoir. Ses *Salons* ou ses critiques de différentes expositions des tableaux au Louvre ne satisferont pas sans doute la plupart de nos artistes; mais qui a jamais parlé des arts et du vrai talent avec une sensibilité plus douce, avec un enthousiasme plus sublime? A travers une foule de jugemens qui peuvent n'appartenir qu'à une imagination prévenue ou exaltée, que de vues nouvelles, que d'observations également justes, fines et profondes! etc.

sées philosophiques, dans son *Interprétation de la Nature*, dans cette foule d'articles qu'il a fournis à l'*Encyclopédie* sur l'histoire de la philosophie ancienne; le même a fait la description la plus claire, la plus exacte et la plus détaillée qu'on eût encore faite avant lui de tous nos arts, de tous nos métiers. Personne n'ignore sans doute combien ce travail a été perfectionné depuis; mais peut-on oublier qu'avant M. Diderot l'on n'avait pas écrit sur cet objet important une page qui pût se lire? Le même homme qui nous a laissé tant d'ouvrages pleins de connaissances, de philosophie et d'érudition, même un recueil d'opuscules mathématiques que j'ai souvent entendu citer avec éloge au premier de nos géomètres, a fait encore des contes, des romans; il en a fait un surtout plein d'originalité, de verve et de folie; et c'est par un des meilleurs livres de morale qui existent dans notre langue, son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, qu'il s'est plu à terminer utilement sa carrière littéraire.

Si l'on pense que tant d'ouvrages, et des ouvrages d'un genre si différent, sont d'un homme qui long-temps ne put donner à leur composition que le temps dont il n'avait pas besoin pour s'assurer sa propre subsistance et celle de sa famille, qui dans la suite ne leur donna que le peu d'instans que lui laissaient l'importunité des étrangers, l'indiscrétion de ses amis, et surtout l'extrême insouciance de son caractère, on avouera sans doute que peu d'ê-

tres furent doués d'un esprit plus vaste, d'une facilité de talent plus rare et plus féconde (1).

Le génie de M. Diderot ressemblait à ces fils de famille, qui, nés et élevés au sein de la plus grande opulence, croient le fonds de leurs richesses inépuisable, et ne mettent par conséquent aucune borne à leurs fantaisies, aucun ordre dans leur dépense. A quel degré de supériorité ce génie ne se fût-il pas élevé, à quelle entreprise ses forces n'auraient-elles pas pu suffire s'il les avait dirigées vers un seul objet, s'il eût seulement réservé pour la perfection de ses propres ouvrages le temps, les efforts qu'il prodiguait sans cesse a quiconque venait réclamer le secours de ses conseils ou de ses lumières ! Ce qu'il n'avait fait d'abord que par bonhomie, par habitude, par je ne sais quel entraînement de caractère, il le fit ensuite par nécessité, par principe, et voici comment, sous ce rapport, il s'est peint très-naïvement lui-même. " On ne me vole point " ma vie, dit-il, je la donne ; et qu'ai-je de mieux " à faire que d'en accorder une portion à celui qui " m'estime assez pour solliciter ce présent ?.... Le " point important n'est pas que la chose soit faite " par un autre ou par moi, mais qu'elle soit faite et " bien faite par un méchant même ou par un " homme de bien....On ne me louera, j'en conviens,

(1) L'éloquente *Apologie de l'abbé de Prades*, un des meilleurs écrits polémiques qui aient paru dans ce siècle, fut l'ouvrage de quelques jours ; le sublime *Eloge de Richardson* celui d'une matinée; à peine employa-t-il une quinzaine à faire les *Bijoux indiscrets*.

" ni dans ce moment où je suis, ni quand je ne " serai plus, mais je m'en estimerai moi-même et " l'on m'en aimera davantage. Ce n'est point un " mauvais échange que celui de la bienfaisance " dont la récompense est sûre, contre de la célébrité " qu'on n'obtient pas toujours et qu'on n'obtient ja- " mais sans inconvénient....Peut-être m'en imposé- " je par des raisons spécieuses, et ne suis-je pro- " digue de mon temps que par le peu de cas que " j'en fais ; je ne dissipe que la chose que je méprise ; " on me la demande comme rien, et je l'accorde " de même (1)." (Ne pourrait-on pas prendre ce qu'il ajoute pour un remords échappé à la conscience de l'homme de lettres ?) " Il faut bien que " cela soit ainsi, puisque je blâmerais en d'autres " ce que j'approuve en moi."

Les circonstances, les habitudes de la vie que ces circonstances nécessitent, ont sans doute une

(1) C'est ce qui soutenait son courage et sa patience pendant les deux années entières qu'il s'est occupé presque uniquement de l'*Histoire philosophique et politique des Deux Indes*. Qui ne sait aujourd'hui que près d'un tiers de ce grand ouvrage lui appartient ? Nous lui en avons vu composer une bonne partie sous nos yeux. Lui-même était souvent effrayé de la hardiesse avec laquelle il faisait parler son ami ; *mais qui*, lui disait-il, *osera signer cela ? Moi*, lui répondait l'abbé, *moi, vous dis-je, allez toujours*. Quel est encore l'homme de lettres qui ne reconnaisse facilement, et dans le livre de *l'Esprit* et dans le *Système de la Nature*, toutes les belles pages qui sont, qui ne peuvent être que de Diderot ?.....Si nous entreprenions de faire une énumération plus complète, nous risquerions de nommer trop d'ingrats, et ce serait affliger les mânes que nous voulons honorer.

grande influence sur le caractère, l'étendue ou les bornes de nos facultés, mais la nature les a souvent modifiées elle-même d'une manière toute particulière, et c'est en vain qu'on voudrait chercher à ces singularités quelque autre origine. S'il y eut jamais une capacité d'esprit propre à recevoir et à féconder toutes les idées que peuvent embrasser les connaissances humaines, ce fut celle de M. Diderot ; c'était la tête la plus naturellement encyclopédique qui ait peut-être jamais existé ; métaphysique subtile, calcul profond, recherche d'érudition, conception poétique, goût des arts et de l'antiquité, quelque divers que fussent tous ces objets, son attention s'y attachait avec la même énergie, avec le même intérêt, avec la même facilité ; mais ses pensées le passionnaient tour à tour si vivement, qu'elles semblaient plutôt s'emparer de son esprit que son esprit ne semblait s'emparer d'elles. Ses idées étaient plus fortes que lui, elles l'entraînaient, pour ainsi dire, sans qu'il lui fût possible ni d'arrêter, ni de régler leur mouvement.

Quand je me rappelle le souvenir de M. Diderot, l'immense variété de ses idées, l'étonnante multiplicité de ses connaissances, l'élan rapide, la chaleur, le tumulte impétueux de son imagination, tout le charme et tout le désordre de ses entretiens, j'ose comparer son âme à la nature telle qu'il la voyait lui-même, riche, fertile, abondante en germes de toute espèce, douce et sauvage, simple et majes-

tueuse, bonne et sublime, mais sans aucun principe dominant, sans maître et sans dieu.

Je ne suis point disposé à m'affliger ici sur l'incrédulité de mon siècle; la superstition a fait tant de mal aux hommes qu'il faut bien remercier la raison d'être enfin parvenue à en briser le joug; mais quelque volontiers que je pardonne à tous les hommes de ne rien croire, je pense qu'il eût été fort à désirer, pour la réputation de M. Diderot, peut-être même pour l'honneur de son siècle, qu'il n'eût point été athée. La guerre opiniâtre qu'il se crut obligé de faire à Dieu lui fit perdre les momens les plus précieux de sa vie, le détourna souvent de la culture des lettres et des arts, lui fit négliger surtout le talent qui semblait devoir lui assurer le plus de renommée. Il s'était fait philosophe, la nature l'avait destiné à être orateur ou poète. Qui nous assurera même que dans quelque autre siècle elle n'eût pas encore mieux réussi à en faire un père de l'église? Il n'aurait pas été moins propre à marcher sur les traces de Luther ou de Calvin, s'il eût été capable d'une conduite plus soutenue, ou s'il n'avait pas eu dans le caractère autant de faiblesse qu'il avait dans l'esprit de force et de fermeté.

Toutes les vertus, toutes les qualités estimables qui n'exigent pas une grande suite dans les idées, une grande constance dans les affections, étaient naturelles à M. Diderot. Il avait l'habitude de s'oublier lui-même, comme la plupart des hommes ont celle de ne penser qu'à eux. Il se

plaisait à se rendre utile aux autres, comme on se plaît à un exercice agréable et salutaire. Toute la finesse, toute l'activité d'esprit que l'on emploie ordinairement à faire sa propre fortune, il l'employait à obliger le premier venu, souvent même il se permettait de passer la mesure nécessaire ; une intrigue bien compliquée, lorsqu'il la croyait propre à le conduire à ce but, prêtait un nouvel intérêt au plaisir qu'il avait de rendre service. Timide et maladroit pour son propre compte, il ne l'était jamais pour celui des autres. *Est-il bon ? est-il méchant ?* c'est le titre d'une petite comédie où il voulut se peindre lui-même. Il avait, en effet, plus de douceur que de véritable bonté, quelquefois la malice et le courroux d'un enfant, mais surtout un fonds de bonhomie inépuisable.

C'est de la meilleure foi du monde qu'il se sentait porté à aimer tous ses semblables, jusqu'à ce qu'il eût de fortes raisons de les mépriser ou de les haïr ; lorsqu'il avait même de trop justes motifs de s'en plaindre, il courait encore grand risque de l'oublier. Il fallait bien que cela fût ainsi, puisque toutes les fois qu'il se croyait sérieusement engagé à s'en souvenir, il s'était imposé la loi d'en prendre note sur des tablettes qu'il avait consacrées à cet usage ; mais ces tablettes demeuraient cachées dans un coin de son secrétaire, et la fantaisie de consulter ce singulier dépôt le tourmentait rarement. Je ne l'ai vu y recourir qu'une seule fois pour me raconter

les torts qu'avait eus avec lui le malheureux Jean-Jacques.

M. Diderot conversait bien moins avec les hommes qu'il ne conversait avec ses propres idées. Défenseur passionné du matérialisme, on peut dire qu'il n'en était pas moins l'idéaliste le plus décidé quant à sa manière de sentir et d'exister ; il l'était malgré lui par l'ascendant invincible de son caractère et de son imagination. Le plus grand attrait qu'eût pour lui la société où il vivait habituellement, c'est qu'elle était le seul théâtre où son génie pût se livrer à sa fougue naturelle et se déployer tout entier. Lorsque l'âge eut refroidi sa tête, la société parut lui devenir assez indifférente, souvent même il y trouvait plus de peine que de plaisir, et rentrait avec délice dans sa retraite. Ses livres, qui servirent de prétexte aux bienfaits de Catherine II, et dont elle lui avait assuré la jouissance avec tant de grâce et de bonté ; ses livres, quelques promenades solitaires, une causerie très-intime, surtout celle de sa fille, devinrent alors ses délassemens les plus doux. Cette fille, si tendrement chérie et si digne de l'être, fut jusqu'au dernier moment le charme et la consolation de sa vie ; elle lui a fait supporter avec une patience, avec une douceur inaltérable, les longues douleurs et le pénible ennui d'une maladie dont il avait prévu depuis long-temps le terme sans crainte et sans faiblesse.

Vers au *Rossignol.*

Qne ta voix est triste et plaintive!
Tendre oiseau, dis-mois tes regrets;
Est-ce une amante fugitive
Que tu pleures dans ces forêts ?

Hélas! nous gémirons ensemble ....
Chantre des nuits et de l'amour,
Un même destin nous rassemble
Dans ces bois reculés du jour.

Comme toi je cherche un asile
A mes solitaires douleurs,
Je fuis comme toi d'une ville
Où je n'ose verser des pleurs ;

Où mes yeux, chargés de tristesse,
Ne trouvent que des yeux sereins ;
Où le plaisir me dit sans cesse:
" Quand finiront tes noirs chagrins ?"

Des cœurs heureux, des insensibles
Que la ville soit le séjour!
Forêts, sous vos ombres paisibles
Cachez l'infortune et l'amour!

Echappé de ma servitude,
Impatient de soupirer,
Cher oiseau, dans ta solitude
Je viens t'écouter et pleurer.

Ta voix....elle irrite ma peine.
Laisse à mon cœur ces longs soupirs.
Un rapide essor te ramène
Près de l'objet de tes désirs.

Des vastes cieux qui vous séparent
Ton aile franchit les déserts ;
Mais en vain tous mes vœux s'égarent,
Et se fatiguent dans les airs.

Hélas! sous ces mêmes ombrages
Toujours mes pas sont arrêtés,
Et toujours ces mêmes rivages
De mes larmes sont humectés.

Si comme toi j'avais des ailes,
Bientôt mes pleurs seraient taris;
Bientôt par des routes nouvelles
J'aurais volé vers Lycoris.

On a donné, le mardi 3 octobre, sur le théâtre Italien, la première représentation de *Féodor et Lisinka*, ou *Novogorod sauvée*, drame en trois actes et en prose de M. Desforges, l'auteur de *Tom-Jones à Londres*, de *la Femme jalouse*, de *l'Epreuve villageoise*, etc.

C'est une anecdote rapportée, il y a quelques années, dans les papiers publics, qui a fourni le fond de ce nouveau drame.

« Deux jeunes gens de Novogorod-la-Grande s'aimaient, et comme leurs pères étaient mal ensemble, les yeux seuls avaient parlé. L'amant désespéré tomba dans une langueur mortelle, et, prêt à quitter la vie, se traîna jusqu'à la maison de sa maîtresse. Il obtint de sa gouvernante la faveur de lui apporter son dernier soupir. Le père survint; on cacha le jeune homme sous des matelas roulés, à la manière russe, au fond de la chambre. Le père s'y assit sans le savoir, et sortit ensuite. Après son départ on s'empressa de faire sortir le malheureux amant; il n'était plus. L'embarras fut au moins aussi grand que la douleur. Après beau-

coup de combats, un esclave cru fidèle fut appelé, on lui exposa le fait. Son imagination alla plus loin, et supposant que l'amant mort avait été heureux, il voulut l'être aussi pour prix du service qu'on lui demandait. La malheureuse victime évanouie se trouva, à son affreux réveil, l'esclave de son esclave. Il la traînait les nuits, pendant le sommeil de son père, dans les tavernes où il avait coutume de s'enivrer, et l'or de l'infortunée servait à payer ses infâmes débauches. Une nuit, entre autres, il alla jusqu'à vouloir la livrer à ses compagnons d'esclavage et de désordres. L'infortunée alors retrouve tout son courage, s'arme d'un flambeau, et, profitant de leur brutale ivresse, met le feu à la cabane de bois, repaire impur de ces malheureux; ils périssent tous dans les flammes. De là l'héroïne courageuse et intéressante courut à Pétersbourg, se jeta aux pieds de Catharine II, dont le nom seul dit tout. Cette auguste souveraine lui pardonna, et la fit mettre, de son consentement, dans un monastère, où probablement elle est encore."

Cette pièce, grâce à la nature même du sujet ou au talent de l'auteur, a paru plus froide encore qu'elle n'est atroce, et ce n'est pas peu dire sans doute; on n'y a pas trouvé très-heureusement une seule situation qui produise son effet.

Décembre 1786.

La Nouveauté, fable ; *par M. Hoffman.*

Aux lieux où règne la folie,
Un jour la Nouveauté parut.
Aussitôt chacun accourut.
Chacun disait : Qu'elle est jolie !
Ah ! madame la Nouveauté,
Demeurez dans notre patrie ;
Plus que l'esprit et la beauté
Vous y fûtes toujours chérie....
Lors la déesse à tous ces fous
Répondit : Messieurs, j'y demeure ;
Et leur donna le rendez-vous
Le lendemain à la même heure.
Le jour vint, elle se montra
Aussi brillante que la veille.
Le premier qui la rencontra
S'écria : Dieux ! comme elle est vieille !

Inscription *mise au bas du tableau de la boutique d'une nouvelle marchande de Modes, rue Neuve-des-Petits-Champs.*

Ici les fleurs s'épanouissent
Pour parer leur Divinité ;
Pour rendre hommage à la Beauté.
De la Nature avec succès
Ici l'Art jaloux suit les traces :
Le goût naquit chez les Français
Exprès pour habiller les Grâces.

Antoine-Marie-Gaspard Sacchini, né à Naples en 1734, l'un des plus grands musiciens dont puisse s'honorer l'Italie, est mort à Paris le 8 Octobre. A l'âge de dix ans, il entra dans un de ces colléges établis à Naples et à Venise sous le nom de *Conservatoires*, où se forme cette foule de virtuoses et de compositeurs qui, destinés à répandre dans l'Europe entière la gloire d'un art né, comme tous les autres, au sein de la belle Italie, servent encore les intérêts de leur pays, par les sommes considérables qu'ils y apportent chaque année.

Sacchini employa les premières années de ses études, dans le conservatoire de Lorette, à celle du violon. Il acquit une très-grande force sur cet instrument, et ce fut peut-être à ce premier succès qu'il dut ensuite cette facilité si heureuse qu'il eut de donner à la partie instrumentale de ses compositions ces dessins brillans, ingénieux et variés qui la distinguent. La nature, cependant, appelait M. Sacchini à un talent plus rare que celui de l'exécution. Un des plus grands maîtres de contrepoint qui aient jamais existé en Italie, et qui fut celui des Pergolèse, des Piccini, des Guglielmi, des Traetta, etc., le célèbre Durante, entendit quelques airs que Sacchini avait composés dans les momens de loisir que lui laissait l'étude du violon ; des intentions, des pensées neuves, auxquelles il ne manquait que d'être embellies par ces formes régulières que l'on n'obtient qu'à l'aide des bons principes, firent présager dès-lors à ce grand homme ce que pouvait devenir

quelque jour un pareil élève ; en conséquence, il lui fit quitter le violon pour l'appliquer uniquement à l'étude du contrepoint. Sacchini en sut bientôt les élémens, et, ce qui est beaucoup plus difficile, il saisit encore promptement le dessin, la marche, l'ordre et l'enchaînement progressif des phrases musicales, qualités qui seules constituent l'élégance du chant et la pureté de l'harmonie. Sacchini sortit du conservatoire en 1750, et donna, en 1756, à Naples, un opéra comique, son premier ouvrage, dont le succès annonça ceux qu'il devait obtenir dans le genre sérieux, genre auquel son goût, son caractère personnel semblaient le rendre plus propre. Il composa successivement, pour les théâtres de Rome, de Naples et de Venise, les opéra de la *Sémiramide*, *l'Artaserse*, *il Cid*, *l'Andromaca*, *il Creso*, *l'Ezio*, *l'Olympiade*, *l'Armida*, *l'Adriano*, *etc.* Il fut appelé à Brunswick, cour si célèbre alors par l'éclat de ses fêtes, et les succès qu'il y eut pendant quatre ans furent les mêmes que ceux qu'il avait obtenus sur les théâtres d'Italie. L'amour de la patrie le rappela à Venise ; il y fut maître du conservatoire de *l'Ospidaletto*. C'est dans cette école, destinée uniquement à l'éducation des jeunes filles, que Sacchini développa le talent qu'il devait aux leçons de Durante, par la manière dont il traita les chœurs de plus de trente oratorio, qu'il composa et fit exécuter dans ce conservatoire, qui les possède et les garde encore précieusement. Sacchini quitta ensuite Venise pour aller à Rome ; il

rencontra dans cette ville le célèbre chanteur Guarducci, qui revenait de Londres ; ce fut lui qui engagea Sacchini à passer dans ce pays, qui paye à grands frais les arts qu'il fait semblant d'aimer. Sacchini resta douze ans en Angleterre ; il y composa, entre autres opéra, ceux de *Tamerlan*, d'*Antigono*, de *Perseo*, *Montezuma*, *il Creso*, *l'Erifile*, etc. ; et ce sont celles de ses compositions que la proximité du pays qu'il habitait a fait connaître davantage en France. Il eut envie de voir cette patrie des beaux-arts, chez laquelle aucun n'a pris naissance, à la vérité, mais qui les aime avec idolâtrie, et qui en a perfectionné plusieurs (ce n'est pas encore celui de la musique) : Sacchini fit un petit voyage à Paris, en 1780 ; il y rencontra son camarade d'études et le rival de ses succès en Italie, Piccini. Il vit à Paris ce célèbre compositeur aux prises avec les partisans de Gluck, acharnés encore à disputer les succès de *Roland*, d'*Atis* et d'*Iphigénie en Tauride*. Ce fut Piccini qui engagea son compatriote à essayer ses talens sur notre théâtre lyrique ; ce fut lui-même qui, pour attacher ce grand talent à sa nouvelle patrie, et soutenir la cause qu'il y défendait de toutes les forces de ce nouvel athlète, le fit connaître d'une reine si disposée à protéger un art à qui elle se plaît souvent à prêter elle-même tout le charme que peuvent inspirer les grâces et la beauté. Sacchini, beaucoup plus touché des bontés avec lesquelles Sa Majesté daigna l'ac-

cueillir que des 6,000 livres de pension qu'elle voulut bien lui faire assurer, consentit à quitter Londres pour se fixer à Paris. Il y donna bientôt son opéra de *Renaud*. Le succès de cet ouvrage, douteux aux trois premières représentations, finit par être complet. Piccini triomphait ; il voyait dans le succès de la première composition de son ami une preuve de plus en faveur de la musique italienne, et il était loin de s'attendre que les Gluckistes chercheraient, dans ce succès de Sacchini, un moyen de se venger des siens. Il ne savait point encore assez que les gens de lettres qui s'étaient déclarés contre lui avaient des principes qui ne leur permettraient jamais de lui pardonner d'avoir détruit par des faits leurs assertions contre les procédés de la musique italienne, quoique Gluck lui-même en eût fait souvent l'emploi le plus heureux dans ses meilleures compositions. Cet homme, justement célèbre, à qui la révolution qu'il a opérée sur notre théâtre lyrique assure une gloire qu'on voudrait en vain lui disputer, venait d'être frappé de plusieurs attaques d'apoplexie ; ses partisans ne pouvaient plus espérer de ce grand homme de nouvelles compositions, si nécessaires pour réveiller l'attention publique un peu lasse d'admirer ses chefs-d'œuvre. *Roland*, *Atis*, *Iphigénie en Tauride*, réunissaient chaque jour plus de suffrages ; le culte décerné à Gluck cessait d'être exclusif, et Piccini menaçait ses détracteurs de l'opéra de *Didon*. Des succès ainsi renouvelés

prouvaient trop contre la doctrine de ceux qui avaient magistralement prononcé que la musique italienne n'était et ne pouvait pas être dramatique; ils pensèrent que l'honneur de leur opinion, plus encore que celui de Gluck, demandaient qu'ils se hâtassent d'opposer au succès renaissant de son rival un homme dont le talent pût offrir à sa secte des objets de comparaison, et surtout de nouveaux moyens de dénigrement. Cet homme, ils ne pouvaient le trouver parmi les compositeurs nationaux; le succès de *Renaud*, qui venait de justifier la grande réputation de Sacchini, bien plus encore que leur goût, leur indiqua celui qu'ils pouvaient opposer à Piccini. Sacchini fut bientôt entouré. Son esprit faible, plus susceptible que jaloux, se laissa facilement persuader que son compatriote, l'ami de sa jeunesse, qui l'avait attiré et fait retenir en France, était envieux de ses succès, et cherchait à les déprimer; dès-lors il s'éloigna de Piccini. C'est à cette scission que nous avons dû un troisième parti, celui des Sacchinistes, sorte de Gluckistes mitigés qui n'appartiennent parfaitement à cette secte que par leur jalousie contre Piccini. C'est ainsi que, dans des circonstances bien moins importantes sans doute, les diverses factions qui divisent un empire ne se réunissent parfaitement que dans leur haine contre celle qui menace d'obtenir la supériorité; mais ces petites manœuvres, fruit de cet esprit de parti qui, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, a divisé les Français sur le genre de musique qui

leur convient, sans leur apprendre à en faire de la bonne, étaient absolument inutiles au mérite réel des opéra de *Chimène* et de *Dardanus*, que Sacchini fit succéder à celui de *Renaud*. Il eut la faiblesse de penser devoir étayer leur succès du crédit de la cabale, et elle eut la sottise de croire y avoir contribué ; mais cette faiblesse de caractère ne doit en rien diminuer la gloire qu'ont méritée à M. Sacchini les trois ouvrages qu'il a donnés sur notre théâtre lyrique. Son opéra d'*Œdipe à Colone*, joué seulement sur le théâtre de la Cour, et qu'on attend avec impatience sur celui de la capitale, doit encore nous faire regretter davantage ce grand homme, qui s'occupait d'un nouvel ouvrage (1), qu'il n'avait pas entièrement achevé lorsque la mort nous l'a ravi.

M. Sacchini est mort d'une goutte remontée, que l'on a traitée comme une fièvre maligne. Combien n'est-il pas à regretter que l'ignorance d'un médecin nous ait privés d'un talent si supérieur, et dans l'instant de sa plus grande force ! Nous n'entreprendrons point de faire l'éloge d'un homme que pleureront long-temps les divers théâtres qu'il avait enrichis de ses productions ; il n'appartient qu'aux grands maîtres d'un art de louer dignement ceux qui, comme eux, ont ajouté à sa gloire. C'est ce que vient de faire Piccini dans un éloge de Sacchini, qu'il a fait imprimer dans le *Journal de Pa-*

(1) L'opéra d'*Evélina*, tiré d'une tragédie anglaise.

ris quelques jours après sa mort. Après avoir fait observer la manière dont Sacchini a excellé dans les rondeaux, il ajoute " que ce fut sur le théâtre de " Londres qu'il put développer toutes les res- " sources de son art et la richesse de son génie " dans les chœurs liés à l'action, et qui sont tous " du plus grand caractère ; dans ces chefs-d'œuvre " d'harmonie et de chant, où les quatre parties sont " si bien disposées, où l'on ne voit rien d'oisif, où " tout tend au même but, où l'on ne distingue " pas une mesure inutile, où enfin chaque partie " forme séparément un chant si bien suivi, si bien " modulé, que, même isolée, elle devient un mor- " ceau capital.

" Dans toutes les productions sorties de la " plume de M. Sacchini (ajoute M. Piccini), on ne " saurait trop admirer cette marche facile, ce chant " mélodieux, ce caractère tantôt grave, tantôt gai, " brillant, pathétique, amoureux, sombre, et toujours " si bien soutenu : cette manière enchanteresse de " lier et d'enchaîner l'une à l'autre ses phrases musi- " cales, sans que l'oreille soit jamais choquée, même " dans les transitions les plus dures, qu'il emploie " toujours tant d'art à préparer et à résoudre ; cette " précision exacte où vous ne pouvez rien ajouter " ni rien ôter, et où tout est fini ; enfin la richesse " de ses accompagnemens, si bien distribués, adap- " tés avec tant d'adresse qu'ils ne peuvent nuire à

" la partie chantante, qu'il a toujours regardée
" comme principale et traitée avec autant de grâce
" que de noblesse."

Que pourrons-nous ajouter à une définition si juste et si précise du grand talent de M. Sacchini? Nous remarquerons seulement, quant à sa personne, qu'il était d'une taille au-dessus de la moyenne; que sa figure était aussi noble qu'intéressante; d'un caractère habituellement doux et tranquille, mais qui laissait cependant entrevoir une âme brûlante et dévorée de passion. L'amour, ce sentiment dont tous ses ouvrages portent une si vive empreinte, le maîtrisait avec une violence extrême. Un penchant si impérieux a nui quelquefois à son amour pour le travail et pour la gloire, mais il réparait ces torts par cette facilité prodigieuse qui distingue surtout les maîtres de son école. Parmi plusieurs traits de sa vie qui pourraient justifier la vérité de cette observation, nous nous bornerons à rappeler ce qui lui arriva à Milan. Il y avait été appelé pour y composer le premier opéra. Il y devint amoureux de la première cantatrice; ses charmes lui avaient fait oublier le but de son voyage et son engagement avec l'entrepreneur du spectacle. Quelques jours avant l'ouverture du théâtre, celui-ci vint trouver Sacchini, pour convenir avec lui du jour où l'on commencerait la première répétition de son opéra. Sacchini lui avoua qu'il n'en avait pas encore fait une note. On se figurera sans peine le désespoir d'un homme dont cette négligence causait la ruine;

il entra dans une sorte de fureur contre l'insouciant et amoureux Sacchini; mais celle dans les bras de qui il avait oublié qu'il avait un opéra à faire, arrêta l'emportement de l'entrepreneur: *Qu'on nous enferme,* lui dit-elle, *avec deux copistes, et je vous réponds que Sacchini ne sortira pas d'ici que l'opéra ne soit achevé.* En effet, sans se séparer un instant de son Armide, il se mit à composer avec une telle rapidité, que les deux copistes avaient de la peine à le suivre; en quinze jours l'opéra fut fait, copié, appris et mis en scène; et cet opéra, c'est l'*Olympiade,* l'un de ses chefs-d'œuvre.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

De l'Imprimerie de Schulze et Dean, 13, Poland Street.


COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
0315304833



